LA TABLE RONDE

JUILLET-AOUT 1956

SOMMAIRE

ACTUALITÉS

L'AGENDA DE LA TABLE RONDE



Sur Norman Douglas

C'EST à Naples, voilà quelques années, que j'entendis son nom pour la première fois. Les Anglais bien *ne le prononcent guère. C'est un Anglais pourtant qui m'en parla ; mais le dépaysement pouvait excuser son enthousiasme. On connaît le proverbe : « Inglese italianizzato, diavolo incarnato ». Le mien était plus qu'italianisé, puisque né à Florence. C'était Harold Acton, auteur d'un livre sur les Médicis, et qui en préparait un sur les Bourbons de Naples. Il me parla longuement du « mauvais œil » ; et, comme j'avais rapporté de Turquie une de ces billes de verre bleu qu'on porte en breloque et qui protègent contre le mal, nous comparâmes nos talismans.*

Donc, il me parla aussi de Norman Douglas, qu'il avait très bien connu, et qui venait de mourir à Capri. Je fus frappé par sa contemporanéité avec Gide : né un an avant lui (1868), mort un an après (1952). Jamais ils ne s'étaient rencontrés. Leurs routes étaient-elles par trop parallèles ? Les routes de leur pensée le sont assez souvent, en effet. Du moins, les chemins terrestres de ces deux voyageurs auraient-ils pu se croiser.

Jamais Gide n'a parlé de Douglas, je veux dire dans ses écrits ; jamais il ne m'en a parlé non plus. Il avait pourtant lu, au moins, South Wind. *Son exemplaire porte des annotations ; un reçu de télégramme, utilisé comme marque-page, permet de penser qu'il le lut à Sorrente, en août 1937 (1). Pourtant, il ne nous dit rien de ce livre, ni de son auteur, quand, de Sorrente où nous nous trouvions alors avec lui, en juin 1950, nous allâmes passer la journée à Capri. Il ne nous avait pas accompagnés : la foule l'effrayait d'avance. Libre à moi, donc, d'imaginer une rencontre qui ne tint qu'à un fil ; car, ce jour-là, Norman Douglas se trouvait, selon toute vraisemblance, à Capri, et peut-être sur la petite terrasse du café Victoria qui avait sa préférence, près de l'arrivée du funiculaire, un peu à l'écart — mais d'où il voyait tout — coiffé de son chapeau de paille, avec autour de lui tout son attirail habituel, sa canne, ses lunettes, sa boîte à priser, sa boîte à cigares, son mouchoir, quoi encore ? Mais, entre ces vieillards très particuliers, la rencontre n'eût certainement rien donné. Un ami de Douglas nous dit qu'il admirait chez Gide sa franchise et son courage à l'égard des abus de l'administration aux colonies, mais rejetait une grande part de son œuvre comme « non sincère » ; cet ami ajoute que les jugements littéraires de Douglas étaient « laconiques et définitifs ». A tout prendre, je ne vois guère sur quel point les deux hommes auraient pu se rencontrer, sinon sur un commun émerveillement devant la vie, et un commun regret*

(1) Dans la liste des titres de la même collection, il n'a coché ni *Siren Land*, ni *Old Calabria*, ni *Fountains in the Sand* — aucun des autres livres de Douglas ; mais *In the Cage* de Henry James et *The old House* de Sologub.

Deux des passages qu'il a notés dans *South W.* concernent, l'un, l'éternelle jeunesse de l'art grec, l'autre, l'habitude répréhensible de quitter la table dès le dîner terminé, sans souci de rompre une certaine atmosphère créée au cours du repas. Voilà au moins un point sur lequel Douglas et lui auraient été d'accord.

de devoir la quitter. Mais, entre personnes de cet âge, et bien élevées, est-ce qu'on parle de ces choses ?

Non, s'il y a un écrivain français à qui je puisse le comparer pour donner une idée de ce qu'il était, je proposerais plutôt Alain. Douglas lui ressemblait assez, de taille et de visage ; du moins, à en juger par ses photos, qui ne nous manquent pas. Les livres anglais sont presque toujours merveilleusement illustrés. Ceux de Norman Douglas nous permettent de le connaître à tous les âges, et ce n'est pas désagréable, quand il s'agit d'une œuvre où l'on entend l'auteur lui-même nous parler. Nous connaissons ainsi le petit écolier anglais, l'étudiant de Karlsruhe, l'élégant apprenti-diplomate, le troisième secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, le propriétaire de la villa Daphné, construite par lui à Capri, le sexagénaire de Florence, le Londonien de 1946 qui se sent prisonnier en Angleterre, sans vins ni whisky ; enfin, une photo intitulée « 10 et 80 » nous le montre à ce dernier âge, la main posée sur le buste d'un enfant — de lui, enfant.

Physiquement, la ressemblance avec Alain est assez frappante : même stature, même structure puissante du visage, le nez fort, les cheveux blancs qu'une raie médiane partage, même regard, perspicace et interrogateur. Mais la comparaison pourrait être poussée beaucoup plus loin, et sur un plan qui nous importe davantage. Ils se ressemblaient dans leur façon d'être d'accord avec la vie. Non pas, certes, avec le monde tel qu'il est — ils étaient, l'un et l'autre, des éducateurs, donc des réformateurs ; mais tous deux avaient l'art de tirer parti, de tirer le meilleur parti possible, de ce monde et de l'homme, et la même attitude résolument antimystique, faisant leur part aux dieux parce qu'ils sont le reflet de l'homme, et un moment de son histoire.

Mon intention n'était pas d'en arriver si vite à ce trait si particulier de Douglas, et en lui si profond ; mais comme il est, après tout, essentiel, autant le dégager d'emblée. Un scepticisme résolu, bien qu'il eût ses dieux, comme tout le monde, et qu'il connût parfaitement tout ce que l'esprit humain a inventé dans ce domaine. On lit dans Siren Land : « Ce qu'on ne peut trouver sur terre ne vaut pas d'être cherché ». Courte philosophie ? Mais qui a soutenu une vie longue, d'où jamais la pensée la plus lucide ne fut absente. Il y a une expression qu'aime Douglas, et qui se traduit malaisément : « Clean thinking » — la pensée propre, claire, l'horreur des brumes, des cultes obscurs, des « rites antihygiéniques ». Ceux-ci abondent au pays des Sirènes ; mais le Soleil purifie tout.

Son antichristianisme s'accompagne d'un antisocialisme très décidé, qui n'est nullement mépris des hommes, mais des théories. Comme les réformateurs les plus amers, il éprouve pour les hommes un intérêt profond, mais il refuse de les croire égaux. « Aucun moderne d'aucune race, j'imagine, ne saurait renoncer à l'idée qu'un homme en vaut un autre ; aux yeux de Dieu, ajoutent-ils — voulant dire à leurs propres yeux. Aucun Grec, aucun ancien d'aucune race, j'imagine, ne se serait encombré d'une illusion aussi absurde... ».

Ennemi de toute mystique, occupé toute sa vie à en débarrasser son chemin. Sa forme d'esprit est strictement scientifique. Ses premiers travaux ne sont nullement littéraires. Le tout premier est une note sur les Variations du plumage chez les Corvidés — écrite à seize ans. Veut-on d'autres titres ? Voici un article Sur l'hypothèse darwinienne de la sélection

sexuelle, *une étude* Sur l'herpétologie du Grand-Duché de Bade ; *il s'intéressera aussi à l'industrie de la pierre ponce dans les îles Lipari.*

Esprit naturellement scientifique, sa grande curiosité a fait peu à peu de lui un érudit. Tel est le mot qui vient avant tout sur les lèvres de ceux qui l'ont connu : un grand érudit. Il aimait à la fois la vie, et les réflexions sur la vie : les siennes, mais aussi celles d'autrui. Si un pays l'intéressait, tout l'intéressait de ce pays : sa formation géologique, sa faune, sa flore, son histoire, et tout ce qu'avant lui on avait écrit sur la question. C'est ainsi qu'il a amassé un énorme matériel sur Capri ; Siren Land *est une somme en l'honneur de la presqu'île de Sorrente ; la Calabre, si mal connue, a formé de même le sujet d'un des meilleurs livres de voyage. Ce voyageur ne craignait pas sa peine. S'il a énormément lu et retenu, il a énormément vu et parcouru. Les bibliothèques ne le retenaient qu'entre deux expéditions, qu'il entreprenait dans des conditions souvent difficiles. Il aimait bien se rendre compte par lui-même. A l'attrait des sites s'ajoutait celui de leurs habitants. Il semble que Douglas ait abondamment profité de la vie.*

Et qu'on ne dise pas : Bien sûr, il avait de l'argent, et des loisirs — car, de l'argent, il lui arriva d'en avoir fort peu ; et quant aux loisirs, on a ceux qu'on se donne, et ils sont ce qu'on en sait faire. Non, c'est en lui qu'était la flamme, et le goût du bonheur.

Assurément, les circonstances peuvent aider à satisfaire plus ou moins cet appétit. Douglas, qui n'avait rien d'un ascète, a montré une grande méfiance pour les productions d'un ventre vide. Mais c'est l'appétit qui importe, et celui de notre auteur ne se rassasiait pas facilement. Dans Late Harvest, *un de ses derniers ouvrages, où il s'est amusé à passer en revue ses principaux livres, on trouve ceci, qui pourrait être sa profession de foi : « Le bonheur devrait-il être notre but et notre objet, oui ou non ? Si oui, nous devons remarquer que l'un des secrets du bonheur est la curiosité. La vie est pleine de sources de joie inconnues, et l'éducation, au lieu, comme elle fait, de nourrir le mécontentement (la tristesse), devrait au contraire pousser notre curiosité à découvrir ces sources et à les exploiter... » Il semble avoir poussé, lui, jusqu'à une sorte de perfection savoureuse, l'art (peu pratiqué chez nous, mais où les Anglais excellent, en dépit d'une réserve plutôt légendaire) de s'intégrer, de se fondre dans un pays, d'en deviner les points de moindre résistance, mais aussi bien les plus secrets, ceux que connaissent seuls les indigènes et les initiés, l'auberge où l'on trouve le meilleur vin et le moins cher, les lieux de plaisir cachés. Sa grande connaissance des langues l'y aidait en tout premier lieu ; il pratiquait jusqu'aux dialectes les plus obscurs de l'Italie. Mais ce qui l'y poussait, outre sa curiosité pour toute manifestation humaine, c'était son goût de ne rien perdre de ce que la vie peut offrir ; pour employer une expression assez particulière, et à peine traduisible : « to enjoy himself » : se plaire à soi-même, se faire plaisir, prendre plaisir ; bref : jouir. « Il avait joui de cette vie », écrira-t-il d'un personnage qu'il fait le dépositaire de toute sagesse et dans lequel on pourrait voir son portrait, « il l'avait saisie à la gorge en de nombreux pays et lui avait fait rendre tous les plaisirs, légitimes ou non, qu'elle avait à offrir. L'attitude civilisée... »*

Il était sans timidité. Violent, et même excessif dans ses envies et dans sa façon de les contenter, sans respect particulier pour ce qu'on nomme la morale ; et la morale offensée, lui tapa plusieurs fois sur les doigts. Il a frôlé

plusieurs scandales ; et non seulement dans la chaste Angleterre, mais dans des pays aussi peu pudibonds que la Russie du XIXe siècle et l'Italie. Il avait d'ailleurs un certain goût du scandaleux, qui se montre dans plusieurs coins de son œuvre ; mais, de même qu'il savait se tenir dans la vie, son style aussi offre cette tenue qui permet de dire beaucoup, et de laisser entendre davantage.

J'imagine qu'il y avait en lui du grand seigneur incognito, qui s'abandonne, loin de l'étiquette, à toutes les impulsions de sa nature, qui accepte son naturel. On comprend qu'il ait pu offusquer les Anglais ; et d'autant plus qu'il se montrait, dans ces émancipations continentales, extrêmement britannique.

*
* *

Son éducation, la plus traditionnelle — école en Angleterre, lycée à Karlsruhe — sa parfaite connaissance de l'allemand et de l'anglais (il est pour 3/4 Ecossais, pour 1/4 Allemand), mais aussi du russe, du français et de l'italien, l'ont servi dans sa vocation aventurière. Il n'a guère moins voyagé qu'un D.-H. Lawrence, quoiqu'il ne soit jamais allé en Amérique. Dans ses lettres, Lawrence le montre prêt à partir pour Alep, de là à Baalbeck, « de là probablement au ciel. » (1) Cette rosserie surprendra moins quand j'aurai dit un mot de leurs rapports.

Dès ses vingt ans, son cœur reste accroché sur les bords de la Méditerranée ; mais il ne le saura que plus tard, après de longs détours par la Russie, l'Asie Mineure, les Indes, et un mariage qui lui donnera deux fils et la nostalgie de sa liberté.

C'est sa période brillante (aux yeux du monde). Il reçoit sa part de l'héritage paternel — des moulins de coton en Autriche — et achète, sans l'avoir vue, la villa Maya sur le Pausilippe. Quelques années plus tard, cette villa vendue, et son mariage rompu, il en construit une autre à Capri, qu'il vendra juste avant la guerre de 1914. C'est alors qu'il esquisse les premiers éléments de Siren Land. *Il plante de nombreux arbres. Il est un « riche amateur » (plus tard,* Barnabooth *se trouvera parmi ses livres).*

C'est à peu près vers ce temps — 1907 — qu'il cesse d'être cet amateur pour devenir un écrivain professionnel. Désormais, il va devoir vivre de sa plume. Les années suivantes voient paraître Siren Land *(1911),* Fountains in the Sand *(1912),* Old Calabria *(1915),* South Wind *(1917)* They Went *(1920),* Alone *(1921) et* Together *(1923).*

A part South Wind *et* They Went *, qui sont des œuvre de fiction, tous ces livres se rattachent à une forme littéraire où les Anglais sont sans égaux, qui tient de l'essai, du livre de voyages et du livre de souvenirs : on entend parler le voyageur, on l'accompagne sur les routes, mais sans qu'il s'impose jamais, ni se substitue au paysage ; et comme le nôtre est fort érudit, on apprend beaucoup en sa compagnie. A condition, bien entendu, qu'on se sente en sympathie avec lui, ce qui est affaire de caractère. On pourra trouver qu'il s'attarde trop sur la flore d'un îlot minuscule ou la biographie d'un saint local ; c'est, évidemment, une forme de littérature très personnelle, où tout dépend de la personnalité de l'auteur : plus elle est forte, et plus on se laissera séduire — ou plus on aura envie de résister.*

(1) « Vu Douglas aujourd'hui — rien de neuf à son sujet ; il pense toujours à Jérusalem et préfère le chianti. » (9 mars 1928).

Si l'accord se fait, le profit et l'agrément seront considérables.
Fountains in the Sand *est le récit d'un voyage en Tunisie (1),* Together *d'un séjour en Autriche, où Douglas retrouvait les chemins et les souvenirs de son enfance, dont il faisait les honneurs à un compagnon. Les quatre autres volumes sont consacrés à l'Italie. On pourrait, pour connaître les mœurs italiennes de Douglas, leur adjoindre* Moving Along, *journal de route de son ami le libraire Orioli au cours d'excursions en Calabre. De méchants esprits ont voulu supposer que Douglas l'avait récrit : il faut donc qu'il soit assez révélateur.*

Tout le monde, dans les pays de langue anglaise, connaît South Wind, *cet amusant roman où Capri apparaît sous la forme mythique de Nepenthe, avec sa faune désormais traditionnelle d'excentriques désœuvrés. Deux cent mille exemplaires en furent vendus aux Etats-Unis, sur lesquels, par un défaut de la législation, l'auteur ne toucha aucun droit.* They Went *est une parabole sur l'inimitié entre le Bien et la Beauté.*

A partir de 1920, Douglas s'établit à Florence où Orioli, éditeur et libraire, publie des éditions limitées de ses œuvres. Il y vivra jusqu'en 1937, non sans d'assez longs voyages — en Autriche, en Grèce, en Tunisie, aux Indes, au Liban et en Afrique, où il va jusqu'au lac Tanganyka. C'est durant cette période florentine que se placent ses rapports avec D.-H. Lawrence. Il admirait l'artiste plus que l'homme, sur lequel il a laissé de savoureux souvenirs dans Looking Back. *Il fut particulièrement irrité par la préface qu'écrivit Lawrence pour les* Mémoires de la Légion Etrangère *de Maurice Magnus, qui était un de ses amis ; il répondit par un pamphlet intitulé* D.-H. Lawrence and Maurice Magnus ; a plea for better manners *— auquel Lawrence a répondu à son tour à la fin d'un recueil d'essais littéraires. Il se peut aussi que Douglas ait été choqué par le portrait, ou la caricature, que Lawrence fit de lui dans la* Verge d'Aaron *(1924). Aldous Huxley devait donner de lui un portrait moins burlesque dans* Those barren Leaves *(1925) et Compton Mackensie dans* Vestal Fire *(1927). On voit qu'il était un personange.*

Ces années de Florence semblent avoir été sa grande époque : assez alerte encore pour tout saisir de ce que lui offre la vie, assez favorisé par le succès pour ne pas sentir l'amertume de la vieillesse prochaine, entouré d'amis qui ont laissé des témoignages chaleureux sur sa gaieté, son humour, son irrésistible et tyrannique entrain. Mais cette Italie des années 30 n'était plus autant à son goût, non plus qu'il n'était, lui, au goût de cette Italie-là. Des œuvres comme son recueil de Limericks, *joyeusement scandaleux, où la gravité des annotations fait ressortir encore, comme s'il en était besoin, la grossièreté des poèmes, ou comme* Paneros, *ce délicieux recueil de réflexions sur les aphrodisiaques à travers les âges et sur les diverses voies de l'amour, ne s'accordaient pas avec les slogans de haute moralité, de virilité vertueuse, qui pleuvaient alors sur le pays de la liberté.*

En 1937, Douglas quittait Florence et allait vivre dans le sud de la France, à Vence et à Antibes, jusqu'à ce que, fin 1940, il gagne l'Angle-

(1) Où Douglas est retourné en 1938, accompagné de miss Nancy Cunard. C'est au beau livre que celle-ci lui a consacré sous le titre de *Grand Man* que j'emprunte la plus grande part des renseignements bibliographiques. J'ai déjà eu l'occasion (Table Ronde de février 56) de dire le bien que je pensais de cet ouvrage, et aussi les réserves que l'on pouvait faire quant au livre que M. Richard Aldington a consacré à Norman Douglas et à Pino Orioli sous le titre de *Pinorman.*

terre en passant par le Portugal. Son exil — car c'est un pour lui — dure cinq ans. En 46, il lui est enfin possible de regagner Capri, où se passeront ses dernières années. Sur sa tombe, face au Vésuve, dans le cimetière protestant de l'île qui l'avait nommé citoyen d'honneur, une plaque de marbre vert porte son nom, ses dates, et ces mots : « Omnes eodem cogimur » — nous sommes tous poussés (ou : nous nous retrouvons tous) au même endroit.

Parmi ses œuvres principales, il convient de faire une place de choix à Looking Back, *où il a trouvé un moyen ingénieux et discret pour nous livrer de grands fragments de souvenirs : reprenant une à une les cartes de visite accumulées pendant des dizaines d'années dans un petit vase japonais, il raconte ce que ces noms évoquent dans sa mémoire, sans souci de chronologie ; au lecteur de reconstituer le puzzle dont il nous présente les morceaux épars. Nous y apprenons autant, et plus, sur lui que sur ses visiteurs. En fait, toute son œuvre n'offre que des fragments d'une vaste autobiographie ; même les traités les plus impersonnels, les recueils de jeux d'enfants dans les rues de Londres, de recettes culinaires propres à exalter les tempéraments amoureux (1), les notes sur Capri ou les îles de la baie de Naples, témoignent de son intérêt passionné pour le monde des hommes, comme en aurait témoigné le recueil qu'il projetait, et qu'il n'a pas publié, sur les jurons des cochers florentins.*

***

Une œuvre peut devoir son unité au style, aux thèmes — ou à une présence continue de son auteur. Si l'on reconnaît très vite un texte de Norman Douglas, c'est à cause d'un certain ton, où l'humour et le sérieux se mêlent, où la gouaille transparaît jusque sous l'indignation. Les thèmes, on l'a vu, sont de ceux sur lesquels le simple fait de vivre invite à réfléchir ; il y a là toute une philosophie dont on trouverait les règles rassemblées dans cet Almanach *composé par Douglas lui-même, où chaque jour est illustré par une phrase qui lui parut caractéristique (2). Cette collection de maximes tranche un peu parmi les recueils du même ordre dont les Anglais sont friands. Il y a un almanach Dickens, un almanach Jane Austen, un almanach Lewis Carroll ; celui de Douglas a l'avantage de nous proposer un condensé de sa « sagesse » conforme à l'idée qu'il en avait. Peut-être un lecteur attentif trouverait-il encore telle « pensée » absente de l'almanach et qui lui semblerait révélatrice ; mais ce que Douglas avait envie de dire, il le disait, se réservant de laisser entendre ce qu'il jugeait indiscret de crier.*

Et cela aussi est frappant chez lui : la maîtrise de la pensée. Jamais aucun laisser-aller. Jamais un mot ne lui échappe, qu'il ne voulait pas dire ; et cela, jusque dans les pages le plus facilement écrites, et dans les souvenirs le plus nonchalamment déroulés. Le récit simple, drôle, bien conduit, voilà son domaine. S'il lui arrive de se contraindre, de se guinder, il est moins bon, et peut aller parfois jusqu'à l'insupportable. Ses premières

(1) *Venus in the Kitchen* est, avec *Alone*, le seul des livres de Norman Douglas qui ait paru en traduction française. A cette occasion, Henri Hell a publié dans « Arts » un article plein de compréhension et d'amitié pour Douglas.

(2) Il a pris soin, dans sa note liminaire, de nous avertir : « Les opinions exprimées ne sont pas nécessairement les miennes, et n'ont pas à être prises trop au sérieux. Tout au plus un petit divertissement... » L'almanach fut d'abord composé pour quelques amis. Il se trouve que le 9 février, jour de la mort de Douglas, est représenté par ces mots : « Pourquoi prolonger la vie, si ce n'est pour prolonger le plaisir ? »

œuvres surtout portent la trace de ce souci littéraire extrême, dans la recherche, l'abondance des adjectifs, un certain contournement du style et de la pensée qui frôle la préciosité. Les paysages, dans Siren Land, *pourront paraître trop léchés ; mais la langue est toujours vigoureuse. On verra combien ce style peut être surchargé ; si on le trouve lourd, il y aura sans doute de ma faute.*

Je garde une grande tendresse pour Siren Land *en dépit de la peine que ce livre m'a donnée, ou à cause de cette peine. Il ne m'appartient pas de dire que l'entreprise était difficile, encore moins si elle est réussie ; je peux tout au plus avouer qu'elle était hasardeuse. Il semble que ce soit le destin de ce livre, de faire hésiter les éditeurs : car il fut proposé, en Angleterre, à plusieurs d'entre eux, avant d'être enfin accepté par J.-M. Dent, sur l'avis de Joseph Conrad et d'Edward Garnett, qui était lecteur dans la maison. Puis, Douglas nous le dit lui-même, sur les 1 500 exemplaires qui constituaient le tirage, 890 furent mis au pilon. Aujourd'hui, les amateurs de Norman Douglas fouillent en vain les librairies de Londres ; et c'est très bien ainsi.*

Douglas nous dit aussi que le temps où il écrivit Siren Land *fut le plus heureux de sa vie. Comment ne serait-ce pas un livre heureux ? Publié en 1911, il fut commencé en 1908 ; mais les matériaux pour le chapitre VI « un de ses préférés », avaient été rassemblés dès 1902. Le manuscrit comportait vingt chapitres ; sept furent supprimés par l'éditeur comme « trop dépourvus d'intérêt humain » ; ils sont passés en partie dans* Old Calabria. *Voici ce que Douglas, revenant sur son livre dans* Late Harvest, *écrivait quarante ans plus tard : « En mai, je commençai le livre, par le passage (transposé ensuite en automne) sur les grottes des chèvres — « l'été s'incline rapidement vers sa fin... » — et rien d'étonnant à cela, ces grottes se trouvant tout à proximité. D'autres promenades dans les environs nous conduisaient à Ierate, le « rocher à trois pointes » du vieux géographe Eratosthène auquel j'ai consacré plusieurs pages dans* Alone *; c'était alors un maquis désert et parfumé, avec une tour croulante, un endroit aussi solitaire qu'on pouvait souhaiter. Presque chaque soir, nous descendions jusqu'à la plage déserte de Recomone, pour y prendre un bain et dîner. Ou bien nous continuions à grimper vers les forêts et les pâturages subalpins de Faïto, qui m'incitèrent aux réflexions du second chapitre sur l'influence humanisante des forêts ; et vers n'importe quel autre coin, si éloigné fût-il ou d'un accès si difficile, de ce pays béni. C'est là, et à cette époque, que furent semées les graines de* South Wind.

« Pendant des mois, je vécus seul, avec cet aimable enfant (1), apprenant ce qu'on ne peut apprendre dans les livres et dépouillant de vieilles idées périmées avec l'aisance d'un serpent. Ce fut un intermède purifiant, un de ces moments dans la vie qui doivent laisser leur marque, car encore aujourd'hui, après tant d'années, et tout ce qu'elles ont apporté de changements et de hasards, je ne passe jamais par ces sentiers familiers sans un petit coup au cœur... » (2).

(1) « Le petit paysan efficace qui, en 1908, ne craignait pas les revenants, était un produit authentique du sol de Termini, un village voisin... »

(2) Même quand il intitule un de ses livres *Alone*, il semble que Norman Douglas soit rarement seul. Il nous parle longuement, dans *Looking Back*, de « Monsieur R. », le jeune Corse qui devait être son compagnon dans l'expédition autrichienne de *Together*. Le garçon s'était montré serviable pour lui dans une occasion difficile, Douglas le lui

Ni la presqu'île de Sorrente, ni Capri, ne viendraient d'abord à l'esprit de qui recherche la solitude. Il semble qu'en 1910 on pouvait encore l'y trouver. Pourtant, le Capri d'alors n'était plus celui du voyageur allemand Gregorovius, qui nous a laissé de passionnants récits de ses années en Italie et décrit l'île, soixante ans plus tôt, quand le port de Marina Grande n'existait pas et que des barques venaient vous prendre sur le bateau de Naples. Dans les premières pages de Looking Back, *Douglas a dit ce qu'il devait à ce devancier : « J'aimais déjà (entre 1883 et 1889, quand il était collégien à Karslruhe) Gregorovius, et plus tard, j'appris à mieux apprécier son humanisme, ce mélange de science et de puissance descriptive ; je serais assez porté à discerner son influence dans certains de mes propres écrits ; ce vernis d'érudition... » Que donnerait, aujourd'hui, une visite à ces régions, avec* Siren Land *à la main? C'est la question que s'est posée Douglas ; il a fait cette expérience, en prenant pour guide sa mémoire. Harold Acton l'a raconté. Quand il vit Douglas, pour la dernière fois sans doute, en septembre 51, il revenait d'une excursion dans la presqu'île : «* Siren Land revisited *» — peut-être aussi un peu « Tristesse d'Olympio »? Il était consterné et furieux ; furieux contre le bruit, les prix. la nourriture. Rien d'étonnant à cela. Qui de nous n'a eu son Pays des Sirènes, qui n'a découvert un de ces lieux encore intacts ? et qui, le revoyant après des années, n'a maudit les promeneurs, les lotisseurs indiscrets? Pourtant, il devrait penser que ces lieux n'ont pas été seuls à changer, et qu'ils empruntaient à sa jeunesse à lui une grande part de leur fraîcheur.*

Un mot encore. On a reproché à Douglas une certaine complaisance dans les retours qu'il a fait sur lui-même et son œuvre, sur les conditions dans lesquelles chacun de ses livres fut écrit — comme si, dès lors qu'on s'intéresse à lui, il ne fallait pas le bénir d'avoir dit ce que lui seul pouvait nous dire, avec le regret, au contraire, qu'il n'ait pas été plus indiscret.

JEAN LAMBERT.

rendit au centuple en l'aidant à préparer son bachot ; R. devait mourir très jeune, et être enterré à Vence.

Nous ne savons rien de leurs rapports, qui tout au plus se devinent, pas plus que nous n'avons de précisions sur les divers enfants et jeunes gens qui lui servent de guides ou de rameurs. La seule fois que Douglas nous fait une confidence, c'est à propos de ce garçon napolitain qui fut sauvagement jaloux de sa sœur et bientôt semble l'avoir remplacée auprès du gentleman, avec la bénédiction de sa famille. Mais ce que nous connaissons de Douglas nous permet de penser qu'il cueillait ces divertissements avec une aisance toute païenne, sans aucun débat de conscience, aussi naturellement qu'il avait été d'abord amoureux des femmes et, sans doute, continua de l'être. Y eut-il pour lui une révélation soudaine? L'épisode napolitain, qui se situe peu avant ses trente ans, pourrait être considéré comme symbolique ; mais plutôt, il était dans sa nature de vouloir goûter à tout.

Comme il ne s'est jamais affiché dans ses écrits — sans d'ailleurs se cacher non plus ; mais la langue anglaise, avec ses genres incertains, permet de parler de « some tender darling » en laissant au lecteur la liberté de traduire comme il l'entend — ceux qui ont parlé de lui, à l'exception de M. Aldington, vertueux et hostile, ont observé la même discrétion. Il n'y a pas un mot à ce sujet dans le livre de Nancy Cunard, ni dans les témoignages qui le complètent, ni dans les études de Mrs Tomlinson et Dawkins. Et c'est seulement dans une récente préface à la réédition de *Old Calabria* que M. John Davenport est plus explicite. Il place le « tournant » vers les trente-cinq ans de Norman Douglas, quand celui-ci vient de se séparer de sa femme et, devenu méditerranéen, adopte les plus anciennes traditions de ce pays.

Les hauteurs de Sorrente [1]

CAPRI mis à part (le seul endroit, dans un rayon de cent kilomètres autour de Naples où un étranger soit traité de façon convenable), il est impossible de trouver à se loger et à se nourrir, dans le sens où l'entendent les Nordiques, au Pays des Sirènes, sauf à Sorrente et à Sant'Agata car il est entendu qu' « il faut d'abord que les étrangers viennent » avant qu'on fasse quoi que ce soit pour accueillir le peu d'entre eux qui fuient dans ces solitudes le tumulte et la confusion de ce beau pays, dont une gare-frontière porte le nom prédestiné de Chiasso (bruit). Massa est riche et peuplée, mais ne possède pas un seul hôtel, ni même un restaurant ; c'est une communauté de paysans-propriétaires dont certains vivent dans de belles maisons de campagne construites avant l'époque des Bourbons par des grands d'Espagne ou de Naples — en fait, c'est une des surprises de cette région, d'y voir des édifices croulants, avec de vastes cours, des galeries à arcades et de nobles armoiries au-dessus des portes, abriter aujourd'hui les gens les plus modestes, dont seules les manières sont encore en harmonie avec leurs habitations. Massa en est remplie, mais même le plus humble village peut se glorifier d'une ou deux demeures de ce genre. Les terreurs d'un siècle de bourbonisme ont réduit ce pays à la plus affreuse misère. Après la découverte de la Grotte Bleue, Capri a connu la prospérité en dépit de ses souverains, mais la partie continentale commence à peine à se remettre de cette calamité. Les Napolitains, redevenus riches, vont chercher comme autrefois le bon air sur les collines, tandis que les indigènes proprement dits rapportent beaucoup d'argent de New York et d'Argentine, où une bonne moitié d'entre eux s'emploient périodiquement à vendre des pommes de terre aux Espagnols, qui semblent ne rien manger d'autre. « De braves gens », disent-ils, parce qu'il est aisé de les duper en matière de poids et mesures.

Une des conséquences de ce réveil est que le prix du terrain recommence à monter et que de nouvelles maisons ont été construites. Ce qui serait un bien, si le style de l'architecture n'avait

(1) Extrait de « Siren Land », à paraître dans la traduction de Jean Lambert.

terriblement dégénéré. Cet harmonieux assemblage de petites pièces voûtées avec leur loggia ombragée de vigne, si appropriées à ce climat et si agréables à regarder, a été remplacé par d'affreux *palazzi* construits avec des poutres de fer, du ciment et des tuiles mécaniques — toutes choses inconnues auparavant. Quiconque a le moindre sens de l'harmonie ne pourra jamais se plaire à ces nouvelles habitations, bien qu'elles soient construites, comme vous le diront les architectes, selon la dernière « regola d'arte ». Quand un Méridional se met à parler de « regola d'arte », il est généralement prêt à quelque sottise.

Même les énormes clefs d'autrefois, faites à la main, que remplacent aujourd'hui des horreurs en fonte tarabiscotées, n'étaient pas sans une certaine beauté austère : il planait autour d'elles comme une odeur de paradis. Elles avaient aussi leur utilité. Voilà trois ans, un riche fermier, revenant chez lui la nuit, fut attaqué par deux vauriens armés de couteaux. N'ayant aucune arme, pas même un bâton, il se mit à jouer de sa clef avec une telle dextérité que l'un des assaillants fut assommé sur place, tandis que l'autre se traînait dans les champs où on le trouva mort le lendemain — du moins, il aurait dû l'être.

L'épine dorsale qui divise les golfes de Salerne et de Naples s'appelle « Le Tore » — nom obscur et vénérable qui est courant dans toute cette région et nous ramène au Mont Taurus en Cilicie, au Tor celtique et à celui du Sinaï. Peut-être le poète Statius faisait-il allusion à ces « Tore » quand il parlait des « vertes Taurubulæ » de Sorrente ou de Capri, mais personne, malheureusement, ne peut nous dire ce qu'il entendait par là, puisque, dans toute la littérature antique, le mot n'apparaît nulle part ailleurs. Un érudit moderne fait venir « Tore » du grec τα ὄρη, les montagnes ; ce qui, à défaut d'être correct, a le mérite d'être simple. Il y a, sur la pente sud de la crête, juste au-dessous de Sant'Agata, un village dont le nom, Torco, dériverait selon certains du latin « Torqueo », parce que la route « tourne » à cet endroit (ce qu'elle ne fait pas ; tout simplement elle s'y termine), et selon d'autres du grec « theorica », parce que, disent-ils, une procession de garçons et de filles y montait dans les anciens temps. Bien que l'église de Torco soit une des plus vieilles de la région, il n'existe pas le moindre vestige classique dans les parages, et je suis plein de scepticisme quant à cette théorie séduisante, même si elle est adoptée dans sa *Magie et Astrologie* par Maury, qui l'a copiée, je suppose, chez le vieil écrivain de Sorrente, Onofrio Gargiulli. Il semble plus naturel de rattacher le nom de Torco à cette épine dorsale ou Tor.

Ce n'est pas une crête, mais un plateau arrondi et, comme la ligne de partage est beaucoup plus proche de la côte sud, les rochers, sur ces pentes abruptes, doivent se précipiter dans la mer, avec de dangereux passages vers les grottes, et de vigoureux oli-

viers à mi-pente qui s'accrochent aux rebords calcaires ou escaladent avec précaution les pentes des ravins. Le versant nord, où se trouvent Massa et Sorrente, est une pente douce plantée de vignes, d'orangers et de noisetiers et rafraîchie par des torrents qui continuent à couler par les jours les plus chauds. Les Tore atteignent leur point le plus élevé immédiatement derrière Sorrente. Là, aux premières heures du jour, quand les brumes de la mer voilent l'un et l'autre golfe, le promeneur a l'illusion de se trouver dans quelque alpage désert : pas un signe d'activité humaine, un air glacé, des vaches qui broutent, une cloche aux sons graves pendue au cou, et un véritable gazon ras sous les pieds. C'est là, j'imagine, la piste que suivent les loups quand ils quittent en hiver leurs retraites de Sant'Angelo en quête d'un pays plus riche.

Un sentier, la *via delle Tore*, court tout au long de la crête, passant par Sant'Agata pour aboutir à Termini, qui est le dernier village de la péninsule. C'est une promenade d'été idéale pour ceux qui ne craignent pas un peu de chaleur sèche. Mais si vous vous arrêtez, mieux vaut rechercher l'ombre de quelque mur ou d'un caroubier, car la réverbération de la lumière peut provoquer une insolation.

Les oliviers donnent une ombre rare : on les taille trop brutalement de ce côté. Toute la pente sud en est plantée, dès qu'on a pu gratter un peu de terre, et leur huile est excellente — meilleure, dit Pline, que celle de Venafrum — probablement parce que les habitants savent les secrets de sa fabrication. Sitôt cueilli, le fruit doit être écrasé dans ces moulins rustiques et pittoresques où, à la faible lueur d'une lanterne (le travail se fait presque toujours de nuit), on peut apercevoir les silhouettes sculpturales d'hommes et d'enfants demi-nus tournant la lourde roue de pierre qui transforme les baies en une pâte visqueuse. Hélas ! on arrache aujourd'hui ces arbres sans remords là où le sol peut nourrir la vigne, de meilleur rapport. Capri a perdu la moitié de ses oliviers, Ischia la totalité : perte déplorable, car la vigne, si gaie dans sa verdure d'été, reste dénudée pendant six mois de l'année, durant lesquels ses branches, qui courent de tous côtés, lui donnent un aspect particulièrement disgracieux. Dans le seul intérêt du paysage, j'en viendrais à souhaiter qu'on introduisît quelque nouveau fléau comme le phylloxera, car il y a déjà assez de vin dans la contrée. En ce moment, on le vend trois francs la barrique (quarante-quatre litres) à Ischia (1), alors que la récolte des olives a été des plus mauvaises ; il n'y a pas eu de pluie, le ver a envahi le fruit, et l'hiver précédent a été trop doux (l'olivier aime une bonne gelée une fois par an). Ces arbres sont de petite taille, de vrais pygmées auprès des monstres tordus d'Espagne, de Grèce

(1) Ecrit en 1910.

ou des Pouilles ; leurs membres supérieurs s'étirent en une tension nerveuse qui fait le désespoir des artistes, tandis que leurs racines gonflées sont — selon toute apparence — le siège d'un repos profond. Mais qui peut dire quelle alchimie passionnée est en œuvre dans ce laboratoire souterrain, maintenant la vie et fabriquant des fruits tout au long de ces mois ardents, parmi des pierres souvent trop brûlantes pour qu'on y touche ?

A cette saison, la couleur de l'olivier pâlit jusqu'à un vert jaunâtre; avec les pluies d'automne, elle devient d'un gris bleu ; les teintes varient aussi selon les lieux. Cela peut aider à expliquer les épithètes contradictoires que leur ont appliquées les anciens. De nos jours encore, l'olivier est considéré comme un symbole de paix et d'abondance, et l'on en fixe un rameau sur les bateaux et les maisons après la bénédiction pascale. Les feuilles ont cette particularité de ne pouvoir frémir comme celles de la plupart des plantes ; elles sont fixées à la branche comme des plaques de métal, et quand le vent souffle, c'est toute la masse de l'arbre qui s'ébranle. Et tel est le charmant spectacle qu'on peut souvent observer sur ces pentes couleur d'olivier : les branches qui s'émeuvent de conserve sous la brise découvrent le dessous blanc de toutes les feuilles, et la colline paraît revêtue d'argent.

Ici, sur ces hauteurs perdues, je préfère tourner le dos aux vertes ondulations de Massa et de Sorrente, au Vésuve et à Naples, à Ischia et aux champs Phlégréens : tous ces lieux sont trop familiers. Je préfère diriger mes regards vers le sud mystérieux, les montagnes de Basilicate et le cap fabuleux de Licosa, où Leucosia, la sirène sœur de Parthénope, est enterrée. A cette hauteur, l'horizon de la mer se fond dans le ciel, uni comme une nappe de saphir, et jamais l'œil ne se lasse de regarder ces lignes couleur de perle et ces spirales qui glissent à sa surface, ces chemins de Thétis aux pieds d'argent — vue apaisante qui incite obscurément à une tendre sympathie pour cet élément enveloppant et, pour autant que nous le sachions, aussi vieux que le monde. Il y a un certain caractère d'impuissance dans les tempêtes d'hiver, car la mer ne peut que se déchaîner contre les barreaux de sa prison ou engloutir quelques marins, travail sans noblesse ; seule, sa paix lumineuse est véritablement grande.

Licosa est le dernier point visible, mais, en de rares occasions, d'autres pays avec des pics et des promontoires inconnus se profilent au-dessus de l'horizon, et parfois, par la même sorcellerie de l'atmosphère, le cône volcanique du Stromboli surgit hors des flots. Les premières heures du matin au printemps et en automne sont les plus propices à ces tromperies délicates. C'est ainsi que Hehn a vu l'île d'Ischia du Monte Cavo près d'Albano, bien qu'elle fût fort au-dessous de l'horizon. Spectacles de rêve, prompts à s'évanouir...

C'est essentiellement un pays de lignes, de contours parfaits et le peintre fera mieux, pour commencer, de renoncer à sa palette et de le voir comme il est : un pays d'une économie toute classique, calcaire et mer bleue, d'une beauté si pure que seul un vraiment grand artiste, la main disciplinée et le cœur accordé aux mélodies éternelles, peut espérer la libérer des préjugés et des habitudes de son propre esprit. Quelles caricatures sont les œuvres d'artistes même illustres qui ont travaillé sur ces rivages, quelle insuffisance du dessin, que d'effets trompeurs, quel manque de retenue ! Ils sont bien incapables de voir quelle simplicité préside à ces formations naturelles si complexes en apparence. Car les charmes de ce pays ne sont pas ceux de Phryné, et le peintre se trompe qui s'imagine que ses pensées les plus intimes rencontrent à mi-chemin un sourire d'encouragement. Le sourire existe, mais il n'est pas pour lui. Il est pour le mortel impérieux qui le dédaigne et dont les rapports avec son œuvre sont ceux de Dieu avec l'homme.

L'aspect orographique de la baie de Naples se modifie lentement. Capri et les autres formations calcaires ont dû présenter autrefois un aspect plus égal, lorsqu'elles étaient couvertes d'arbres et de terre qui adoucissaient leurs formes. Les arbres abattus, la terre a glissé, mettant les roches à nu. Dans les régions volcaniques, c'est généralement le contraire, car ces cratères sont d'une matière tendre et, avec le temps, les aspérités s'effacent. Les hauteurs plus modestes de Baies et d'Ischia ne sont plus qu'un ensemble de lignes courbes, et un étroit cratère près de Fuorigrotta en est au dernier stade de l'érosion ; avant peu, la pluie et la charrue l'auront restitué à la terre d'où il est sorti, au lieu que les parties calcaires présentent chaque jour des arêtes plus vives.

Capri est un microcosme où la perfection du *décor* (1) et des formes hiératiques ne peut être le fait que d'un Prométhée en proie à un délire divin. Mais sa beauté, bien que toujours vivante et frémissante, est aujourd'hui menacée par les empiètements des hommes. On fait sauter des rochers pour construire des routes carrossables, on arrache des buissons, de hautes murailles et des maisons ruinent partout le charme primitif. L'île est trop réduite pour supporter ces affronts sans dommage ; ce dut être bien différent au temps où les sirènes étaient ses seuls habitants — si toutefois c'était vraiment leur île. Car je ne peux m'empêcher de penser que les commentateurs de la cosmographie homérique prennent les « îles » trop au sérieux, et se plongent du même coup dans des difficultés inutiles. Les anciens navigateurs avaient un goût extraordinaire pour les îles, et il n'est pas impossible qu'en longeant une côte dentelée ou un promontoire, lentement et sans compas, ils aient cru voir un archipel. Cela est évident dans *Sinbad*

(1) En français dans le texte.

le Marin ou dans le *Périple* d'Hannon. Des gens vivant sur la terre ferme sont d'autant plus portés à imaginer des merveilles dans les îles — l'Inde et l'Amérique étaient aussi des « îles » ; et tel était le paradis, selon Lambertus Floridus ; sans parler de l'Atlantide — et l'ingénieux Pellicio a écrit un livre entier pour démontrer que toute la presqu'île de Sorrente était aussi une île autrefois. Voici ce qu'il arguë : les sirènes vivaient à Capri ; Circé, l'enchanteresse, vivait sur une autre île à proximité ; Sorrente est à proximité ; donc Sorrente doit avoir été l'île de Circé —falsifiant ainsi et la géographie, et la géologie pour justifier un vieux conte de matelots. Quelles étranges créatures nous sommes, accordant plus de créance à des déductions qu'à des faits — et pourquoi ? C'est que Dieu a créé les faits et ils peuvent se suffire à eux-mêmes, mais les déductions sont nôtres, et nous nous y accrochons avec une tendresse de géniteurs. C'est même ainsi que Vargas, ce monstre d'érudition mal employée, soutient que la sirène Parthénope n'était pas révérée à Naples parce que — mais non, ce serait faire tort à sa théorie favorite sur les races sémitiques.

On a fait à Capri, voilà trois ans, une merveilleuse découverte : des os de mammouths, d'hippopotames et d'autres animaux invraisemblables, mêlés à des armes des premiers âges paléolithiques. Etant donné que quelques mammouths n'auraient pas tardé à dévorer jusqu'à la dernière feuille sur un rocher de cette dimension, nous devons supposer qu'à cette époque il était réuni à la terre. Ces restes ont été retrouvés sous la cendre des terribles bouleversements phlégréens, qui peuvent avoir provoqué ultérieurement la scission.

Capri est curieuse également pour sa faune et sa flore tyrrhéniennes ; c'est ce qui reste du naufrage de ce continent dont les ruines émergent encore çà et là au-dessus des eaux, et dont la configuration a fait l'objet des travaux d'hommes tels que Suess, Blanchard, Parato et Forsyth Major. On y a découvert les restes d'un daim, créature tyrrhénienne ; certains serpents et diverses plantes thyrréniennes se trouvent encore dans l'île, tels que le *convolvulus cneorum* avec ses fleurs de couleur crème, et le palmier sauvage, qui s'accrochait en bouquets exquis sur les bords des rochers, restes de temps immémoriaux, mais qu'on arrache aujourd'hui sans pitié pour décorer des jardins où ils périssent presque tous.

Quelle part de ce monde englouti voyait encore l'éclat du soleil et des étoiles au temps où chantaient les sirènes, c'est ce que je serais bien heureux de savoir. Car il est peu vraisemblable qu'il ait disparu en un clin d'œil, comme l'île de Graham ; sans aucun doute, il s'est enfoncé lentement ; Ulysse a pu encore haler ses navires sur des plages qui, pour autant que nous puissions dire, sommeillent aujourd'hui sous les flots. Nous connaissons tous cette histoire de Platon, et comment le prêtre de Saïs parla à Solon de la puissante île de l'Atlantide qui se trouve au-delà des colonnes

d'Hercule et qui fut engloutie par la mer. Une vieille tradition orphique va dans le même sens. Sur l'existence primitive de ce véritable continent atlantique, il existe quantité d'indications sérieuses ; est-il possible qu'au cours des âges cette légende se soit confondue avec celle de la catastrophe tyrrhénienne ? C'est ce qu'Humboldt semble avoir cru.

Il est aisé de voir, du sommet des Tore, que Capri n'est qu'une prolongation, une dépendance, du continent. Et même par sa forme — sur une plus grande échelle, évidemment — c'est presque une répétition du mont San Costanzo qui termine la péninsule et qui a lui-même quelque chose d'une île. Que la principale beauté de Capri, sa situation insulaire et la noble ligne des falaises qui font face à la ville du côté du couchant, soit due à ce qu'on nomme une « faute », cela prouve que le vocabulaire scientifique n'est pas toujours approprié aux besoins courants.

Je regarde souvent le Pays des Sirènes du haut du Faito, sur le Sant'Angelo ; on a, de là, un des plus beaux paysages du monde, et l'un des plus chargés de souvenirs. L'air est frais, dans ces pâturages, et l'on trouve encore de vieux hêtres et des sapins qui semblent étrangement déplacés — restes des forêts locales aujourd'hui disparues, comme cette forêt de Sila autrefois fameuse et qui a été si consciencieusement dévastée que sa principale ville s'étend déjà dans un désert de roches aveuglantes, et que de trouver un peu de bois à brûler nécessite un effort d'une demi-journée. Qu'on imagine ce que cela signifie par un hiver d'une rigueur nordique, combien cela aggrave la misère et le dépeuplement, et comme il eût été facile de l'éviter !

C'est une satisfaction de penser que les régions boisées qui dominent le Pays des Sirènes sont tombées entre les mains d'un homme comme leur propriétaire actuel. Car elles sont un monument qui mérite qu'on le préserve ; elles montrent la flore du continent italien telle qu'elle était au temps où le pieux Enée voguait vers ces rives. Nous avons tendance à oublier que l'aspect général du paysage italien a été modifié par l'introduction de plantes importées — le cyprès lui-même, l'oranger et le maïs, et une centaine d'autres, petites et grandes, qui nous semblent si caractéristiques, sont étrangères à ce sol (1). Et l'idée de préserver de telles régions, si absurde qu'elle puisse paraître aux Italiens modernes, n'est pas complètement dénuée de sens. Certaines nations civilisées, comme les Français, les Américains et les

(1) Tel, par exemple, l'agave à piquants qu'on appelle *mal'occhio*, parce que sa pointe est une défense contre le mauvais œil ; le mesembryanthemum, connu sous le nom de *unghia di iannara* (griffes de sorcière) à cause de la forme de ses feuilles ; ou le ridicule figuier de Barbarie — l'un des premiers essais de Dieu dans la fabrication des arbres — que Preller a décrit par erreur dans ses « Paysages homériques ». Le *Kaktos* des Grecs semble avoir été une sorte d'artichaut.

Anglais, ont déjà, soit par des dons privés, soit par souscription publique, réservé de belles forêts pour le plaisir et l'instruction des générations à venir ; et tout récemment encore, l'empereur d'Allemagne, au cœur même de l'Italie, a sauvé les chênes vénérables d'Olevano du sort qui les menaçait. Je pense qu'ils seront, pour la postérité, des monuments plus agréables et plus compréhensibles que les forêts qui surgissent actuellement en Italie — ces statues innombrables, en bronze et en marbre, de quelconques politiciens dont les doctrines, le plus souvent, auront sombré dans le ridicule avant que leurs protagonistes soient descendus dans la tombe.

Les leçons secrètes de la mer, ce royaume des sirènes, sont encore accessibles à tous, mais celles de la terre ont été tristement dédaignées ou combattues ces derniers temps ; et, bien que nous ayons beaucoup entendu parler des avantages hygiéniques et économiques de forêts convenablement entretenues, nous en sommes encore à attendre le nouveau bienfaiteur de l'humanité — celui, justement, qui proclamerait leur importance éthique, leur influence comme élément purificateur et civilisateur dans l'éducation de la race humaine. Qui nierait que les forêts, dès lors qu'elles ont abandonné leur attitude hostile au progrès de l'homme sur la terre, exercent un pouvoir bénéfique, subtil et profond sur l'esprit d'un peuple ; que la musique, l'architecture, et d'autres arts généreux, ont cherché et trouvé dans les forêts une inspiration élevée ; que certains des efforts les plus sublimes du génie littéraire n'auraient pu se concevoir dans des pays aussi déboisés que l'Italie, la Grèce et l'Espagne le sont aujourd'hui ? Rentzsch attribue la décadence politique de l'Espagne presque entièrement à la destruction de ses forêts. Même si c'est aller trop loin, je ne peux m'empêcher de penser qu'en même temps que les forêts on a détruit mainte aspiration humaine dont les racines profondes s'entremêlaient dans leurs solitudes ombreuses, et qu'une foule de gracieux fantômes, qui erraient à leur gré dans ces nefs solennelles, prêts à converser avec tous, en ont été bannis pour toujours. Ceux qui la cherchent peuvent encore trouver l'Angleterre de Shakespeare, mais ceux qui voudraient découvrir l'Italie des poètes doivent la chercher très loin dans ses campagnes. La communion avec la nature, qui exalte l'esprit et le purifie, a cédé la place à cette plaie du Sud : une curiosité futile pour l'individu dans ses manifestations les plus basses.

Ce n'est pas sans une certaine intuition de cette vérité que les anciens inventèrent leur délicieuse fable d'Erésichthon (1), et

(1) Erésichthon, un Thessalien qui se railla de Cérès et détruisit ses bosquets. La déesse irritée le condamna à une faim perpétuelle. Il dissipa tous ses biens pour assouvir son appétit et finit, faute de nourriture, par dévorer ses propres membres. (Note du traducteur.)

quiconque se rappelle encore les elfes et les fées de son enfance mérite qu'on lui envie ce talisman. Nous ne gagnerons guère, je pense, à priver nos enfants des merveilles de la forêt, ce tendre symbolisme de la feuille et de la fleur, de la naissance et du déclin ; l'âge magique de nos lointains ancêtres, que nous devons tous traverser dans notre enfance, cette heure fugitive d'adoration de la nature peut bien être abrégée, elle ne saurait être éliminée du programme de notre développement moral sans que la race s'en trouve appauvrie.

L'élimination du mystère : que n'a-t-elle fait pour l'Italie moderne ? Qui sait si l'enlaidissement du paysage n'a pas rejailli sur la race ? Si l'indifférence de tant d'Italiens des villes et la triste précocité de leurs enfants ne sont pas la revanche des nymphes pour le crime d'Erésichthon ? Les anciens Grecs pensaient autrement, et aussi leurs descendants modernes ; le plus modeste de leurs ouvriers aime la campagne ; aussi a-t-il gardé une curiosité beaucoup plus noble pour les choses de la vie. L'enfant des rues qui ne sait rien du sortilège des fleurs, des eaux courantes, n'est jamais un véritable enfant, parce que sa jeunesse est finie avant de commencer. Nous ne sommes pas encore mûrs pour pousser dans les rues ; elles stimulent les instincts sociaux de l'adulte, mais arrêtent la croissance de l'adolescent qui soupire après la solitude et un décor familier aux premiers temps de l'humanité. On sait ce qu'il en est de la seconde génération des habitants des villes, même d'un niveau social élevé ; et rien de bon est-il jamais sorti de ce prolétariat grouillant, sur lequel les humanitaires se penchent avec tant de tendresse ? Rien — jamais. Ils ne font rien d'autre qu'attendre un chef, quelque « idiot inspiré », pour saccager notre pauvre civilisation. Au lieu que des bas-fonds de la campagne est souvent sorti, selon l'obscure loi qui règle les apparitions des météores, un génie comme Lincoln ou Winckelmann, capable de guider les pas de l'humanité.

Sur ces hauteurs des sirènes — on les appelait *Montes Sireniani* — l'élément humain est absent ; il n'y a pas d'autre bruit que le crissement des cigales, dans les branches des oliviers ; une paix éthérée, vivifiante, vous submerge, pénétrant tous les sens d'une acuité qui est le frémissement même de la vie. Il est toujours difficile d'analyser des sensations — humeurs impondérables ; et à de tels moments où l'éclat de l'été n'est pas troublé par un souffle, chacun éprouvera des sentiments appropriés à la courbe de son esprit et de ses associations habituelles. Là, en dépit de la solitude, il me semble que nul génie de la terre ou du ciel n'attend d'entrer en communication avec l'homme. J'ai connu le silence inquiétant de midi en plus d'un lieu sauvage ; bien des fois l'esprit, en proie à l'inconnu qui l'entoure, est porté à susciter des fantômes au cœur de la nature immobile. Il se sent seulement tout brûlant de

vie ; ramené à lui-même par le calme ambiant, l'attention aiguisée par les rayons du soleil, il se repose pourtant. Ainsi, le paysage, et non pas seulement l'heure et l'homme, joue son rôle dans la création des dieux. Peut-être cela nous aide-t-il à comprendre le mystère de Pan l'universel. Après avoir été un dieu sylvestre en Arcadie, il devint, avec le développement de la culture, une divinité diffuse, immatérielle. La forêt perdit son mystère de midi, et celui qui le personnifiait cessa d'être visible aux hommes ; il se trouva dissous dans cette torpeur méditative qui s'empare de la terre entière aux environs de midi, et que ni défrichements, ni cultures, ni villes étincelantes n'ont jamais pu troubler ; ses compagnons plus faibles, les faunes et les dryades, incapables de supporter cette lumière aveuglante, ont cherché refuge dans des forêts encore plus sombres, ou se sont laissé mourir de langueur.

Et les dieux immortels ne contemplent pas non plus la terre du haut de leurs palais de nuages, car le ciel ici est une vaste coupole, et non une surface plane. Dans tous les lieux où des nuées d'orage effleurent le sommet de montagnes, on verra se former cette bizarre croyance, et Zeus, quelle que soit son origine, a trouvé sa patrie naturelle en Grèce, où les nuées, plus abondantes autrefois, aujourd'hui encore se rassemblent au sommet des monts. Il n'en est pas ainsi au Pays des Sirènes ; en été, les nuages voguent haut, navires colorés qui rarement jettent l'ancre pour répandre leur charge de rosée sur les flancs des montagnes, bien que l'*assembleur de nuées*, quand souffle le vent du Sud, soit aussi occupé qu'à Egine, cueillant sur la mer radieuse d'invisibles lambeaux de vapeurs qu'il tresse en couronne autour de la tête grise de Capri. Que cette conception d'un monde à deux étages se retrouve en Grèce et en Scandinavie ne suffit pas à prouver que certains dieux helléniques sont d'origine boréale (on pourrait aussi bien chercher cette origine dans l'ancienne Australie, qui avait imaginé un Walhalla parmi les branches entremêlées des grands eucalyptus) ; non plus que leur violence et leur indiscipline, car les divinités, au stade primitif, reflètent tout naturellement la turbulence de l'humanité qui les entoure. Wotan, s'il avait survécu, serait certainement devenu un monsieur très rangé, comme fit Zeus lui-même. On a d'ailleurs écrit quelques légères sottises sur l'anthropomorphisme des dieux grecs. Comme si quelque divinité pouvait se contenter de ces traits ! Le Jahveh des Juifs était assez humain dans ses rancunes et ses jalousies ; plus tard, quand il s'évanouit dans l'éther, l'humanité de son fils vint rafraîchir l'intérêt que nous lui portons. Et qu'est-ce qui donne son charme au diable ? Son caractère quasi-humain ; ses marchandages, les mauvais traitements qu'il subit à la porte du ciel. Des êtres absolument divins sont inévitablement dotés de qualités bonnes ou mauvaises iden-

tiques à celles que nous possédons ; ils ne sont que des caricatures d'hommes bons ou mauvais. Ainsi, ce qui est profondément divin est, et a toujours été, profondément dépourvu d'intérêt. Ces dieux grecs sont extra-humains plutôt que surhumains ; ce sont des interpénétrations de motifs humains et d'éléments nouveaux et inexplicables. Il y aurait donc beaucoup à dire en faveur de la théorie selon laquelle leurs absurdités et leurs excès étaient inventés à dessein pour servir de contraste à l'idéal de modération des Grecs eux-mêmes. Oui, qu'on les débarrasse de leurs incongruités et qu'on les idéalise au point de les voir s'évanouir dans la pureté, leurs pedigrees n'en seront pas effacés pour autant ; il y aura toujours quelque Lucien pour ressortir de vieux scandales ; pour rappeler à Jupiter Très Bon Très Grand certains pâturages de Crète, et à Vénus, *l'Alma Mater*, l'histoire du filet.

Ici, sur ces hauteurs odorantes, très loin des appels sacrés du devoir — car le devoir est devenu le Moloch de la vie moderne — ce ne serait pas si mal de construire une cabane d'été où passer une brève période de *katharsis*, de purification et de remise en ordre ; car, dans la fébrilité des pays du Nord, nous perdons tristement contact avec ce qui nous entoure, avec les choses élémentaires et éternelles. Nous sommes fascinés par le courant. Il est bon, de temps à autre, de se retourner et, regardant les bords de cette rapide rivière, de noter, avant qu'ils s'effacent, les paysages étranges et presque oubliés devant lesquels nous sommes passés. Est-ce bien moi, se dira-t-on, qui a pensé et ressenti ceci ? Comme on peut changer ! Et nos amis — comme ils changent aussi ! Et même l'opinion publique — ce bipède exemplaire qui se dresse, le nez en l'air, poussant des grognements incompréhensibles, un pied dans les illusions du passé, l'autre dans celles de l'avenir — comme elle peut changer !

Un vieux Juif qui enseignait les joies d'une existence vertueuse après avoir épuisé celles d'une vie de volupté, disait : « Voyez la fourmi... » Il oubliait que la fourmi dort la moitié de l'année. Seul, l'homme est un esclave éternel. Mais plus d'un parmi nous ferait bien de se *méditerranéiser* pendant une saison, de ranimer ces sources civilisatrices, d'où jaillit ce qu'il y a de meilleur en nous. Rêver au Pays des Sirènes, en suivant l'humeur et les souvenirs dans les méandres de leur cours, comme des ombres sur un sentier de forêt au mois de juin ; errer à travers les collines et se remplir l'esprit d'images neuves qu'on puisse ruminer à loisir, rejetant comme de vieilles peaux des habitudes de penser, avec autant d'aisance qu'un serpent, et débrouillant incidemment certaines de ces « questions du jour » dont les journaux d'ailleurs ne savent rien — c'est là un remède à de nombreux maux. Le repos est possible au Pays des Sirènes ; rien ici de ces rassemblements délirants où certains mortels, incapables de rester seuls, peuvent

s'appuyer les uns aux autres et acquérir ainsi, pour un moment, un fragile état d'équilibre.

Rêver — oui ; mais, comme remarquait De Quincey, « celui qui parle de bœufs rêvera de bœufs », et je ne cherche pas à prescrire ce régime aux non-civilisés, surtout en ce moment où ils sont en si bonnes mains : est-ce que toute notre législation ne tend pas, en effet, par un constant effort, à flatter l'incapable aux dépens du capable, à entretenir les illusions morales de la foule — de ceux dont l'activité spirituelle est comme en suspens ? Grand bien leur fasse ! Un certain signe les distinguera toujours de ceux qui sont d'une autre étoffe — l'impossibilité pour eux de comprendre le sens de certain vieux chant des sirènes —

O demeure, orgueil de la Grèce ! Ulysse, demeure !
O cesse ta course, écoute notre chant !
Heureux l'homme prédestiné à nous entendre !
Le chant enseigne l'âme et charme les oreilles.
Viens ! Le ravissement soulèvera ton âme !
Viens recevoir des sages une sagesse nouvelle !
Nous savons tout ce que les rois aux noms fameux
Ont accompli à Troie, sur les champs de la gloire ;
Et tout ce qu'il y a sous l'éblouissante course du soleil.
O demeure, et reçois des sages une sagesse nouvelle...

— car je ne découvre dans ce chant la promesse d'aucune chose qu'ils désirent, l'or et les diamants, les belles femmes, une longue vie, et les honneurs du monde, et les joies du ciel ; mais seulement la promesse d'un peu plus de savoir.

Et quiconque entend ces voix, dit Homère, ne retourne jamais vers sa maison et sa famille, ce qui peut signifier que certains ont estimé la sagesse à plus haut prix que le bonheur domestique ; c'est là, évidemment, une exagération de poète.

NORMAN DOUGLAS.

Mémoire sur le mécanisme cérébral des papillons

« L'homme est au moins aussi étrange que son logis. »
(Alphonse Daudet.)

« Les mouvements de grâce, la dureté de cœur ; les circonstances extérieures. »
(Pascal.)

« J'ai été un étranger sur une terre étrangère. »
(Moïse.)

Je vais me mettre en route pour instruire les Hommes... »
(Zoroastre.)

« N'y a-t-il plus de baume à Galaad ? »
(Jérémie.)

« Si, maintenant, je serrais les dents et j'appuyais la langue contre le palais pour écraser, maîtriser et dompter ma pensée ?
(Bouddha.)

Lundi 3 janvier. C'est hier que tout a commencé. Je m'en souviens avec une grande précision. Il pouvait être midi, ou un peu plus. De mon fauteuil, je voyais le plomb du ciel d'où tombait une neige non grise mais blanche, mêlée de pluie, tourbillonnante. L'ennui de l'univers m'atteignait à travers l'estomac, où flottaient encore quelques vapeurs d'alcool, la raideur des muscles et un embarras de gorge pareil à un nœud. Ainsi débutent certaines années : pour avoir trop fêté la fin de la précédente, on ne saurait plus amèrement regarder s'ouvrir la nouvelle, qui semble lier son destin à une fatigue du corps et à un vide de l'esprit.

Ici, je dois préciser que ma bibliothèque donne de l'angle dans mon fauteuil. De sorte que je n'eus ni à me lever ni à tourner la tête pour laisser mon bras cueillir un livre, mieux encore le pêcher parmi d'autres. Pourquoi ce volume plutôt qu'un autre ? Et pourquoi s'ouvrit-il de lui-même à la page 323 ?

Je lus : « Trop de gens confondent avec une dépoétisation cette glorieuse déshumanisation de la nature. Les histoires parallèles de la science et de l'art montrent pourtant à l'évidence combien cette opinion est fausse. L'éclat du ciel n'a pas perdu sa fascination depuis que J. Cabannes a analysé et reconstitué sa couleur bleue en montrant que c'est la diffusion de la lumière solaire par les molécules — et non les poussières de l'air — qui la produit (1913). Gebhardt en ramenant l'irisation des ailes de papillons à des interférences sur des stries fines (1912), Harvey en

mesurant la bioluminescence du ver luisant (1924), Seybold en analysant l'ombre des sous-bois en ont-ils diminué les séductions ? »

Que se passa-t-il en moi ? Je jure que je l'ignore. Mais, brutalement, je devins papillon. Oui, le bleu du ciel, la luisance du ver et l'ombre des sous-bois me laissèrent indifférent. Seul m'importa le papillon dont Gebhardt avait analysé l'irisation de l'aile, mais à ce point intensément que je me sentis bondir dans une légèreté, une élégance, une couleur qui m'étaient jusqu'ici étrangères. Des ailes me poussèrent et ces ailes s'irisèrent. Puis ma légèreté, mon élégance et ma couleur devinrent douloureuses, proies d'un homme noir appelé Gerbhardt, torturées par ses doigts crochus, sur le point de se trouver détruites entre des ongles démesurés.

Un tel état d'âme est stupide, je le sais bien. Mais qu'on sache qu'il ne dura pas plus de trois secondes. Peut-être quatre, mais j'affirme que je me calmai aussitôt.

Examinant le livre que j'avais entre les mains — ce qui me fut prodigieusement utile, car un papillon ne tient point de livre entre ses mains — je vis que le passage qui m'avait frappé portait comme titre « La science et l'homme ». C'était étrange. Le chapitre appartenait à un essai intitulé *les Sciences*, dont l'auteur se nommait M. François Le Lionnais, l'essai appartenait lui-même à un ouvrage, *Cinquante années de découvertes, Bilan 1900-1950* (Editions du Seuil, 1950, 358 pages).

Je parcourus le volume. Ni le mégaparsec, ni l'échelle métrique d'intelligence ne parvinrent à m'arrêter. Je revins à mon papillon. Mais, un commencement d'aile me poussant, je compris qu'il fallait à tout prix éviter le retour du phénomène précédent. Aussi découvris-je tour à tour, à grande cadence, le berkelyum, la classification olfactive en prisme, le champignon phycomycète *Achlya ambisexualis* qui possède trois sexes, et autres merveilles. Mais, inlassablement, mon papillon de la page 323 m'appelait et je me rendis à lui. Par la suite, j'eus beau faire effort du côté de la grossesse des hippocampes, de l'ultra-centrifugation, du photoélasticimètre ou de la distillation moléculaire sous vide très élevé, rien n'y fit. Mon papillon me tenait bien. Il ne me lâcha pas de toute la nuit.

Même jour. Aujourd'hui que me voici rendu au calme des artères, je puis essayer d'expliquer mon aventure. On me dira que l'alcool a des effets nombreux, en particulier celui de répandre dans la tête et le regard de l'ivrogne des papillons noirs. Je ne retiendrai pas l'hypothèse : d'abord parce que je ne suis nullement un ivrogne vulgaire, ensuite parce que mon papillon à moi ne fut jamais, non, jamais noir. Je l'ai connu bleu. Je l'ai connu bleu et rose. Je l'ai connu vert d'eau à l'intérieur d'une bordure d'or. Mais noir, par une seule seconde.

Il y a une heure, le journal du soir m'a apporté mille nouvelles.

Une seule m'a retenu. Et on va voir qu'elle m'a conduit tout franchement à mon papillon, sans que ma volonté y soit pour rien.

Le docteur Joe Campbell, des services de psychiatrie du département américain de la Défense — dit le journal du soir — annonce que des expériences ont été faites en Corée sur les soldats subissant l'épreuve du feu. Ainsi, l'héroïsme militaire est en voie d'être mesuré. Contre cela, nous ne pouvons rien. Et peut-être n'avons-nous rien à dire. Nous vivons à l'époque de la mesure comme nos pères vivaient celle de l'amour passionné ou des cols à manger de la tarte. Il n'est rien qui ne se mesure. Le bleu du ciel par Cabannes, la couleur des ailes de papillon par Gerbhardt, la phosphorescence du ver luisant par Harvey, l'ombre des sous-bois par Seybold, tout cela a été analysé et soupesé. Demandez-vous pourquoi les poètes d'aujourd'hui ne décrivent plus le ciel, les papillons ou les clairières. C'est que la poésie est repoussée hors de ses territoires traditionnels et qu'il n'est pas de lyrisme (un certain lyrisme) possible là où est possible l'analyse (une certaine analyse).

Tout peut être mesuré. Postman mesure la rumeur publique, Cantrill l'opinion publique, Ogburn l'effet social de l'aviation. Spearman et Binet mettent l'intelligence dans une balance, Titchnerer met le toucher en pyramide, Henning l'odorat en prisme ou en carré.

Je m'excuse. Cet entraînement, ce débordement est la démarche même que je redoute le plus chez les autres. Car il faut toujours parler clair et tenir son sujet bien serré sur soi.

Or nous voici loin du papillon. A vrai dire, nous ne l'avons pas beaucoup quitté. Avant de m'égarer je voulais dire, je crois, que s'il me fallait choisir, parmi cent mille autres, un fait qui renfermât et exprimât notre présente époque, je n'hésiterais point. Cette petite histoire d'un certain M. Gebhardt analysant la couleur de l'aile du papillon me paraît la plus digne de faire mouche, je veux dire symbole et même mythe. Que l'homme de ce siècle, qui a touché à tout, ait osé appliquer son immense génie à l'aile du papillon, il n'est point, qu'on y réfléchisse, d'événement plus chargé de sens. Qu'il ait pu et su expliquer, après l'avoir séparée en ses divers éléments, la couleur d'une aile de papillon, rien ne me paraît plus lourd de conséquences.

***

Le papillon, image insoutenable de l'impossible beauté, mange plus qu'un dragon. En un seul dîner, il avale une montagne qui pèse deux fois plus que lui.

Seigneur, vais-je découvrir que le papillon spirituellement nous ressemble ? C'en serait fait d'une idée qui me vient.



Insondable, prodigieuse beauté d'un papillon ! Pourquoi faut-il que le vertige de voir ne nous suffise plus et qu'à tout prix il nous faille éprouver celui de *toucher* ? Et nous écrasons dans nos doigts la preuve du beau, croyant trouver dans ce cadavre le pourquoi et le comment de la beauté. Arrière, s'il vous plaît ! Ne touchez pas !

Mais il est bien tard.

Combien de papillons, partis pour se mirer dans nos prunelles, sont revenus décolorés ?



Mardi 4 janvier. J'en prends donc la décision et j'écris, sur la couverture brune d'un cahier d'écolier, en m'appliquant, ces mots : *Mémoire sur le mécanisme cérébral des papillons.* C'est un titre. Il me plaît, davantage il me fascine. Autant avouer que j'en suis amoureux.

A cet instant, ma pensée va vers tous ceux qui goûtent les livres à partir des titres et n'ont point de mépris pour les titres clairs, nets, dont la précision scientifique n'exclut pas le poétique charme un peu fané. Mais je songe tout particulièrement aux philosophes.

Toutefois, avant d'aller plus loin, il me faut faire observer que j'emploie ici le mot dans son sens véritable, dans sa pleine dignité. En effet, quand je dis habituellement philosophe, j'entends : tout le monde. Il n'est personne aujourd'hui qui ne pense ou ne pense qu'il pense. Il ne peut en être autrement. Nous ne nous divisons plus en hommes qui pensent et en hommes qui vivent, mais en hommes qui pensent plus et en hommes qui pensent moins. La réflexion est la loi des masses, elle a lieu à tous les niveaux de l'existence, qu'elle soit voulue ou arrachée, volontaire ou obligatoire. Car nous ne vivons plus seulement dans une civilisation écrite, mais dans une civilisation du discours. J'appelle *discours* l'obligation perpétuelle dans laquelle nous sommes tous de répondre à une invitation lancinante de choisir entre diverses postulations qui nous assaillent, nous vident et nous laissent pour morts.

Chaque être obéit à l'appel des mots qui se dissolvent dans ce que nous respirons, mangeons et buvons, dans ce que nous accomplissons, gesticulons et vivons. C'est de la pensée par scissiparité, c'est de la philosophie par capillarité. Nous sommes, mais nous sommes à l'intérieur d'un monde qui est moins monde que monde qui se pense. Le monde est tout entier langage. Nous vivons entièrement à l'intérieur d'un commentaire incessant du monde par lui-même.

Du moins savons-nous que chacun dévore de gré ou de force, chaque jour, plusieurs kilomètres carrés de substance écrite ou imprimée que nous déversent sur la tête, les nerfs et la peau, l'affiche, l'enseigne, la correspondance, le prospectus, le tract, le générique, le magazine, le journal, le livre, le bulletin. Nous glissons notre existence entre les mots d'un discours qui ne cesse jamais. Notre liberté est ce qui arrache un grain de vide au fond de la coulée compacte de lettres. Univers de la publicité, de la pédagogie, des duplicata, de l'enseignement, tout ce que nous faisons projette ce que nous sommes non dans ce qui est, mais dans ce qui parle de ce qui est.

L'homme est le commentateur massif. L'existence est le commentaire pur. Notre sang lui-même est une vue sur le sang. Notre chair n'est que la plus charnue des paroles, et la plus silencieuse. Il n'est pas question d'être; il est question de dire. Nos bouches toujours ouvertes, nos yeux toujours lisant et déchiffrant, notre esprit toujours enregistrant, commentant les commentaires et les commentaires des commentaires, qui pourrait donc échapper ou vouloir échapper à l'immersion ? Car telle est notre unité, telle notre prodigieuse homogénéité. Nous sommes cerveaux ; mieux encore nous sommes tous à l'intérieur d'un même cerveau, et milieux, substances et matière qui nous sont propres sont de nature cervicale. Irrévocablement.

C'est à partir de là que l'être peut être reconquis sur le faire. Et le faire est évidemment pour nous le dire. Toutes les énergies du monde décrivent le dire pour vouloir passer au travers du faire. Nous voici animaux aquatiques d'un Analytique en déluge, en crue, en liquéfaction et expansion universelle.

Le monde est liquide ou bien solide jusqu'aux bords.

Cela étant, celui qui voudrait travailler à l'augmentation du capital de compréhension mutuelle de ce temps ferait de notre monde une vaste école du langage et de l'esprit.

Quand je dis *école*, je dis école du soir. Et même clandestine. Serrée à étouffer entre le dire, qui est notre bain quotidien, le milieu où nous incubons, et l'être du dire, sa direction, son mécanisme, ses principes.

Il va de soi que je n'ai rien à apprendre aux philosophes et qu'ils ont tout à me dire, eux qui ne sont pas coincés entre le dire et l'être, le commentaire et l'existence mais qui, jouant l'éternel jeu, commentent l'existence et font que le dire soit, que la parole tienne plus que les faits.

On est prié de ne voir en mon livre rien d'autre que ce qu'il est : une espèce de catalogue des grincements, frottements et craquements produits par l'inconfortable situation ci-dessus décrite. On est prié de n'y jamais chercher aucune philosophie.

J'ai donc à m'excuser de ce que, quoi qu'on fasse, un catalogue

n'est jamais aussi intéressant qu'un roman et finit toujours par ressembler à un livre de Julien Benda.

Mais qui, qui donc peut aujourd'hui s'intéresser aux papillons ? Seuls peut-être d'autres papillons...

Jeudi 6 janvier. La France n'est plus un hexagone. Les coteaux n'y sont plus modérés. Le climat, plus tempéré. Descartes, qui est-ce ? Les socialistes ne sont plus radicaux ni les radicaux socialistes. La clarté n'est plus française. Morte la mesure.

Eh bien ! je sens avec une grande vivacité que l'un des buts de mon *Mémoire sur le mécanisme cérébral des papillons* sera de réintroduire, de défendre, de rendre à la vie cette mesure qui fut notre vertu majeure.

Cette réflexion me vient, ou plutôt m'est venue tout à l'heure devant la vitrine d'un libraire. Cette vitrine, ni meilleure ni pire qu'une autre, m'offre à lire : *Au-delà du capitalisme*, de Pierre Diertefren, *Au-delà du Nationalisme*, de Thierry Maulnier, *Au-delà du libéralisme*, de Stephen Spender et *Au-delà du Marxisme*, de Henri de Man.

C'est beaucoup. Cela m'inquiète. J'essaie de comprendre ; de reproduire la chaîne.

La volonté des grands systèmes de pensée était naguère la possession d'un point central. On remarquera en passant la gigantesque transposition de la pierre philosophale qui s'est faite, succédant à une autre gigantesque transposition, celle du Graal. La pierre philosophale exprime la recherche d'un point situé à l'intérieur, d'un objet dur au fond du creuset ; le Graal exprime au contraire la recherche d'un point toujours extérieur, puisqu'il fuit.

Nous, nous aimons particulièrement le saut. Je veux dire que l'objet de notre désir affectionne les lieux d'où nous sommes séparés par un jeu très serré de limites. Nous sommes des projets. Nous nous projetons vers. Aussi notre espace favori est-il l'horizontalité.

Je ne veux introduire ici qu'au rite commandé par le saut. Si une direction a des exigences sur nous — et exerce une espèce d'hypnose, — notre problème est celui des obstacles se succédant entre notre situation présente et le but à atteindre. Nous exprimons ce souci en mettant tous les obstacles ensemble, en les plaçant suivant une ligne et en repoussant cette ligne le plus loin possible. Le rite de pensée consistera donc à passer au-delà de cette ligne.

Je voulais en venir à cette scène : un auteur, figuré par un ministre, coupe l'horizon, que figure le ruban tricolore des inaugurations. Car il me semble qu'une telle scène reproduit à merveille l'accident le plus courant d'une certaine situation d'esprit qui est la nôtre.

On aura compris que l'effort de Dépassement — présent dans

tous les systèmes contemporains qui valent quelque chose — ne peut devenir rite qu'en passant par un mécanisme. La première trace du mécanisme, il me semble pouvoir la trouver dans une certaine rhétorique du titre.

Consultant un catalogue, je trouve : *Au-delà du capitalisme* (Labriola), *Au-delà du machinisme* (Marcel Malcor), *Au-delà du marxisme et du christianisme* (Paul Bay).

Consultant mes souvenirs, je trouve encore : *Au-delà du plaisir* (Freud), *Au-delà de la peinture* (Max Ernst), *Au-delà du laïcisme* (Henri Chatreix).

C'est toujours inquiétant.

Il n'y aurait pas de quoi fouetter un chat s'il ne s'agissait que d'une multiplication de chats. Or une revue me donne à lire sans me laisser reprendre souffle un chapelet épuisant : *Au-delà du Pluralisme*, de Jean Jousselin ; *Par-delà notre nuit*, de Daniel-Rops, *Par-delà l'expérience du désespoir*, d'Yves Simon et *Au-delà du salariat*, de Louis Maire.

A la suite de quoi on m'a proposé *Au-delà du capitalisme, du collectivisme et du dirigisme*, par André Stalder.

Cette fois, je me demande comment une pensée moyenne va s'y prendre pour basculer sans se perdre derrière la ligne d'horizon. Si tous les rubans sont coupés, que de dégringolades! Ainsi démocratise-t-on trop tôt le plus extrême pouvoir de l'esprit, je veux dire le génie. Et ainsi voyons-nous la démesure gagner le corps national.

Je ne suis pas un génie ; cette certitude ne m'inquiète point. Me voici par là accordé à mon sujet. Aucun papillon n'est un génie.

Ici une question que vous pouvez me poser : qu'en savez-vous ? Certes. Mais si mon affirmation a quelque chose de purement intuitif, elle n'est pas nécessairement fausse. Pour tout avouer, je n'ai plus vu de papillons vivants depuis mon plus jeune âge, qui fut celui où je croyais encore aux papillons. Depuis, seuls des papillons morts, cloués derrière une vitre, collés sur les images d'un livre, évoqués dans une chanson, copiés servilement entre les fleurs d'une robe ou encore désespérément désirés dans ces moments où l'air d'une étroite rue ne contient rien que des poussières, d'ignobles fumées ou encore des papillons de papier journal, oui, seuls des papillons morts m'ont fait ressouvenir de l'existence de cette bête si fragile, si vive et si incroyable. Peut-être — j'y pense brutalement — n'y a-t-il plus de papillons. Mais alors on me pardonnera d'avoir voulu en inventer.

Vendredi 7 janvier. La condition du papillon est la plus banale et la plus étrange qui soit. Mais l'exotisme n'y prend aucune part.

Samedi 8 janvier. L'harmonie future s'annonce massive et universelle. Et il y a lieu de supposer que la vie collective possible absolument est la démence organisée.

Peut-être est-ce aller d'un même mouvement bien loin et bien vite.

Disons alors que demain sera l'époque aux questions vastes. La taille des plus énormes questions individuelles disparaîtra à l'ombre de leur feu. Si nous nous arrêtons sur nous, nous préparons des carapaces sèches et friables qui seront écrasées. Il nous est possible de prévoir et d'agir de façon à nous présenter adapté au futur dans le présent même. Nous pouvons accomplir volontairement les évolutions nécessaires et nous mettre à croire qu'elles sont bonnes et justes et voir dès aujourd'hui qu'elles le sont par le plus de nudité qu'elles réclament. Dans le désir droit des communautés, nous pouvons agrandir nos problèmes par la volonté de comprendre et à la crête des espoirs. Il faut dès aujourd'hui détruire la largeur des problèmes individuels. C'est une forme du désespoir.

Le papillon n'a aucun avenir. Telle est ma tristesse.

Dimanche 9 janvier. Je fais cette remarque que Louis-Ferdinand Céline est l'unique romancier contemporain dont l'œuvre ne fasse aucune mention du papillon. Rien de plus grave. Ayant parlé à voix haute, un ami, qui croit que j'attaque avec violence l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*, me déclare aussitôt :

« Céline ? Un romancier qui détruit entièrement tout ordre romanesque, toute possibilité de « héros » et donne une image de l'homme à son point de vérité le plus bas, mais le plus intense. L'extraordinaire importance de Louis-Ferdinand Céline — romancier aussi grand que Proust, aussi lourd que Balzac — est d'avoir porté un coup assez rude à la ligue des « types » littéraires, à la digue millénaire des idéalismes et des réalismes pour permettre un dégagement de certaines racines de l'homme encore emmitouflées de fourrures dogmatiques. Avec lui — et pour la première fois avec pareille ampleur — la zone d'action du romancier est débarrassée de toute brume romanesque. L'homme qu'il fait apparaître n'est pas vêtu d'autres vêtements que les siens propres ; il ne porte aucune de ces bandelettes que l'effort de typifier, d'idéaliser, de cristalliser, lui infligeait naguère. Le voici dans sa nudité de chaque jour, de chacune de ses minutes vécues pleinement, avec le corps et avec l'esprit, et dans la nudité de la lumière réelle. Le roman avait institué une sorte d'éclairage électrique dont le but était de grossir l'inapparent et de diminuer le banal, de même que le chirurgien n'a pas intérêt à mieux voir le corps tout entier mais doit, de toute évidence, inonder de lumière telle partie habituellement cachée du corps. Céline détruit immédiatement cet éclairage artificiel et le remplace par une lumière qui égalise les parties habituellement éclairées et les parties visibles sous certaines conditions. Autrement dit, il restitue à l'homme (et

en même temps à son pouvoir de se voir) son milieu naturel ; il permet à ce qui dépend de la chair de retourner à cette dépendance essentielle, rendant ainsi au physiologique le même service que d'autres écrivains avaient rendus à l'inconscient.

« Cette révolution accomplie par Céline n'occupe pas, dans son œuvre, une position terminale ni même centrale : elle en est la conséquence. Ce que fait Céline de plus immédiat, de plus particulier, c'est de rejeter d'un coup le monde organisé de mots déposé en tout homme qui écrit par des habitudes séculaires, de se débarrasser de ce dictionnaire qui est le legs nécessaire d'une culture ; c'est, par conséquent, de ne plus conserver le ciment qui tient les mots liés entre eux, qui les organise et qui est le fait d'une esthétique et d'une morale. Céline ne reçoit pas vocabulaire et syntaxe, et donc morale et esthétique, du silence pesant de la culture infiltrée en soi ; il les prend (littéralement, il les vole) à la parole telle que les bouches la lâchent en liberté dans le monde. Or cette parole, parce qu'elle est libre d'elle-même, ne porte pas d'autre poids que celui de la vie ; de la vie entièrement engagée dans chaque mot et c'est pourquoi Céline se trouve d'emblée au-delà de la morale et de l'esthétique ou, si l'on veut, dans un monde qui n'a jamais connu d'esthétique ou de morale, qui est le monde immédiat, sans passé utilisable, le vrai monde. Mais l'incommensurable profondeur de chaque mot jeté par la bouche, si elle ne recèle aucun dépôt culturel, aucune mémoire filtrante et bien éduquée, aucun souvenir conscient (il est évident que la subjectivité, à ce point le plus bas, se manifeste toujours dans l'action, jamais dans la réflexion), contient toutes les empreintes dont une époque peut marquer un seul être pris entre tous. Et par le capillaire de cet être, nous débouchons sur le plus immense des univers, celui où le cosmique et l'historique coexistent éternellement. Une injure affreusement quotidienne ou n'importe quelle interjection abjecte, charnue, portée par tout le corps — peuvent nous mener à l'époque des révolutions, à l'âge d'or des guerres, au grouillement des drames sociaux. Pour parler aussi clairement qu'il est possible et non par surenchère, mais bien comme le veut et l'implique Céline : de la merde nous allons à l'hallucination, d'un gramme de vie à un globe terrestre de cauchemar, et d'une seconde de parole à l'éternité de la simultanéité. Car le passage du rien au tout, du banal à son maximum, à l'exceptionnel, à son paroxysme ne se fait pas sans une extrême bousculade de nos facultés : quand il arrive que toute la tragédie du siècle, présente et future, tient, sans en déborder, dans un petit centimètre carré de dialogue ou de scène, qui peut supporter la charge sans panique ?

« Tel est l'acte de Céline ; alors qu'avant lui nous allions au particulier par le général et regardions l'homme de Sirius, avec lui

nous devons apprendre que l'universel s'enracine aussi dans l'excrémentiel. »

— Certes, dis-je, mais il n'en est pas moins vrai que Céline ne parle jamais de papillons.

Lundi 10 janvier. Cela fait plusieurs jours qu'une question m'a été posée : pourquoi intituler cet ouvrage *Mémoire sur le mécanisme cérébral des papillons* et non pas, par exemple, *Mémoire sur le système nerveux des papillons* ou encore *Sur le fonctionnement glandulaire* ? Soit, la question est légitime. Je ne saurais ne pas le reconnaître.

Ma réponse sera honnête : il faut être de son temps ; appartenir au nôtre, totalement et sans réticence, ne pourrait se faire en dehors d'une communion par le cerveau. Nous n'avons plus, tous autant que nous sommes, ni jambes ni mains. Nous sommes des têtes, seulement des têtes, seulement des têtes. A la merci de ce qu'abrite, défend ou projette notre front...

Mardi 11 janvier. Le papillon sort à chaque instant de la nature. Il fait un trou dans son mur, trou volant et colorié, pour nous montrer en même temps ce qu'il y a derrière et ce que nous accumulons devant, la liberté possible et l'effroyable immobilité.

***

Je ne jetterais à personne, même à mon plus cher ami, de la poudre de papillon aux yeux.

***

Jeudi 13 janvier. Lépidoptère : ce qui veut dire écaille ailée. Une écaille qui vole, sortant d'une chenille, y pensez-vous ? Voilà l'homme.

Or, faisons attention. Il est des images fatiguées.

Qu'est-ce qu'un homme ? demande un homme, et un autre homme répond : ce n'est pas une question, c'est une réponse. Et, en vérité, voilà une réponse. Lion, mouton, on ne sait trop, l'homme changeant de peau, c'est-à-dire de rôle, selon les circonstances. Comment le peindre alors qu'il faut bien en donner une image fixe et, de plus, reconnaissable ? Le plus grand peintre dessina un mouton à crinière. Les petits hommes-de-lettres croient que la littérature consiste à fabriquer des chromos à partir de ce modèle.

Vendredi 14 janvier. L'abus corrompt ceux qui abusent, point ce dont on abuse. Personne ne parviendra jamais à pervertir un papillon. On peut seulement le tuer.

Mardi 18 janvier. La plupart des hommes rencontrés depuis dix ans, dans les rues ou les salons, n'ont à leur disposition qu'un alibi, un seul.

Chacun d'entre eux ne pourra jamais que dire : Je me suis masturbé le roseau pensant.

Mercredi 19 janvier. Pour peindre des tigres, Delacroix faisait poser son chat ; pour peindre une guerre, il est suffisant de faire poser un état d'âme. Pour étudier le papillon, considérons quelques esprits.

Jeudi 20 janvier. Le noir est une prodigieuse réserve de blancheur. La nuit conserve la lumière. C'est dans l'accomplissement du péché mortel que tant d'hommes ont acquis l'immortalité.

Mais il n'existe pas de papillons absolument noirs.

Samedi 22 janvier. Toutes les ailes de papillons ne suffiraient pas à colorer le crime livide de notre esprit.

Lundi 24 janvier. Un ami vient de me l'apprendre : il suffit de se suicider pour être un grand poète.

Jeudi 27 janvier. Une vie entièrement justifiée est immédiatement rendue impossible.

C'est pourquoi j'écris sur les papillons.

Vendredi 28 janvier. Ces années-ci, le néant est bien trop charnu. Le néant pourrira donc. Mais la couleur des papillons est imputrescible.

Samedi 29 janvier. Penser, c'est mourir un peu.

Dimanche 30 janvier. La lucidité est une valeur exclusivement pratique. C'est pourquoi j'écris sur les papillons.

Lundi 31 janvier. Les couleurs du papillon ne lui servent à rien. Je puis dire aussi que mon visage n'est qu'une concession.

Mardi 1er février. D'une chenille verte naîtra un papillon rouge ; d'une jaune un gris ; d'une argentée un bleu d'encre ; d'une vert-blanche, un jaune-noir. Comme quoi les parentés trompent toujours et mentent horriblement les hérédités. Voyez ce qui sort de Kierkegaard ou de Jaspers, ce qui naît de Rimbaud et ce qu'après lui laisse saint François d'Assise : des esprits politiques, des poètes qui ne seront pas lus et des administrateurs de la chrétienté.

Et puisque je viens de parler de Rimbaud, lisez ceci avec moi, qui est de Joë Bousquet : « La qualité maîtresse de Rimbaud est le bon sens ». Ayant lu, donc, convenez que l'idée de cohérence peut me venir enfin, brutalement, et que je puis dès lors ne voir aucune rupture entre un papillon et un philosophe.



L'action apparaît toute nue dès que l'on en a séparé les deux inséparables arc-boutants. la conquête et le jeu. Ici commence la fraternité. Le plus violent des conquérants connaît une ivresse qui se communique, par-delà les frontières, à tous les hommes avides de s'aventurer, même à ses ennemis. Le plus féroce de ses adversaires goûte alors au même alcool que lui, il vacille d'un étourdis-

sement magnifique, il se met à l'imiter en s'opposant à lui. La conquête (le jeu) est la véritable sainteté, la sainteté à la portée de tous, la sainteté de la plaine. J'appelle plaine toute cette platitude humaine...

Mercredi 2 février. Et puis qu'est-ce donc que l'humour ? C'est rire, comme le Chinois, de la mort de sa femme, comme les Mexicains, de la mort en général, comme les Anglais, de ce qui n'a aucun sens et n'en aura jamais, comme tout le monde, du malheur. C'est mélanger une goutte d'acide à un hectolitre de sang. Pour le rendre potable.

Dans l'humour et la dignité.

Vendredi 4 février. Admirables noms de papillons : Agrias Claudia, Morpho Hecuba, Cathosia Biblis, Diacrisia Lubricipeda, Sphinx Ligustri.

Mardi 1er mars. C'est maintenant que je prends conscience de la chose : je devais écrire un Mémoire et voici que ce Mémoire prend forme d'un journal. Il est trop tard pour reculer. Cela s'est fait en dehors de moi, par une force à laquelle je n'ai aucune part.

A vrai dire, j'attache beaucoup d'importance au journal intime. On va voir pourquoi, si l'on me permet ce petit détour.

Dès qu'il se trouve acquis que notre siècle vit et meurt à cause d'idées, non de sentiments, vit et meurt à cause de systèmes, non de joies pures et de terreurs pures, vit et meurt à cause de doctrines, non de sensations, il en faut conclure qu'un auteur normalement constitué tiendra d'autant plus à son public que ce public reflétera mieux ce qui distingue des autres l'actuelle manière de dire ou de penser. De sorte que l'auteur attaché à son public conviendra malaisément qu'une phrase puisse être autre chose qu'une idée. Et, en conséquence, il cessera de se croire digne d'être ce qu'il est chaque fois qu'il poussera sur le papier plusieurs mots reliés entre eux par quelque ciment non idéologique. C'est pourquoi il écrira des poèmes, des romans et des contes dont l'âme sera doctrinale et le dessein avoué. On pourra aisément se convaincre que chacune de ces productions contient une armature d'un seul tenant, une colonne vertébrale une et indivisible et quelque pensée rigoureusement développée depuis un A jusqu'à un Z.

Pour sortir de pareil ordre, terrible et universel, réellement catholique, il faut tout rompre, morceler, jeter en poussière, il faut briser. Comprenez ici que le journal intime se prête admirablement à cette opération vitale. Rien ne lui est davantage contraire que la continuité, la structure, la rectitude, la ligne droite, le démonstratif et l'architectural. Toutefois, quelques procédés fort connus permettent au journal intime de singer l'ordre sous couleur de désordre et font croir à ses lecteurs qu'un morcellement systématique n'est que la face dissimulée d'une construction

furieusement doctrinale. La plupart ne voient pas que le monument des idées explose constamment à la faveur d'une progression sautillante, heurtée, et qui mène à son but sans le prétendre.

Ce qui, à tout prendre avec une certaine élégance, justifie mon *Mémoire sur le mécanisme cérébral des papillons*.



A force de fréquenter les papillons, mon œil est devenu un œil de papillon. Or, que voit un œil de papillon appliqué au-dessus d'un pore de bœuf ou de buffle ? Un abîme ténébreux et torturé là où s'ouvre l'un des plus petits puits de la nature.



D'ores et déjà, je place mon papillon devant le crapaud de Rostand, l'abeille d'un tel, l'éléphant d'un autre. La postérité décidera.



On ne sait pas si le Danaus Plexippus, papillon américain, vient en Europe en empruntant ses propres ailes ou la cale des bateaux. On ne sait pas davantage si le bacille de l'intellectualisme atteint nos cerveaux par la voie des auteurs ou par celle des critiques, je veux dire par la réflexion ou par la réflexion sur la réflexion, par la nature ou par ce qui croit en tenir lieu.



« Si le démon vous a souillé l'œil de l'intellect, lavez-vous l'œil avec du sang », dit sainte Catherine de Sienne.

Quant à moi, je dirai : lavez-vous l'œil avec de la poudre vive de papillon.



Lundi 7 mars. Homère écrivit sur les rats et les grenouilles ; Virgile et Lucien sur la mouche ; Ovide sur la noix ; Synésius sur la tête chauve. Voilà qui me renforce dans mon projet d'écrire sur les papillons.

Jeudi 10 mars. Le papillon nommé Satyre du Tonkin, qui ressemble à une feuille morte, pivote à la même vitesse de qui l'attaque et ne présente jamais à son ennemi que la tranche de son aile : un fil. On pensera invinciblement, ainsi que je pense moi-même, à divers esprits forts contemporains, qu'il n'est nul besoin de nommer et qui, Satyres du Tonkin pivotant dans leur encre

et sur leurs papiers, offrent, dès qu'interpellés, le fil d'une lame, la ligne sans épaisseur d'une agressive et mortelle colère. Qui s'y frotte cueille ensuite ses propres tronçons et rêve mélancoliquement sur les funérailles constantes du dialogue, de la communication et de la bonté d'âme, si ce n'est de la vie spirituelle.

Vendredi 11 mars. Certains papillons, d'ailleurs femelles, pondent leurs œufs en volant, au creux du vent... Il me souvient qu'en ma jeunesse, alors que j'avais l'esprit béat, le tenant par-dessus grand-ouvert, je me le fis nourrir de cette manière et féconder au hasard, selon ce qu'apportaient les souffles successifs.

Samedi 12 mars. Les papillons font merveilleusement l'amour. Certains pendant une seule seconde : et d'autres durant un jour entier suivi d'une nuit non moins entière. Que vous en semble ? Plaisir fulgurant ou à petites gorgées, lentement retenues ; fécondation pour elle-même, expédiée comme un devoir, ou bien que freine le plaisir et plus efficacement encore le goût du plaisir...

Dimanche 13 mars. Le Grand Paon de Nuit femelle peut être enfermé dans une maison aux portes et fenêtres closes. Rien n'y fait : les mâles viendront le retrouver par le tuyau du poêle.

De même, une époque, dans la mesure où la voici parcourue par des électricités intellectuelles ou encombrée de situations qui choquent les idées et finissent par les refaire, ne laissera intact aucun esprit, si abrité fût-il. Et aucune époque n'a été plus irrévocablement exposée aux épidémies intellectuelles organisées à la manière de fécondations.

Mardi 15 mars. L'art ? De la métaphysique en creux, m'a dit quelqu'un. La beauté ? Le « produit d'une technique autonome » déclare Valéry. Et Alain, impitoyable : « Le Beau nous somme de penser ».

Et le papillon ?

De l'air, de l'air, brassé, en outre et si possible, par des ailes de papillons.

Vendredi 18 avril. Dans leur langage doué de l'exacte lourdeur du monde, les choses apprennent ce que nous sommes de toute leur inertie.

Pour nous, le silence est trop pareil au désert et le désert trop signe d'anathème : une nature morte pousse l'unique cri qui soit plein.

Songez dès lors à ce que peut hurler un papillon.

Samedi 19 avril. L'univers vu par Einstein, c'est la France vue par le Persan de Montesquieu ou encore le papillon vu par moi.

Lundi 21 avril. Le monde est-il absurde parce qu'il ne reçoit pas d'explication ou parce qu'il n'a pas de sens ?

Mardi 22 avril. On a écrit : « Le monde s'est mis à ressembler aux romans de Malraux ». Et il ne ressemblera plus jamais à ceux de Giraudoux. La catastrophe, la voilà. Le malheur, le voilà.

Jeudi 24 avril. Qu'est-ce que la lucidité ? Le contraire du destin.

Dimanche 27 mai. Réalisme : une boussole en train d'inventer le Nord.

Lundi 28 mai. Je me suis regardé hier soir dans un miroir, tenant entre les doigts l'image d'un papillon. Et j'ai eu peur. Le temps d'un éclair, j'ai vu un papillon tenant un homme.

. . . .

Le miroir donne un double de l'être ? Mais non. Il donne une image qui ressemble d'abord, ressemble moins ensuite et de moins en moins, car cette image cesse peu à peu d'être une image, d'accepter cette soumission, elle devient un être, un être qui finira par devenir autonome, concurrent, puissant, tout-puissant.

En Egypte, le miroir est acte de magie ; en Chine, il est plus fort que les démons qui attaquent le cadavre et ainsi est-il plus fort que la mort. Tous les rites, toutes les hallucinations dont il est le maître, tout le sacré qui dépend de lui lui font une prodigieuse histoire. Au moyen âge, il dirige la magie d'amour, il est le lieu ténébreux d'un exercice de sorcellerie.

Convexe ou concave, il donne du monde une image révolutionnaire ? Mais non, il lui rend son être caché. Il produit de l'inquiétude comme la source l'eau la plus pure. Il est la matrice des monstres et jamais, jamais, il ne reproduit le réel, il produit au contraire un réel entièrement nouveau, il est le procès intenté au réel. Il donne connaissance du visage ? Il répand plutôt le doute dans l'âme, il y place une sangsue. On croit qu'il ne peut que servir à mesurer le pouvoir des sens et à rassurer sur la certitude qu'ils donnent. Or, il brise le témoignage des sens et le fêle à jamais. D'où les poèmes que les Chinois écrivaient sur leurs miroirs et qui bouleversaient jusqu'au cosmos leur idée de l'être. Et il y a de plus une tragédie de la catoptrique qui pourrait être le heurt des connaissances évidentes contre les connaissances brisées, celles qui naissent d'une remise en question par l'esprit des certitudes du corps.

C'est devant le miroir que la femme devient féminité et retrouve une fonction de sorcellerie à la mesure de notre société sans démons, fonction qui se glissera donc entre les positivismes pour y introduire des irrationnalismes, des rites, l'érotisme.

Le miroir est toujours la connaissance mais la connaissance transformante, bouleversante. Il est, non une surface, mais une force. Il ne capte pas le réel, il l'attire et il l'attire en le suçant pour le retourner ou l'affoler, de toute façon pour le fasciner et le modifier. Il est exactement l'œil de l'oiseau de proie à la portée de tous.

Or, entre ces temps lointains où il gardait le pouvoir de son

origine et notre époque, le miroir n'a plus été qu'un objet, qu'un objet de consommation courante.

Il a fallu attendre 1920-1930 pour que notre civilisation s'assimile réellement le miroir. Jusqu'alors, on s'admirait dans le miroir, qui était un chant de notre gloire et ne modifiait en rien, semble-t-il, en le rendant transportable et commode, le coin d'eau calme et lisse. Sans doute cette permanence est-elle due à ce que le miroir — dans notre civilisation — ne s'intéresse qu'au visage et n'inquiète pas le visage. Si, il l'a inquiété une seule fois, sur le thème de la traversée métaphysique et lorsque Jean-Paul se demande comment il est les yeux fermés. Peut-être le visage a-t-il fait peur pour la première fois quand le miroir a fait comprendre que le visage mangeait tout le corps, qu'il était plus que lui, qu'il n'était pas lui, qu'il était *un autre*, qu'il était l'âme — l'âme réelle et toute l'âme. Cela a pu être cru. Et, apparaissant sous les espèces du visage, l'âme peut être autre chose que son image conservée par ou plutôt dans le christianisme.

Une bêtise ? Il faut bien essayer de comprendre le Svidrigaïlov de Dostoïevsky quand il parle d'une éternité pareille à une salle de bains hantée par des araignées ? Il faut bien essayer de comprendre, aussi, l'araignée de Nietzsche ? La salle de bains, n'en doutez pas, est une sorte de monstre. Elle multiplie le miroir, elle en tapisse les parois de l'univers et en cela le fait fondre. Non seulement elle renvoie d'une image complète du corps à une image décapitée du visage, de l'une à l'autre et vice versa, mais elle mélange les lignes, les échange, les emmêle inextricablement et enserre le corps dans un tissu de vertiges. C'est là que la nudité peut faire peur et grimacer à l'infini. Elle est un œil qui ne s'abaissera pas. Je m'étonne qu'un romancier ou qu'un Kierkegaard (1) n'ait pas peint cela : un homme devenant fou dans une salle de bains, non tant à cause de la multiplication de ses images que de leur vitalité : les images assez fortes pour devenir plus puissantes que la réalité et d'une force sucée à la vivante réalité. Parce que la salle de bains est le lieu de la plus grande lumière possible, du blanc le plus pur et le plus facilement affolé, elle doit avoir un effet identique à celui qu'on accorde au lieu officiel du rêve, qui est le noir : elle est le lieu privilégié du cauchemar.

Avec un jeu de miroirs, il n'y a pas de spectacle possible. Il n'y a que du drame pur, c'est-à-dire du drame à unique personnage. Mais il y a — pour tout rapporter au corps — un miroir qui permet le spectacle, un miroir exorcisé, un miroir à ciel ouvert, c'est le stade. Le stade-miroir collectif n'est d'ailleurs pas là dans sa première forme. Il fut, avant ce qu'il était hier, et il était une

(1) Celui qui souhaitait un roman dont le personnage serait fou et dont l'auteur deviendrait fou au moment de l'achever.

variation esthétique — aujourd'hui, ce n'est qu'un mécanisme qui efface le vivant pour ne produire que du numérique, — il fut jadis une sorte de déploiement personnel et individuel à la forme humaine. On sait que la gymnastique grecque a beaucoup à voir dans l'invention du nu des sculpteurs. Et par conséquent...



Le Bien est ce monstre tout en faces, à mille joues — qu'il tend les unes après les autres aux gifles du Mal. Aujourd'hui, il est parvenu à la parfaite insensibilité. On réclame un Mal plein de bonnes intentions et capable d'abolir cette insensibilité d'édifice public, de château fort, de muraille.

Jeudi 3 juillet. Le phénomène du 2 janvier a eu lieu une nouvelle fois : je suis devenu papillon, voici une heure à peine. Mes doigts se sont couverts, le temps de fermer les yeux, d'une poussière bleue parcourue de veines d'or. Une double démangeaison a pris naissance dans mon dos, là où les bretelles creusent leur sillon ordinaire. Devant moi, l'ombre de deux ailes s'est lentement étendue, occupant le bureau, puis le mur, enfin une partie du plafond. J'ai vu retomber autour de moi une membrane soyeuse de chrysalide grise. Mes bras se sont repliés quelque part sous moi, en un lieu hors de la sensation, intérieur à ma personne et étranger en même temps. Je me suis senti crépusculaire et aérien, miraculeusement impondérable, plongé dans une farine couleur d'étoile et de nuit, et frileux. Sur le mur blanc mes antennes ont tremblé, comme des épées qui eussent contenu le propre sang de leur chevalier. Mon justaucorps a palpité, ma trompe résonné, et j'ai senti. J'ai appelé à moi toutes les odeurs du monde qui sont venues en fleuves, en ciels, en vols, moins portées par l'air que l'emplissant comme un vase et symphoniquement accordées. Une pervenche bleue, deux lauriers-roses, douze reines des prés, trois primevères, un céleri, j'ai fait d'eux un musc incomparable.

Quel frémissement de mes pattes m'a-t-il fait comprendre que la saison des amours était ouverte et que le temps n'était pas au jeu des parfums ? Alors j'ai volé, que ce soit par plaisir ou par nécessité, pour explorer la légèreté, pour sortir de la pièce close et pour aimer ma semblable.

La vitre m'a arrêté. Je n'ai pas compris cet espace transparent et limpide, je n'ai pas compris cette froideur du verre et sa dureté, je n'ai pas compris la fenêtre. Jamais un papillon ne comprendra une fenêtre.

Dites-moi ce qu'est une fenêtre, pourquoi elle ouvre et ferme en même temps, pourquoi elle autorise le regard sans permettre le mouvement, pourquoi elle laisse passer la lumière et me repousse, moi.

Il n'est pas de douleur comparable à celle que donne une vitre parfaitement propre, brillante et sans matière, et qu'on heurte de l'aile et de la tête, qui brise l'antenne et fait mourir le vol. Il en est ainsi parce qu'on ne peut imaginer que l'espace pur se trouve interrompu par un morceau d'espace. Vous ne concevriez pas davantage, vous, qu'un fragment d'esprit puisse couper l'esprit ou élever en lui une muraille insurmontable, cependant aussi pure qu'il peut l'être lui-même.

Je vous prie de songer à cela : l'esprit rencontrant l'esprit, s'écrasant contre lui et retombant, meurtri, épuisé, palpitant, au pied d'une fenêtre illuminée... Découvrant enfin, après une syncope étrange, son propre cadavre recroquevillé.

Gabriel Venaissin.

Éphémérides

10-10-49. — Nourriture des rêves.

Je reposais, le soir, étendu sur le dos, sachant que je ne tarderais pas à couler de la veille au sommeil, curieux d'observer, autant qu'il se pourrait, les successifs moments de ce passage, résolu à résister à ce sommeil que je sentais tout proche, pour en surprendre, jusqu'au dernier instant possible, la venue.

Plusieurs fois de suite, alors que, sous le poids de la fatigue, me gagnait déjà une torpeur inconsciente, un sursaut de volonté me ranimait, à l'instant, me semble-t-il, où je perdais connaissance, comme si la fidèle gardienne, tendue et attentive, décidait d'intervenir à l'ultime seconde où il allait être trop tard. Plusieurs fois.

Mais il advint qu'enfin je succombais. Pour peu de temps, malgré tout. La volonté, exacte à sa consigne et point trop engourdie encore, n'avait cessé d'entretenir sa petite veilleuse vigilante et, soudain, d'un sursaut, me tirait de ce premier sommeil, sans doute point trop profond encore. Elle me tirait en même temps d'un rêve. Rêve bref, ni très imagé, ni très long, qui n'avait pas eu le temps de s'étendre, de se ramifier, de s'orner. Je voyais simplement un ami, en compagnie duquel j'avais diné et que je venais de quitter une heure ou deux heures plus tôt, après d'amicales controverses sur quelques points de littérature où nos avis ne s'étaient pas accordés. Je le voyais seulement faire un geste, tendre un bras en avant, pencher le buste, pour appuyer quelque affirmation non formulée ou aussitôt perdue dans mon souvenir. Il portait un vêtement clair que je ne lui connaissais pas...

Ce rêve-là s'était formé et nourri seulement d'un souvenir.

Quelques jours plus tard, dans des circonstances analogues, j'en eus un autre inspiré, celui-ci, par une sensation auditive perçue à travers le sommeil. Et c'est encore un regain de volonté qui m'éveilla comme je venais, sans doute à peine, de sombrer.

J'entendais un roulement ininterrompu et monotone de tambour. C'était lui, ce roulement, le fait dominant du rêve. Et je voyais, devant de hautes maisons pâles, aux nombreuses et verticales fenêtres, s'avancer des soldats en marche, des soldats d'un temps ancien, quelque chose comme des mousquetaires, des lansquenets, une masse brune.

Mais ces images mouvantes, restées imprécises, avaient moins d'importance que le roulement incessant des tambours scandant le

pas des hommes. C'était lui le moteur, le nœud de mon illusion. C'était sa cadence monotone qui battait dans mon oreille, dans mon cerveau.

Il arrive dans les rêves qu'assistant aux démarches d'un être, on sache, par une connaissance intérieure et immédiate, qu'il prononce telles paroles, sans que ces paroles paraissent cependant véritablement articulées à notre oreille et révélées par une impression auditive. Il en est le plus souvent ainsi. Mais il s'agissait là, vraiment, d'une sensation instante et percutante.

Je m'éveillais lentement, tout englué déjà de ce premier sommeil, et c'est par des dégradés insensibles que j'émergeais à la conscience. C'est par un glissement insensible, parfaitement continu et sans rupture, dont je pouvais éprouver chaque diminuendo successif, que j'assistais au remplacement du tambour par un autre bruit très progressivement, mais certainement substitué, que je reconnus à la fin pour celui d'un train électrique roulant sur une voie point trop éloignée et qui, à travers la nuit sèche d'été, arrivait jusqu'à moi par la fenêtre ouverte.

Je me plus à l'écouter encore quelque temps, songeant que je n'aurais su dire à quel instant avait cessé le roulement des tambours, pour devenir l'autre, celui du train ; à quel instant l'interprétation pleinement reconquise des données de mes sens avait mis fin à mon illusion.

Je crois bon de noter le prétexte de ces deux rêves récents comme une contribution à un sujet encore étrangement débattu.



1949.

On me dit que les économes de lycée se font appeler maintenant des *intendants* et, dans les ministères, les chefs de bureau des *administrateurs civils*. Administrateur de quoi ? C'est ce que l'on ne dit pas. *Monsieur l'Administrateur !* Pourquoi pas *Son Excellence ?* Pourquoi pas *Prince* ou *Monseigneur ?* « Seigneur de la Sécurité Sociale et du Travail ! Chevalier des Ponts et Chaussées ! »

La charcutière du coin du quai qui est obligée de prendre un crayon pour additionner 12 et 12 — encore n'est-ce pas sans risque d'erreur — dit en roulant ses gros yeux bovins à fleur de tête (mais les bouchons de ses oreilles sont presque aussi gros) : « Mon mari va vous servir. Il est dans son laboratoire à faire de la saucisse ! » Cuisine était cependant un brave mot ; économe, un titre excellent et plein de sagesse ; rédacteur ou commis, des appellations fort raisonnables. Est-ce Pasteur ou bien Curie qui se contentait d'une cuisine ? Et Colbert n'était-il pas *commis* du roi ? On dit que les mots s'usent, qu'il leur arrive de mourir. Ce sont les cuistres qui les tuent. Ce sont eux qui, comme celui de la poule, les portent au tombeau, un jour, faute de deviner ce qu'ils cachaient en eux.

On se pousse, on se hisse, on se gonfle. C'est la foire d'empoigne. On vole ce qu'on peut, des mots avec le reste. Le traitement suivra, n'en doutez pas, vous qui payez l'impôt. Change le nom, la chose demeure. Et le langage des circulaires sera toujours aussi absurde, aussi abscons, truffé de solécismes ineptes et de galanteries de concierges. On prend un titre qui semble un peu plus gros quand on ne peut pas se grossir soi-même. Administrateur, mon Dieu ! Je suis adminis-

trateur de ma soupière quand elle est posée sur ma table. Le chiffonnier est administrateur de ses chiffons. Tout le monde saura bientôt qu'administrateur ne veut plus rien dire. Comme disait Gide : c'est marrant ! L'exemple entraîne, il faut le croire : mon bouif est plus pur ! Il affiche pompeusement en travers de sa boutique, large tout juste d'une enjambée : *Changement de Direction*, quand chacun sait qu'il travaille tout seul.



Du point de vue de l'efficacité.

Les Anglais, eux, sont plus pratiques. Ils font de leur roi un usage admirable. Ils le sortent, le montrent, le rentrent, l'utilisent au mieux des intérêts britanniques. Ils en tirent un rendement magnifique, inespéré, compte tenu des moyens, de la conjoncture et du siècle.

Que la France n'a-t-elle un roi, un vrai descendant des fleurs de lis, qu'elle offrirait gracieusement à la prosternation des foules coites, des milliardaires en mal de noblesse, des principicules exotiques à peine débarbouillés de leur séculaire pouillerie !

Devant lui, on ferait aussi des révérences. On mettrait des escarpins et des bas. On dirait qu'ainsi le veut le protocole et, la génuflexion créant la foi, tout serait pour le mieux pour le plus grand service de la France.



Théogonie.

Nous suivions un médiocre chemin de terre, aux ornières profondes noyées dans une herbe haute. Les noisetiers, les épines-vinettes, les églantiers nous battaient le visage de leurs branches. Le soleil coulait entre elles des nappes lumineuses. Sous le couvert, nous avons rencontré un paysan chargé d'une houe et d'une musette et sa femme, le suivant, qui portait un fagot.

— Bonjour ! dit mon voisin qui cheminait devant moi. On se salue sans bien se connaître, ce n'est pas la ville. Et, comme il dérape sur les mottes : « Mauvais chemin, » ajoute-t-il.

— C'est le chemin du paradis ! répond la femme. Et elle rit.

— Je n'sais pas si c'est le chemin du paradis, mais il faut croire alors qu'y a plus de bon Dieu !

— Mais si, y a un bon Dieu et la preuve c'est que le soleil est là, reprend la femme. Le soleil, c'est le bon Dieu !

— Et la lune, dit mon voisin ? Il y a deux bons dieux alors ?

— La lune, c'est la Sainte Vierge, bien sûr ! Et la femme s'éloigne, suivant son mari.



Avril 1950.

Je n'ai rencontré Gide qu'une fois, chez Jacques Rivière, en 1924. Je garde seulement le souvenir d'un personnage grand, adossé à un

meuble — une desserte, je crois, — vêtu d'un complet clair et qui semblait trop vaste. Il y avait une fenêtre à sa gauche. Rivière me présenta. Nous échangeâmes quatre paroles en croquant deux petits gâteaux. J'ai oublié pourquoi je dus partir très vite. Ses portraits vus depuis ont à peu près masqué cet ancien souvenir.

Puis un soir, par hasard, il y a des mois, en quarante-huit, sans doute, je l'entendis à la radio. Il lisait quelque chose : voix redondante, guindée, si loin de ses livres et dont, malgré mon désir, je n'arrivais pas à percevoir le naturel et l'aisance. Il lisait, il est vrai.

Depuis, nous avons eu, avec les *Entretiens*, les moutonnements de sa voix (Gide commence, sans doute, à ne plus être jeune), ses toux gloussantes et ses étrangetés aspirées :

« Il n'y a pas eu de printemps, cette année, ma ch' hère ! ».

Ce dernier son haché, avec un élan poussif.

Au reste, j'aime beaucoup Gide, ses livres, j'entends, la plupart de ses livres.

Je l'ai découvert pour mon compte en 1919, par les *Nourritures*. C'était en avril. Je voguais vers le Maroc et je lisais sur le pont du navire, adossé à quelque tas de cordages, inlassablement balancé entre l'azur et la mer, regardant fuir légèrement tantôt le sillage mousseux, tantôt les nuages de neige sur le zénith limpide. Je parcourais nonchalamment les pages, au gré de l'heure et de l'humeur. Je voguais vers la terre d'Afrique. La vie était légère, indiciblement. Cette guerre qui venait de finir, emportait avec elle, pour longtemps, je ne sais quelles appréhensions et quelles servitudes. Il semblait que sa fin eût chassé tous les risques. La vie était avenante et profonde. Je m'enchantais du livre et du voyage. C'est ainsi qu'au déclin d'un jour, je découvris au bas des flots, une ville blanche, étendue mollement, que le soleil baissant noyait d'un nimbe d'or : c'était Casablanca. Béatitude avide où le plaisir du livre, au reste, était pour beaucoup moins que la seule aspiration de mon cœur.



1951.

Parcourant le *Journal*, je trouve, dans le récit de la mort de Charles-Louis Philippe, cette phrase : « Le Dr Elie Faure, son ami, qui, contre tout espoir, s'obstine et jusqu'aux derniers instants *prodiguera* ses soins... » Pourquoi donc pas tout simplement : *donnera* ses soins ? André Gide parle ici comme les faits divers.

Oui, je sais : pour le profane, le médecin ne *donne* pas ses soins, il les *prodigue*, il ne saurait faire autrement. Heureux quand, comme je viens de lire, il ne prodigue pas « tous ses soins les plus empressés ». Les termes s'exaspèrent avec les circonstances : c'est affaire de décor et de mauvais goût. Cette amplification si vaine, jouit d'un respect unanime : Gide lui-même ne bronche pas et se soumet.

Un esprit aussi sensible, aussi solitaire que le sien n'échappe pas à cette superfétation populaire. Lui qui volontiers considère et reconsidère les mots, lui qui les pèse et les soupèse, lui, si preste à l'occasion, pour les corriger, les ébouter, les émonder, ici, si ridicule soit

le terme, mais si forte est la pente, il le gobe tout net, sans un hoquet, sans un hiatus.

On dit qu'un prêtre *administre* un sacrement et quelquefois qu'il le *confère ;* qu'un magistrat *rend* la justice (le terme est froid comme la chose) ; et l'idée ne viendrait certes à personne de dire qu'un fonctionnaire *prodigue* ses soins à sa fonction. Mais un médecin doit *prodiguer*, c'est tout naturel.

Le terme, au demeurant, ne dit pas ce qu'il croit dire. Prodiguer, c'est donner avec profusion, donner sans règle et sans mesure. Que le médecin donne ses soins tout simplement, avec pertinence, avec conscience, avec justesse, avec une justesse accordée aux circontances. Prodiguer est désordre. Prodiguer serait trop.

On voit bien ce que le populaire tout sonore d'agitations bourdonnantes, friand d'enflure et de mélodrame, égaré par l'image frelatée que films et romans communs lui offrent de la condition médicale, aspire à mettre dans les termes.

L'outrance qui a gonflé cette locution ridicule et l'a poussée tout redondante, aux premiers rangs du style fait divers, reflète cette douteuse extase où le profane bée et se fige au seuil de toute action de médecine.



20 février 1951.

Ouvrant le *Figaro*, j'apprends la mort de Gide. Il est mort hier. Sensation d'esseulement. Depuis plus de trente ans, j'achetais avec joie ses livres ; dès que quelque nouvel écrit de lui apparaissait. Parfois, dans une édition vulgaire et parfois je ne lisais pas tout de suite. Avec lui, je ne m'ennuyais pas, malgré, si j'ose dire, mon fréquent désaccord. J'avais avec lui un peu le sentiment que j'ai lisant Pascal. Je m'excuse de dire que l'on ne s'entend pas : la trame où ils appliquent leur esprit n'est pas la mienne. Mais, même si la conclusion me hérisse, c'est la démarche, l'effort, l'habileté, l'acuité, la netteté, la force, la subtilité, le discernement, l'intelligence, pour tout dire, qui me séduisent.

Gide est mort. J'avais noué avec lui, moi, poète infime, une fréquentation assidue et, sans le connaître, je le rencontrais fréquemment. Avec lui, je ne m'ennuyais pas. Il semble que quelque chose va manquer, que la scène littéraire française, tout à coup, est vide d'un personnage essentiel, de son grand premier rôle. On savait bien qu'il allait mourir, certes, et j'en reste attristé plus que je n'aurais pu croire.



Arthieul, 30 août 1951.

Rien n'est parfois plus difficile que de capter un rêve au réveil. Qui ne sait avec quelle rapidité ils échappent. S'y attarder, c'est rêver encore ; en prendre conscience, c'est les perdre déjà.

Dans le préréveil, la conscience n'a pas retrouvé toutes ses vertus. Ces idées si colorées, si brillantes, si nouvelles, si ingénieuses qui

formaient tout à l'heure un rêve chatoyant, glissent comme anguilles fluides, coulent comme eau entre les doigts. De cette impression à l'instant si vive, il ne reste que l'impression : le sujet, lui, a fui déjà. Il faut, pour le capter, au fur et à mesure, des ruses. Comme si, m'éveillant, je découvrais auprès de moi un oiseau posé et désirais le prendre, mais d'abord ne pas faire un mouvement, ne pas l'effrayer par un geste. Seulement le geste décisif.

Ici, de même, il ne faut dans l'esprit rien d'inutile, rien d'étranger, rien d'autre que l'idée ingénieuse, que cette image que l'on veut capter. Et la garder, là, toute chaude, sans l'effaroucher par le moindre écart de pensée autre, en la surveillant, sans s'éloigner d'elle, jusqu'à ce que la conscience reconquise enfin, la tienne, la tienne bien ferme et la fixe en pleine clarté.



Arthieul, 31 août 1951.

Ce soir, nous avons suivi le chemin qui monte vers le plateau. Les nuages s'étaient dispersés. Le ciel étalait toutes ses étoiles qui resplendissaient d'un éclat lavé et magnifique. Un orme, au-dessus de nos têtes, détachait sur le zénith ses cimes noires que le vent balançait d'un rythme lent, de Cassiopée à la Polaire.

Deux ou trois lumières jaunes luisaient calmement aux fenêtres de maisons paysannes. On découvrait au loin, sur le dos d'une colline, un panache de clarté vague : c'était le phare de quelque voiture lancée à pleine vitesse dans la nuit, dont la course d'ici paraissait aussi lente que la marche d'un insecte.

Des éclairs de chaleur illuminaient soudain la terre et laissaient les regards éblouis. On cherchait, après eux, dans les ténèbres, la route un instant perdue et les pas chaviraient sur des mottes qui déboulaient dans l'ombre. On devinait, à gauche, dans le bas-fond, la maison du vacher avec sa tour carrée ; devant soi, à trois vols de pie, le hangar de la ferme où s'endort la moisson. La fraîcheur nocturne trahissait déjà la saison défaillante. Toutes les petites fleurs étroites qui dans le jour scintillent, les chaumes, les herbes flexibles, les sillons poreux se noyaient obscurément dans une brume basse.

Le cœur, sous la grandeur du ciel, aspire à des effusions sublimes. La vie humiliée tâte, avec désespoir, ses limites et ses périls et découvre à la fin des voies dans ses contraintes.

Je rentre tout meurtri de tant de majesté, tout inquiet de mes faiblesses. J'ai retrouvé ce matin quelques lignes vieilles de cinq années déjà. Il me plaît de les inscrire ici comme l'austère profit d'inquiétudes vaincues.

Quand on rencontre un juste, un homme pur dans son propos, vivant ingénuement, sans nuire, on fera bien, surtout si sa condition est humble, de lui témoigner sympathie et confiance, une sorte de déférence même. On peut ainsi aider un homme. C'est un acte à recommander à qui désire faire œuvre utile, faire, comme l'on dit, le bien, diminuer le mal dans le monde. Et qu'importe que ce soit de peu ! Qui peut fixer le prix d'un geste bienveillant : peut-être peut-il sauver un homme ?



Le viol de Dostoïevsky.

Il est un thème, chez Dostoïevsky, qui, à des variantes de circonstances près, se retrouve dans plusieurs de ses romans, parfois à des années d'intervalle, celui d'actes sexuels ayant eu lieu entre un homme adulte et une enfant, consentante ou non, avec les suites morales qui en découlent.

Dans le seul *Crime* où Svidrigaïlov s'est trouvé accusé par la rumeur publique d'un tel acte et bien qu'il le nie, un rêve, vers la fin du roman, vient encore susciter pour lui la tentation d'un amour enfantin. Comme si le thème repoussé dans le réel par le héros, par l'auteur, revenait s'insinuer malgré eux, sous le charme de l'illusion.

Il était naturel qu'un rapprochement se fît sous la plume des critiques entre un motif aussi instant et les anecdotes que des contemporains du romancier ont rapportées et qui peuvent laisser croire qu'il se serait lui-même livré à un tel acte.

On avait déjà lu cela.

Henri Troyat, dans son *Dostoïevsky*, se demande, à son tour, s'il faut supposer entre les thèmes narratifs et les faits allégués, une relation, une séquence, un reflet et nous induit implicitement à poser les questions que l'on peut formuler ainsi : Dostoïevsky a-t-il violé une enfant ? Ou bien a-t-il seulement désiré un tel acte ? En a-t-il longuement traîné la nostalgie ? Quelles influences cet acte ou ce désir ont-ils eues sur son œuvre ? Faut-il chercher là, dans cet acte ou dans ce désir, l'explication majeure de sa position sexuelle, la solution du « problème » sexuel dostoïevskien ?

C'est moi qui précise. Et le rapprochement des questions et de leur prétexte souligne suffisamment la disparité de leur importance. Henri Troyat esquisse seulement. A vrai dire, il ne conclut guère. Tout au plus, fort d'une petite phrase qu'il emprunte au *Journal* de Gide et d'une citation de Dostoïevsky lui-même, suggère-t-il que c'est dans le sens du seul désir que doit être cherchée la réponse.

Les éléments me manquent plus encore pour épuiser la question. Je ne lis pas le russe et ne dispose que de traductions. Je ne connais les anecdotes que par rapports de seconde main. J'avoue cependant que je n'ai pas cette certitude et que je ne trouve, dans ce qui m'est dit, aucune suffisante raison pour asseoir une conviction. J'ai toujours quelque gêne à voir tirer des conclusions hâtives de propos fragmentaires, accidentellement transmis, alors que l'essentiel reste dans l'ombre. Je n'aime pas voir solliciter les textes. Mais d'abord, c'est justement ce désir de trancher qui m'arrête et la sorte d'assurance qu'il suppose de trouver entre l'acte lui-même et sa simple obsession une frontière aussi précise.

Cette assurance méconnaît, je le crois, l'importance des circonstances occasionnelles dans l'accomplissement de tout acte d'amour, surtout quand il s'inscrit à la limite des usages. De multiples imaginations érotiques, parfois fort écartées des rites sexuels communs et, si je puis dire, conformistes, hantent, au moins temporairement, l'esprit de nombreux êtres. Au-delà même des freins que peuvent être les con-

traintes morales, les impératifs confessionnels, les lois, les timidités, les inhibitions, les peurs, leur accomplissement dépend sans doute pour une grande part d'opportunités circonstancielles, au premier rang desquelles j'inscris la certitude du secret. Tel désir érotique ancien ou seulement puissant glissera dans l'acte si les conditions de facilité et de silence se trouvent, un jour, inespérément réunies. Il n'y a plus si loin du désir à l'action si...

Dostoïevsky eût-il avoué, je n'en serais pas mieux convaincu. Il faut beaucoup de simplicité pour accepter tout de go la valeur d'un tel aveu. Chaque aveu peut être en fait aussi suspect qu'une dénégation. Il y a de faux aveux par fabulation, par fanfaronnade, par gageure, par fantaisie, pour mystifier, pour rien, pour le plaisir. Et je ne parle pas des faux aveux qu'inspirent des réactions de protection ou de défense.

Il est certes permis de croire que Dostoïevsky s'est, par cette peinture répétée, délivré d'une tentation lancinante. C'est une leçon qui en vaut une autre. Elle flatte assez la mode, c'est un avantage. Je m'exonère, tu t'exonères... On s'exonère beaucoup depuis Freud. Il n'est pas exclu, dans ce cas, qu'il ait « avoué » malgré tout.

Il paraît non moins possible que le viol d'une fillette, ou tout au moins l'acte d'amour pratiqué avec une fillette, ait été réellement accompli et il n'est pas sûr que, dans ce cas, l'auteur de l'acte se soit forcément tu. Peut-être au contraire si, dans cet acte, Dostoïevsky avait trouvé un des sommets de son exaltation intime, est-il possible qu'il n'ait pu résister à la gloire de le proclamer et de répéter cette proclamation. C'est une affaire de nature. Et si l'on se demande encore si Dostoïevsky qui avait connu la prison et le bagne, n'aurait pas commis quelque imprudence en se livrant à cet aveu, peut-être, la preuve étant fuyante, aurait-il répondu simplement qu'il ne s'agissait que d'imagination ou de mystifier Tourguenev.

Toutes ces suppositions sont plausibles. On pourrait en édifier d'autres. Leur multiplicité enlève à chacune une large part de probable. Il n'y a pas de séquence obligée entre cet acte ou son simple désir et son aveu ou le silence.

Au reste, on peut débattre si la question, pour le simple lecteur, a l'importance qu'elle garde pour le critique ou pour l'historien des lettres. Je m'en voudrais de voir ces notes prendre, malgré moi, une gravité, un poids que je ne désirais pas leur donner. Mon propos n'est point de vider la querelle.

Les trois pages de Troyat me donnent cependant l'envie de noter ici une remarque liminaire. Il importe, au départ, de savoir de quoi l'on parle. La précision des termes pèse sur le débat. L'éclairage des faits, quand leur nature est enfin exactement désignée, risque d'en être modifié et les conclusions tout autres. Or, il est à craindre que dans les gloses se soient glissés beaucoup d'à peu près.

On dit : Dostoïevsky a-t-il violé une enfant ? Mais d'abord s'agit-il d'un viol ? Pour nous, Français, lisant les textes français, rien ne justifie ce terme. Il n'y a, dans les récits que nous connaissons, proprement pas récit de viol : il s'agit de tout autre chose.

Le terme a pris, dans son acception étroite, une signification très précise, confirmée encore par les lois. On trouve dans Balthazard :

« Le viol est le coït pratiqué sur une femme non consentante, soit que l'on use de violence, de contrainte morale, soit que l'on agisse par ruse ou surprise. » Et dans Larousse (plus complet que Littré sur ce point) : « Acte par lequel un homme possède une fille ou une femme par violence ou par ruse, sans son consentement. » La médecine légale et la sémantique sont d'accord. Or, aussi bien dans les récits de romans que dans les anecdotes rapportées, il n'apparaît rien de tel.

Que lisons-nous dans *les Possédés* ? Après des préambules, des aléas de rapprochement et d'hésitation qui n'ont véritablement rien de spécifique, Matriochka, la fillette, entoure de ses bras le cou de Stavroguine et se met soudain à l'embrasser éperdument. C'est Stavroguine qui est alors sur le point de partir, saisi de malaise et de pitié et c'est à ce moment que tout arrive. Il est certain que, dans l'instant, la fillette est consentante, ne se refuse ni se débat. Certes, si Stavroguine a eu la responsabilité de l'initiative amoureuse avec ce qu'elle peut, en l'occurrence, comporter de déréglé, il n'use, pour accomplir l'acte même, ni de violence, ni de contrainte. De nombreuses premières possessions, avec leur cortège de consentements et de reprises successifs, de pudeurs et de réticences effondrées ensuite pour faire place à un abandon passionné, de pas en avant et en arrière, ne se déroulent pas aux âges près, d'une façon bien différente. Ce qui s'est passé là n'est pas un viol. Ce n'est pas de viol qu'il s'agit.

Le récit concernant Svidrigaïlov (1) est plus laconique et ne permet aucune conclusion. L'histoire de l'idiote des *Karamazov* est encore plus obscure.

Venons aux anecdotes. La relation de la fameuse visite de Dostoïevsky à Tourguenev, les allégations de Strakhov, les souvenirs que cite Troyat, de la petite Sophie, nous parlent bien de viol, mais s'ils avancent le mot, (est-ce le mot en russe ?) ils ne renferment aucune circonstance permettant de le justifier. Un seul récit s'assortit de quelques détails : ce sont les allégations de Viskovatov. Encore nous laisse-t-on cette fois dans une certaine ignorance : « Dostoïevsky s'était vanté d'avoir... dans un bain, avec une petite fille qu'une gouvernante lui avait amenée. » (2) On voit bien ce que l'on insinue, mais là encore nulle contrainte ne parait avoir été exercée. Le mot viol prend aisément dans le langage du public qui n'y regarde pas de si près, une signification confuse, excessivement étendue.

Excès de désir, erreur de désir, peut-être, contretemps aux mœurs, mais point de violences. A noter. D'autant plus que nous aurions pu, après tout, découvrir, à cette occasion, l'exercice de cette violence physique qui ne manque point chez tels personnages dostoïevskiens.

Commentaire. — La note que je viens d'écrire a pris des proportions que je n'attendais pas. Je ne me dissimule pas ce qu'elle risque néanmoins de garder de provisoire et de contingent . J'ai biné le jardin

(1) Relevé dans *Crime et Châtiment*, édition La Pléiade, p. 323 : « Un jour la malheureuse fut trouvée *étranglée* dans un grenier. On conclut à un *suicide*. » Absurde ! La traduction Dérély (Plon) disait plus justement : fut trouvée *pendue...*»

(2) Dans un bain ? J'aimerais connaître le mot russe. Encore un terme à préciser. J'espère, pour la vraisemblance, que le sens est : dans un établissement de bains. L'eau en cette occasion, n'est pas un lubrifiant.

que l'on m'avait ouvert. Peut-être d'autres textes, d'autres faits que je ne connais point, éclaireraient d'un jour différent le problème. Mais il demeure que, sur un point, j'ai tenté de restituer une interprétation non prévenue.

A vrai dire, la conclusion m'importe d'ailleurs assez peu. C'est une protestation contre l'imprécision, le flou, la confusion critique qui a été le départ de ma note. Il ne m'intéresse guère que Dostoïevsky ait violé ou pas violé. Ses qualités de psychologue, le prix de ses romans n'en seraient pas diminués pour autant. Ces choses n'ont rien à voir ensemble. Les vilenies de Villon n'éteignent pas les résonances de ses poèmes. La meilleure leçon du génie, c'est son œuvre. La conclusion m'importe assez peu. Je n'ai rien voulu prouver du tout. J'ai écrit cette note comme on jouerait une partie d'échecs. (D'ailleurs je ne joue pas aux échecs.)



13 juillet 1952.

Visité ce jour l'exposition d'art mexicain. Orozco, Siqueiros, Tamayo. Et Posada dont les gravures m'ont fait penser aux *Caprices*. Il s'agit là d'une acception tragique de la vie, d'une expression violente et dangereuse. Quel monde, quel monde doit refléter cet art ! Comme notre équilibre auprès parait en danger soudain. Bonnard : Orozco ! Nos surréalistes mêmes n'ont pas ce ton-là. C'est ordinairement mieux, beaucoup mieux fait, mais ça reste apprivoisé, si je puis dire : des rêves non offensifs, la barbarie contrainte. Ils restent personnels et préoccupés d'eux, de leur petite gravitation intérieure. Ici, au contraire, violence dangereuse, volontairement. L'élan dépasse la toile, la peinture n'est qu'un pas. Tout le risque de la guerre ou de l'émeute, tout le fanatisme, l'arbitraire, la tyrannie pèsent sur elle. La menace des impulsions torrentielles que l'homme, avec ses conventions civilisatrices, vaille que vaille, avait si laborieusement endiguées. La qualité d'ailleurs ne domine pas, il faut bien le dire. C'est un Saint-Sulpice à rebours. Mais l'art authentique saura toujours garder sa liberté. Elle est sa vie.

Cette visite aux Mexicains, ce coup de tonnerre, éveille des rappels lancinants. On retrouve tous les périls ; les moindres : les bombes ; et les plus souterrains, les plus perfides, les plus cruels : les terrorismes, les polices, les tortures, les exactions, choses trop vite oubliées. Certes la guerre demain peut-être, mais on ne peut y penser toujours. L'homme moderne aime être heureux.

On voit, sur un tableau d'Orozco, une scène dont j'ignore le titre. Peu importe. Chacun peut la nommer, je vais la décrire. Je ne sais si ma leçon confirmera les intentions du peintre. Nous partons de loin.

Cinq hommes aux faces de roc ou de bois, aux faces de bœufs ou de rapaces, cinq bourreaux aux faces viles et bouffies, frappent et lapident un malheureux, nu, à demi tombé, les bras en avant, tout succombant déjà. Deux derniers quartiers de roche, balancés au-dessus de sa tête, vont l'abattre. Il n'y aura plus ensuite qu'à l'achever, à faire éclater sous les coups sa tête sonore, son thorax, son ventre mou comme les

anneaux d'un hanneton. Il n'y aura plus qu'à piétiner tout cela dans une saleté sanglante et poisseuse.

L'espoir qui avait dû quelquefois traverser cette tête ; l'abandon ingénu qui, un matin au moins, avait dû gonfler cette poitrine ; la bienveillance, peut-être, qui aurait fait battre ce cœur une fois, une seule fois encore, pourquoi pas ? tout cela, tout ce chétif trésor d'un homme, par d'autres hommes sera détruit.

Ce n'est pas tout. Les bourreaux exécutent. A côté d'eux, il y a le juge, celui qui a décidé, qui a rendu sa sentence, qui a condamné. Il y a le juste, celui qui a pesé, qui est sûr, qui ne s'est point trompé, dont le cœur même, si vous pouviez en vérifier chaque fibrille, n'a jamais contenu, ne contiendra jamais qu'équité et vertu. A côté d'eux, il y a le juste. Il se tient droit, très droit, la tête haute, comme il convient aux infaillibles. Une barbe noire, végétation abusive, mange sa bouche et ses bajoues. L'œil aussi est noir et souverain, un œil de vautour. Le front, dénudé et jaune, se relève avec une majesté aigre : c'est là que siège l'infaillibilité.

Il se tient droit, vêtu de lin candide comme il sied ; mais cependant tout le côté du verdict est dans la nuit. Il se tient immobile et droit, le corps détourné de la scène qu'il ne contrôle plus que par un mouvement de tête méprisant et superbe, déjà détaché des effets de son omnipotente justice. C'est une scène comme une autre.

Même soir. — Si je devais formuler, en tant qu'homme soucieux de la liberté et de l'avenir de la pensée, soucieux de la défense de notre fragile patrimoine humain, quelques règles rudimentaires concernant la conduite des juridictions professionnelles, ainsi, à l'improviste, je dirais :

Il faut qu'elles jugent sur les faits de la cause et non, quand font défaut les preuves, sur des préventions partisanes. Il faut que, devant elles, toujours. le doute profite à l'innocent. Il ne faut pas qu'elles tiennent le fils pour responsable de la faute du père, ni entaché d'un préjugé défavorable. Il ne faut pas qu'elles fassent supporter une fois encore à un coupable le poids d'une faute qu'il a déjà payée. Il ne faut pas qu'elles cèdent à l'automatisme des décisions, car chaque fois, il y a là un homme.

Il ne faut pas qu'elles s'appesantissent uniquement sur la faute petite et se détournent, par sectarisme ou négligence, de tout le fardeau d'actions bonnes et justes que le plus déshérité, peut-être, peut cependant jeter dans la balance. Il ne faut pas qu'elles détruisent inexorablement l'espoir, qu'elles perdent irrémédiablement l'avenir d'un homme et des siens. Car ces juges ne doivent point accabler leurs pairs et les précipiter légèrement dans la ruine et le désespoir.



25 février 1954.

Allé ce matin à la Maison de Santé de X. Parti plus tôt que de coutume, ayant peu dormi, j'éprouvais, dans l'air frais du matin, cet espèce de dépaysement cru qui vient de l'insomnie, de la courbature de circonstances inhabituelles et oubliées.

Depuis le couloir du troisième étage, attendant que l'infirmière fût libre pour lui donner mon avis, pendant quelques instants mes regards ont plongé sur le jardin matinal qui forme une île de fraîcheur délassante parmi les usines et les scories.

Il me semblait me retrouver moi-même, là, tout vacant, tout libéré, sans tâche.

Il nous faut changer de lieu et sinon de temps, au moins d'horaires, pour dépouiller toute la surcharge accumulée des jours et retrouver nos vrais désirs et nos vraies joies.



7 novembre 1954.

Il y a des jours qui n'ont l'air de rien, qui passent et se referment enfin. On arrive au soir, les lampes s'allument, le jour se clôt comme un œuf d'or, c'est fini.

Ce sont quelquefois les plus riches. Il ne s'est rien passé, il n'y a rien eu ce jour en vérité, sinon un accord de tendresses, des colloques bienveillants, des attentions muettes, des heures calmes ; des heures présentes et oublieuses ; présentes, pleines d'aises et d'intimité ; oublieuses tout oublieuses pour un temps des marées adverses du monde ; quelque chose qui approche d'une fugace félicité pour autant en somme que les hommes puissent y prétendre.

Aujourd'hui nous sommes allés vers Chantilly. Les bois étaient fauves déjà et verts encore, lavés par l'eau du ciel. Les frondaisons descendaient vers la terre en cascades et les buissons mouillés montaient à leur rencontre. L'air embaumait l'humus et l'automne. Une bruine, devenant une brume au loin, noyait ces paysages un peu pâles du Valois. Le ciel, gris à ma droite comme un ventre de taupe, était, à ma gauche, roussâtre et chamarré, avec de gros nuages rudes comme des rocs du Gréco ou de Cézanne, et, bien qu'il fût celui de l'Est, c'est là que le soleil, avant de mourir au couchant, avait choisi d'envoyer ses ultimes reflets. J'oubliais en le contemplant, de passer en quatrième. Il fallut que l'on me dise : « la voiture plafonne ».

Il faisait assez tiède pour qu'on eût du plaisir à pousser devant soi les feuilles mortes, à détacher en passant l'écorce d'un platane, à poursuivre du regard les carpes qui glissent sur la vase dans les douves du château de Condé. Il faisait assez frais pour que, dans la nuit venant, la banlieue triste traversée, on sentît un bien-être doux à retrouver la lumière chaleureuse de la maison.

Nous avons aujourd'hui fêté l'anniversaire de François.



24 décembre 1954.

Mourir seul : sort possible.

Nul ne sait comment il mourra. Et chacun cependant doit être prêt à mourir seul, dénué non point de tout, de toutes choses, de tous biens, ce qui, à cette heure, serait peu ; mais dépourvu enfin des quelques

amours, des quelques tendresses, des quelques ferveurs qui ont pu un temps, une saison, un jour, échauffer sa vie et l'attendrir.

Qui peut dire ce qui de ces tendresses, de ces ferveurs si ingénuement nées, si diligemment préservées, qui peut dire ce qui, au dernier jour, en demeurera et ce qui aura été dispersé comme poussière ?

De ces chaleurs humaines, de ces relais de paix, de ces arches d'amour, que subsistera-t-il au dernier jour ? Quelles colonnes en seront abattues, quelles murailles écroulées ?

Où seront ceux qui en auront été les prétextes ? Quels sorts, quelles tempêtes, quelles folies les auront vannés dans leur crible inhumain et perdus dans l'oubli ?

Qui peut savoir s'il ne finira pas, sinon ignominieusement au détour de quelque chemin crépusculaire, au silence de quelque chambre insolite, du moins dans le désert du cœur ?

La paysage humain s'altère au long de la marche de la vie. Les compagnons du départ nous abandonnent ou tombent ; ceux qui devraient nous suivre s'attardent ou prennent des traverses ; chaque étape, chaque carrefour peut être une brisure ou un abandon. La route amère peut se perdre sur un désert. Rien n'est assuré. Et l'homme, au dernier jour, quand s'effare sa suprême angoisse, ne verra peut-être se pencher sur lui qu'une face insensible et un regard absent.

ADRIEN COPPERIE

Journal

Paris, 1952.

À PRÉSENT, je sais mieux regarder. Il y a le monde que tout le monde voit et celui que je suis seule à voir.

Tant de jours ont passé, tant de jours et si interminables que je ne sais plus ce qui me sépare aujourd'hui de ces uniques pages écrites dans le saisissement, alors que j'étais neuve et seule, pour la première fois devant quelque chose, devant la mort.

Maintenant, je sais combien les pays se ressemblent, ces pays faits de maisons, d'hôpitaux, de solitude et de fenêtres.

J'habite une grande chambre, rue Bonaparte, au quatrième étage. En me penchant par la fenêtre, je peux voir la Seine ou plutôt ses arbres. C'est un quartier vivant, qui remue toute la nuit. Il ne se calme qu'à l'aube. Son silence alors me fait peur.

Ici, je suis une étrangère. Rien ne me reconnaît. Je ne reconnais rien. On ne peut prendre aucune habitude dans un monde qui ne vous accepte pas, et quand on a perdu toutes les siennes — même les plus simples, comme d'avoir la chair de poule en se lavant le matin à l'eau froide — comment s'y sentir en sûreté? Dans les autres chambres, les gens remuent, dorment, bavardent. Si je vais me laver, je trouble cette harmonie : l'eau les éveille en coulant, mes pas étouffent leurs conversations.

Je ne respire pas régulièrement. Ma respiration étrangère à la leur, détruirait l'harmonie de cette maison. Je l'ai remarqué. La nuit, on y entend chaque souffle, séparément. Moi, je ne dors pas. Je tends l'oreille. Eux, comptent les respirations tout en dormant et s'ils en trouvaient une de trop, ils se troubleraient.

Je suis l'invitée.

Jusqu'à deux heures du matin, ma chambre est éclairée par la lumière rouge de l'enseigne de l'hôtel, en face. J'oublie chaque matin de lire ce qu'il y a d'écrit et chaque soir je m'effraie de cette plaie béante sur le mur et les rideaux blancs, qui me saisit comme la première fois. Quand les rideaux sont ouverts, la terreur fait irruption, nue, dans ma chambre, me prend les pieds, me torture. Quand il ne pleut pas, je ferme la porte,

j'enferme ma peur, ma solitude et je pars dans les rues, j'y marche des heures, des heures, interminablement, pour ne rentrer qu'à l'heure où s'éteignent les enseignes lumineuses, où les rues désertées commencent à respirer.

Je m'adosse au vieux mur humide, sans couleurs ; pétri qu'il est par la nuit, il prend son visage et moi je me presse contre lui de toutes mes forces, je voudrais convaincre mes mains qu'elles peuvent s'appuyer sur lui. Quelque chose de fluide parcourt cette ville. Peut-être est-ce ces grandes fenêtres où une lueur minuscule, sans merci, tient grands ouverts les yeux des malades, les yeux des petits enfants qui voudraient tellement rêver à leurs jeux, et la blouse blanche de l'infirmière les empêche de se reposer. Le silence, ici, à cette heure avancée, troue les tempes comme un coup de feu.

Une fenêtre s'allume, timidement, un enfant s'éveille, la nuit devient plus chaude. La minuscule lumière s'éparpille sur la vitre embuée. Il fait très froid dehors ; mais là, dans cette maison, l'enfant réchauffe les hommes endormis. L'attente du réveil matinal, de la tétée, l'odeur moite des draps emplissent la maison de calme.

Les enfants, dans cette ville, deviennent tout de suite des adultes. Voilà pourquoi l'amertume y est si intense, pourquoi les gouttières se vident avec tant de bruit sur les trottoirs.

Paris souffre de ne pas avoir d'enfants. Paris est habité par des vieillards, sauf : rue de Sèvres.

Je ne peux pas parler de cette rue. Devant mes yeux dansent deux gros numéros d'autobus : 28 et son inverse : 82.

Les autobus y chargent, y déchargent des femmes, quantité de femmes et le dimanche, aussi des hommes. Je les reconnais, dès le départ, ceux qui vont descendre ici et eux aussi me reconnaissent. Quelque chose nous lie : cette porte.

La foule s'entasse devant la grille fermée. Je connais toutes les mains de cette foule, des mains qui voudraient tenir gaiement les jouets qu'elles apportent. Le Jouet, ici, est comme un laissez-passer : sans lui, on n'entre pas. Les laissez-passer, on les vend toujours de chaque côté de l'entrée : des pantins qui font trois tours et s'arrêtent, des chameaux qui courent en renversant l'eau de leurs cruches, de petites autos mécaniques, aux couleurs vives, bon marché et des illustrés criards qui se balancent au mur comme autant d'appels effrontés, impudiques.

— Un, deux, trois. Ça y est.

Tout le monde s'ébranle à la fois quand s'ouvre la grande porte du milieu : les premiers triomphalement, les retardataires en essayant de resquiller quelques places pour les rattraper. Moi, je marque le pas, au milieu.

Mon jouet m'a glissé des mains. Je ne sais comment me baisser pour le prendre : mon dos est un bois mort ; je tombe à genoux, d'un bloc. Ma pose est ridicule, je le sais ; ceux qui me dépassent doivent me croire en prière et ne rien y comprendre. Ce n'est pourtant pas un endroit pour prier et mon jouet est un ours à ressort qui fait de la bicyclette...

L'un après l'autre, tous me marchent dessus, me piétinent, mon dos plie. Je serai encore la dernière arrivée dans la salle. Celui qui arrive le dernier, personne n'y fait attention. Je marche pourtant sur la pointe des pieds, j'ai peur de briser les respirations des enfants que personne n'est venu voir aujourd'hui.

L'infirmière m'a donné un petit mot : « Passez demain matin au bureau. »

Demain matin. Sa voix ne tremblait pas. Une voix simple, neutre, une voix morte. Je n'ai jamais veillé de mort, mais on doit éprouver quelque chose de semblable, cette cruelle attente du « c'en est fait » quand, déjà, tout est fini.

Que faire ? Que faire des heures qui me restent ?

Tous les chemins de cette ville n'en finissent plus ; chaque tournant mène à un autre, puis à un autre...

Je marche. Je marche. Mes pas succèdent à mes pas. Ils sont devant moi. Il n'y a plus qu'eux.

Aux Halles, je me suis baissée pour ramasser une pomme et mon mouchoir s'est taché dans une flaque. Je sens, dans le creux de ma main, la fraîcheur du fruit, l'eau me monte à la bouche, je mords dedans, vite, presque inquiète. Pourvu qu'on ne me voie pas ! Mais qui pourrait me voir dans cette solitude ? Je sens, en moi, l'âpreté du fruit, sa fraîcheur et d'un coup, je réalise que, même en ces instants, on peut posséder la saveur, la sensation, la certitude de la vie quand on est très, trop fatigué.

J'ai jeté le trognon en souriant. Suis-je bête ! De qui ai-je peur ? Ici, c'est le calme plat, une solitude vivante dont la vie vient tout juste de se retirer, prête à y rentrer. Des monceaux de légumes, des fruits entassés, recouverts de toile cirée en cas de pluie.

Sous les réverbères, des ronds de lumière. Une auto passe de temps à autre, au loin.

L'aube approche. Tout va se mettre à bouger. Le décor va changer. Après la faim, l'envie de dormir. Le jour croît. Le temps que j'arrive chez moi, la porte d'entrée sera ouverte. Ah ! si je pouvais avoir un bain chaud, très chaud !... Mais que dira la concierge en me voyant rentrer à l'aube ? Il existe en français une expression qui cache toujours quelque chose d'équivoque : « elle a découché ». La concierge va croire que j'ai découché. Mes hôtes vont trouver le lit intact. Non, non, je ne peux leur expliquer la première... Au reste, si on ne me demande rien, je serai seule à me sentir en faute.

Je ne suis pas retournée chez moi. Je suis allée aux bains publics et en suis ressortie détendue. Toute la nuit coule dans mon corps. Les cafés viennent juste d'ouvrir. J'ai allumé une cigarette, elle me brûlait les lèvres ; j'ai commandé un café chaud ; en face de moi, il y a une grande horloge : je ne peux en détacher mes yeux.

Peu à peu l'heure arrive.

Huit heures juste. Je suis devant la porte de l'hôpital. Je n'ai pas trouvé le bureau tout de suite. Une fille toute jeune, au teint rosé, m'a indiqué le chemin ; elle porte un seau dont l'eau fuit goutte à goutte sur ses pieds nus, à chaque pas. Elle doit juste arriver de sa campagne pour être si aimable, si complaisante. La ville dessèche, la ville rend les visages amers.

Le bureau est au deuxième étage. Les semelles laissent leurs marques sur les escaliers fraîchement lavés. Il y a déjà du monde. La porte est ouverte. Je me recule. J'aurais voulu qu'elle soit fermée pour pouvoir frapper, pour qu'une voix humaine me dise : « entrez » et ne pas prendre ainsi la première porte ouverte sur le destin.

J'entre. La pièce est petite : trois tables en bois blanc, trois chaises en fer, deux grandes fenêtres. Un banc de bois longe les trois murs. Tout est très blanc. L'air empeste le formol.

J'avance, déjà prête à repartir. Il y a encore de la place sur les bancs. Je peux choisir la mienne. Mais pourquoi choisir, froisser quelqu'un ? Je m'assieds. Je calcule mentalement où j'en suis dans la file. Je m'impatiente : trois fois trois neuf et deux : onze. Je ne connais aucun de ces gens. Je n'ai même pas fait attention à ceux qui doivent passer avant moi. J'ignore si ce sont des inculpés ou non. Eux, le savent et se rapprochent peu à peu du bureau. Il n'y a plus de place pour bouger : nous sommes tous assis contre le même mur, comme une cible : en face de nous, personne. Pourquoi me suis-je mise ici et pas là-bas ? A cause des fenêtres et des arbres qu'on peut voir par la vitre ? Non, la réponse est trop facile. Un prisonnier aurait choisi cette place lui aussi. Même destin. Projecteurs braqués sur des prisonniers, groupés dans leur lumière, en pleine nuit.

Le seul que j'aie remarqué, c'est le dernier de la file, celui qui s'est tassé contre moi, sur le banc. Nous l'avons tous remarqué et tous nous avons décidé qu'il n'était pas des nôtres. De toute notre masse, nous avons occupé le peu de place qui restait sur le banc et formé avec nos jambes un étrange méandre creusé au niveau des hommes, élargi par les jupes des femmes. Les deux de chaque bout ont posé leurs paumes, bien à plat, sur le bois, s'y sont appuyés et tout notre poids semblait reposer sur ces deux pôles : une vraie mise en scène. On ne le voulait pas près de nous, c'est tout.

L'homme hésita. Un petit homme au pantalon gris, élimé. Ses chaussures se retroussaient en l'air à force d'avoir reçu la pluie (il n'a pas le temps de les bourrer de papier, une fois ôtées, elles doivent sécher toutes seules la nuit, sous son lit). Voilà pourquoi elles ont l'air de mendier. Il y a sur son visage la même intensité. D'un œil, il nous regarde : l'autre cligne sans arrêt et fait danser les ombres sur sa joue. Une moitié de son visage semble morte et nous supplie, l'autre moitié tremble, s'inquiète, ne sait quoi décider.

Allez! Tous ensemble, nous regardons le banc inoccupé, en face.

Pour détourner les fusils qui étaient braqués sur nous, nos bras, étendus, miment le dernier geste du peloton. L'homme n'a plus le temps d'hésiter. La peur, une peur intense lui parcourt le corps, il tremble, ses lèvres s'entrouvrent, le haut du visage se déporte vers le nez et le bas vers le menton. Seul son œil, fixé sur nous, résiste à cette peur : il s'agrandit, s'agrandit, et nous absorbe tous dans sa pupille, nous tous, liés à notre destin, le destin que nous voulions rejeter sur lui.

Les bras retombent. Nous sentons le poids de son corps sur notre banc.

Et ils sont entrés juste après lui.

Chacun d'eux, derrière une table, chacun d'eux sur une chaise. Leurs blouses blanches aveuglent les yeux. Une odeur de formol, plus forte que la première, les accompagne. Leurs doigts jouent avec des fiches jaunes, bleues et roses.

Et tout à coup, nous cessons d'appartenir à la même famille. Trois fois trois neuf et deux : onze.

Pourquoi me suis-je levée?

— Où allez-vous?

Où est-ce que je vais, où est-ce que je cours?

Je ne connais pas encore la couleur de ma fiche, mais les roses me répugnent. Je me rassieds.

Trois fois trois : neuf personnes à passer avant moi devant les médecins, puis encore deux et ce sera mon tour.

Ils classent leurs fiches : leurs blouses en prennent les couleurs.

J'ai mal fait mon petit calcul d'arithmétique. A chaque malade correspond une fiche colorée et chaque médecin ne s'occupe que d'une couleur. Il n'y a donc ni dividende ni commun diviseur. La plupart des fiches sont bleues, plus quelques jaunes. Des roses, il n'y en a que deux.

Mon Dieu, pourvu que je sois dans les bleues! Je ne suis plus pressée de passer devant eux.

Le premier appelé est un homme.

Il s'avance.

Le tribunal commence. Nom, âge, maladies antérieures du malade.

Témoin.

Pause.

Changement. De témoin il devient accusé. Des question à la première personne : Comment ? Où ? Quand ?

La femme assise à mes côtés est appelée à la deuxième table. Quand nous avions rapproché nos jambes, j'ai remarqué qu'elle était en noir. A présent, je la vois en entier. Elle marche comme un automate : quatre pas identiques, inexorables ; la tête mène cette danse rigide. Son corps est si tendu qu'il semble échapper à la pesanteur. Je devine le mouvement de ses voisins. Les habitués la connaissent, ils nous expliquent son cas, à nous, les nouveaux.

Quelle condamnation ancienne l'amène ici ? Une révision ? La petite fiche rose se balance, menaçante.

Les roses : « cas rares ». Je me hérisse. Les habitués savent à quelle catégorie ils appartiennent. Combien de nouveaux sommes-nous ici ?

Les médecins ne me regardent pas. Pourquoi évitent-ils mon regard ? Ça n'a duré qu'un instant, une seconde, mais ça a suffi : la panique prend la forme de mon visage, dans la vitre. Et je l'avais choisie, cette place, pour regarder les arbres ! Tous les regards se tournent vers moi : deux inconnus — terrorisés — s'avancent lentement en me fixant. La fiche a cessé de se balancer : syllabe par syllabe, mon nom étranger s'égrène, se brise sur mon corps. Au deuxième appel, je me lève. Aux autres tables, toutes les questions ont cessé. Tous, vers moi, tournent leurs paupières fatiguées. La femme en noir veut me dire quelque chose : je guette les mots sur ses lèvres mais elle se tait ; seule, la peau de son cou se tend, un peu plus encore, vers le menton.

Ça va, ça va, j'ai compris : condamnée. Mais j'ai gardé ma dignité. J'ai fait l'ignorante.

Une fois encore, quelqu'un explique, derrière moi : « Les fiches roses sont réservées aux cas très rares. »

Je me retourne pour voir son visage. On n'entend plus le moindre souffle, comme si quelqu'un venait de mourir, ici même. Impossible de faire plus longtemps l'ignorante, je m'appuie de mes deux mains sur la table, le médecin s'est levé, nous sommes face à face.

Il n'en a plus pour longtemps à ramasser sa victime.

— Asseyez-vous, Madame.

Changer de place ne change rien. Je m'affale au pied de sa blouse blanche.

— Etrangère ?

Suivent les questions rituelles. Je réponds à toutes, certaine qu'on me tend un piège, qu'on cherche à prouver quelque chose, quelque chose qui me déclarera responsable, qui m'obligera à avouer ma faute. Je continue à répondre. J'entends au fond de moi comme un ressort qui travaille, qui travaille régulièrement, je suis son mouvement. Quand la pendule de grand-père ne marchait plus, on la prenait, je me souviens, on remontait son

ressort et on le laissait se dérouler d'un seul coup. C'est juste alors que commençait le jeu : il fallait dire une phrase sans respirer jusqu'à ce qu'on entende le « crac » du ressort qui s'arrêtait. Celui qui respirait perdait. Et je suis ce ressort, je devine quand il va s'arrêter et je commence à suffoquer.

Je n'y arriverai pas. Je n'y arrive plus. Je m'étouffe.

Le « crac » du ressort a été si brusque, si terrible, que je me suis retrouvée debout. Pour la première fois, j'ai compris quelle place prend ce ressort quand il se déroule tout entier. Je l'avais en moi, il n'avait pas la place nécessaire, il bousculait tout pour l'avoir et c'est ça qui me faisait si mal.

Les trois docteurs m'entourent. Ils parlent. J'essaie de comprendre quelque chose, mais les voix, les pensées, les mots s'enchevêtrent, tressent autour de moi une prison, se resserrent, se resserrent, me bâillonnent — je veux me dégager...

Ahou! Ahou! Ahou!
Pause.
Coup de marteau.
« A la ouna, à la doué, à la tré. »
Pourquoi est-ce que je confonds toujours enchères et jugement?
Adjudication? Jugement?
Justice est faite.

De toute façon je serai condamnée.

Va-t-on livrer l'objet vendu?
Va-t-on emmener le condamné?

***

Je ne sais comment je me suis retrouvée dehors. J'ai traversé tout le jardin, j'ai dû sans doute passer sous sa fenêtre. Elle ne l'aura pas su, ce n'était pas l'heure des visites et je n'ai même pas cherché à la voir. Les autobus s'arrêtent toujours au même endroit, mais je n'y monterai pas, je préfère rentrer à pied. Rentrer, c'est une façon de parler. Je ne sais où aller, je traîne avec moi une odeur d'éther, de formol et les regards amers des enfants. Il faut que je m'en décharge, n'importe où, sinon je n'arriverai jamais jusque chez moi. A peine sur le seuil, la concierge me renifle, sort de sa loge, me salue, s'étonne.

— D'où revenez-vous avec cette odeur? Tous les locataires me demandent qui est malade dans la maison pour sentir ainsi l'éther.

— Mais vous savez bien, madame Pouleau...

— Ah, oui! ma pauvre, c'est à cause de la petite... Mais ce n'est pas une raison pour faire cette tête et pour empester tout le monde. Quand on est jeune comme vous...

Je me moque de ses remarques, mais j'en ai assez de son regard, de ses questions perpétuelles. Je finis par ne plus pouvoir

m'installer nulle part sans avoir l'impression d'occuper trop d'espace. Dans le métro, je ne sais où me mettre. Quand il y a des places libres, je m'assieds et me plonge dans un livre, mais je n'ai pas le temps de lire : à la station suivante, le compartiment se remplit et mon supplice commence. Je devine, posés sur moi, les regards des gens encore plus fatigués que moi et ces regards me clouent sur mon siège. Impossible de bouger pour leur céder la place ; si je le fais, je ne sais à qui la proposer, j'ai peur de me tromper, de mal choisir. Alors je me lève comme si j'allais descendre et bien souvent je descends, même si ce n'est pas ma station. J'ai peur d'encombrer les gens en occupant l'espace qui leur revient.

La plupart de mes journées se passent dans les jardins publics. Je n'aime pas m'asseoir sur les bancs ; les chaises, il faut les payer ; je change de place à tout moment, je m'adosse aux arbres et quand ils en ont assez de moi, je pose un journal sur les marches de pierre et m'y installe. Un gardien m'a attrapé aujourd'hui : « Vous n'avez pas assez de sièges pour vous asseoir, Mademoiselle ? » J'ai baissé la tête. Je n'avais pas vu qu'il bruinait et que tous les bancs étaient vides. Le matin, je vais presque toujours au Luxemboug. C'est là qu'il y a le plus d'enfants. Je m'assieds pour suivre leurs jeux, de loin, ou je me penche sur le bassin en voleuse, voleuse du reflet de leurs visages, dans l'eau. Dans cette ville, on ne peut pas regarder en face les enfants des autres ; les mères vous jettent des regards furieux, comme si on voulait les leur enlever et vous sortent de ces mots à vous couper le souffle.

Au-dessus de l'eau, nul ne se méfie de mes regards. Mes seuls ennemis sont les petits bateaux qui troublent sa surface et en chassent les clairs visages des gosses.

Les heures passent si lentement, surtout quand il pleut. J'ai pris l'habitude d'aller attendre plus tôt devant la porte de l'hôpital. Midi et demi. Dans toutes les maisons, la table est déjà mise, les ménagères attentionnées y ajoutent même quelques fleurs. Les Françaises cuisinent bien, toutes les maisons embaument l'arôme appétissant des sauces et les parfums des gâteaux du dimanche. Dans les restaurants, on mange à des tables de deux, de trois sans s'occuper du voisin. Personne n'est seul, à cette heure, dans l'immense Paris.

Au-dessus de ma tête, il y a écrit, en demi-cercle, en lettres déteintes par la pluie : AUX ENFANTS MALADES. De temps à autre, la porte s'ouvre en vitesse pour laisser passer une ambulance. Je l'entends venir de loin, avec sa sirène pareille au cri plaintif d'un bébé.

J'ai encore plus d'une heure devant moi. La porte ne s'ouvre qu'à deux heures pour les visites. Des formes s'amassent peu à peu autour de moi. Jour après jour, j'apprends à les connaître :

les nouveaux venus d'abord, puis les plus anciens et ceux qui ne cesseront jamais de venir ici, ceux qu'un destin lie à cet hôpital ; ceux-là arrivent plus tôt que les autres, ils ont des gestes mesurés de pendules. Les nouveaux venus sont plus impatients, ils bousculent tout, veulent passer devant tout le monde, apportent plus de jouets, des fleurs, même. Les fleurs, c'est un jeune garçon, en culottes courtes, qui les vend, devant la porte. Il arrive vers deux heures moins le quart et s'en retourne aussitôt la porte ouverte. Ceux qui doivent bientôt reprendre leurs malades sont les plus insupportables : ils veulent savoir ce qu'ont les gosses des autres, donnent des conseils, arrivent en retard et restent les derniers dans la salle. Ils prennent sans le vouloir des airs de vainqueurs. Nous tous, les vaincus, nous restons...

Chaque jour j'achète un petit bouquet de fleurs. Parmi tous les vendeurs qui se retrouvent chaque après-midi devant la porte, un seul sait à qui est destinée sa marchandise et il veille à ce que les bouquets soient bien frais, le papier qui les enveloppe bien lisse. Quand il a le temps, il le découpe patiemment avec des ciseaux et les enfants raffolent de ce papier troué de barques, d'hirondelles et de poissons volants.

Depuis le temps, il a appris à me connaître. Aujourd'hui, il a retourné tout son panier pour en tirer un petit bouquet d'œillets rouges et un brin de basilic. Il me les a tendus en disant simplement : « Ils dureront longtemps. Ils viennent de mes pots. Le basilic sent bon, c'est ma mère qui en a rapporté des graines de son pays, je crois qu'on n'en trouve pas, par ici. »

Je lui ai caressé la tête. Il a sursauté. Il ne veut pas être traité comme un enfant. Mais qui d'autre qu'un enfant pouvait penser à m'apporter du basilic ? J'ai oublié de lui demander si sa mère était du même pays que moi, tant j'étais impatiente de donner à ma fille le petit brin parfumé.

Les fleurs ont duré une semaine, comme il me l'avait dit. Le basilic, même sec, sentait encore. Je l'ai mis sous l'oreiller de ma fille et l'autre nuit, m'a-t-elle dit, elle a rêvé du jardin de grand-mère et de la treille qui recouvre le puits.

Les premiers temps, j'oubliais l'horloge. Je faisais semblant de ne pas entendre le premier appel :

— Mesdames, c'est l'heure.

Les enfants vous passent les bras autour du cou, mais il est trois heures. Trois heures à toutes les horloges.

Dans cette maison de verre, derrière ces murs de verre nous sommes tous nus, entièrement nus, inaccessibles à la honte. Nous ne sommes plus seuls, ici, nous ne sommes plus seules avec « le fruit de nos entrailles » cloué sur un lit. L'enfantement devenu la loi même de l'univers. Pour avoir perdu Dieu, les

hommes paient leur faute première de leur sueur, de leur sang, de leurs larmes.

Tout à côté de nous, derrière la vitre, joue une gosse : Elisabeth. On peut mesurer le temps sur le visage de sa mère, le temps lui-même fond dans ses yeux. Toutes deux, le même jour, nous avons eu droit aux fiches roses. Nous ne nous sommes jamais parlé. A travers la vitre, nous inclinions nos têtes, en signe de bonjour.

Je l'ai rencontrée aujourd'hui, devant la porte du médecin-chef.

Question rituelle : Comment va Elisabeth?

— Encore trois mois?

— Tant que ça? Il est long, ce traitement!

Elle me nomme la maladie.

Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible!

Je ne veux pas comprendre. J'ai baissé la tête et suis partie sans même lui dire adieu.

Malgré moi, je raye les jours. Encore 80, 79, 78, 60 jours.

Le visage de la mère s'anéantit. J'en oublie mon propre visage. Ses mains découvrent à la gosse les nouveaux jouets qu'elles dissimulaient et l'enfant sourit toujours avec le même calme.

Elle demande à sa mère de lui apprendre à broder. Elle brode son nom, avec des fils de couleur, à côté d'une croix.

Nous, nous quittons l'hôpital demain.

Il reste encore trente-trois jours à Elisabeth. Autant que le Christ vécut d'années. Lui, il a marché de lui-même à la mort, il est monté haut dans le ciel, mais le voile noir de sa mère est resté pour toujours sur la terre, le voile d'amertume que nous nous partageons.

* * *

Les nuits n'en finissent plus, des nuits parcourues par une solitude compacte qui prend les dimensions de mes peurs. Je grelotte de froid. L'idée de la mort m'écartèle. Je brûle tout ce que je trouve dans la cheminée, mais ce feu ne me réchauffe pas, il enfume la pièce et me pique les yeux. Je lui jette une grande bûche, elle ne prend pas... Alors je m'agenouille, je l'attise en soufflant de tous mes poumons, mais j'y renonce, épuisée, plus que jamais étrangère, plus que jamais en butte à toutes les choses. Rien que de penser aux draps glacés me fait grelotter. Pourquoi me défendais-tu, maman, de me coucher toute habillée? J'ai honte, comme si quelqu'un m'épiait. D'ailleurs, cela reviendrait au même : il me faudrait me changer demain matin, je ne supporte pas sur moi l'odeur de sommeil. Mais même sans cela, je n'oserais pas me mettre au lit tout habillée. A cause des persiennes. Les lumières d'en face à peine éteintes,

je deviens le point de mire de tous les yeux, tous ces yeux qui emplissent la pièce. J'ai beau souffler la bougie, je les sens collés aux vitres, et tous mes gestes obéissent à leur commandement.

Dans ce noir, l'effroi grandit, le silence n'est plus qu'un fil. Dehors c'est le chaos. Je n'ose pas regarder, tout est figé. Cette ville est sans persienne, on y est nu.

J'ai besoin d'une présence humaine, n'importe laquelle. Je n'attends personne. A chaque auto qui s'arrête devant la maison, ou en face, mon sang se réveille.

J'entends des pas dans l'escalier. Je me persuade que quelqu'un a pensé à moi et vient allumer ma lumière. Je suis prête à me jeter à son cou. Je me lève, tends l'oreille contre la porte. Il s'arrête à l'autre étage. J'entends leurs congratulations. Pendant une minute, mon sang n'a été qu'un feu. Une autre auto s'arrête.

Tout ce monde inconnu que j'attends, où va-t-il ?

La nuit s'épaissit, les bruits s'espacent, la minuterie de l'escalier siffle de temps à autre. Les derniers retardataires sont rentrés. Je rallume la bougie. Il faut faire quelque chose. J'enroule mes pieds dans la peau de bête qui est devant le bureau. Le contact des poils saisit l'imagination. Que n'ai-je ici Cocona ! ma chatte ! C'était une bête si tendre. Elle m'attendait sur le mûrier quand je rentrais de l'école et marchait en ondulant à ma rencontre, dès qu'elle m'apercevait au tournant. Je me baissais, elle me sautait sur les épaules, frottait son museau contre mon cou et nous nous séparions en haut des marches, pour n'être pas surprises par ma mère. Elle me défendait de caresser les bêtes. Le soir, Cocona se glissait doucement sous les couvertures et s'endormait sur mes pieds. La chaleur la faisait rêver, elle commençait à ronronner, alors je lui donnais une petite tape et elle se taisait, nous ne voulions pas que maman nous sépare.

Je caresse la peau. A quelle bête appartient-elle ? Je ne sais. A un loup, peut-être. Le loup du Petit Chaperon Rouge qui lui montrait les marguerites et les coquelicots, qui lui apprenait le printemps ? Comme ils sont beaux les loups qui parlent !... J'ai oublié la fin du conte, il me semble que la page du livre était déchirée. C'était un gros livre avec, sur la couverture, une fillette, pieds nus, échevelée, et un cerf. Il s'appelait « les Deux petits frères ».

Une... deux...! trois je saute dans mon lit. Je me fourre la tête sous les couvertures. J'ai hâte de feuilleter tout le livre.

Le matin, j'aimerais rester des heures entières dans le lit. Il fait si chaud, chaud. J'y suis restée, sans bouger, depuis que je m'y suis glissée hier soir. Dès que j'allonge un peu la jambe, c'est une zone étrangère, glaciale. Je dois pourtant me lever. Le rideau de tulle laisse passer toute la lumière. Dès qu'il fait jour, je me réveille. Toutes mes journées commencent avec cette même lumière terne. Est-ce l'aube ? Neuf heures passées ? Comment le savoir ? Je sors ma main de sous les draps pour voir l'heure — c'est une vieille habitude que je ne peux quitter ;

au premier contact du froid, me voici debout. Si j'ai la flemme et que je renfonce ma main dans la chaleur, alors, je suis perdue, je vais rester dans ce lit, à la même place, jusqu'au soir. Je préfère me lever.

L'eau me paraît chaque jour plus glaciale. Pure imagination. Je crains l'eau depuis mon enfance, mon corps, simplement en a pris l'habitude. Ma mère le savait et m'appelait, chaque matin, dans sa chambre. Ses cheveux dénoués recouvraient l'oreiller, elle m'examinait de près les mains et le cou, me retournait les oreilles pour regarder derrière. Elle obligeait parfois la bonne à me retirer mon tablier d'écolière pour me relaver. J'avais horreur de çà. Je préférais me laver toute seule. Le matin, maintenant, je m'y suis fait, mais j'ai toujours l'eau en horreur, surtout l'hiver. Je me précipite hors du lit et me frictionne à toute vitesse, sans laisser à mon corps le temps de s'engourdir. Après quoi, je fais une cabriole dans le hall (comment m'y prendre dans ma chambre surencombrée ?) et fais tout de suite mon lit. Les couvertures sont encore tout imprégnées de ma chaleur. Si elles pouvaient rester ainsi, jusqu'au soir, mais c'est impossible et je les étends, une à une à la fenêtre de la salle de bains. Je refais la « boîte-aux-morts ». C'est pour cela que je ne peux supporter un lit défait. La place du corps absent y est tellement frappante, tellement vivante encore, avec l'empreinte de la tête sur l'oreiller, le poids du torse sur le matelas, que ce lit défait suscite aussitôt en moi l'image du mort.

« A ce moment, ils l'ont soulevé. »

La place de mon père était encore chaude. On aurait pu tenir à deux dans le creux qu'avait laissé son corps. Le corps, on l'avait transporté au milieu du salon, le creux seul demeurait sous mes mains ; je le caressai doucement, au début, puis j'eus froid, son haleine restait encore sur les draps, deux cheveux traînaient sur l'oreiller, l'un d'eux blanc à la racine. Mon père avait à peine commencé à grisonner. L'odeur des violettes dont on l'avait paré montait et remplissait la chambre — sous peu on allait me le prendre et il ne resterait plus que son poids sur le lit.

Chaque matin, je tire les couvertures ; j'efface les traces du corps et j'évite les marchands de fleurs au printemps. C'est le moment, dans mon pays, où on fleurit le Christ au tombeau.

Il pleut presque tous les matins. La ville, à l'aube, est profondément humaine. Je sors, avant que les fenêtres s'ouvrent : je veux les voir s'ouvrir. Avec dans leur tréfonds, un gouffre noir. Qui s'agite dans ce noir ?

Je regarde les derniers étages. Ceux qui habitent là-haut ne cachent pas leur visage : Derrière la troisième fenêtre, loge une femme. Une culotte blanche — avec de la dentelle bon marché — reçoit la pluie sur une corde qui relie les deux coins de la fenêtre. La petite saillie du toit ne la protège pas. Juste à côté habite un homme. La vitre est opaque. Pendant longtemps personne ne s'est occupé de lui. La gouttière est percée, la pluie

tombe, éclabousse le rebord. Le réveil ne va pas tarder à sonner et tirer aussi du sommeil le gosse qui habite à côté. Il a oublié son moulin aux ailes multicolores devant les barreaux de sa fenêtre : alourdi par l'eau, il ne pourra plus tourner, l'enfant va le voir et pleurer.

Mes mains tremblent de la volupté de lui en offrir un autre, tout neuf — mais si j'en avais un, je ne saurais pas le lui donner. Je ne sais pas attendre, je ne sais pas arrêter le temps et peut-être qu'avec la pluie on ne sortira pas l'enfant.

Je regarde les façades. C'est toujours par leur dernier étage que commencent à vivre les maisons. Là-haut logent les journaliers, les étudiants, tout là-haut, sous les toits de Paris. Des lumières s'allument, d'autres s'éteignent. Les gens sortent dans les rues avec leur visage du matin, un visage non apprêté, empoussiéré de rêves. Se demande-t-on jamais combien de milliers de rêves abrite une ville comme celle-ci? On dit : la ville dort, on dit qu'elle dort à l'heure où elle vit, où la mer amène ses navires dans les rues étroites de la ville, la terre ses fleurs sur ses places, le ciel ses astres sous ses toits.

Dites bonjour au premier venu à cet instant précis et il vous répondra bonjour, il reconnaîtra la voix de son rêve, comme si vous arriviez de son pays, du caïque aux voiles blanches et rapiécées, du champ aux mottes chaudes, à la terre granuleuse.

Chaque matin, je rassemble toutes leurs voix dans mon bonjour.

Peut-être ne serais-je plus aussi seule, le soir?

Non, je ne suis pas seule, je ne veux pas être seule, je refuse cette solution de la solitude, je ne supporte plus son poids, sa souffrance qui fait corps avec elle. Je veux que ma voix s'enlace à d'autres voix, criardes ou dissonantes, mais des voix, à celle du marchand ambulant, au râle de l'amour, au cri de l'accouchée, au tumulte d'un monde qui n'est pas le mien, mais à la ronde duquel j'appartiens comme matière, comme substance, comme peur. Hors de ce cercle, la mort guette. J'ai désolé les cités, isolé les façades. Une chose unique et distincte par fenêtre, un espace de mort pour chacune de ces choses, une solitude par mort.

Une après-midi, j'ai trouvé la bibliothèque fermée. Fête nationale : foule compacte dans les rues, défilé militaire sur les Champs-Elysées, drapeaux tricolores déployés aux balcons. Je rentre chez moi. Sous la porte, une enveloppe blanche. Je me baisse : en un éclair tous les visiteurs que j'attends surgissent l'un après l'autre, se piétinent, s'enchevêtrent.

Monsieur A...

Ils s'évanouissent, d'un seul coup, tous ensemble. Il ne reste personne, personne.

Je pose la lettre sur un tas d'imprimés. Je devrais écrire dessus la nouvelle adresse de mon propriétaire et la faire suivre. Les imprimés ne pressent pas, mais une lettre c'est différent. Peut-être lui aussi l'attend-il; peut-être rompra-t-elle pour lui un long

silence? Moi, je n'attends rien, je n'achète pas de billets de loterie, l'erreur même est sortie de ma vie.

Ma chambre est habitée, remplie par un bruit léger, le bruit d'un piano où un gosse étudie : la, ré, si, la, ré, si.

Je tends l'oreille. Les doigts trébuchent, brouillent les notes, la pièce est grande et l'enfant est seul.

J'imagine les rideaux de velours, des rideaux café, le lustre que le gosse n'allume pas — pourquoi un garçon? pourquoi un gosse? — un tapis épais avec des dessins délicats et multicolores. Il les regarde, il s'oublie — trois mesures pour deux — le tapis étouffe aussi les pas. A mesure que le soir envahit la chambre et le dehors, il appuie sur la pédale, pour lier les notes et ne pas laisser entre elles un temps de silence qui ferait surgir les pas.

Il a perdu la mesure, il se trompe toujours sur la même note. Je me lève, j'appuie ma joue contre la tapisserie qui s'effiloche, je lui murmure doucement : si-do, si-do. Il retrouve ses notes, un, deux, trois. Un, deux, trois, il retrouve aussi la mesure.

Pendant deux heures, de cinq à sept, le gosse a étudié. Le lendemain, je suis rentrée à la maison à la même heure, je ne suis pas retournée à la bibliothèque : je ne voulais plus laisser ce gosse à sa solitude. Quelquefois même, je rentre plus tôt : je m'invente un travail, je lave la baignoire, je fais le ménage à fond, tire les meubles, époussète les murs. Ainsi, la maison semble habitée. Le gosse le sait. Puis je fais du thé, je pousse la table contre le mur, j'y étale mes papiers et j'attends. J'attends le moment de lui tirer les rideaux pour qu'il pénètre sans avoir peur dans la pièce et recommence à lutter avec la solitude.

Trois mois peut-être ont passé ainsi. Une seule fois par semaine, j'ai congé. Quelqu'un prend ma relève : le professeur de piano.

Et voici l'été. Je ne me fais plus de thé ; jusqu'à sept heures les rideaux de tulle laissent entrer la persistante lumière de l'été qui joue sur la cime du peuplier à hauteur de ma vitre, et il y a de la joie dans le morceau que nous étudions maintenant. Nous n'avons pas eu le temps de l'apprendre jusqu'au bout. Ce soir, je suis inconnue, ici. Le temps s'est arrêté, on a oublié de remonter la pendule. Seuls m'arrivent le bruit, l'écho de la chambre vide. J'ai oublié qu'il ne fallait pas toucher au rideau. J'ai ouvert la fenêtre en grand. Je me suis penchée pour regarder à côté. Toutes les persiennes fermées. Je dévale les escaliers à toutes jambes.

« Partis à la campagne », me dit le concierge.

A la campagne... En ce moment, dans la maison de mon père on a recouvert les photos de papier blanc, on a mis deux sachets de naphtaline dans le piano, on l'a recouvert d'une étoffe café. Café... Rideaux de velours café, le lustre, le tapis aux dessins, le tapis aux pas...

Pendant vingt années, j'ai attendu le moment de tenir compagnie, de porter assistance à ma peur.

On a glissé sous la porte le journal du soir. En dernière page une liste interminable d'annonces : offres, demandes, on offre un appartement de...

Pas une offre de chambre, pas une. Je suis à la rue. « On demande un professeur de piano susceptible de suivre son élève à la campagne... »

J'ai mis mon chapeau bleu, un chapeau d'hiver, mais je n'en ai pas d'autres. Je frappe à la porte de la maison voisine.

— Ils sont partis, me répète la concierge.

Ai-je donc mal lu le journal?

Ma concierge est devant sa porte.

— S'il vous plait, pourriez-vous m'aider, demain, à descendre mes valises?

— Vous partez? Dommage. Mon fils attendait toujours qu'il arrive une lettre de chez vous pour sa collection de timbres.

— Désolée. Quand j'en recevrai une, je penserai à lui.

— Vous avez trouvé une chambre agréable?

— Oui, une très belle chambre...

Je me dis : c'est impossible que dans tout Paris il n'y ait pas une chambre, où l'absence soit moins fraîche.

Dans le registre d'élèves de notre professeur d'histoire sainte, il y avait plein de petites croix rouges pour marquer les absences.

— C'est votre cimetière, monsieur Timothéos? Et toutes de rire, de nous moquer de lui.

— Vous ne m'aimez pas, répondait M. Timothéos, d'un ton soudain très grave.

Dans la cour, on imitait sa voix, sur tous les tons : vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimez pas...

Mais comment prendre au sérieux le cours d'histoire sainte?

Tout ce qui est écrit doit arriver. Impossible d'y échapper.

Au début, je m'indignais, je résistais, mais à mesure que le temps passe, je me soumets. Parfois même je vais au-devant des choses. Ce qui fut le cauchemar de mon enfance devient maintenant réalité et pourtant il arrive que la mémoire soit plus vive que l'événement.

Je retourne en arrière, très loin. Des taches, une foule de taches, une lueur dans la mémoire, puis, de nouveau, l'écoulement paisible de l'eau.

Une vieille légende de mon pays veut que les deux archanges Michel et Gabriel veillent toute la nuit de leur fête (1). L'un des deux écrit sur un grand papier les noms que l'autre lui dicte. Dès que l'aube paraît, ils s'arrêtent et tous les noms inscrits sur la feuille de saint Michel sont ceux des morts de l'année qui commence ce matin-là.

Derrière l'icône des Archanges, ma grand-mère avait écrit sur un papier le jour de ma naissance — c'est encore une habitude de chez nous — notre état civil était dans l'iconostase. Derrière chaque icône, il y avait une naissance. Les morts, on les inscrivait sur la tombe.

(1) Fête dite des Archanges — St Michel et St Gabriel — le 8 novembre.

J'étais la dernière née de la famille : depuis, les Archanges étaient restés sur le devant de l'iconostase. La veilleuse orange éclairait leur visage et la veille de leur fête, leur épée paraissait très acérée, aussi acérée que leurs ailes.

A genoux sur mon lit, j'épelais pour eux tous les noms qu'ils ne devaient pas écrire. J'étais sûre que moi, ils allaient m'écouter, d'abord parce que mon père s'appelait Gabriel, ensuite parce que, derrière l'icône, il y avait mon nom et que ce n'était sûrement pas pour rien. Donc, assise, j'écrivais tous les noms de ceux que j'aimais et les dictais un à un aux Archanges, à voix haute. En dernier, j'avais mis Braque, notre chien.

— Vous avez compris? Tous ces noms-là, jamais vous ne les écrirez, jamais?

Je devenais agressive, je leur donnais des ordres, je me sentais plus forte qu'Eux et je me retournais pour Les regarder : la lumière se perdait dans le fond noir de l'icône, mes saints n'étaient plus là. Je me levai sur la pointe des pieds, piétinant l'oreiller, et collai mon nez à la vitre de l'iconostase. Non, les Anges n'y étaient plus.

Qui va protéger ceux que j'aime à présent? Pourtant, quand je Leur expliquai ce que j'attendais d'eux, avant de commencer à lire, je me souviens très bien que Leur épée me fit peur, mais je me forçai à le Leur cacher et ma voix ne tremblait pas du tout, mais du tout.

Ils reprirent leur place à l'aube, trop tard. Ce qui est écrit ne s'efface pas. Braque mourut dans l'année. Ils avaient dû partir avant la fin — sans entendre son nom — ou peut-être même qu'Eux, les Archanges, n'avaient pas à s'occuper des chiens? Je pleurai beaucoup mon Braque. C'était un grand chien, café, avec des yeux marron, très clairs et un regard d'une bonté que je n'ai jamais rencontrée dans les regards des hommes. Si, pourtant, une fois. C'était un musicien ambulant. Quand il en avait assez de la flûte, il la posait délicatement sur ses genoux comme une enfant choyée, puis il prenait son luth et ce luth ramenait sur le trottoir gris les temps jadis où les femmes marchaient lentement sur de hauts escarpins dorés et portaient de lourds cheveux tressés de vraies perles. Pendant les grands froids, les gens passaient vite devant lui et devaient faire un effort pour sortir une pièce de leur poche. Lui, les regardait d'un regard plein de cette même bonté sereine. Il ne cherchait pas à les retenir, tout ce qu'il faisait, c'était d'ajouter sa voix au chant du luth et les gens se décidaient alors à s'approcher — même s'il faisait très froid — pour écouter sa musique, une musique qui venait du fond des siècles, ingénûment.

« Dans le mitan du lit la rivière est profonde
Tous les chevaux du roi pourraient y boire ensemble. »

J'avais honte de rester devant lui, à l'écouter jusqu'au bout. Comme si je lui volais quelque chose. Et quand je m'aperçus qu'il était aveugle, toute la bonté de ses yeux peupla ses chansons

de soleils. Et je lui souriais comme je souriais à Braque quand il ne voulait pas s'écarter du feu et qu'il me regardait, remuant sa queue au rythme las d'un éventail, dans la main d'une jeune femme, exténuée par la danse.

Pauvre Braque! Depuis lors j'ai toujours écrit mon nom en dernier. Comme çà, si les Saints sont pressés de partir, il n'y aura que le mien qu'Ils n'entendront pas. Je ne sais combien d'années cela a duré mais pas une seule fois, je n'ai oublié de le faire... La maison sentait la cire, la naphtaline des tapis qu'on sortait et qu'on étendait pour la fête et les chrysanthèmes. Au salon, tous les vases s'emplissaient de chrysanthèmes. Mes préférés, c'était ceux, couleur de cannelle, qui tournaient leur face vers le plafond comme de petits soleils renfrognés. Ma mère essayait sa robe longue et mettait, devant la glace, des boucles d'oreilles qui lui descendaient jusqu'au creux du cou, et la chatouillaient. C'est pour cela qu'elle riait sans arrêt, le jour des Archanges. Moi, pendant qu'elle se préparait, je m'asseyais, bouche bée devant sa beauté. Etrangement longues et blanches, ses mains surgissaient de ses manches noires, jouant dans ses cheveux à un jeu que je ne pouvais comprendre, comme des oiseaux qui se pourchassaient et se cachaient sans cesse au cœur de ses longs cheveux noirs. Après quoi, on n'arrêtait plus de sonner à la porte. Je ne bougeais pas ; c'étaient les cadeaux qui arrivaient, ces cadeaux stupides que se font toujours entre eux les adultes : tartes, friandises, fleurs parfois. Tout le monde était affairé et pendant ce temps je pouvais tranquillement écrire ma liste, en secret.

En premier, j'écrivais toujours le nom de mon père et je le prononçais très fort, très haut, ce nom, car s'ils venaient à ne pas bien le comprendre...

Mon père fut le premier à disparaître. Depuis je n'ai plus écrit un seul nom, mais il demeurait en moi une peur atroce : si par hasard, Ils avaient inscrit les noms dictés, au lieu de les effacer?

Responsabilité. Toujours responsable devant ceux qu'on aime.

J'ai dit : je ne sais pas, je ne dois plus aimer. Responsable aussi de ma solitude. Responsable de la longue robe noire de ma mère et du sifflement du bateau qui part.

Je me glisse parmi les autres pour ravir à leur haleine un peu de chaleur. Tous ces autres dont je n'ai pas écrit les noms. Indigne aussi de leur amour.

Et ce qui doit arriver arrivera.

Qu'est-ce que je cherche ici? Je ne suis ni passage ni obstacle.

Qu'est-ce que j'y cherche?

Nous tous, qu'est-ce que nous cherchons, les uns auprès des autres?

TATIANA GRITSIS-MILLIEX.

(Traduit du grec par Jacques LACARRIÈRE).

Une affaire de zéros

AU-DESSUS de l'étalage, pendait une magnifique grappe : des fruits jaunes et longs avec une étiquette : *Bananes, 2 lires pièce.* Car on avait éprouvé le besoin d'en préciser le nom, pour ceux qui n'en avaient jamais mangé. Lui était du nombre : jamais il n'avait mangé de bananes. C'est une chose chère. Mais, ce jour-là, il ne regardait pas au prix, puisqu'il n'avait pas d'argent. Or, voici que tout un régime s'offrait à portée de sa main. Et cette tentation doublait la torture de son estomac. A l'intérieur de la boutique, la marchande, juchée sur un escabeau, était occupée à empiler des boîtes de conserves. Le moment était donc propice. Cependant, malgré l'appel des bananes, il jugea plus prudent de penser à autre chose. Par exemple aux pêches, roses, fendues, rebondies comme des fesses de nourrisson, et beaucoup plus faciles à saisir et à emporter que l'énorme paquet.

— Tu as faim, n'est-ce pas ?

Une grosse voix avait parlé dans son dos. Il leva les yeux, vit sans se retourner, reflétée dans la vitrine du magasin, une silhouette noire, et il s'enfuit à toutes jambes.

— Arrête ! Petit cornichon, pourquoi te sauves-tu ?

L'homme le poursuivait. Il entendait derrière lui ses souliers ferrés marteler le trottoir. Assurément, c'était un flic qui avait compris ses intentions coupables. Ou qui l'avait reconnu, simplement. Ces gens-là ont plus de flair que les chiens. Si on le rattrapait, il était foutu.

Il fonçait donc, tête baissée. Or, il y avait par là, devant une porte, une saloperie de poubelle. Avant de comprendre ce qui lui arrivait, il trébuchait, dégringolait au milieu des ordures éparpillées et recevait sur l'échine le policier, dont la main imperturbable lui happait le poignet. Alors, l'enfant attira vers sa bouche cette grosse patte qui le retenait prisonnier et mordit dedans de toute sa force, de toute sa fureur, de toute sa faim contenue. Puis il retira la tête dans les épaules pour encaisser la tempête de gifles et de coups de poing qui devait logiquement suivre.

En fait, le flic ne cria même pas, et se contenta de le repousser en constatant avec une espèce d'admiration :

— Ben mon gars... tu mords bien !

L'autre releva la tête et vit avec stupeur qu'il avait devant

lui un curé. Celui-ci avait perdu son chapeau dans la course. Sa face belle et maigre reposait tout entière sur un large menton, pareil à un socle. Ses yeux paraissaient trop grands. Il souriait :

— Tu n'es pas enragé, non?

Ils étaient encore assis au milieu des cendres et autres cochonneries.

— Nous voilà propres! fit-il encore.

Sans lâcher son poignet, il se leva, puis ajouta :

— J'ai bien besoin de mes deux mains afin de secouer mes frusques. Veux-tu me promettre de ne pas te sauver encore ?

Le gosse haussa les épaules pour montrer qu'il comprenait bien qu'on le tenait, que toute fuite était inutile à présent.

— Promis?... Bon... Brosse-toi un peu, toi aussi.

Ils battirent leurs vêtements. Les passants les contemplaient avec stupéfaction. Quelqu'un rapporta le couvre-chef pelucheux :

— Votre chapeau, Monsieur l'abbé.

Lorsqu'ils eurent repris un aspect normal :

— Maintenant, le spectacle est terminé, conclut-il. Marche à côté de moi, tranquillement, comme un copain. Nous avons à causer. Quel âge as-tu?

— Douze ans.

— Comment t'appelles-tu?

— Tibère.

— Tibère? Fichtre! C'est un nom bien terrible, pour un si petit bonhomme. Ta mère te donne ce nom-là?

— Peuh! ma mère...

— Quoi peuh ma mère?

— J'ai pas de mère, pour ainsi dire.

— Qu'est-ce que ça signifie, pour ainsi dire?

— Elle m'a laissé tomber, quoi.

— Et ton père?

— J'en changeais tous les huit jours, de père. D'ailleurs, je m'en fous. Et puis vous, ça vous regarde pas.

— Tu as raison, ça ne me regarde pas, approuva le prêtre sans se fâcher. Tu ne vas pas faire des confidences à un inconnu peut-être? Alors, il est juste que je me présente le premier. Je m'appelle Mafféo... Mafféo Tibaldi et, comme tu vois, je suis curé. Mais pas depuis longtemps, bien que j'aie trente et un ans. Seulement depuis ce matin. Aujourd'hui, j'ai dit ma première messe. C'est-à-dire que j'entre dans le métier, tu comprends? Avant, j'en pratiquais un autre. Pour moi, c'est donc un grand jour. J'ai rencontré le Seigneur, il m'a dit : « Mafféo Tibaldi, je te reconnais à présent pour mon prêtre. C'est-à-dire pour mon serviteur. Tâche de bien me servir. » Et moi, c'est toi que j'ai rencontré. Et qui sait? ça sera peut-être un grand jour pour toi aussi.

Ils marchèrent un moment en silence. L'enfant regardait la pointe de ses pieds. Puis, ils passèrent devant une autre boutique de *Produits alimentaires :* et Tibère de nouveau loucha vers l'étalage.

— Oh! pardon! s'écria don Mafféo. J'oubliais que tu avais faim.

Entre avec moi.

Il le poussa dans le magasin.

— Choisis ce qui te plaît.

Jamais le gosse n'avait vu de si près et à la fois tant de choses bonnes à manger. Il écarquillait des yeux effarés devant les chapelets de saucissons, les piles de fromages, les cageots pleins de fruitaille, les rayons chargés de bocaux, les vitrines protégeant les pâtisseries des mouches et des mains. Le curé se pencha et lui souffla à l'oreille :

— Entre nous, depuis quand n'as-tu plus mangé ?

— Depuis hier matin.

— Bon. Alors, je te conseille ce morceau de fromage et cette tablette de chocolat. Nous achèterons du pain dans une boulangerie.

Quand il eut tout ça entre les doigts, il n'en croyait ni ses yeux ni ses mains, et n'osait y toucher. Don Maffé dut l'encourager :

— Vas-y ! Tape dedans !

Alors, il se mit à engloutir. Il commença par le pain, le moins cher et le plus bourrant, afin de laisser à l'homme le temps de se raviser, si cela se trouvait, et de sauver les marchandises les plus précieuses. Il l'avala donc tout sec.

— Tu devrais le mélanger au reste.

— Je peux aussi ?

— Pardi !

Le fromage suivit. Quant au chocolat, il le mit dans sa poche.

— Eh bien ! Tu n'as plus faim ? Demain, il y en aura d'autre. Mange sans crainte.

— Et vous ?

— C'est bien de penser à moi. Mais je suis repu. J'ai mangé ce matin quelque chose d'extrêmement nourrissant, expliqua-t-il : la chair du Christ.

— Heu... L'hostie ?

— Oui. Tu connais ça ?

— Notre aumônier nous en donnait. Ça colle au palais. On dirait un timbre poste.

— Je t'apprendrai à l'aimer.

Quand tout eut disparu :

— Ça va mieux, à présent ?

L'enfant leva sa tête rase et bossuée comme l'échine d'un mouton maigre tondu de trop près par un maître avare ; il regarda cet homme sombre, comprit qu'il ne lui voulait pas de mal et essaya de sourire. Cela lui tirait drôlement la figure. On voyait qu'il ne savait pas.

— Bon. Alors, reprenons notre conversation. Où en étions-nous ?

Tibère ne savait pas, lui, où ils en étaient, et il ouvrit les mains en un geste d'ignorance.

— As-tu des nouvelles de ta mère ?

— Non. Pas depuis... depuis trois ans. Depuis qu'on m'a enfermé.

— Enfermé où?
— A la Correctionnelle.
— Ah! ah!
Il y avait là une touche délicate sur laquelle il convenait d'appuyer avec prudence. Don Mafféo regardait l'enfant qui marchait à côté de lui. Un visage gris, une croûte malpropre sous l'œil gauche, un cou long et fluet comme un cou de tortue, des épaules étriquées.
— Qu'est-ce que tu as là, sur la joue?
— Rien. Un marron que j'ai reçu.
— Qui te l'a donné?
— Me rappelle pas. J'en reçois si souvent!
Il posa sa main sur la boule râpeuse du crâne. L'autre ne rentra pas la tête, comme il aurait pu.
— Pauvre petit Tibère! murmura le prêtre. La Correctionnelle! J'imagine ce que ça peut être!
Il n'avait pas ôté sa main. Et ils cheminaient ainsi, côte à côte.
— Et tu... tu t'es échappé, n'est-ce pas, hier matin?... Tu t'es trouvé tout à coup devant une porte ouverte et tu as profité de l'occasion?
— Non. Je me suis caché dans la charrette aux eaux grasses, entre les bidons. Une fois dehors, j'ai sauté par terre et j'ai couru.
— Comme je te comprends!
Il caressa en rond le crâne du petit misérable. Puis, pour le faire rire, il ajouta :
— Dommage que tu aies les dents si pointues!
Il lui montra sa main, marquée de deux arcs noirs. L'enfant rougit ; ses lèvres se mirent à grelotter, comme s'il voulait dire quelque chose ; mais c'étaient des mots qu'on ne lui avait jamais appris, et il ne sut pas, comme il n'avait pas su sourire. Don Mafféo comprit tout de même, et fit avec indulgence :
— Oui... bien sûr... tu ne me connaissais pas. Tu me prenais pour... Pour qui diable me prenais-tu?
— Pour un flic.
A midi, ils déjeunèrent ensemble dans un restaurant. Au dessert vinrent les complications :
— Que vas-tu faire, maintenant?
L'autre ne savait rien de rien, sinon qu'il venait de terminer le meilleur repas de sa vie.
— Est-ce qu'il te plairait de rester avec moi?
— Avec vous... Tout le temps?
— Tout le temps que tu voudrais.
Il n'eut pas besoin de dire oui ; sa figure répondait assez.
— Seulement, ajouta le prêtre, il nous faut retourner à la Maison pour avertir le directeur et lui demander la permission. C'est plus poli.
— A la Maison?... Le directeur? bredouilla l'autre. Oh! non!... Oh! non!
Son visage exprimait soudain la plus vive terreur. Il pensait

que toutes ces bontés, ce n'était qu'une fourberie de grande personne pour le ramener sans résistance à son bagne.

— Je me suis évadé, ils me lâcheront plus de ma vie!... On me battra... on m'enfermera en cellule... Faut pas m'y reconduire, supplia-t-il. Faut pas m'y reconduire!...

Déjà, ses yeux affolés cherchaient autour de lui une issue ; il semblait prêt à bondir, à fuir de nouveau. L'homme lui prit la main, moitié pour le rassurer, moitié pour le retenir.

— N'as-tu plus confiance en moi?... Ne comprends-tu donc pas que, livré à toi-même, tu seras repris par la police, inévitablement, et ramené sans rémission à la Correctionnelle?... Moi, je ne t'abandonnerai pas ; personne ne trouvera étrange que tu te promènes à côté de moi, même avec ta tête pelée. Je te promets que nous ressortirons ensemble de la Maison. Me crois-tu ?

Mais Tibère n'avait pas encore l'air bien rassuré. Alors, don Maffébo tira de sa poche un petit livre relié de cuir noir, l'ouvrit et lui montra une image.

— Connais-tu celui-là? questionna-t-il.

— Heu... C'est Jésus-Christ, hein?... Notre aumônier nous en a parlé.

— Bon. Eh bien, regarde! Je pose ma main sur lui et je jure que je ferai ce que j'ai promis. Ça veut dire que je le prends pour témoin de mon serment, lui. Tu sais qu'il est Dieu, c'est-à-dire qu'il commande à tout ce qui existe et qu'il peut me réduire en cendres, si je ne tiens pas ma promesse. Me crois-tu, à présent?

***

M. Fossati, le directeur de la Maison Correctionnelle, était un petit homme coléreux qui, dans ses moments de fureur, agitait ses mains ouvertes au-dessus de lui, comme s'il eût joué des castagnettes.

— Ah! te voilà! éclata-t-il, dès qu'il vit entrer Tibère dans son bureau. Fils de chien! Misérable! Chenapan! Comment as-tu fait pour t'échapper, dis? Comment as-tu fait?... Petite saleté! Petite vermine que tu es!...

Don Maffébo répondit en attirant l'enfant contre lui et en posant la main sur son épaule, qu'il sentit toute secouée de tremblements. Ils attendirent que la bourrasque fût passée. Lorsqu'il vit qu'aucun des deux n'ouvrait la bouche, Fossati finit par s'arrêter de lui-même, impressionné par le silence de ce curé qui le dominait de toute la tête. Lorsque celui-ci put parler :

— En toutes choses, fit-il, le *comment* compte moins que le *pourquoi*, bien que d'ordinaire les hommes ne s'intéressent guère qu'au premier. Si cet enfant s'est évadé de la Maison Correctionnelle, cela signifie qu'il ne s'y trouvait pas bien, et qu'il recommencera à la première occasion.

— J'y mettrai bon ordre, ricana le directeur. Et puisque vous aimez les *pourquoi*, Révérend, savez-vous le *pourquoi* de son séjour ici? Pourquoi il a été enfermé dans une Maison Correctionnelle?... Il a tué son frère!

Tibère était devenu très pâle, mais son épaule avait cessé de trembler. Il fit un pas en avant et cria vers Fossati :

— Menteur !

— Quoi ! bondit l'autre, suffoquant de fureur. Tu oses... Scélérat !... Criminel !... Caïn !

Don Maffèo retint son protégé et dit d'une voix calme :

— Monsieur le Directeur, je dois comprendre que c'est là un de vos plus mauvais sujets, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez dit : le plus mauvais.

— Bien. Je vous fais donc une proposition qui vous débarrassera du soin de le corriger et du souci de le retenir : confiez-le moi.

Le petit homme s'était rassis et semblait intéressé.

— Que je vous le confie ?... Mais je n'en ai pas le droit, objecta-t-il cependant. Je suis responsable de ce gamin ; il vous faudrait une autorisation du ministère de la Justice.

— Je l'obtiendrai.

— Et que ferez-vous de ce vaurien ? De cette mauvaise herbe ?

— Je désire tenter une expérience.

— Quelle expérience ?

Le prêtre réfléchit un instant, comme s'il avait cherché le mot exact. Puis, il répondit :

— Celle de la fraternité.

Le directeur sourit d'un air narquois :

— Joli mot et jolie chose ! Essayez de vendre cette marchandise-là, puisque c'est votre métier. Mais je me demande si vous trouverez beaucoup d'acheteurs.

— Nous verrons bien. En attendant que la permission officielle me soit parvenue, m'autorisez-vous à garder Tibère près de moi ?

Fossati se gratta la tête, partagé entre sa crainte du règlement et son envie de se débarrasser de ce chiendent.

— Je n'ai pas le droit, je n'ai pas le droit, grommelait-il.

— Cet enfant est une sorte d'objet trouvé. Trouvé par moi. Je viens donc vous en faire la déclaration, comme il est régulier. Laissez-m'en la garde un an et un jour !

L'autre sembla amusé par la comparaison.

— Un an et un jour ?... C'est entendu, fit-il enfin. Et je ne crains point qu'on vienne nous le réclamer ! Sauf, naturellement, si la réponse du ministère est défavorable, vous pourrez donc le garder.

* * *

Ils étaient seuls dans le compartiment, et le dodelinement du train les berçait. Don Maffèo ouvrit les paupières, regarda du côté de son voisin de banquette, blotti dans l'encoignure, les yeux fermés. « Il dort », pensa-t-il.

Un moment après, il lorgna encore vers Tibère. Celui-ci n'avait point bougé et semblait toujours assoupi ; mais deux longues larmes silencieuses descendaient sur ses joues grises.

Le prêtre avança la main, prit celle du petit et la serra doucement, sans mot dire. Alors, l'autre tourna soudain vers lui sa face bouleversée.

— C'est pas vrai! C'est pas vrai! éclata-t-il.

— Quoi donc, mon enfant?

— Que j'aie tué mon frère. C'est un mensonge! Tout le monde le croit, mais c'est pas vrai. Il y a eu un accident. Le tram venait en sens inverse, et moi...

— Chut! Chut!... Ne parlons pas de ça. C'est du passé. Pour l'instant, ça n'a aucune importance. Repose-toi.

Tibère coucha cette nuit-là chez don Maffèo, dans un lit de fer étroit, craquant, gémissant, qui, au moindre de ses mouvements semblait donner l'alarme. Au milieu de la nuit, il se réveilla, se demandant où il se trouvait. Quelque part, dans l'ombre, s'égouttait le tic tac paisible d'une horloge. Puis il se rappela... sa fuite... sa capture par le curé au large menton... son voyage jusqu'à ce pays inconnu... Silencieusement, il se leva, s'avança vers la fenêtre grande ouverte. A travers les persiennes de bois, il entendait un étrange et mélodieux crépitement, entêté, interminable, qui semblait remplir seul la vastité de la nuit. Puis, il comprit que c'était l'orchestre des grenouilles. On devait se trouver dans un pays de rizières ou de marécages. Il entrouvrit les volets. Une ligne de lumière, au loin, traversait lentement l'obscurité : une auto roulant sur une route. La fenêtre était au rez-de-chaussée ; s'il avait voulu se sauver, il lui aurait suffi d'enjamber l'appui. Il revit les yeux immenses, les dents éclatantes, les cheveux vigoureux de don Maffèo. Il sentit encore la main du prêtre caresser en rond son crâne tondu. Alors, il regagna son lit.

***

Quelques semaines après, M. Fossati vit reparaître don Maffèo dans son bureau.

— Je l'ai! s'écria le prêtre triomphant, en brandissant une feuille de papier.

— Quoi donc?

— L'autorisation officielle.

Le directeur examina la pièce, puis demanda avec étonnement :

— Plusieurs?... Vous en voulez plusieurs?

— Naturellement! répondit l'autre en éclatant de rire. Le jeu de la fraternité, nécessairement, c'est un truc qui, comme les jeux de cartes, ne peut se pratiquer qu'à plusieurs. Qui dit fraternité, dit frères au pluriel.

— Mais... vous êtes déjà deux : vous et lui.

— Moi, je suis le théoricien. Le père, si vous voulez, pas le frère.

— Conclusion?

— Conclusion : je vous en demande deux autres.

— Ça alors !... Ça alors !... Ainsi vous êtes satisfait du premier?

— Très satisfait. Je lui ai confié aujourd'hui la garde de mon presbytère, honneur dont il est extrêmement fier. Et je suis

certain de trouver ce soir toutes choses en ordre, l'enfant et la maison.

Le directeur resta un moment pétrifié, les bras éloignés du corps, comme s'il allait sauter d'un plongeoir. Et il secouait la tête pour une dénégation obstinée : « Impossible ! Impossible ! Il me raconte des histoires ! » Don Mafféo sourit :

— C'est comme ça !

— Vous... vous les voulez tout de suite, ces deux autres gredins ?

— Je suis venu exprès pour eux.

— C'est bon, je vais vous servir. Ah ! vous désirez vendre de la fraternité ? Vous aurez là deux clients d'élite !

— C'est ce que je demande.

— L'un est une petite canaille qui a douze vols à son actif, dont deux à main armée. L'autre... voyons... ce sera un amateur d'incendie. Il a fait brûler une ferme et une vieille femme infirme avec. Est-ce que ça vous convient ?

— Je les accepte.

Tibère, Julot, Oreste. Douze, treize et quatorze ans. Ils étaient tout heureux de se trouver réunis, car ils se connaissaient déjà. Au début, ils avaient couché ensemble au presbytère, dans la même chambre. Mais un matin, don Mafféo leur parla :

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Vous allez avoir bientôt votre maison à vous.

— A nous ?

— Oui. J'ai loué une bicoque, à moitié en ruines, tout près d'ici. Rien donc de bien joli, rien de luxueux. Mais ensemble nous la réparerons : nous en ferons une véritable villa. Derrière, il y a un terrain où nous cultiverons des légumes. Nous pourrons peut-être tenir une chèvre. Ce sera une vie magnifique !

Ses pensionnaires trépignèrent d'enthousiasme. Et aussitôt, on se mit à la besogne. Les habitants du village virent avec stupéfaction leur curé et ses trois aides transporter des seaux de plâtre et de peinture, des échelles, des planches, des caisses à outils. Par-dessus sa soutane, don Mafféo avait revêtu une blouse blanche qui, d'abord, lui donna l'air d'un pharmacien, mais qui fut bientôt barbouillée de plus de couleurs que l'arc-en-ciel. A la place du chapeau de peluche, il coiffait un petit béret, ce qui était là-bas une chose absolument insolite. On commença à l'appeler « le curé au béret basque ».

Durant quatre semaines, il y eut joyeux tapage dans la bicoque. On ajouta des tuiles, on remplaça les carreaux, on badigeonna les murs et les plafonds, on décroûta, on peignit, on désinfecta. Après quoi, ce fut l'emménagement, l'installation, l'inauguration. Ce jour-là, don Mafféo Tibaldi accrocha fièrement au-dessus de la porte une espèce d'enseigne qu'il avait peinte lui-même sur un panneau de contre-plaqué :

Maison de la FRATERNITÉ
JÉSUS-CHRIST *propriétaire.*

Ce n'était pas complètement exact, car il avait payé toutes les fournitures de sa poche.

Très vite, il se rendit compte que l'argent ne vient que là où il y a beaucoup de bras.

— Nous ne sommes pas assez nombreux, les enfants! décida-t-il. Je vais vous chercher des compagnons.

Et M. Fossati, béant de stupeur, le vit un matin reparaître devant lui, souriant, son béret basque sous l'aisselle.

— Je viens vous débarrasser de trois autres gredins, annonça-t-il.

Et M. Fossati les lui donna. Toutefois, en le reconduisant à la porte, il lui dit, avec un petit ricanement :

— Je vous conseille, Révérend, d'acheter un revolver et de le mettre tout chargé sous votre oreiller, le soir, en vous couchant.

— Pour quoi faire?

— Pour vous défendre contre eux quand ils viendront vous assassiner.

Don Mafféo haussa les épaules et s'en alla. Sa carrure était large, ses pieds vastes. Ses chaussettes noires montraient aux talons un trou qui émergeait du soulier à chaque pas et semblait dire : « Coucou!... Coucou!... »

Ils étaient six à présent. Et lui, sept. Il n'avait point songé qu'en amenant de nouveaux bras, il amènerait aussi de nouvelles bouches. Alors, il vendit tous les meubles inutiles du presbytère. Certains n'étaient même pas à lui, mais il se dit : « Plus tard, quand nous serons à l'aise, je les remplacerai ». Il vendit également presque tous ses livres. Ceux où il avait étudié le droit, jadis, quand il se préparait à sa profession d'avocat. Tous les livres profanes : les romanciers, les tragiques, les philosophes, les poètes. Même son Dante et son Arioste. Il ne conserva qu'un seul article de luxe : son accordéon.

Le soir, quand ils avaient trimé ensemble à pleins bras sur la terre, quand ils avaient partagé ensemble leur pain, leur polenta, leurs pommes de terre, le tout arrosé de grands verres d'eau fraîche, ils allumaient un feu devant leur porte et se réunissaient autour ; don Mafféo empoignait son instrument, tous se mettaient à chanter et à danser comme des diables. Les gens des alentours venaient exprès pour voir ça, car ça valait le dérangement. Certains murmuraient :

— Ils sont tous saouls! Il les fait boire, ce curé!

Et ils étaient saouls en effet. Saouls de leur bonheur et de leur fraternité. Autour de leur maison, il n'y avait ni grilles, ni murailles ; et aucun des anciens encagés ne songeait à fuir. La voix gémissante de l'instrument montait parfois au milieu de la nuit, et un chant isolé l'accompagnait :

Seigneur, toi qui as fait la terre
pour qu'elle nourrisse les créatures humaines,
fais qu'elle nous rende demain
cent fois les grains que nous lui avons prêtés.

Seigneur, toi qui as fait notre cœur
pour qu'il batte, pour qu'il batte,
fais qu'il ne batte que d'amour
pour toi et tous tes autres fils, nos frères...

Cependant, l'argent des meubles et des livres ne dura guère. « C'est étrange, se dit don Mafféo, que nous n'arrivions pas à vivre du travail de nos bras et des produits de notre sol. Nous ne devons pas être encore assez nombreux. » Il avait fait naguère de savantes études économiques et il apportait à chaque problème des solutions qui lui étaient absolument propres.

Il retourna encore chez M. Fossati.

— Vous voyez, fit-il constater en arrivant. Ils ne m'ont pas assassiné !

— Patience !

Cette fois, il en emmena six d'un coup, et ils se trouvèrent ainsi soudainement douze. Et lui, treize.

— Douze, s'écria-t-il. Quel nombre magnifique ! Comme les heures du jour. Comme les mois de l'année. Comme les apôtres de Jésus-Christ. Comme les heures du jour, mes enfants, nous serons pleins de notre tâche ; joyeux à notre réveil ; joyeux dans notre travail ; joyeux au moment du repos ; et joyeux de notre fatigue. Nous les écouterons sonner, ces heures, au clocher du village, et nous chanterons avec elles des bénédictions au Seigneur ; et comme elles, nous serons pleins de Sa lumière. Comme les mois de l'année, nous nous serons indispensables les uns aux autres. Car si janvier oubliait de venir, il n'y aurait pas février. Chacun de nous aura son visage différent, mais tous ensemble, nous formerons une association indissoluble. Comme les apôtres de Jésus-Christ, vous serez chargés de répéter le message de fraternité que les Douze ont jadis répandu dans le monde, mais qui, depuis ce temps lointain, a été perdu ou bien oublié. Et ne croyez pas que je prétende, moi, m'identifier à leur Maître. Dieu m'en garde ! Moi, je ne compte pas ; moi, je ne suis rien. Vous seuls comptez. Vous êtes douze aujourd'hui, mais vous serez trente demain, cinquante, mille un jour. Alors, nous quitterons la Maison de la FRATERNITÉ, et nous construirons la Ville de la FRATERNITÉ. Puis le Département de la FRATERNITÉ. Et, pourquoi pas ? la Nation de la FRATERNITÉ.

Seulement, comme la fois précédente, don Mafféo n'avait pas songé qu'avec six paires de nouveaux bras, il amenait aussi six bouches nouvelles. Or, il n'avait plus grand-chose chez lui qui fût encore vendable. Plus rien que son accordéon. Alors, il se mit à loucher vers lui d'un drôle d'air. D'un air qui en disait long. D'un air qui en disait si long que, pour peu habitué qu'il fût à comprendre et à réfléchir, l'accordéon comprit, haussa les épaules et répondit :

— Et après ? Quand tu m'auras bazardé aussi, où cela te conduira-t-il ? Tu ferais mieux de chercher autre chose. D'autant plus que ce n'est pas tout que de nourrir : il faut aussi loger. La bicoque est manifestement trop petite pour douze. Donc, construis-

leur une autre demeure. Et puis, songe à l'avenir. Tu peux avoir encore besoin de moi.

Don Maffeo chercha et trouva.

***

Ce dimanche-là, ceux qui sortaient de la grand-messe aperçurent un rassemblement sur la place du village et se hâtèrent d'aller voir ce qui se passait. Les plus petits ne pouvaient qu'entendre ; mais les grands, et aussi les moyens en s'étirant le cou, pouvaient également voir. Et ce qu'ils voyaient était si extraordinaire qu'ils avaient peine à croire qu'ils ne rêvaient point.

Au milieu d'un cercle de badauds, assis sur une chaise sans dossier qui devait être un pliant, un curé jouait de l'accordéon. Un vrai curé — sauf qu'au lieu de chapeau il portait un béret. Près de lui se tenait debout un jeune gars intimidé de sentir fixés tous ces yeux sur lui. Et la foule, attirée par le concert, puis retenue par le spectacle, restait là, pétrifiée, se demandant ce que voulaient ces deux saltimbanques. Certains, qui avaient la tête plus froide, la hochaient d'un air connaisseur ou faisaient des grimaces expressives qui soulignaient le talent du musicien. Bientôt, le rassemblement fut si nombreux qu'il déborda sur les carrefours avoisinants, interrompant la circulation.

Tout à coup, le prêtre à l'accordéon se leva, fit glisser de son épaule la courroie de l'instrument, le posa sur la chaise pliante. Un moment, il resta debout devant tout ce monde, souriant, s'épongeant les mains et la figure de son mouchoir. Puis, il fit un grand geste des bras, pareil à ceux qui, dans le prétoire, annoncent une belle envolée d'éloquence, et commença sa plaidoirie :

— Citoyens et citoyennes de cette ville, bonjour!

La foule resta stupéfiée : c'était la première fois qu'elle entendait un curé appeler ses auditeurs « citoyens ».

— Vous vous demandez, continua l'autre, n'est-ce pas, ce que veulent ce grand curé et ce petit enfant? Je vais vous le dire. Prenez patience. Mais auparavant, répondez-moi franchement. Est-ce que vous connaissez l'histoire de l'œuf? Qui connaît l'histoire de l'œuf?

Les gens se regardaient avec ahurissement, comprenant de moins en moins.

— C'est bon, conclut-il. Je vois que personne ne connaît l'histoire de l'œuf. Alors, je vais vous la raconter. C'est un brave paysan comme vous, citoyens, qui s'en va vendre ses œufs au marché de la ville. Un client distingué s'approche et lui demande : « Combien vos œufs? — Vingt sous. — Vingt sous la douzaine? — Vingt sous pièce, Monsieur. — Quoi! Vingt sous pièce? Vous n'avez pas honte? Vous allez un peu fort, l'ami! — Excusez, Monsieur, répond le paysan. Est-ce que vous en feriez un, vous, d'œuf, pour vingt sous? »

Cette fois, l'auditoire éclata de rire. C'était aussi la première histoire de ce genre qu'il entendait raconter par un curé. Cependant, le prêtre à l'accordéon reprenait son discours :

— Et l'histoire du grillon et de la sauterelle, la connaissez-vous? Non? Alors, je vous la raconterai également. Mais écoutez d'abord autre chose que j'ai à vous dire. Je m'appelle don Maffèo Tibaldi et je viens de la plaine. Là-bas, j'ai recueilli douze orphelins qui étaient très malheureux dans une Maison Correctionnelle, et qui maintenant sont très heureux parce qu'ils connaissent la fraternité et la liberté. Nous avons acheté une vieille baraque ; nous l'avons réparée nous-mêmes et nous travaillons ensemble tant que nous pouvons. Seulement, mes frères, je dois leur donner à manger tous les jours, à ces enfants, et nous ne gagnons pas assez pour vivre. Et songez qu'il y a des centaines, des milliers d'autres orphelins comme les miens, qui sont très malheureux parce qu'ils ne connaissent pas la fraternité. Si nous avions beaucoup d'argent, nous pourrions agrandir notre foyer ; nous fonderions un village, une ville entière. Quel beau rêve, mes frères!... Alors, si vous approuvez cette idée, si vous êtes contents de ma petite musique et de mes petites histoires, vous serez généreux tout à l'heure pour les pensionnaires de notre Maison et pour leur pauvre curé, qui vous remercie de tout son cœur. Et maintenant, citoyens, je vous raconte l'histoire du grillon et de la sauterelle.

« La sauterelle et le grillon s'en allaient en pèlerinage à Jérusalem, afin de prier sur la tombe de Notre Seigneur. Comme les bêtes à deux jambes, ils voyageaient le jour et dormaient la nuit, où ils pouvaient. Ils se reposaient généralement fort mal et repartaient le matin encore fatigués. Une fois à mi-chemin, ils décidèrent de faire au moins un bon somme, et ils descendirent dans une auberge. Elle s'appelait précisément l'*Auberge des Pèlerins.* Ils demandèrent une chambre à deux lits.

« — Vous serez tranquilles, leur assura l'hôtesse. Chez nous, on n'entend pas de bruit. Et puis, au-dessus de la vôtre, c'est une chambre à une seule place.

« Ils allèrent se coucher parce que, depuis le temps qu'ils marchaient, les jambes leur entraient dans le ventre. Au moment où ils s'assoupissaient, boum ! un grand bruit dans le plafond.

« C'est le voisin du dessus, dit le grillon, qui quitte ses souliers. Attendons le second.

« — Boum!

« — Ça y est. Le voici déchaussé. Nous pouvons nous rendormir.

« — Boum!

« — Quoi! fit la sauterelle. Est-ce qu'ils seraient deux? On nous avait pourtant dit que c'était une chambre d'une seule place.

— Boum!

« — Ils sont déchaussés tous les deux. Nous voici enfin tranquilles.

« — Boum!

« — C'est un peu fort! s'écria le grillon. Va donc voir, amie, combien ils sont, là-haut?

« La sauterelle grimpe l'escalier. Pendant ce temps : boum!...

boum!... toutes les minutes, les chaussures continuaient à dégringoler. Et puis, voici la petite qui redescend, dans tous ses états :

« — Pauvres de nous! gémit-elle. Nous avons payé bien cher cette chambre, et nous ne pourrons fermer l'œil de la nuit. Sais-tu qui j'ai vu, par le trou de la serrure?... Un mille-pattes! »

Ainsi, don Mafféo Tibaldi s'en allait par la plaine et par la montagne, avec son béret et son accordéon. Il parlait tantôt en langue, tantôt en patois. Il appelait les gens « citoyens » pour leur raconter ses facéties, et « mes frères » pour recourir à leur générosité. Et, à la fin de la représentation, on n'hésitait pas à ouvrir son portefeuille, car il est juste de payer ceux qui vous amusent. Don Mafféo rentrait de ses tournées plein d'argent et d'enthousiasme, et annonçait à ses protégés :

— Réjouissez-vous, les gars! Nous allons pouvoir être quelques-uns de plus!

Le foyer de la fraternité croissait et multipliait. Le prêtre, qui était ambitieux, était allé chercher dans un vrai orphelinat, des moutards de cinq et même de quatre ans. Les plus grands s'occupaient d'eux, les faisaient manger, les mouchaient, les déculottaient quand il fallait. Car la fraternité se niche aussi dans les choses minuscules. Le soir, don Mafféo venait jouer pour eux de l'accordéon ; puis, ils récitaient ensemble leur prière à Dieu qui a fait tous les hommes frères en leur commandant de s'aimer ; à la mère de Dieu, eux qui n'avaient point de mère et qui, justement, se consolaient en La remerciant et en Lui demandant sa protection.

Les journaux s'étaient même intéressés à l'affaire et avaient ouvert des souscriptions ; don Mafféo reçut des dons importants. Si bien que les baraques finirent, en effet, par former un vrai village, comme il l'avait rêvé.

***

Des années passèrent. Don Mafféo n'était plus seul. Un autre curé était venu l'aider, le remplacer tandis que lui-même continuait ses tournées en compagnie de son accordéon. Les premiers recueillis finirent par devenir des hommes ; certains quittèrent le foyer de la fraternité et se marièrent ailleurs ; d'autres continuèrent à y vivre. Et ceux-ci étaient les plus précieux, car ils travaillaient dur, comme seuls peuvent le faire de vrais hommes, ne demandant pour salaire qu'un peu de nourriture et leur place dans la communauté.

Don Mafféo eut une autre ambition : celle de recueillir aussi des petites filles. Dans ses harangues de place publique, il ajouta donc un paragraphe :

— Je vous remercie, mes frères, de vous être montrés généreux pour mes petits abandonnés. Maintenant, j'ai encore un appel à vous lancer. Nous nous occupons chez nous d'une centaine d'orphelins, tous des garçons. Mais il y a également des

milliers de petites orphelines dans le pays ; et nous pourrions nous charger de quelques-unes si nous avions parmi nous des mères. Je veux dire seulement : des femmes. Des filles dévouées qui consentiraient à accepter nos enfants pour les leurs, à se consacrer entièrement à leur soin, à apporter l'amour féminin qui manque tant à ces pauvres petits qui ne l'ont, en général, jamais connu. Pensez-y, mes frères et mes sœurs. Si quelqu'une parmi vous est disposée à remplir cette tâche bénie, qu'elle vienne me trouver. Et maintenant, citoyens, je vous raconte l'histoire du chat qui n'aimait pas les souris....

Longtemps, son appel demeura sans réponse. Puis, il y eut Célestine.

Elle habitait la maison de son père, un riche fermier des Apennins. Il lui avait fait étudier la comptabilité parce qu'il possédait beaucoup de terres et beaucoup de maisons, et qu'il fallait savoir administrer le bien. Alors, elle passait ses journées à tracer de longues colonnes de chiffres sur les grands livres de sa famille : le blé... l'avoine... les moutons... les olives... les fermages... l'entretien... Mais ses yeux se levaient souvent, et elle pensait à toutes les choses qui ne se réduisent pas en chiffres.

Elle y pensait particulièrement depuis qu'elle avait vu et entendu le prêtre à l'accordéon. Et elle lui avait parlé, en apportant son offrande :

— Je sais, avait-elle dit, que je ne vous donne pas assez. La prière dit : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Mon pain, à moi, est assuré, et je pense à ceux qui l'attendent.

— Chez nous, dans la plaine, avait répondu don Maffèo, nous l'attendons avec confiance, et Dieu finit par nous l'envoyer. Parce que nous travaillons ensemble, les uns pour les autres, et que le travail est encore une prière.

— Le mien, travail, n'est pas une prière : il sert seulement à augmenter notre richesse...

Alors, avec son père, le riche fermier des Apennins, elle eut une explication. Elle lui apprit son intention d'aller se joindre à la communauté. Mais lui ne la comprenait pas, car il ne raisonnait pas de la même façon.

— Si tu veux des enfants, c'est simple : tu n'as qu'à accepter un mari, et moi j'aurai des petits-fils...Et la famille continuera, comme il est bon et juste.

— Ce n'est pas seulement les enfants, c'est aussi une vocation.

— Dans ce cas, si tu as une vocation, je ne te contrarierai point. Nous choisirons un couvent, appartenant à un ordre régulier. Mais dans cette affaire dont tu parles, je te vois mal : tu renonces à la famille sans te faire religieuse ; tu t'engages pour la vie sans prononcer des vœux véritables.

— Qu'importe si je continue à m'habiller à peu près comme par le passé, si je ne vis pas dans un couvent et si l'on ne me coupe pas les cheveux. L'Evangile peut aussi être suivi de cette manière.

— Attention, ma fille! C'est certainement un péché d'orgueil que de tenter des routes nouvelles!

— C'est une très vieille route, mon père, que je veux tenter : il s'agit de faire des travaux de ménagère et d'élever des enfants.

— Et tu comptes aussi donner tout ce que tu possèdes?... A qui? A quoi? Et avec quelles garanties pour ta vieillesse?

— Tu es chrétien, mon père, et tu demandes des garanties lorsque tu donnes!

— Non. Je n'en demande point lorsque je donne à mes enfants. Tu peux suivre mon exemple.

— C'est exactement ce que je compte faire. Moi aussi, j'aurai des enfants, même s'ils ne sont pas nés de mon ventre.

Célestine y mit tant de patience et d'entêtement qu'elle finit par convaincre son père. Elle fit don à l'œuvre de tous les biens qu'elle avait hérités de sa mère. Et elle fut enfin aussi pauvre que les enfants dont elle allait s'occuper.

Après elle, vinrent Irène, Blanche, Ginette, et combien d'autres!

***

En 1940, il y eut quelque chose à quoi personne ne s'attendait chez don Mafféo : la guerre. D'abord hors des frontières, puis dans le pays même. Elle passa sur toute l'Italie, d'une extrémité à l'autre, comme ces épouvantables fléaux dont parle l'Ecriture et qu'on ne pensait jamais voir de près. Au premier souffle du Monstre, l'œuvre qui se croyait indissoluble comme les mois de l'année fut dispersée. Les hommes furent mobilisés. Certains se firent partisans. On sut plus tard que sept d'entre eux avaient été pendus. Les enfants furent recueillis et sauvés par d'authentiques familles.

La paix fut longue à revenir. Enfin, eux qui n'avaient oublié ni le Village Fraternel, ni le prêtre à l'accordéon, se retrouvèrent peu à peu et se regroupèrent. Seulement, la guerre avait multiplié effroyablement le nombre des orphelins et des abandonnés. Il fallait voir grand, toujours plus grand.

La petite ville où don Mafféo était né avait été choisie pendant la guerre pour l'établissement d'un camp de concentration. Dans son enceinte barbelée, les sinistres baraquements alignaient leurs toits uniformes et noirs. Or, un matin de 1947, un groupe de jeunes gens sautèrent du camion qui les avait apportés, arrachèrent les fils de fer, ouvrirent une brèche dans la muraille, jetèrent bas les miradors. Ç'avait été le camp de la haine et de la douleur ; ils venaient en faire la Ville de la Fraternité.

Que de travail pour opérer cette transformation! Chacun s'improvisa maçon, charpentier, forgeron. Les lugubres chambrées furent divisées en appartements familiaux. D'autres serviraient d'ateliers. Et l'église! Et le four à pain! Et l'infirmerie! Et l'école!... Toutes choses avaient la même urgence.

La Cité comprenait maintenant des familles entières. Car en se mariant les filles refusaient de la quitter, et les garçons y ame-

naient leur femme. Bientôt, ils furent plus de douze cents. Don Mafféo et les deux autres prêtres qui l'aidaient se firent paysans et labourèrent.

Les enfants légitimes se mêlaient fraternellement aux enfants adoptés ; les mères soignaient les uns et les autres avec le même amour. Sans prédilection pour le plus sage, qu'on ne récompensait pas. De même qu'on ne punissait pas celui qui trompait la confiance, car il fallait lui donner le temps de se racheter.

On ne peut tout faire à la fois. Célestine n'a pas voulu qu'on renforçât les murs de la maison qu'elle habite ; si bien qu'elle est mal protégée des hivers glacés et des étés torrides. Le prêtre à l'accordéon l'a approuvée :

— Tu as raison, toi, une des premières. D'ailleurs, tu as vécu trente ans au milieu de toutes les aises. Tu peux donc souffrir un peu plus longtemps que les autres.

Enfin, tant d'amour, tant de générosité, tant de fraternité ont fini par réveiller le monde endormi. De tous côtés, les dons ont plu. L'espèce humaine s'est réjouie à ce spectacle et a pensé : « Je suis vraiment quelque chose d'extraordinaire, et je mérite bien cet univers que Dieu a créé exprès pour moi. » Un Père dominicain, au chef-lieu de la province, a prêché sous les voûtes immenses du Dôme, afin d'apprendre à sa riche clientèle le nom de don Mafféo Tibaldi. Et les grandes dames, les épouses des fabricants de tissus, de moteurs, de machines à écrire, de vermouth, de pâtes alimentaires, se sont émues ; et elles ont signé de gros chèques. Pour imiter celles qui habitent le quartier chic, les dames de moindre envergure ont donné également. C'est devenu une mode. Tout le monde a voulu figurer sur la liste des bienfaiteurs. Les journaux, les théâtres, les cinémas, les boîtes de nuit, les music-halls où les danseuses lèvent la jambe en cadence, se sont mêlés de la chose. Don Mafféo s'est mis à brasser les millions. Sur ces billets qui lui arrivent de partout, il ne fait pas le dégoûté. S'ils sont le fruit d'œuvres malpropres, ils se purifient entre ses doigts.

Et il les fallait, ces millions, car la Ville Fraternelle s'accroissait de plus en plus. Et ils ne suffisaient même pas à nourrir tant de gens, à construire tant de maisons, à faire tant de choses à la fois. Une succursale fonctionnait dans une autre région du pays. Mais lui avait confiance. Les ressources qui manquaient encore viendraient peu à peu.



La mode est une affaire essentiellement féminine, et elle ne présente d'intérêt que si elle change souvent. Aussi, cette mode-là changea-t-elle comme les autres. On commença à s'occuper beaucoup moins d'eux ; on laissa à don Mafféo le soin de se dépatouiller. Et il se dépatouillait de son mieux, persuadé qu'il était de la bonté des hommes. C'était quelqu'un qui voyait grand.

Lorsque l'argent des souscriptions et des dames de la grande

ville fut à peu près épuisé, il acheta à crédit sans scrupule les marchandises nécessaires, en attendant de nouvelles rentrées. Et les nouvelles rentrées ne manquèrent point : presque chaque semaine on leur amenait d'autres abandonnés ! Quoi ! à ceux-ci, pouvait-on dire : « Attendez à la porte ; laissez-nous le temps de réfléchir ; nos comptes ne cadrent pas » ?

Alors, don Maffeo se réjouit de n'avoir pas, naguère, vendu son accordéon ; de n'avoir pas tué la poule aux œufs d'or. Il le reprit, repartit en tournée. Mais cela ne procurait qu'une goutte d'eau pour étancher l'immense soif de la Cité. Tout ce monde à nourrir, loger, habiller, réchauffer !...

En face des besoins toujours impérieux, du crédit à obtenir, il n'hésitait plus. Il allait trouver ses fournisseurs et leur disait :

— Livrez-moi ceci et cela. Et laissez-moi trois mois de délai pour le règlement. D'ailleurs, soyez sans aucune inquiétude : je connais M. X... et Mme Y... ; au cas où je serais gêné pour remplir mes obligations, ils me prêteraient l'argent nécessaire.

Rassurés par ces noms importants, les fournisseurs exécutaient la commande.

* * *

De nouveau, don Maffeo pensa à s'adresser aux pauvres. C'est à-dire aux ouvriers des usines, aux employés, aux petites gens de partout. Et les pauvres donnèrent ce qu'ils purent. Mais c'était toujours insuffisant. Ils étaient à présent plus de deux mille ! Le prêtre achetait quand même ce qui manquait. Comment faire autrement ? Pouvez-vous réfléchir quand vos enfants ont froid et faim ? Aussi ne réfléchissait-il plus.

Quand il ne pouvait pas payer, il disait aux marchands :

— Tirez une traite sur mon compte, à quatre-vingt dix jours.

Ils tiraient une traite, la banque avançait l'argent ; mais, à échéance, don Maffeo ne pouvait payer.

— Tirez-en une seconde à deux mois. Je paierai les frais.

Et il ne payait point.

Ce mot : *payer,* était devenu une atroce obsession. Payer, payer, payer. La fraternité était à ce prix. La nuit, il rêvait de sarabandes de zéros, de mains de créanciers qui l'empoignaient à la gorge, qui emportaient le mobilier, qui déshabillaient ses orphelins.

Au bout d'un an de patience, certains fournisseurs menacèrent de déposer une plainte pour escroquerie s'ils ne recevaient pas un fort acompte dans un délai de huit jours. Modestes prétentions qui démontraient bien qu'eux aussi avaient l'esprit de charité. Alors, don Maffeo pensa : « C'est bon. Ils auront leur acompte. »

Et il envoya un chèque de vingt millions de lires. Vingt millions ! Cela faisait sept de ces maudits zéros. Et il n'eut aucune peine à les trouver. Il s'émerveilla que la pointe de son stylo les eût sécrétés si facilement. Cependant, quand cet alignement de petits ronds n'est garanti par aucun dépôt, ils sont comme les

grains de chapelet que ne garantit point la foi : le néant, l'inutilité. « D'ici huit jours, se disait-il, il faut que je trouve quelque part ces vingt millions. Mais où ? »

Il fit appel à la Hiérarchie. Mais la Hiérarchie ne peut encourager une affaire véreuse et se porter garante des chèques sans provision que peut tirer un prêtre égaré. Et même les eût-elle donnés, ces vingt millions, qu'ils n'auraient pas suffi : le passif de l'œuvre s'élevait alors à quatre-vingt-dix millions.

Un fait apparaissait clairement aux yeux enfin ouverts de don Mafféo Tibaldi : LA FRATERNITÉ N'EST PAS UNE ENTREPRISE RENTABLE.

Alors, les fournisseurs déposèrent leur plainte et déclarèrent en état de faillite la Cité Fraternelle.

***

Il y eut à cette époque un événement qui émut fort la famille de don Mafféo. Une nommée Blanche M..., l'une des soixante-dix femmes qui s'étaient solennellement engagées devant l'autel du Christ à renoncer au mariage, s'était par la suite repentie de sa promesse, du jour où elle avait fait la connaissance d'un certain Georges P... Les parents de celui-ci s'efforcèrent d'abord par tous les moyens de détourner leur fils d'une impossible union. Mais le jeune homme se montra entêté. Il venait chaque jour rôder aux portes de la Cité et demandait à tous des nouvelles de la fille. Elle-même n'avait plus la tête à ce qu'elle faisait. Elle s'enfermait dans sa chambre et passait ses jours à pleurer. Un matin, Georges P... vint trouver don Mafféo et menaça :

— Donnez-moi celle que j'aime, ou bien je l'enlève et je la compromets irrémédiablement.

— Elle ne m'appartient pas. Je ne peux te donner que ce que je possède.

— Vous n'avez pas le droit de la retenir contre sa volonté.

— Si c'est sa volonté de nous quitter et de se marier, il faut qu'elle soit relevée de son vœu. Adressez-vous à l'évêque.

En désespoir de cause et afin d'éviter un scandale plus grand, les parents du garçon décidèrent de tenter une démarche en huat lieu. C'est ainsi que, sollicité, l'évêque du proche chef-lieu demanda au Souverain Pontife de délier la jeune imprudente de son vœu et de l'autoriser à épouser Georges P...

Si bien qu'avant de comparaître devant le tribunal, le prêtre à l'accordéon eut tout de même la satisfaction de voir que la Hiérarchie pouvait intervenir, quand elle voulait, et arranger bien des choses.

***

Mafféo Tibaldi se tenait au banc des accusés, se demandant comment des intentions si honnêtes avaient pu l'amener là. Sa tête avait blanchi, son visage maigre s'était creusé encore. Le

procès avait lieu loin de la Cité Fraternelle, et aucun de ses protégés ne soupçonnait ce qui lui arrivait. On lui reprochait d'avoir caché l'insolvabilité de sa maison ; de s'être vanté faussement de la protection de personnes influentes ; d'avoir escroqué à deux entreprises de Bologne pour dix millions de marchandises ; d'avoir émis un chèque sans provision de vingt millions ; d'avoir pour soixante millions de traites en protêt.

Pauvre don Mafféo! A quoi lui avait servi cette science juridique qu'il avait laborieusement acquise dans sa jeunesse? Elle ne l'avait pas même mis en garde contre des erreurs que ne commettent point les plus maladroits des faussaires. Elle lui servit du moins à trouver de bons avocats, qui se souvenaient du temps où ils avaient été ses condisciples.

Grâce à eux, le tribunal s'aperçut que la Cité Fraternelle n'était pas une vulgaire entreprise commerciale, et qu'il fallait traiter la chose un peu différemment des affaires ordinaires. Il se laissa même convaincre qu'il n'y avait eu, dans les errements de don Mafféo, aucune manœuvre passible de poursuites judiciaires, pourvu toutefois que les plaignants fussent intégralement remboursés. Et pour atteindre ce résultat, un seul moyen s'offrait : dissoudre l'association et vendre meubles et immeubles, ce qui procurerait aisément les quatre-vingt-dix millions nécessaires.

Le prêtre au béret basque retourna au milieu des siens, libre et acquitté. Il avait cinquante-deux ans, mais il se sentait soudain beaucoup plus vieux. Sur ses épaules, pesaient toute la misère du monde, toute la solitude du monde, toute l'incompréhension du monde.

Par la fenêtre de sa chambre, il contempla les lumières de la Cité. Il entendit les rires, les chants de sa vaste famille, aussi gaie que les autres soirs, après la longue journée de travail. Car eux ne savaient pas. Demain, ils seraient chassés de leur maison ; les petits retourneraient à l'orphelinat, ou à la Correctionnelle. Les grands chercheraient ailleurs un logis et du travail. Et ceux qui ne trouveraient pas, que deviendraient-ils? Et lui, don Mafféo Tibaldi?... Lui, aucune importance. Lui, il n'était rien. Lui, il ne comptait pas. Il devait obéir aux ordres souverains de la Hiérarchie religieuse comme de la Hiérarchie civile.

Il se retourna. Il vit son petit lit de planches, qu'il avait fabriqué lui-même. Et à côté, sur une chaise, son vieil ami, l'accordéon. Alors, il s'approcha, tomba à genoux devant lui. Et c'était aussi devant le crucifix accroché au mur, au-dessus d'eux. Le Christ aussi était mort pour une affaire de zéros. Et tous les zéros des marchands, des banquiers, des patrons, des papes, des cardinaux, des présidents, des princes, des vendus et des achetés, formaient autour de la terre, non point un immense chapelet, mais un formidable filet sous lequel les hommes se débattent inutilement. Don Mafféo étreignit à pleins bras l'instrument de musique et, sur son épaule de cuir, pleura désespérément.

JEAN ANGLADE.

Maison à vendre

Il faudrait même se dépêcher. Bientôt ce ne seront plus que des ruines à vendre. L'approche de ce moment des ruines peut encore, à vrai dire, se dissimuler. Car c'est une maison dont l'écroulement surprendra tous ceux qui ne croient pas que les maisons meurent soudainement comme meurent les vieillards solides. Mais la résolution de renoncer à sa solidité s'est répandue en elle comme une idée noire. Le soleil qui la frappe est devenu un langage étranger auquel elle ne peut plus répondre par l'ouverture de ses persiennes. Et ses portes semblent respecter craintivement la loi qui enjoignit aux araignées l'ordre d'y venir apposer les scellés de leurs toiles.

Je ne me suis jamais aventuré sur sa terrasse et dans ce qui fut autrefois les allées du jardin que sur la pointe des pieds, en évitant de faire craquer les branches mortes et résonner sous mes pas la pierre du petit escalier. Il me semblait qu'il n'eût pas fallu remuer trop brusquement le silence, que ma présence dans le jardin n'eût pas été tolérée au-delà d'un certain degré de bruit. Le bruit même de la voix devait être évité. Mais ce n'était pas tout à fait le silence d'un objet inanimé. Et si je gravissais les marches de la terrasse c'était pour plaquer l'oreille contre la porte avec l'idée qu'il y avait peut-être encore quelque chose à écouter.

Elle n'a pas été habitée depuis bien des années. Et c'est déjà comme si elle n'avait jamais été habitée. Le temps et la végétation se sont chargés d'effacer toute trace d'une présence humaine. Un peu de mousse a poussé sur les bancs, des plantes se sont emparées des balustrades, ont conquis les endroits où l'on devait s'accouder pour regarder la mer par-delà la vallée. Jamais végétation ne m'a paru aussi malveillante à l'égard du passé. Elle semble ici le poursuivre d'une haine conquérante. Mais avec la haine, la liberté lui a enseigné le désordre et la pauvreté. En croissant démesurément, certaines plantes ont comme perdu la mémoire de leur forme, de cette forme qui leur fut assignée une fois pour toutes dans le règne végétal. Des arbres sont morts, tués par la force ou par la ruse de leurs semblables et leurs branches noires

ne sont pas agréables à voir sous le grand soleil d'été. Des roses chétives fleurissent gentiment comme pour essayer de faire à mauvais jeu bonne figure.

Par un petit escalier de pierre on parvient dans un jardin encore plus sauvage où l'on peut à peine avancer. Du moins, chaque fois que je commençais d'y pénétrer je me disais que l'épaisseur et l'enchevêtrement des broussailles ne me permettraient pas d'avancer, mais en vérité c'était plutôt l'envie d'avancer qui, tout d'un coup, me faisait défaut. Il y avait plusieurs jardins, plusieurs saisons de jardins mêlées les unes aux autres, comme il y a parfois deux ou trois âges différents sur un même visage de femme, et au travers d'un jardin frais et vert à satiété on voyait un jardin pourri qui s'opposait à l'autre avec une force inquiétante. Sur tout cela régnaient une lumière de fond de mer, un silence de jardin hanté. Et dès que j'étais parvenu au bas de l'escalier et que je m'arrêtais pour regarder, il me semblait que tout venait à l'instant même de s'empêcher de remuer pour me dissimuler le spectacle d'un conflit.

C'est au-delà de ce jardin que se trouvent les vestiges d'un verger. Puis tout se confond avec une végétation plus résolument farouche et le bois impénétrable avec lequel se creuse la vallée.

La nuit monte du fond de la vallée. Avant de parvenir jusqu'à la terrasse, elle remplit le bas-jardin où se dessèchent, encore droites sur leurs tiges, les vieilles digitales. On dirait que, chaque soir, la maison dont la veille n'est pas différente du sommeil fait semblant de s'endormir pour imiter sa jeune fatigue quotidienne de jadis. Mais ce n'est pas pour la maison à vendre que la nuit monte du fond de la vallée. Une autre nuit est prisonnière depuis longtemps de ses chambres, une nuit lourde et froide comme de la terre. Et chaque chambre est comme une bouche remplie de terre qu'elle ne peut ni avaler ni cracher. C'est dans la nuit des chambres closes que se dissolvent les ombres du passé. Ceux qui s'en vont le savent et si l'on a fermé les volets de la maison avant de la quitter c'est pour que les murs ne se souviennent pas de leur histoire.

En vain je cherchai dans le jardin quelque objet oublié — un vieux râteau, une jambe de poupée. Il n'y avait vraiment plus rien qui pût faire penser à un geste, orienter l'imagination vers la main d'un enfant ou d'un jardinier. Et je savais bien pourtant que cet objet que je cherchais avait été oublié, ou qu'on avait fait semblant de l'oublier afin que, cassé ou rouillé, mais chargé du pouvoir occulte des propriétaires, il demeure, lui seul, maître de la maison. Tout le mal vient peut-être de ce qu'un intrus, comme moi, l'a fait un jour disparaître.

JEAN SELZ.

Misagyne

JEUDI

— TAC, tac, tac... la cadence ! Tac, tac, tac... la distance !

« Vous entendez, Monsieur Hervé ? La distance ! Quand vous écoperez d'une ruade, à force de monter dans les jarrets de Misa, eh bien ! vous ne l'aurez pas volée.

Pivotant sur lui-même, traînant ses bottes dans la sciure du manège, Lhomme regardait les chevaux qui trottaient à main gauche. Se redresser, effacer les omoplates : un dos vertical, au fil à plomb, est signe de raideur chez le cavalier en selle ; mais à pied, une échine voûtée déplaît. Il faut, sans cesse, veiller à sa tenue, même devant trois élèves — une fille et deux garçons — même devant une tribune vide, dans un manège qui va tomber sous les coups de la Compagnie de Planification. Se tenir d'autant mieux qu'on va se trouver, d'un jour à l'autre, sans emploi, à cinquante-quatre ans ; d'autant mieux qu'on s'appelle Lhomme Francis.

— Tac, tac, tac... Quelles sont les allures naturelles, Mademoiselle, Messieurs ?... Le pas, le galop. Voyez les poulains au pâturage... Le trot est une allure artificielle, ce qui ne veut pas dire contre nature. Le trot peut être al-lon-gé, ou rac-cour-ci, ou ras-sem-blé ; il doit toujours être sou-te-nu. Comment ? Par l'impulsion. A l'aide — je dis bien : à l'aide, car c'est une aide comme les autres — à l'aide de notre assiette poussée en avant, au plus creux de la selle ; à l'aide de notre jambe vigilante, nous soutenons le trot — tac, tac, tac — nous lui donnons son impulsion ; et cette impulsion, nous la recueillons, nous la contrôlons... où et comment, Monsieur Hervé ?

Pas de réponse. Le profil de l'élève sautillait, inexpressif, le long de la paroi.

— Dans notre main, bravo ! Ce n'est pas moi qui vous le fais dire... Dans notre main, à la condition qu'elle soit basse et tranquille ; tranquille, mais pas fixe... Eh bien ! si notre assiette et notre jambe sont ce qu'elles doivent, quelle sensation avez-vous dans la main, Monsieur Hervé ? Vous ne savez pas ? Qui peut le dire à sa place ?

Le troisième et dernier cavalier, M. Pingouat, qui « pilait du poivre » sur Tromblon, le hongre à queue courte, répondit, entre deux hoquets :

— La sensation est celle d'un petit oiseau sur lequel les doigts se fermeraient sans le meurtrir et qu'ils sentiraient palpiter.

Il avait débité cela d'une voix qui muait, aigre et faible, laissant derrière elle comme une traînée douteuse. Les deux autres élèves s'esclaffèrent ; c'étaient Mlle Winter, sur Misa, et M. Hervé, sur Gourgandine.

Quand la « reprise » marchait au pas, Lhomme s'approchait des chevaux et les accompagnait à l'intérieur de la piste. La tradition veut que le cavalier ait les jambes arquées ; mais il y a aussi des cavaliers qui ont les jambes en X, comme il y a des chevaux panards, à côté des chevaux cagneux. Tel était Lhomme. Cette disgrâce ne l'empêchait pas de parcourir des kilomètres, chaque jour, en tournant dans le manège.

A Mlle Winter, il n'avait rien à dire. Il lui donnait Misa et la plaçait en tête. Un coup d'œil, de temps en temps, suffisait pour s'assurer de certains progrès, faciles à prévoir et agréables à noter.

Mlle Winter n'était pas une cavalière du jeudi : elle montait deux ou trois fois par semaine, et Misa portait aisément ses cinquante kilos. Cette anglo-arabe, à la robe alezan brûlé, qui lui aurait donné douze ans ? Tout semblait l'amuser encore, même au manège : les pigeons, par exemple, qui nichaient dans la toiture et venaient se poser sur la tribune. A l'extérieur, elle faisait des écarts en apercevant un tas de pommes de terre, une flaque d'eau et certaines fleurs de teinte vive, orchis ou ancolie. Sur le mail, lorsqu'elle entendait les flons flons de la musique foraine, elle reconnaissait les airs d'anciens quadrilles et marquait le pas.

Jamais Lhomme ne « distribuait » Misa au hasard ; il la réservait aux meilleurs élèves, leur parlait d'elle et rabâchait un peu :

— Quand je l'ai vue pour la première fois, avec sa raie de misère et sa queue de rat, j'ai dit au Président que c'étaient des signes qui ne trompent pas. La raie de misère n'est pas commune chez les alezans brûlés. Quant à la queue de rat, est-ce qu'elle a jamais déparé une anglo ? Avec cela, notez la crinière, aussi généreuse que fine. « Allez-y de confiance », j'ai dit au Président, « vous ne vous en mordrez pas les doigts... » Et tout cela, maintenant, pour qui, pour quoi ? Pour fermer boutique et vendre Misa dans le lot, en vrac, avec l'étrille et la pelle à crottin... Et encore : vendre à qui ? Je ne veux pas le savoir...

Mais Lhomme savait : après-demain, samedi, le fils du Quesnel, Amador, qui allait « faire la saison » au Touquet, viendrait prendre livraison de Misa. Elle aurait pu tomber plus mal, bien sûr. Ce petit morveux ne pesait pas soixante-cinq kilos et se tenait à peu près en selle. Mais, en évitant de prononcer le nom d'Amador du Quesnel, Lhomme, à sa manière, se retranchait contre l'arrêt du destin. La fermeture du manège était une imbécillité — si la Société avait voulu le maintenir et le renflouer, elle l'aurait pu — et la vente de Misa, un crime... Il n'était que de la voir en action, avec ce mouvement de l'épaule qui détermine la beauté des allures, depuis l'avant-bras jusqu'à la corne du sabot. Tout se tient, d'ailleurs, et il faut regarder plus haut que l'épaule : le garrot, si bien dégagé pour une jument ; la position de selle, où le cuir se place tout seul et adhère, avec une sangle ajustée ou lâche, peu importe ; l'encolure allongée, les ganaches fléchies, la bouche mobile.

Tandis qu'il marchait à la hauteur de Misa, le regard de Lhomme s'élevait parfois le long du *jodhpur* de Mlle Winter, vers la cuisse plate et le coude aigu, lové au creux de la taille. Plus haut encore, il discernait la pointe du sein, à travers le chemisier, l'épaule enfantine et le visage de brune pâlotte — vingt-deux ou vingt-six ans, comment savoir ?

Elle avait été cette petite fille qui, naguère, au pied de son lit, récitant l'oraison dominicale, terminait gravement sur ces mots : « Que Votre volonté soit faite au Cirque des cirques ». Personne ne priait avec elle ; mais ceux qui la guettaient par la porte entrouverte la laissaient dire, naturellement, et colportaient ses mots d'enfant. Jusqu'au jour où, l'entendant à son tour, l'une de ses cousines avait pouffé. Mariette s'était sentie moins blessée dans son amour-propre que troublée par cette source de poésie qui tarissait soudain, avec d'autres, au fur et à mesure que des mots s'expliquaient. Maintenant, elle était secrétaire de la direction au Prisunic. Une grande partie de son gain passait au manège et à l'achat de petits prix — étuis à cigarettes, cendriers, — qu'elle offrait à la Société pour ses concours.

Quand le manège fermerait, après-demain, Mariette Winter aurait encore son *job ;* mais lui, Lhomme, que deviendrait-il ? A force d'y penser, il faisait plusieurs tours en silence ; la réponse ne venait pas. Il avait une bonne dégaine, avec son feutre noir incliné sur un visage anguleux, son veston de *whipcord* marengo, sa culotte rouille ; malgré ses jambes panardes. Une bonne dégaine et, mieux que cela. Un jour, à la tribune, Mariette avait entendu ce que la baronne Treille disait au Président : « Il a quelque chose de britannique, votre bonhomme ; et pourtant, quand on le voit avec des Anglais, on pense tout de suite : c'est lui, le Français... L'auteur de ses jours lui a légué un air crâne, à peine canaille, qui fait passer sur sa balourdise. A notre époque, où triomphe l'inverti, c'est encore un spécimen de type à femmes. Il a du chic, l'œil triste, une belle voix caverneuse... »

Lhomme commanda un à-droite, arrêta la reprise et, après avoir fait aligner les trois chevaux, comme aux temps fastes, salua.

Mariette avait sa façon à elle de mettre pied à terre : elle lâchait les étriers, posait les rênes en avant du garrot et, penchant le buste en arrière, balançait la jambe droite, tendue, par-dessus l'encolure, sautait dans la sciure, où elle se recevait en souplesse, talons joints, genoux fléchis. Pour cela, elle n'avait pas besoin d'aide et nul ne le savait mieux que Lhomme. Mais c'était là, justement, que commençait le jeu. Il feignait de lui tendre la main et d'arriver quelques secondes trop tard pour l'aider. « Oh ! pardon », bafouillait-il ; et il se trouvait assez près d'elle pour la tenir contre lui, non pas embrassée, mais dressée, et sentir, sur sa poitrine, l'appui de ses seins d'enfant.

Tout cela ne durait guère. Mariette était adossée à Misa, qui les cachait à la vue des deux potaches. Et ce n'était pas sur Mariette que Lhomme portait la main, mais sur l'encolure de Misa, dont il saisissait la crinière. Mariette se trouvait là, comme par méprise, coincée mais consentante, entre Lhomme et Misa. Ses yeux se perdaient dans la haute charpente obscure qui soutenait encore le toit du manège.

Depuis quand la reprise finissait-elle ainsi ? Deux ou trois semaines, peut-être. Et pourtant, rien ne changeait d'une fois à l'autre, ni la feinte, ni ce jeu silencieux, inconcevable sans la présence de Misa et l'écran protecteur qu'elle tendait, sans l'odeur du cheval et des cuirs.

Le palefrenier emmena Gourgandine et Tromblon. M. Hervé et M. Pingouat prirent congé de leur maître. Mariette dessella la jument elle-même, puis, passant sa main dégantée sur son dos, s'assura qu'aucun bouton, aucune « pression » ne se dessinaient entre chair et robe.

Lhomme s'était rapproché :

— Demain, demain, bougonnait-il, que voulez-vous que je vous dise ? Encore si le Président me tenait au courant de ses intentions... Mais on ne me dit rien, à moi. Une supposition que son nouveau propriétaire vienne chercher Misa samedi matin et qu'il se tape encore, ce jour-là, quarante ou cinquante kilomètres à travers le terrain : alors, Misa doit rester demain à l'écurie...

— Et vous le saurez ?...

— Quand le Président passera. A quelle heure ? Si on vous le demande...

Lhomme prit son stick et sortit, évitant de regarder du côté où la Planification portait ses coups.

C'était une ville de l'Ouest, une ville dont le nom importe peu. Les poids lourds suivaient l'avenue du Maréchal-Leclerc jusqu'au Rond-point, où ils rejoignaient les voitures allant en « toutes directions ». Au delà s'étendaient la banlieue, puis la lande, que traversait le chemin de fer de Paris à Brest. Les saints de glace étaient passés. Aux aiguilles des pins les bouleaux mêlaient leurs panaches de feuilles vert tendre.

Lhomme mit près de dix minutes à remonter l'avenue, comme si la force lui manquait, de traîner, loin du manège, ses jambes de cavalier. Il entra au café « Le Notre-Dame » commanda son « pénard », et, l'ayant avalé d'un trait, sentit venir l'écœurement que, soir après soir, lui causaient le premier apéritif et la vue des *chips* verdâtres, éclairés au néon. Il observait ses mains, dont les veines saillaient. Au fond de sa botte, luttant contre une crampe, l'orteil, par le trou de la chaussette, palpait le cuir moite. Lhomme commanda un deuxième pénard, trouva un comprimé dans sa poche, le croqua, fit la grimace et avala encore la moitié d'un troisième verre. Puis il se dirigea vers la cabine du téléphone et demanda M. Vautrait-Descarmes, Président du Comité de la Société des Sports équestres, au Petit-Gibet. Le Président répondit lui-même : il viendrait au manège demain à dix heures et demie, pour contrôler l'inventaire du matériel et surveiller le départ de Gourgandine et Tromblon, qui seraient enwagonnés à partir de treize heures. Quant à Misa, c'était bien samedi que le petit Du Quesnel en prendrait livraison.

— Comment ?

— Avec un van.

— Ah bien ! Monsieur le Président...

Dans la rue Quincaillère, Lhomme fut pris d'un léger vertige, et, lorsqu'il pénétra dans la vespasienne, il se sentit emporté, comme par une porte-tambour qu'un farceur fait tourner trop vite.

Du jardin de l'Evêché tout proche, venait un parfum de seringa.

C'est encore l'Evêché qui offrit à ses pas incertains l'appui de sa bonne grille polie. Trois pénard, pour un type entraîné, qu'est-ce que cela représente ? Trois fois rien. Alors ?

Dans la chambre qu'il louait depuis vingt-deux ans, rue des Vannes, Lhomme se plaça au-dessus du tire-botte, engagea un talon dans l'encoche polie, se mit à tirer régulièrement, avec de petits mouvements de torsion de la plante du pied. Soudain, la résistance du cuir céda, le tire-botte glissa, Lhomme perdit l'équilibre et s'effondra sur le plancher. Sa tête, qui avait donné contre le lit, lui faisait mal. Tombé à la renverse, il contemplait, à son pied droit, libéré, la chaussette trouée, l'orteil qui remuait. Il manqua de courage pour retirer l'autre botte. Il se contenta d'enlever l'éperon, passa son imperméable et s'endormit, la tête lourde comme après une nuit de carnaval.

VENDREDI

Le lendemain matin, à l'ombre portée par l'écurie, il fit les cent pas à côté de M. Vautrait-Descarmes. L'ennui, avec le Président, c'est qu'il est verbeux : il fait des préambules, ouvre des parenthèses. La voix est nasale, le ton onctueux. Ses jambes paraissent d'autant plus cagneuses qu'il marche à côté de Lhomme, panard.

— Que disions-nous, mon ami ?... J'ai relu, de A à Z, les procès-verbaux de nos assemblées générales : figurez-vous que je n'y ai pas trouvé trace d'un souhait que vous auriez exprimé quant à votre personne, votre avenir... Vous vous rappelez les conditions dans lesquelles vous êtes entré, mon ami ? Il y avait alors un directeur en titre, le pauvre Chose, — son nom me reviendra. A sa mort, vous avez — dans une certaine mesure seulement, car vous ne teniez pas à être titularisé — vous avez fait fonction de directeur, tout en continuant à exercer celle de maître d'équitation. C'était, en somme, un arrangement à l'amiable...

— Je suis payé pour le savoir !

— Ne vous drapez pas, Lhomme. A quoi cela sert, de vous à moi ? Dites plutôt : à part le mois de traitement qui vous est dû et que je vous verserai tout à l'heure, que souhaitez-vous ?

— La lune, Monsieur le Président !

— Mais encore ?...

Lhomme hésita, jeta un regard sur le profil couperosé de M. Vautrait -Descarmes, puis risqua :

— La bride de Misa.

— La bride ?

— Une idée, comme ça... Mais si vous ne comprenez pas, mettons que je n'aie rien dit, Président. Cette bride appartient à la Société, je sais ; elle figure à l'inventaire.

— Vous ne craignez pas que, si nous livrons Misa sans cette bride, le petit Du Quesnel ne trouve pas d'embouchure satisfaisante ?

— Allons, prenez-moi par le sentiment, Président. Je ne vous demande rien.

Tout semblait dit : Lhomme n'avait rien demandé, formelle-

ment : dont acte. Le vétérinaire arriva en avance. Quand on voulut « trotter » Gourgandine, elle renâcla, comme toujours, arracha à la main du palefrenier son tête-à-queue habituel et revint, l'oreille basse, avec de petites ruades. Tromblon, nonchalant, buta, se rattrapa de justesse. Quant à Misa, elle hennissait dans sa stalle. Le vétérinaire repasserait demain, pour l'examiner en présence d'Amador Du Quesnel. Le Président se dérangerait pour être là : c'était la moindre des choses.

***

Cinq heures, enfin, sonnèrent à l'horloge du manège. Elle faisait partie, cette horloge, de la décoration en bois sculpté qui ornait les tribunes, et son timbre évoquait encore les pizzicati qui, jadis, rythmaient le quadrille du vendredi soir.

Lhomme amena Misa, qu'il avait sellée lui-même (son mois empoché, le palefrenier était introuvable). Mariette Winter trottinait derrière eux. Lorsqu'elle s'enleva en selle, le maître lui tint l'étrier, puis, prenant un peu de recul :

— Marchez au pas, dit-il ; et, dans ce premier temps, ne visez qu'une seule chose : donner son ampleur à chaque foulée, sans chercher ni l'élévation de l'encolure, ni la correction du placer. Il n'y a rien qui presse, prenons notre temps... Et, pour nous décontracter plus sûrement, lâchons les étriers, croisons-les à la base de l'encolure. Descendons la jambe, encore, sans la laisser tomber, afin de donner au mollet cette vigilance qui soutient l'allure... Sans remonter les épaules... Au contraire, laissez-les tomber, naturellement, et, ce faisant, grandissez-vous en selle, Mademoiselle, grandissez-vous !

Dans cette dernière leçon donnée à sa dernière élève — la meilleure, montant le dernier cheval, le meilleur aussi — on eût dit que Lhomme voulût reprendre à la base cet enseignement de l'équitation, exposé, depuis des siècles, dans des traités d'une langue parfois si belle, et clamé dans les manèges, au long des reprises, civiles ou militaires. Et c'était pour Mariette Winter que résonnait cette voix, pour la perfectionner encore, jusqu'au bout, dans l'art de monter à cheval.

Des miroirs inclinés reflétaient son image croissante, à mesure qu'elle approchait des angles.

— Qui a dit, reprenait Lhomme, qui a dit qu'à cheval, il faut, jour après jour, faire et refaire ses gammes ? En voilà une insanité ! Le cheval n'est pas un instrument mécanique, comme le piano, sur lequel on se fait les doigts. Le cheval est un être vivant, qui nous est com-plé-men-tai-re, n'est-ce pas ? Et c'est dans la communion — passez-moi l'expression — que vous réalisez avec lui pendant ces premiers tours de piste, c'est à l'allure élémentaire du pas que vous trouverez la confiance et l'influence qui vous permettront, ensuite, de demander un peu plus, et encore un peu plus, et plus encore, jusqu'au rassembler dans les trois allures, prélude à la haute école...

Tandis qu'il parlait ainsi, Mariette Winter jetait parfois un regard

du côté de Lhomme. Chassé du manège, que resterait-il de lui ? Ici, ce soir encore, toute son attention se concentrait sur sa dernière élève, ou, plus exactement, sur les effets qu'elle obtenait de Misa, à la recherche de buts si simples, si élémentaires, en effet, qu'on pouvait se demander s'ils n'étaient pas une mystification, tel le costume de l'Empereur dans le conte d'Andersen. C'est pourquoi Mariette jetait sur son maître un regard inquiet. Lorsqu'il se tenait immobile, il ressemblait à un épouvantail à moineaux, comme on en dressait autrefois dans certains vignobles, avec son chapeau chaviré et ses jambes panardes. Mais sa belle voix caverneuse était rassurante :

— Et maintenant, fit-il, rendez la main, flattez...

La petite main de Mariette descendit vers l'épaule ; cinq ou six claques amicales retentirent le long de la paroi. Mais voici que la lumière changeait, comme sous l'effet d'un éclair, dont la lueur, prolongée, envahirait le manège. Là-haut, dans le cadre de l'imposte au verre trouble, la cime d'un marronnier oscillait avec ses fleurs blanches ; et soudain, il y eut un craquement, un fracas de branches abattues. Misa dressa l'oreille, s'arrêta pile, fit tête-à-queue et s'enleva au grand trot.

Surprise sans étriers, pas trop désarçonnée cependant, Mariette s'efforçait de parer : mais, contre sa main énervée, Misa encensait et gagnait. Lhomme, vitupérant les démolisseurs, se précipita vers la porte, sortit et rentra, le visage en feu ; puis il se mit à hocher la tête. Ramenée sur la piste au pas, l'encolure haute, le flanc agité, Misa avançait vers la tâche claire, que la chute du marronnier faisait apparaître dans la sciure ; mais là, elle restait braquée sur ses jambes tremblantes. Mariette la maintenait de justesse, prévenant un nouvel écart. Ses mollets énervés pressaient le flanc de la jument, qu'elle n'osait attaquer à l'éperon. Misa piaffait sur place. Lhomme prophétisa :

— ... Mal, je vous dis, cela finira mal ! Comment voulez-vous inspirer le calme si vous l'avez perdu vous-même, dites : comment ?...

Triomphant et furieux à la fois, il prit Misa par la bride et l'amena au milieu du manège.

— Pied à terre, dit-il, à Mariette, sans la regarder.

Il s'enleva en selle ; puis, ajustant les rênes, s'engagea, au trot, sur une grande volte qu'il décrivit loin de la tache claire, dans la partie ombreuse du manège. Sa voix émettait un drôle d'appel — non plus le tac-tac-tac par lequel il soutenait la cadence des reprises — mais un ho-ho-ho si doux, si charnel qu'il semblait venir des entrailles de Misa. De temps en temps, les deux mains du cavalier, unies, s'élevaient le long de l'encolure en une double caresse qui, peu à peu, rendait à la jument sa confiance perdue. Il allongea le trot et changea de volte, suivant le tracé d'un large huit qui le porta dans l'autre partie du manège. Mariette n'eut que le temps de s'effacer devant Lhomme qui venait sur elle, la jambe impérieuse, le bassin soudé aux mouvements du cheval. Emue et ravie, elle ne le quittait pas des yeux : un centaure, voilà à quoi il ressemblait !

Enfin, il aborda la tache claire dans le sens contraire à celui où Misa l'avait aperçue : au lieu de s'arrêter, elle s'enleva comme un

jeune hunter débutant au talus ou à la rivière, et passa, hop, dans un bond généreux. Lhomme ne fut pas surpris ; au contraire, on eût dit qu'il attendait cette gaminerie et l'espérait. Il pencha le buste en avant, rendit la main, puis imposa son assiette, après avoir accordé à Misa, pour la détendre, trois foulées de galop bientôt parées. Puis, au trot cadencé, il visa de nouveau la tache claire et la franchit plusieurs fois, sans changer de cadence, dans un calme parfait.

L'horloge sonna la demie de cinq heures, les pigeons s'envolèrent, le vieux manège rentra dans le calme. Lhomme prit le trot rassemblé ; puis, faisant céder Misa à la jambe extérieure, il la plaça croupe en dedans, les ganaches fléchies à gauche, dans une position qui rappelait celle des premiers danseurs de tango.

Mariette suivait le travail de son maître, admirant sa patience et sa rigueur. Pivotant sur elle-même, afin de ne pas perdre une foulée du cheval ni un geste du cavalier, elle se laissa gagner par un léger vertige lorsque à l'allure du trot, le galop enchaîna son mouvement de balançoire, berceur. Mariette prenait garde, cependant, de ne pas gêner Lhomme qui, sans l'avertir, changeait de main. Misa fonçait sur elle et la frôlait, naseaux ouverts, jonchant la piste de larges pétales d'écume, blanche comme fleur de marronnier.

Depuis quelques années, Mariette Winter n'allait plus au dancing. Elle avait laissé tomber ses amis pour consacrer son temps libre au manège et aux rallies. Les sens éveillés, depuis longtemps, par les caresses des G.I's de l'ancienne base américaine, qui l'entraînaient dans les cabines de la plage, mais chaste depuis leur départ, elle se demandait soudain quelle délectation récompensait Lhomme — le centaure — dans ses mouvements si bien liés à ceux de Misa. Elle était jalouse, peut-être ; troublée, sûrement.

Lui, cependant, c'est à peine s'il prenait garde à cette fille pâle qui virait sur elle-même sans le quitter des yeux. Entre les rênes légèrement tendues, il sentait l'encolure de Misa, étrave et balancier, lisse et brillante d'un côté, et, de l'autre, ombragée par la crinière. Lorsque, exigeant toujours davantage, il obtenait des ganaches une flexion plus marquée, il apercevait l'orbite de Misa, sa paupière et ses cils, comme on voit ceux d'une femme couchée sur le ventre, en profil perdu.

Il avait, maintenant, ramené le galop à une cadence assez courte pour effectuer de petites voltes, qu'il détachait de la piste, rondes, légères, parfaites comme des bulles de savon. Ensuite, il passa au galop renversé ; puis il alterna : six foulées sur un pied, six foulées sur l'autre ; puis quatre, puis deux ; enfin, il changea au temps. L'encolure s'était encore élevée ; à l'extrémité du chanfrein, les naseaux s'épanouissaient comme des pavots.

Six heures, Lhomme rendit la main, caressa. Au moment de mettre pied à terre, il s'avisa que Mariette était encore là. Il s'éclaircit la voix, chercha ce qu'il pourrait bien dire :

— La leçon, hé ! c'est moi qui l'ai prise à votre place... Je vous revaudrai ça. Comment ? C'est une autre histoire.

— Ne vous tourmentez pas, fit-elle. Ce que j'ai appris en vous regardant...

— Voyez, fit-il en flattant Misa à l'épaule, pas un poil de mouillé.

Trouvez-m'en une autre qui, à douze ans, respire ainsi après le travail. On dirait d'un chevreau endormi...

Le regard de Mariette remonta vers les hanches et la taille de Lhomme, qui remuaient doucement, liées au dos de la jument, comme si les deux corps, animés d'une seule et même respiration, étaient devenus inséparables.

Qu'attendait-il ? On se rappelle que, les autres jours, il s'approchait de son élève, vivement, à l'instant où elle sautait à terre, se donnait l'air de la soutenir — trop tard — s'excusait, et, pendant quelques secondes, la pressait, d'une manière furtive et délicieuse, contre le flanc de Misa. Mais aujourd'hui, les rôles semblaient renversés : était-ce Mariette qui devait faire le premier geste ?

Elle mit pied à terre, saisit la main de son maître et l'entraîna. Misa, livrée à elle-même, les suivit pas à pas. Dans un coin du manège, sous le miroir incliné, là où la sciure accumulée forme une petite dune, Mariette s'assit comme font les filles dans l'herbe. Il se tenait devant elle, encore auréolé de la maîtrise et de la grâce qu'il avait montrées à cheval. Elle brûlait de le récompenser.

— Minute, dit-il en se retournant vers Misa.

Le temps de nouer les rênes de mors, croiser les étriers, dessangler.

— Venez, disait Mariette en lui tendant toujours la main, venez, (elle aurait voulu l'appeler « mon Centaure », mais elle craignait de l'étonner) venez, mon cher...

Il posa un genou près du corps mince, adossé à la dune de sciure. Mariette ne portait pas de soutien-gorge, et c'est vrai qu'elle avait des seins de fillette ; mais les bouts pointaient à travers le chemisier. La tête dressée, elle regardait ces mains de Lhomme, enfin dégantées, qui sentaient le poil de Misa, le cuir des gants et des rênes, ces mains qui se préparaient. « Elle l'aura bien voulu », se dit-il comme autrefois, avec ses conquêtes faciles. Mais qu'attendait-il encore ? Les paupières de Mariette s'ouvrirent sur des yeux étonnés. Il expliqua :

— Pas devant Misa...

— Quelle idée !

La jument n'avait pas bougé, et il était difficile de penser qu'elle les regardait.

— Seriez-vous *misagyne?* fit-elle en riant.

Il n'était pas sûr d'avoir compris. Il vit les yeux égayés, le nez que la malice fronçait.

— Vous ne pouvez pas comprendre...

— Parlez pour vous, mon cher ! Comprendre ?

Si, si, je peux... Bien que, personnellement, Misa ne me gêne guère...

— Elle m'intimide...

— Dans ce cas...

Mariette s'appuya sur son coude, gratta, du bout de l'ongle, un peu de sciure qu'elle avait dans le nombril, s'assit et referma son *jodhpur*, très vite, comme le lui permettait son ventre musclé.

— Attendez, fit-il, le temps de ramener Misa à sa stalle, de desseller...

— Mais encore ? Abreuver, fourrager... Non, croyez-moi, c'est un peu tard... Je vous l'ai dit : Misa ne me gênait pas, au contraire...

— Chacun son goût.

— C'est cela... Et maintenant, parlons sérieusement : de vous, de vos projets...

Il haussa les épaules. Dans cette vie, il n'y avait place, pour lui, qu'entre ces murs décrépis et les layons de la forêt... Là, il aurait bien duré autant que Misa. Dans un pays comme la France, où tout se crée et rien ne se perd, qui conserve au moins un échantillon de chaque type ou modèle, dont les grands magasins recèlent encore des étalages de bronzes d'art, il existait certainement un moyen de sauver le manège, pour permettre à Lhomme d'y débiter son boniment.

Cependant, Mariette s'était levée :

— Je verrai, dit-elle, ce qu'on peut faire pour vous, malgré vous...

Elle s'avança vers Misa, appuya à la crinière ses cheveux bruns. Une mèche cachait ses yeux humides, ses lèvres tendues. Elle se reprit aussitôt et revint vers son maître.

— Donnez-moi la main, voulez-vous ? Et disons-nous au revoir. Quand vous serez plus raisonnable, téléphonez-moi. C'est promis ?

Alors, silencieuse comme un fantôme, elle traversa le manège, et, sans se retourner, sortit.

Lhomme se tourna vers Misa :

— Viens, ma belle.

Il passa les rênes au creux de son bras. Ensemble, pour la dernière fois, ils traversèrent le manège. Dehors, au soleil couchant, il attacha la jument, ôta sa veste, enfila la blouse du palefrenier, et, saisissant la curette, se baissa vers les pieds de Misa. D'abord les antérieurs, qu'elle donna sans difficulté. Pour les postérieurs, ce fut une autre affaire. Lhomme dut s'y reprendre, menacer, convaincre. Misa se défendait. Ils trébuchèrent, tous les deux, comme des lutteurs enlacés. Alors, il s'arc-bouta sur ses jambes écartées, et, de toutes ses forces, l'épaule appuyée à la cuisse de la jument, il saisit le pied récalcitrant. A travers la blouse, il sentait la robe lisse et les muscles, bandés comme un ressort, prêts à la détente. A force de lutter, il s'était mis en nage ; mais ses mains, plongeant la brosse dans le seau, y trouvèrent une fraîcheur délicieuse. Malgré les bruits d'eau et cette sorte d'étreinte qui l'accrochait à l'arrière-main de la jument, il n'y avait rien d'équivoque, ni dans les mouvements, ni dans les pensées de Lhomme. Qu'est-ce que cela voulait dire, « misagyne » ?

Enfin, il conduisit Misa à l'abreuvoir. Un plant de glycine s'accrochait au mur de l'écurie. L'eau reflétait les fleurs mauves, le crépi avec ses lézardes, la corniche du toit, festonnant, le bleu profond et triste du ciel avant la nuit. Peu de mouches encore et pas un seul taon ; mais, sur l'eau, une libellule, que Misa flaira sans amitié. D'ailleurs, avant de boire, elle faisait toujours des manières. Elle se décida enfin, plongea la tête, tandis que ses paupières, doucement, battaient au rythme des lampées.

Penché à côté d'elle, Lhomme discernait le reflet de son visage échauffé, à côté de la tête de Misa. Qui peut se vanter d'avoir jamais rencontré le regard d'un cheval ? Des yeux qui voient tout, sans regarder personne.

Misa releva la tête, s'ébroua. Une petite pluie, tombant de sa bouche, frisa la surface de l'eau, comme fait, dans un bassin tranquille, l'égouttement de la mousse et du rocher.

— Assez, dit Lhomme, assez bu ! Et maintenant, on s'en va, tous les deux ; on s'en va... et on ne se quitte plus !

Il comprit soudain qu'il y songeait depuis longtemps, qu'il n'en avait jamais douté, que cela ne pouvait se passer autrement. Et il se mit à rire : le bon tour qu'il allait jouer, non seulement à M. Vautrait-Descarmes, mais au petit Du Quesnel, lorsqu'il viendrait chercher Misa avec son van ! Et, en pensant à cela, il se grisait d'invectives qu'il n'aurait pu prononcer à haute voix : « Toi, mon salaud, avec ta belle gueule à gifles, si tu t'imagines que tu vas acheter Misa, la payer — même rubis sur l'ongle — et l'emmener comme un veau... Pour quoi faire ? Piquer des galops dans les dunes du Touquet, prendre un *scotch* à la Potinière ? Mettre en selle les souris de la Pentecôte et du 14 juillet, les reines de beauté et autres miss Trou-les-Bains ? Compte là-dessus, mon salaud ! »

Il se représentait la tête de M. Vautrait-Descarmes lorsqu'il pénétrerait, demain matin, dans la stalle vide : « Où est Misa ? Et vous, Lhomme ? Répondez, mon ami, répondez ! Les meilleures plaisanteries... »

Lhomme passa dans la sellerie, examina, sous leur couche de poussière, sacoches, courroies, longes de licol, bandages, guêtres et genouillères, sans oublier les effets de pansage. Et, après avoir écarté les cuirs trop secs, il fit son choix. Cela pèserait quelque chose ? Moins qu'un paquetage d'ordonnance. Pour lui, il réserva une vieille sabretache d'état-major qu'il suspendit à la selle, y glissa un peu de linge, une paire de chaussettes, sans oublier l'imperméable, qu'il roula derrière le troussequin, comme un manteau de cavalerie.

Après la dernière station-service, il quitta la route nationale pour s'engager dans un chemin de terre. Il respirait l'odeur de l'herbe, des prêles, des boutons-d'or ; au passage d'un petit pont, il reconnut celle de la vase et de l'eau. De temps en temps, Lhomme passait ses doigts le long de l'encolure : elle conservait l'élévation et la flexion correctes dues au bon travail du jour. Il frôlait la crinière tiède, fine comme une pincée de cendre jetée dans la nuit.

Soudain, levant la tête, il ne vit plus d'étoiles et sut qu'il était entré sous bois. Un oiseau invisible prit son vol, lourd comme une pierre jetée à travers les branches. Suivant la trace claire d'un layon au sol encore plus égal et plus doux que la sciure du manège, il discerna, peu à peu, une forme qui ressemblait à celle d'un phare gracile, sans feux. Quand il parvint à sa hauteur, Lhomme, à la cassure des écriteaux, reconnut le Poteau de l'Escopette, au centre du carrefour d'Hanvilliers. Alentour, régnait la haute futaie. Il mit pied à terre, débrida, ôta la selle, déploya la couverture sur le dos de la jument. Elle se coucherait plus tard, si elle voulait, comme elle voudrait. Une chose encore : siffler doucement, avec patience, jusqu'à ce qu'un léger brouillard s'élevât du sol mouillé...

Quant à Lhomme, il s'avisa qu'il avait oublié son tire-botte. Eh bien, il s'en passerait ! Agenouillé sur le sol couvert de plantes, il roula son imperméable pour s'en faire un oreiller et s'étendit, si

près de Misa qu'elle aurait pu le piétiner ou l'écraser ; mais il savait qu'elle n'en ferait rien.

SAMEDI

Quand le jour apparut à la cime des hêtres, Lhomme se souleva, aperçut Misa sous la couverture grise qui lui donnait l'air d'un petit éléphant. Voyant qu'elle respirait paisiblement, il somnola encore un peu. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il faisait jour assez pour discerner les brindilles et les feuilles sèches qui s'accrochaient au poil de la couverture. Le sol était couvert de fleurs bleues, soutachées de vert : c'étaient les scilles innombrables sur lesquelles, sans le savoir, il s'était couché dans l'ombre. Aucun mouvement ne troublait la surface de ces étangs sans rides ni reflets.

Misa, soudain, se dressa sur ses jambes et s'ébroua.

— Bien dormi ? dit Lhomme en se levant à son tour. On va descendre au Ruz de Troesnes, pour abreuver et se débarbouiller. Ensuite, tu auras ton avoine et Lhomme cassera la croûte. Puis on reviendra ici, au poteau de l'Escopette, pour une petite reprise en main. Ensuite ? Eh bien ! on verra...

C'était la première fois qu'il adressait à Misa un si long discours et il en éprouva quelque gêne.

— Si on est d'accord, dit-il, tout ira bien, ma belle, *O kay ?*

Passant à son bras la longe du licol, il alluma une cigarette, et Misa le suivit, mettant ses pas dans les siens, dans le vallon où le sentier qui descendait en zigzag.

Il la laissa boire longuement, patauger et trébucher sur les pierres lisses, avant de la ramener au bord et de lui passer la musette. Puis, fixant un miroir entre deux branches, il se rasa, mieux que dans sa chambre, où l'on n'y voyait goutte. Sa main tremblait un peu, comme il arrive aux buveurs de pénard lorsqu'ils ont été privés, la veille, de leur dose habituelle ; mais il la dirigeait encore assez bien. Il mordit dans un sandwich que le beurre rance avait empêché de durcir, se coucha sur la berge, plongea son menton frais rasé et but au fil de l'eau.

Remonté au poteau de l'Escopette, il se mit en selle, et, fredonnant un air à trois temps, il passa bientôt au trot. Au lieu d'être, à cette heure, le pauvre type qui s'en allait du côté du manège, traînant la jambe dans l'avenue du Maréchal-Leclerc, il se trouvait au cœur de la forêt, les muscles réchauffés, débourrant une anglo-arabe bien pansée, bien fourragée. Ah, surtout, ne rien précipiter ! Plus tard, il pourrait, s'il voulait, quitter le cercle enchanté du carrefour et, montant en ligne droite, piquer vers la piste où la Société avait fait construire des obstacles. La liberté, ce n'est pas faire tout ce qu'on veut, mais savoir qu'on le peut faire à chaque instant.

Malgré la précaution qu'elle avait prise d'arrêter le moteur de son vélo et d'avancer sans bruit dans l'ombre du layon, Lhomme l'aperçut soudain, à quelques mètres, et s'irrita à l'idée qu'il n'était plus seul. Est-ce qu'on l'espionnait, maintenant ? Il fit un vague signe à Mariette, comme pour lui dire : « Vous voyez bien que je suis occupé » et, toujours trottant, passa et repassa devant elle. Enfin, sans la regarder, il lui cria :

— Commode, hein, le vélo-moteur, pour finir ses vieilles culottes de cheval !

— Allez, fit-elle en se rapprochant, moquez-vous de mon vélo, si vous êtes de mauvais poil. Passez votre humeur sur moi, tant que vous voudrez. Ensuite, j'aurai deux mots à vous dire...

Adossée au poteau de l'Escopette, elle remontait ses épaules d'enfant, enfonçait son chemisier dans la taille, serrée, de son *jodhpur.*

Lhomme s'arrêta, et, toujours sans la regarder :

— Comment avez-vous fait pour me repérer ?

— Ah, fit-elle avec un rire clair, voilà qui pique votre curiosité. Devinez !

— Je n'aime pas les devinettes...

— Je vous ai suivi à la trace...

— Sur le macadam de la route nationale ? Quelle blague !

— A ses crottins !

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Ceux de Misa, peut-on les confondre avec d'autres ?

On n'avait jamais le dernier mot avec elle. Mariette Winter caressa la jument à la base de l'encolure, appuya sa joue à la robe brillante. Et lui, retirant le gant de sa main qui tremblait à nouveau, il passa les doigts, d'abord dans la crinière de Misa, puis dans les cheveux de Mariette, caressant l'une après l'autre, l'une avec l'autre.

— Misagyne, dit-elle doucement.

Il comprenait mal : Misa... gêne ? Et pourtant, ces syllabes, dont le sens lui échappait, il était heureux d'en retrouver l'écho dans la voix de Mariette ; mais, comme il disait rarement ce qu'il voulait et, parfois, le contraire :

— Taisez-vous, fit-il, taisez-vous.

Pendant qu'il mettait pied à terre, elle glissa son bras dans les rênes. Misa, impatiente, frotta sa tête dans le dos de Mariette et la poussa en avant.

— Stop ! fit Lhomme, alerté. Où allez-vous ?

Elle s'arrêta au poteau, attacha la jument.

— Vous voilà rassuré, dit-elle. Et, maintenant, mon cher, voulez-vous qu'ensemble, nous tirions nos plans ?... Regardez ce carrefour. Supprimez, en pensée, le poteau de l'Escopette. Que reste-t-il ? Une piste circulaire... Cela ne vous dit rien ? Et voyez ce rayon de soleil oblique, qui tombe sur la piste : un projecteur, cela ne vous dit rien non plus ?

Alors, elle se mit à chantonner un air de musique foraine ; et, comme il ne semblait pas comprendre encore, elle se dressa sur la pointe des pieds, fit quelques pas dansants à droite, à gauche, en arrière ; posa une main sur son cœur, éleva l'autre et l'agita en saluant ; recula sous la houle d'applaudissements imaginaires, salua encore, puis, par le layon du Bien-Aller, mima une sortie triomphante.

Un peu de sang aux joues, elle revint vers Lhomme.

— Vous n'aimez pas les devinettes, je sais ; mais, cette fois-ci, vous avez compris... Soyez raisonnable, mon cher, pensez au numéro que nous pourrions présenter ensemble. Vous, en haute école ; et

moi, pourquoi pas ?... Quand j'aurai bien travaillé, sous votre direction. En attendant, nous pourrions faire un numéro combiné : je danserais autour de vous, en ballerine ou en cow-girl, ou bien en femme-cavale, et vous me jetteriez le lasso... A votre numéro classique, j'ajouterais la note de fantaisie. Vous me répondrez que Misa est vendue. Mais nous pourrions la racheter. J'ai un petit compte en banque, qui servirait à cela. Je suis libre, vous savez, un peu brûlée dans le pays, et je ne me cramponne pas à mon *job* actuel... Si notre numéro réussit, nous achèterons un second cheval et nous monterons un numéro à deux...

Le feutre incliné sur ses petits yeux tristes, Lhomme haussait les épaules.

— Equitation de cirque : très peu pour moi !

— Je vous suivrais de ville en ville. Je prendrais soin de vous, je ferais votre correspondance et votre tambouille, je traiterais avec les impresarios. Je vous déchargerais de tout ce que vous n'aimez pas, de tout ce que vous ne pouvez pas faire.

— En attendant le jour où vous me plaquerez !

— Pourquoi ?

— Pour le premier acrobate qui vous fera du *gringue*...

— Du ?...

— Excusez-moi.

— Idiot, fit-elle tendrement, en posant sa petite main sur la manche et en appuyant sa tête au creux de l'épaule de Lhomme. Idiot, qui ne voulez rien comprendre ! Montrez-moi donc votre main, que je lise dans ses lignes... Ecoutez, mon cher : dans la vie, les choses ne tournent pas très bien pour vous... quand vous êtes seul. Vous perdez sur plusieurs tableaux, à commencer par Misa, que vous avez déjà perdue... Mais au cirque, tout s'arrange : si vous me prenez avec elle, je vous porterai bonheur, et vous aurez quelque chance de la garder.

Mariette souleva la grande main de Lhomme et la plaça dans ses cheveux pour l'inviter à les caresser encore, comme il venait de le faire.

— Quand je m'attache à un être, dit-elle, j'ai besoin de l'admirer et, aussi, de sentir qu'il ne peut se passer de moi. Mais vous, si je ne vous vois plus en selle, est-ce que je vous admirerai encore ? Et si je ne peux pas vous servir... à quelque chose ?

— Vous savez : passé la cinquantaine, on n'a plus le goût de faire des projets... La vérité, c'est que vous voulez garder Misa... et Lhomme, par-dessus le marché, pour qu'il achève de vous mettre en selle, pour qu'il vous fasse débuter en haute-école...

— La vérité, c'est que vous préférez Misa !

— Chiche !

Alors, il la prit par la taille et l'entraîna dans les scilles bleues, où ses bottes avançaient avec un bruit de faux ; puis, s'arrêtant, saisit le poignet de Mariette et lui imprima une légère torsion.

— Vous me faites mal, dit-elle. Ce n'est pas la peine.

Elle se mit à genoux, écrasant les fleurs, se laissa tomber sur le flanc, allongea les jambes. Et lui, près d'elle, se coucha dans l'étang sans reflets, dont la fraîcheur visqueuse le pénétrait de toutes parts, jusqu'à ce que le corps mince accordât ses mouvements aux siens.

Mariette eut le temps d'admirer, autour d'elle, des milliers de tiges, les unes cassées, les autres penchées ou encore droites, avec les insectes qui vivaient à leur ombre ; puis, soulevant un peu la tête, le temps de voir, attachée au poteau, Misa, qui regardait on ne sait quoi. Et lui, comme autrefois avec les écuyères ou les filles, il se disait : « Elle l'aura bien voulu... » Après quelques instants, redressant une nuque raidie, il crut voir son plaisir achevé, compagnon fugace, mauvais compagnon, qui détalait sous bois.

Puis son regard battu retomba sur la peau du ventre qui se soulevait encore. Mariette écarta la grande main aux prévenances tardives. Elle savait la lassitude et l'irritation qui, dit-on, s'emparent, des hommes satisfaits. Irritée, elle avait le droit de l'être aussi — pas comme lui. Une idée malicieuse lui vint à l'esprit, avec l'écho des mots, qui, hier encore, résonnaient au manège : « La cadence »... Mais, pour se montrer à la fois taquine et tendre, il faut se mieux connaître. C'était trop tôt, ou trop tard. Elle prit la main de Lhomme et la ramena.

— Je n'ai pas dit non, fit-elle en fermant les yeux.

Un peu plus tard, il demanda :

— Vous n'êtes plus jalouse, maintenant ?

— Jalouse ? Cela dépend... On l'est de quelqu'un, ou de deux êtres à la fois, lorsqu'ils sont ensemble ou qu'on les imagine... On ne sait pas toujours de qui, mais on est quand même jaloux, essayez de comprendre...

Elle se redressa, leva sa petite tête, écarta une mèche :

— Voyez Misa : que pense-t-elle ? Que croyez-vous... Misagyne ?

Allait-elle, de nouveau, le provoquer ? Que risquait-elle à ce jeu ? Renversée dans les plantes, Lhomme la tenait à sa merci. Cette main dont, à l'instant, elle sollicitait encore la caresse, cette main dégantée était immense et tremblante : une main de criminel. Si près de lui, elle eut peur, soudain, de ne pas le reconnaître, peur d'avoir peur.

Elle s'assit, ramena ses cheveux et, cherchant à se rassurer au son de sa propre voix :

— Puisque vous ne voulez pas de mes projets, parlons un peu des vôtres, dit-elle. Qu'allez-vous faire ? Ecoutez-moi bien : c'est très sérieux, ce que je vous dis... Admettons qu'à l'heure où vous êtes sorti, cette nuit, personne ne vous ait vu — ou peu de gens... Et d'ailleurs, ils diront ce qu'ils voudront, peu importe !... Le petit Du Quesnel n'arrivera qu'à onze heures. Nous avons encore le temps. Confiez-moi Misa. Je rentrerai tout droit à l'écurie, parole d'honneur. Et vous, prenez mon vélomoteur. Rentrez de votre côté. Vous arriverez avant moi. Vous verrez le Président. Vous lui raconterez une histoire : quand vous êtes entré, ce matin, à l'écurie, vous avez trouvé la stalle de Misa vide ; vous êtes parti à sa recherche ; vous avez battu la forêt ; en vain. Et moi, au bout d'un moment, je m'amène avec Misa, comme une fleur... Qu'est-ce qui m'a pris ? une idée, un caprice, une fugue... Et vous m'engueulez, tous les trois — vous, le Président, le petit Du Quesnel — tant que vous voudrez ; vous me tirez les oreilles...

« Après ?... Eh bien ! on verra. Un maître d'équitation en chômage : voilà ce que vous serez, pendant quelque temps, ni plus ni moins — mais pas un cinglé, ni un voleur, vous m'entendez ? On fera paraître une offre d'emploi dans les journaux. En attendant, si c'est nécessaire, je vous avancerai un peu d'argent. Vous avez compris ? Allons, détachez Misa et tenez-moi l'étrier. Et puis, prenez mon vélo. Saurez-vous le mettre en marche ? Ce n'est pas sorcier : je vais vous montrer... »

Et déjà, elle se dirigeait vers le vélomoteur qui, appuyé au bord du carrefour, étincelait comme un accessoire de cirque.

A côté du poteau, Misa remuait doucement, chatouillée par les premières mouches de la journée ; sa queue se balançait, se tordait. Lhomme approchait. Misa dressa l'oreille.

On entendit la pétarade du vélomoteur et la voix de Mariette qui appelait. Il se dit : « Pas une seconde à perdre : elle est capable de sauter en croupe ». Alors, il prit son élan, bondit vers la jument, qui encensa gaiement, la détacha, s'enleva à la force des poignets, saisit les rênes et, piquant des deux, s'élança au galop. Des branches surgissaient du taillis, le giflaient au passage. Qu'importe, le sol était ferme et tendre ; les étriers, qu'il n'avait pas chaussés d'abord, se rangèrent à la pointe de sa botte. Il laissa Misa libre d'allonger l'encolure, de s'emballer vers d'autres carrefours où le soleil du matin perçait le cœur vert de la forêt.

Ce n'est pas la fatigue de Misa, ni celle de Lhomme, qui l'obligèrent à prendre le pas, mais l'arrêt des layons qui débouchaient, l'un sur des champs cultivés, l'autre sur une petite route, un autre, enfin, sur la piste cimentée, vestige d'un ancien aérodrome. Il s'arrêta pour s'orienter. La campagne s'étendait devant lui : des pommiers en ligne, avec leurs touffes de gui ; un tracteur abandonné et, à moins d'un kilomètre, un clocher de village. Le ciel était toujours clair, en dépit de quelques nuages qui s'amoncelaient au midi.

Lhomme rentra sous bois et suivit un sentier parallèle à la lisière. En caressant l'encolure de Misa, il s'aperçut qu'il avait perdu son gant, ce qui l'ennuya ; mais il nota avec plaisir que la jument n'avait pas transpiré, en dépit de ce long temps de galop. Sous la robe lustrée, le réseau des veines saillait comme de petites anguilles. S'il continuait ainsi en suivant la lisière, Lhomme couperait la nationale, la recouperait un peu plus loin, ferait le tour de la forêt. Mais ensuite ? Pour abreuver, fallait-il revenir au Ruz de Troesnes, qui se trouvait maintenant au diable ? Quant au village, était-ce prudent de s'y montrer avant la tombée de la nuit ? Au risque d'y laisser des fers, il approcha d'une mare aux bords fangeux. Après quelques manières, Misa baissa l'encolure et but. Lhomme rentra sous bois, mit pied à terre, remplit une musette, donna l'avoine. Il s'assit sur le sol dur, regretta la fraîcheur des scilles de la nuit ; mangea, à son tour, le pain qui lui restait, ouvrit une boîte de sardines, se coupa légèrement au pouce ; puis sa tête s'inclina et, bientôt, il s'endormit en chien de fusil.

Il commençait à rêver de Mariette, bondissant sur la piste du cirque, en tutu, le visage fardé de rose, avec un crâne sourire errant entre ses narines et ses paupières de gitane ; il rêvait, lorsqu'un

hennissement le tira de son sommeil. Très vite, le cirque s'estompa ; les projecteurs faiblirent ; le chapiteau vacilla ; la coupole de toile se déchira, s'effilocha, fondit comme brouillard en forêt ; la musique allègre finit en sourdine. Lhomme eut un regret poignant de manquer son entrée en piste : « Encore, maestro, encore... Donnez-moi cette chance ! Ma petite élève avait raison ; elle a vu les lignes de ma main : je n'ai pas de veine dans la vie, mais au cirque, dit-elle, tout s'arrange... »

Misa hennissait toujours. Lhomme se frotta les yeux et regarda autour de lui. Le soir tombait. Aux confins du ciel blanc et des plus hautes branches, un souffle, venu du sud, faisait chanter les feuilles. A leur chant, peu à peu, se mêlèrent d'autres bruits, des rumeurs confuses : moteurs en marche, coups de frein, voix. Lhomme évoqua les survivants d'un groupe de reconnaissance, pris de panique, qui étaient venus refluer, un soir de juin 40, sur son régiment installé à la lisière des bois de Mercœur.

Deux gendarmes surgirent : l'un, revolver en main, avait la figure terreuse ; l'autre, au contraire, le visage sanguin — tout comme les cavaliers, tremblants ou essoufflés, du groupe de reconnaissance.

— Foutez-moi le camp ! cria Lhomme ; et, pour se faire obéir, il se mit sur pied. Mais, gagné de vertige, il titubait sur ses jambes panardes. Le premier gendarme avançait avec son revolver. Alors, au prix d'un grand effort, le cœur en déroute, Lhomme parvint à se hisser en selle, s'engouffra dans le fourré, le traversa avec un grand bruit de branches fracassées, déboucha sur une route pavée, que barrait une jeep. Il y avait là des gens, coude à coude, qui ne voulaient pas s'écarter pour lui livrer passage : la souricière !

Foncer ? Mais, sous la fougère et l'ortie, le pavé était gras, glissant. La jument s'énerva, dérapa, s'effondra. Le cavalier roula, désarçonné ; sa nuque heurta le pavé ; une crampe lui cloua la tête au sol. Cependant, les gens refluaient autour de lui, craignant les ruades de Misa. Le gendarme avait rengainé son revolver. Il sortit un carnet et demanda :

— Votre nom ?

Lhomme ne répondait pas. Une femme excitée interpella le gendarme :

— Fichez-lui la paix, à la fin ! Vous ne voyez pas qu'il est blessé ? Qu'attendez-vous pour faire chercher une ambulance, un médecin ? A quoi qu'elle vous sert, dites, votre voiture-radio ?

Dans un nouvel effort, Misa essaya de se relever, retomba sur le flanc. La selle avait tourné.

— Dessanglez, cria Lhomme à la cantonade, dessellez ! Elle va se prendre dans les étrivières.

Mais personne ne bougeait. Est-ce qu'on avait, à ce point, perdu l'habitude du cheval dans le pays ? Parmi les badauds, Lhomme reconnaissait pourtant ses deux élèves, M. Hervé et M. Pingouat ; mais ils semblaient frappés de stupeur. Qui serait capable de desseller ? Où était le petit Du Quesnel ? Et Mariette ? Une idée, soudain, traversa l'esprit de Lhomme :

— Salope, bafouilla-t-il, elle se cache, elle n'ose pas se montrer ; salope, c'est elle qui m'a donné !

BERNARD BARBEY.

Le juriste et son gendre

JEFF MARREC voulait devenir avocat. C'était tout ce qu'il voulait, non seulement depuis longtemps, mais depuis toujours, depuis avant sa naissance, puisque ses parents, petits épiciers de Brest, n'avaient jamais eu affaire aux gens de loi, que lui-même n'avait pas vu un avocat en robe avant l'âge de quinze ans et que l'on n'eût pas trouvé dans toute son enfance un seul de ces chocs d'imagination qui expliquent les vocations passionnées. A la mort de sa mère, en 1944 (son père avait succombé trois ans plus tôt à une congestion pulmonaire contractée dans le petit matin glacé des Halles où le ravitaillement devenait de plus en plus difficile) il terminait sa licence en droit. L'héritage lui laissant assez d'argent pour obtenir son diplôme, il refusait de rien voir au-delà, en vertu de ce raisonnement qu'avoir un peu d'argent ou n'en avoir pas du tout serait ensuite une même chose pour lui. N'ayant pas le choix des moyens, il devait compter beaucoup sur son talent. Aussi ne négligeait-il aucune occasion de se prouver que la Nature en avait mis en lui un peu plus qu'il n'est normal, ou simplement habituel, chez un candidat au doctorat en droit. Par chance, il était grand, bien fait, quoique trop maigre alors pour sa taille, et même un peu efflanqué, avec un visage résolu, mais encore très délicat, presque féminin à de certains moments, une tignasse blond-roux et, dans le regard, le feu persistant de l'adolescence. Un de ses professeurs, Charles Arezzo, fut la victime de ce charme qu'il avait.

Arezzo se prit d'affection pour Jeff au point de vouloir lui servir et d'ami et de père. Il le conseilla. Il marcha plusieurs fois avec lui dans la rue. Il soigna la forme de ses cours plus qu'il ne l'avait fait depuis dix ans, espérant ses compliments, ou peut-être n'espérant rien, agissant ainsi spontanément, avec joie, générosité, entrain. Il l'invita à sa table, assez bonne table pour l'époque, par cette circonstance qu'il était père de six enfants et que le Ravitaillement accordait à six enfants réunis beaucoup plus qu'à six enfants séparés. Jeff vint déjeuner un dimanche, dîner un mercredi, dîner plusieurs soirs de suite, jusqu'à ce qu'enfin il découvrît qu'il était amoureux de la troisième fille Arezzo. Marie Arezzo

avait dix-huit ans. C'était une enfant ; c'est-à-dire une jeune fille d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, parlant peu, avec des yeux assez grands pour qu'y parût à son insu la même perpétuelle expression d'étonnement ravi. Elle avait la peau très blanche et les cheveux très noirs, très bouclés, bien plus courts que ne l'eût voulu la mode.

Arezzo consentit au mariage, à condition que Jeff renonçât à devenir avocat et préparât l'agrégation de droit. Il l'aiderait, le pousserait dans la carrière, le servirait en toutes choses. Une vie rêvée. Il était plus frémissant de joie que les fiancés.

Jeff et Marie vécurent d'abord chez les Arezzo, rue de Médicis, puis à Viroflay, dans l'immeuble de brique rouge qu'on aperçoit de la gare, où ils avaient obtenu, criant chance, joie, victoire, un studio-cuisine, inconscients, profondément inconscients l'un et l'autre de l'impossibilité de bonheur que représente cette triste et boueuse banlieue. Les soirs de printemps, ils montaient à travers bois jusqu'à Villacoublay. Ils regardaient s'envoler les avions. Ils se roulaient dans l'herbe courte.

***

Pendant les fiancailles, Arezzo profitait de la présence de Jeff pour organiser des discussions sur les problèmes constitutionnels débattus chaque jour à l'Assemblée, dont il se montrait extrêmement friand. Un mercredi sur deux, il réunissait rue de Médicis une dizaine d'étudiants, gloires ou simples espoirs, parmi lesquels Maud Jalanti, qui travaillait depuis plus de deux ans avec lui. Qu'elle fût belle ou non, cela se discutait. La plupart des femmes disaient en parlant de Maud : « Elle est très belle. » L'opinion de Jeff était qu'on pouvait fort bien vivre dix ans près d'elle sans découvrir sa beauté. Elle était lauréate de plusieurs Universités étrangères et avait remporté un concours de droit international organisé par l'O. N. U. Jeff ne se rappelait pas l'avoir jamais vue aux cours de la Faculté, mais, la première fois qu'il l'avait rencontrée chez les Arezzo, elle lui avait dit :

— Je me souviens parfaitement de vous, et c'est une chose que je ne m'explique pas, car je serais incapable de reconnaître un seul garçon de cette époque.

Elle portait de longues robes rouges très étroites. Une autre fois, elle s'était brusquement retournée vers Jeff : « Je sais à quoi ça tient. Vous devez représenter un type humain très pur. Je ne connais rien à toutes ces histoires de race, mais je parierais que vous êtes une vraie pièce de musée. » — « C'est exactement ça, avait répondu Jeff. Je viens de signer un contrat avec le musée de l'Homme. » Ce soir-là, la conversation s'était prolongée si tard qu'il avait dû raccompagner Maud dans la vieille Salmson

d'Arezzo. Avant de le quitter, elle lui avait demandé si ces discussions du mercredi ne l'ennuyaient pas prodigieusement.

— Si, si, avait dit Jeff. Elles m'agacent.

— A cause de toutes les occasions de briller que vous ménage sans cesse Arezzo ?

— Oui.

— Jeff, avait-elle murmuré, allez-vous réellement épouser cette petite cruche d'Arezzo ?

— Y voyez-vous un inconvénient ?

— Pas le moindre. Seulement, je dois vous dire quelque chose. Je ne sais si cela vous fera plaisir ou vous ennuiera, je ne sais même pas si cela ne vous laissera pas complètement indifférent. Je... C'est une chose qui arrive, n'est-ce pas ? Il fallait que je vous le dise. Je n'y peux rien.

— Je ne vous crois pas, avait dit Jeff.

— Vous ne croyez pas quoi ? Que je vous aime ou qu'il était devenu tout à fait indispensable que je vous le dise ?

Il avait refermé sa main sur son épaule : « Ni l'un, ni l'autre. »

Les semaines suivantes, Maud avait invoqué divers prétextes pour ne pas paraître rue de Médicis, de sorte que Jeff ne l'avait pas revue avant son mariage. Il ne l'avait même rencontrée que plusieurs mois après, tout à fait par hasard, dans la rue. Elle avait abandonné ses habituelles robes rouges pour un sweater lavande et une jupe de flanelle gris-anthracite. Ainsi, bien qu'elle portât maintenant de fines lunettes d'écaille blonde, elle paraissait plus jeune, très jeune, presque aussi jeune que Marie. Mais c'étaient les lunettes qui avaient stupidement rassuré Jeff, qui l'avaient soudain rendu très sûr de lui. Ce jour-là, ils étaient allés au cinéma, et elle n'avait pas regardé le film. Elle ne regardait pas Jeff non plus. Elle tenait sa main dans la sienne. Du moins croyait-il que c'était elle qui lui tenait la main. Une autre fois, ils avaient passé tout un après-midi de samedi dans un dancing des boulevards. Puis il l'avait emmenée dans un restaurant de marché noir. Au café, elle lui avait demandé : « Vous n'avez pas d'enfant, n'est-ce pas ? »

— Sept enfants, avait-il répondu, sept amours d'enfants en sept mois de mariage.

— Votre femme attend un enfant, ou non ?

— Non.

— Très bien, avait-elle dit. Et c'est maintenant que je commence à avoir peur. — Elle avait fermé les yeux. — Parce que l'embêtant, ce sont les enfants. N'est-ce pas, Jeff ? Regardez-moi. Parce que j'en suis encore et en serai probablement toujours au même point. Parce qu'il est inévitable que j'espère, du moment que votre femme n'a pas d'espérances, comme on dit, et c'est réellement aussi stupide que cela. Parce que vous viendrez chez moi ce soir, et ce sera réellement aussi simple, aussi plat, ou...

— Ou ?

— Ou j'en resterai à un âge de l'amour assez désagréable pour que les neuf dixièmes de l'humanité s'efforcent d'en sortir au plus tôt, quelque chose comme la puberté à perpétuité, un degré extrême de niaiserie et d'intransigeance devant la vie.

Jeff, lui, ne craignait pas qu'elle en restât là. Il ne croyait même pas que cet âge de l'amour existât, tel du moins qu'elle venait de le décrire. Trois semaines plus tard, elle partait pour l'Angleterre. Son séjour dans diverses Universités devait durer un an. Pour son premier week-end, elle était venue à Londres. Le dimanche soir, elle s'était enfermée dans sa chambre d'hôtel et avait tenté de s'empoisonner. On avait cherché une lettre, un début d'explication, sans rien trouver, que l'adresse de Jeff au fond de son sac.

Par chance, lorsque le télégramme était arrivé à Viroflay, Marie venait de partir pour Paris. Jeff avait sauté dans le train suivant et s'était rendu directement rue de Médicis. Arezzo avait jeté les bras au ciel :

— Ce glaçon de Jalanti ! Alors toutes, Jeff, toutes ?

— Je vous assure, avait dit Jeff, qu'il n'y a rien eu entre Maud Jalanti et moi.

— Et après ? Ça ne me regarde pas ! Admettons que je vous crois.

— J'espérais que je n'aurais pas besoin de vous le demander.

— Voyez comme il monte ! Je vous crois. Naturellement, gros nigaud ! Mais je ne suis pas un juge. Que vous ayez couché avec Jalanti, je le comprendrais très bien. J'ai toujours pensé qu'une femme ne pouvait vous voir sans tomber amoureuse de vous. J'aurais dû vous prévenir, entre hommes, mais ce n'est pas précisément le genre de choses qu'un beau-père peut dire à son gendre.

— Ne pensez-vous pas, avait demandé Jeff, qu'il faudrait téléphoner ?

Arezzo avait décroché le téléphone. Ses yeux riaient. Les nouvelles de Londres étaient assez rassurantes. On sauverait Maud. Elle avait avalé trop de gardénal.

— Non, avait dit Arezzo, parce qu'elle ignorait réellement les propriétés du poison, non par cette ignorance touchante des bonniches à leur premier chagrin d'amour, mais parce qu'elle avait délibéré de provoquer un scandale qui vous livrerait à elle en rendant votre divorce inévitable. Pourquoi votre seule adresse ? Ah ! Jeff, j'ai tout compris. Et même si les choses s'étaient présentées moins clairement, Dieu m'aurait donné la force de comprendre. Vous n'auriez pas divorcé, Jeff ; pas divorcé ! On m'a souvent dit des horreurs sur vous, mais, Jeff, mon cher Jeff... — Il eut un mouvement comme pour prendre les mains de son gendre — je veux que vous sachiez que, dans toutes ces histoires de femmes, vous n'aurez jamais plus fidèle allié que moi. Vous travaillez beaucoup, vous travaillez admirablement, je conçois

qu'il vous faille un peu de distraction. Mon Dieu, il me semble que les femmes, c'est aussi bien, et tout de même plus distingué que la pêche à la ligne.

— Je dois partir pour Londres, avait dit Jeff.

C'est Arezzo qui lui avait donné l'argent du voyage.

***

Deux ans durant, Jeff travailla onze heures par jour, moins pour lui que pour son beau-père, moins en vue de l'agrégation que pour complaire à ce goût forcené de l'étude juridique qu'il voyait en Arezzo. Puis, une nuit de mai il dit qu'il en avait assez ; qu'il serait avocat ; qu'il avait trouvé un Patron. Le pacte fut rompu. Au fond de son cœur, Marie approuvait Jeff. Mais, comme celui-ci passait maintenant toutes ses journées à Paris, elle commença de s'ennuyer dans le studio-cuisine. Il en naquit une dispute : leur seule dispute. Elle voulut passer quelques jours rue de Médicis. Cela lui détendrait les nerfs. Il ne s'y opposa pas. Par la suite il sut se convaincre qu'il n'avait pas poussé le jeu trop loin. Il avait très sagement fixé l'instant où ce jeu devait finir. Lorsqu'il téléphona rue de Mécidis, il savait ce qu'il allait dire à sa femme. Il avait préparé ses mots et s'il ne les prononça ni à ce moment, ni plus tard, c'est qu'il pouvait alors les juger tout à fait inutiles.

— Chérie, demanda-t-il, est-ce que trois jours ne suffisent pas ? Est-ce que tu ne commences pas à t'ennuyer ?

— Pas du tout. Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Rien. J'aurais été content d'apprendre que tu t'ennuyais un peu de moi.

— Bien sûr, Jeff. Naturellement, je m'ennuie un tout petit peu de toi. Mais c'est tellement agréable de se replonger dans sa famille.

— Je croyais que les bains prolongés ne te valaient rien. Que dirais-tu de la piscine du Pecq ?

— Je dirai que c'est une bonne idée. Parce que, chéri, j'aime *aussi* ce genre de bains.

Ils se retrouvèrent dans un petit bar de la rue Monsieur-le-Prince, où ils avaient passé les heures les plus délicieuses de leurs fiançailles, presque toutes les heures qu'elle volait à sa famille et au lycée, afin qu'il y eût entre eux quelque chose de plus que ne soupçonnaient les Arezzo, puis, quand on leur eut permis de se voir aussi longtemps qu'ils le désiraient, sans motif, par un vice qu'elle ne s'avouait pas, sans autre motif que le simple et violent plaisir de voler pour Jeff.

— Est-ce qu'ils savent ? demanda Jeff.

— Non.

— Ils seraient très surpris d'apprendre que tu es venue me rejoindre ?

— Je pense que oui. Un peu tout de même.

— Est-ce que tu leur as dit beaucoup de mal de moi ?

— Pas tellement, Jeff.

— Et eux ?

— Eux, c'est différent. Ils ont un autre point de vue. Tu dois comprendre, Jeff. Tu n'aimes pas l'idée que quelqu'un au monde puisse ne pas t'aimer. Tu aimes qu'on t'aime, c'est ça ?

— Je sais aussi aimer, non ?

— Naturellement, chéri. Mais ça n'a rien à voir.

— On dirait que ça te fait plaisir de les écouter me débiner depuis trois jours. Je suppose que tu les approuves en tout.

— Tu es bête ! Pas en tout. Seulement lorsqu'ils prétendent que tu as cette manie de vouloir séduire le monde entier.

« Voilà, pensa Jeff. Et, naturellement, je ne peux rien contre cette opinion qu'ils ont de moi. Non pas eux, mais lui. Lui seul. Charles Arezzo. Il y a eu un moment où il lui fut tout à fait impossible de se passer de moi. Il m'a donné sa fille, et l'on pourrait croire que tout vient de là. Mais, alors, il m'aurait donné n'importe quoi pour m'avoir près de lui. Il m'a donné sa fille sans presque y attacher d'importance, ne voyant dans ce mariage que le moyen de me lier par la promesse qu'il m'a extorquée de préparer l'agrégation de droit, quand il savait que tout ce que je voulais, c'était devenir avocat. En réalité, tout vient de cette promesse non tenue. Tout vient de ce fait absurde que, n'ayant jamais considéré les sentiments de sa fille, il veuille maintenant qu'elle soit bafouée, exactement comme il peut croire bafouée la monstrueuse prédilection qu'il avait pour moi. »

Plus tard, au Pecq, allongé dans le sable, Marie à demi couchée sur lui, il se demanda longtemps comment il parviendrait à lui faire comprendre tout cela. Il savait bien alors que Marie demeurerait vulnérable tant qu'elle ne pourrait attribuer les paroles de son père qu'à une sollicitude naturelle ; et il se rendait compte que tout serait toujours à recommencer s'il ne trouvait pas le courage de lui expliquer, à supposer qu'elle pût avoir, elle, non seulement le courage correspondant, et sans doute bien plus considérable; mais aussi l'intelligence — ce qu'il ne savait pas — d'admettre la vérité.

Il voulut se retourner pour la prendre dans ses bras. Alors seulement, au poids de sa tête sur sa poitrine, à sa respiration lente et profonde, il reconnut qu'elle s'était endormie contre lui. Il la souleva, la porta, toute chaude de soleil, dans l'eau froide. Elle criait et se débattait. Ils nagèrent loin du bord et s'étendirent sur le dos. « Cela m'ennuierait, dit Jeff, qu'ils te tournent contre moi. » Elle ferma les yeux, sans rien répondre, puis partit brusquement, si vite qu'il s'essouffla à la rejoindre. En sortant de l'eau,

elle lui prit la main et lui dit qu'il n'avait rien à craindre, que rien ne l'empêcherait de croire que son idée de lui était la bonne, même si tous les autres se trompaient sur son compte.

Ils rentrèrent tard à Paris. Jeff voulait emmener Marie dans un restaurant de marché noir où ils avaient dîné deux ou trois fois. Elle le pria d'être raisonnable : s'ils faisaient des folies au début du mois, jamais ils n'y arriveraient.

— Est-ce aussi par mesure d'économie, demanda Jeff, que tu as décidé de te faire nourrir par tes parents ?

— Non, ce n'est pas seulement une question d'argent. Je t'ai dit que je ne les avais pas prévenus.

— Oh ! ils comprendraient très bien. Avec le pouvoir de séduction qu'ils m'attribuent, ils comprendraient très bien que tu n'aies pas pu me résister.

— Est-ce que ça t'ennuie vraiment beaucoup ?

— Quoi ?

— Que je ne reste pas avec toi, ce soir ?

— Non. Je crois plutôt que ça m'arrange. Je voulais t'expliquer une chose assez pénible. Je m'étais mis en tête qu'il était absolument nécessaire que je te l'explique.

— Tu me l'expliqueras demain, Jeff. Il ne sera pas trop tard ?

— Non, dit-il. J'espère que non.

Il la reconduisit rue de Mécidis. Ils s'embrassèrent longuement sous le porche, comme au temps de leurs fiançailles. Elle lui demanda s'il ne pouvait lui expliquer maintenant cette chose pénible, et il répondit que non, à moins qu'elle ne lui expliquât cette autre chose qu'elle semblait trouver toute naturelle, concernant le jugement des Arezzo sur lui.

Jeff rentra directement à l'hôtel de la rue des Saints-Pères où il habitait depuis trois jours. Le lendemain matin, il donna congé pour sa chambre et, à peine arrivé à l'étude de l'avoué qui avait bien voulu l'employer, ou plutôt le former, lui donner « l'indispensable pratique des dossiers et du Palais », pour un salaire légèrement inférieur à celui des femmes de ménage, parce qu' « un avocat ne doit pas travailler uniquement pour gagner de l'argent », il téléphona rue de Médicis. Marie était souffrante. « Rien de grave ? » — « Non, non, dit Mme Arezzo. C'est d'être restée trop longtemps au soleil. Nous allons appeler le médecin. Elle a un peu de fièvre. Ce n'était pas très raisonnable, Jeff, vous saviez bien que... » — « Je suis désolé. Je rappellerai cet après-midi. Pouvez-vous lui dire que j'ai téléphoné ? » — « Naturellement. Ne vous en faites pas : tout ira très bien. »

Et Jeff fut persuadé que tout irait très bien pour Marie et pour lui, sur ce point et sur tous les autres, non par le ton tranquille de Mme Arezzo, mais à cause de cette faculté qui était en lui de toujours parier pour le meilleur, de croire inconditionnellement

en l'honnêteté des inconnus, en la toute-puissance des chirurgiens, en la bienveillance des administrations, ou, peut-être, simplement de croire tout ce qu'on lui disait. Vers onze heures, on lui apporta un pneumatique par lequel Charles Arezzo le priait de passer rue de Médicis en fin d'après-midi ; et même alors il n'eut pas peur — ne songeant pas, par exemple, que le pneumatique ayant été posté avant qu'il téléphonât, il convenait peut-être d'interpréter différemment le « Tout ira bien » de Mme Arezzo — de sorte que ce qui le frappa le plus vivement par la suite dans le souvenir de cette journée fut son insensibilité, aussi définitivement désolante que la privation d'un sens, à l'approche du danger. Tranquille, il continua de dépouiller le dossier de divorce qui se trouvait devant lui, sans y rien trouver qui se rapportât à son cas, avec cette seule pensée abstraite et forcément coutumière, comme le commandement de ne pas travailler uniquement pour gagner de l'argent, qu'un avocat n'en saura jamais assez sur la procédure du divorce. L'après-midi, la plupart de ses affaires ayant été renvoyées, il était même entré dans un cinéma en quittant le Palais. Il n'avait pas rappelé Marie. C'était inutile : il allait la voir.

***

Lorsque Jeff pénétra dans l'appartement, il eut la certitude que Marie ne s'y trouvait plus. La certitude que Mme Arezzo avait menti. La certitude, et non pas le soupçon, la certitude immédiate, absolue, que, dans les quelques minutes qui allaient suivre, il passerait malgré lui, malgré ses protestations, malgré tous les déraisonnables appels à la raison qu'il ne pourrait retenir, du domaine normal de l'existence à un domaine monstrueux dont les lois venaient d'être fixées à son insu. Une violente colère le saisit. Mais, avant même qu'il eût posé la moindre question à Mme Arezzo, celle-ci le poussait dans le cabinet de son mari, murmurant « Allons, Jeff », de cette voix lénifiante et faussement pitoyable qui ne rassure personne, ni l'enfant chez le dentiste, ni le condamné au pied de l'échafaud — et c'est alors, en voyant les deux dossiers disposés sur le bureau, le vert à droite, le jaune à gauche, et le visage d'Arezzo, ce visage glabre, osseux, noiraud, ce visage typiquement méditerranéen, dont il découvrait qu'il aurait pu être celui d'un inquisiteur dominicain, mais aussi bien appartenir à quelque gangster marseillais du quartier du Panier, que Jeff comprit tout. Il comprit que ce qui se trouvait dans les deux dossiers, si joyeusement vert, si joyeusement jaune dans la lumière de juin, c'étaient eux, Jeff et Marie, dans la mesure où Arezzo avait pu les accorder à ses délirantes hypothèses, une image d'eux, image invraisemblable, mais possible et presque officielle ; eux, Marie et Jeff, et surtout le Jeff de la promesse non tenue, le

Jeff capable de séduire un peu tout le monde, du moment qu'il avait séduit, non Marie, mais Arezzo lui-même : Jeff séducteur et nécessairement suborneur. Et il comprit également cette autre chose : qu'Arezzo était la proie de sa passion du droit, que le mot « divorce » n'avait pu être prononcé, concernant un membre de sa famille, aussi peu précisément que ce fût, sans déclencher en lui cet automatisme secret, aussi ordonné et immuable qu'une perversion sexuelle, dont l'effet principal était un violent désir de revanche contre on ne savait quoi — peut-être simplement contre la vie, qui l'avait réduit à sa condition de professeur père de six enfants, sans autre défense qu'une connaissance plus que parfaite de tous les codes — cette fureur générale que Jeff avait plusieurs fois observée.

En ouvrant les dossiers — le jaune contenait les deux ou trois lettres adressées à Marie durant le séjour de Jeff à Londres, le vert des notes manuscrites réunies par un trombone — Arezzo annonça son intention de prouver que le divorce serait nécessairement prononcé aux torts exclusifs de Jeff. Mais, bien qu'il eût ménagé un temps au bout de sa phrase, comme pour demander : « Le dois-je ? Ne le dois-je pas ? » Jeff ne dit rien. Jeff était persuadé que la voix magistrale d'Arezzo, qui résonnait de nouveau, un peu plus forte que de coutume, presque aiguë, inapaisable, pouvait en effet démontrer n'importe quoi et son contraire... Jeff attendait seulement que le nom de Maud Jalanti fût prononcé.

— Mlle Jalanti, dit Arezzo, qui est maintenant mon assistante, est prête à témoigner que vous fûtes son amant et que, si elle tenta de s'ôter la vie, vous en fûtes la cause.

*
* *

Jeff ne revit pas Marie. Car celle qu'il rencontra à l'audience, dans les deux ou trois occasions où la procédure exigeait qu'elle fût présente, celle-là n'était pas Marie. C'était une femme différente, autrement coiffée, autrement vêtue, tout à coup sans vie — du moins se le disait-il, ne pouvant admettre le rythme ralenti de pensée et de gestes qu'elle avait adopté depuis leur séparation — morte à tout ce qu'elle était, comme si elle eût trouvé près d'elle quelqu'un d'assez habile, d'une patience et d'une perspicacité assez exercées pour deviner chaque détail capable de la défigurer si complètement, non pas aux yeux de n'importe qui, mais, songeait-il, à ses propres yeux, aux yeux de l'homme qui la connaissait le mieux, c'est-à-dire avec intention, malice, diablerie. C'était une femme plus femme que Marie, avec un air dame, bien que ce fût aussi une petite fille, avec le visage froid des petites filles, l'irrévocable, inimitable impassibilité de l'enfance, une petite fille sans cesse appuyée contre son père.

GEORGES CONCHON.

Les plaintes de Pélée

JE suis Pélée. » J'attends qu'on me réponde : « Pardon, vous dites ? », et j'ajoute : « Le mari de Thétis » ou, si cela ne suffit pas : « Le père d'Achille ».

Mon drame est dans ces trois lignes. Le nom que je porte ne me situe pas. On ne me connaît que par ma femme ou par mon fils. Une femme qui m'a tiré d'entre les hommes pour m'épouser, qui m'a aimé, je m'empresse de le dire. Un fils, qui avec un amour filial touchant, s'est toujours désigné sous le patronyme de Péléïde. Mais ce nom de Péléïde a moins prolongé mon souvenir dans le monde qu'il ne m'a rejeté dans le passé, parmi des ancêtres qu'on respecte sans souhaiter les fréquenter. Je ne suis plus que l'auréole qui entoura les cheveux blonds d'Achille, un souffle des origines qui monte de la mer.

Nos descendants s'imaginent nous rendre service en honorant notre mémoire. Ce n'est pas vrai. Ce sont des hypocrites. Ce qu'ils prennent pour un bon sentiment est un acte d'égoïsme. Ils se servent de nous pour étoffer leur propre vie, pour se donner de l'assise. Il va de soi que nous n'éprouvons aucun plaisir à survivre sous forme d'attributs à des êtres qui ont les pieds sur la terre quand nous ne sommes plus que des qualités, des certificats d'ancienneté.

Mieux encore, ils nuisent à notre biographie. Ils lui enlèvent ce qu'elle aurait pu avoir de définitif, d'achevé dans le tragique. J'en veux pour preuve le destin d'Achille qui pourtant avait choisi une vie brève mais glorieuse. Sa gloire a comme adouci sa mort, affadi l'instant de sa disparition, qui aurait pu être le plus haut sommet de son existence. Au contraire Patrocle, attaché à un court moment de l'Histoire, les revers d'une armée, et empli du seul sentiment de l'amitié d'où aucune descendance n'est jamais sortie, subsiste dans les mémoires. J'envie son cadavre éternellement exposé aux yeux de tous, dont l'immobilité tue l'espoir et l'illusion dans le cœur de ceux qui le regardent. Privés de toute distraction, ils en sont réduits à contempler ce qui a été.

Moi aussi, j'ai vécu, j'ai voyagé, j'ai marché sur des champs de bataille, j'ai aimé d'autres femmes que Thétis. Mais qui s'en soucie ? J'ai eu un fils et je jouis, paraît-il, d'un éternel sursis.

« C'est ta faute, m'ont dit des amis à qui je parlais de ces

choses. On n'épouse pas une fille qui vous est supérieure. » Et ils ont eu l'air de me considérer comme un parasite qui aurait fait le calcul de vivre aux dépens de sa femme. Mon problème leur a échappé.

Aussi haut que je remonte dans mes souvenirs, je ne me découvre aucune bassesse. Je me revois sous les traits d'un jeune homme qui rêvait de se dépasser lui-même, qui considérait les femmes comme une récompense au courage et à la vertu, et le mariage comme une ascension vers un univers supérieur où je pensais vivre au-dessus de ma propre condition dans un état de parfaite égalité avec mon épouse.

En aucune occasion non plus, je n'ai eu à me plaindre d'avoir été traité avec mépris par Thétis. Nous avons été heureux. Je n'étais pas son obligé. Je ne lui étais redevable de rien. Bien au contraire. Mais n'anticipons pas.

Point de calculs de ma part, point de regrets de son côté. Je dirais que l'un et l'autre, en toute ingénuité, nous avons été victimes de préjugés idéalistes. J'aimerais le répéter jour après jour aux jeunes gens, la vie n'est pas une ascension, ni le sauvetage de certaines valeurs. Je ne connais pas de mythe plus pernicieux que celui de l'apothéose. Il faut rester sur son bateau et ne pas se risquer à de stupides transbordements. Quant à la femme, rien n'est plus dangereux pour l'homme qu'elle soit, ou qu'il la croie, d'autre essence que lui-même. Si la jeune fille nous paraît être dans sa virginité une déesse à l'abri de nos vicissitudes, il faut bien se mettre dans la tête que cette innocence, cette intangibilité ne sont pas pour elle un état permanent, une qualité dont elle nous fera jouir dès que nous l'aurons possédée. Non, c'est un état d'attente, une captivité dont elle souhaite se voir délivrée. Nous nous élevons avec exaltation jusqu'au rocher d'où elle nous domine. Nous pensons devoir la mériter par des actes héroïques et des sacrifices, nous croyons nous soumettre à une ascèse qui nous éloignera définitivement de la terre. Mais sur ce rocher où nous l'imaginions exilée de son plein gré, elle est attachée. Aussitôt nous trouvons-nous en sa présence que ses liens tombent. Elle nous doit de n'être plus prisonnière de sa perfection. Et nous restons là-haut, bras ballants, inutilement purifiés, tandis qu'elle se met à descendre à petits pas du côté des vallées. Comme disent les enfants : « Qui va à la chasse perd sa place. » J'étais encore dans les étages des montagnes que Thétis se promenait déjà dans le jardin de ma maison.

Le jour même de notre mariage, je me rappelle que la chose m'a frappé. Au milieu de tous les immortels que cette fête avait attirés, j'aurais dû me croire élevé au rang des dieux, accueilli par eux dans leur cercle. Conscient de ma chance, j'étais prêt à supporter de leur part un peu de condescendance. Mais ils avaient l'air si heureux de fouler le sol, si fiers des formes humaines qu'ils avaient revêtues, comme des danseurs de bal masqué le sont de leur déguisement, ils étaient d'une familiarité si engageante avec moi, ils buvaient tant qu'un voile m'est

tombé des yeux : me conformer à leurs usages eût été ridicule, — ils n'en avaient pas. C'étaient eux qui prenaient plaisir à se conformer aux miens. Je m'imaginais parent pauvre, entrant par une poterne dans un château enchanté. J'étais en fait un maître de maison dont on attendait qu'il gaspillât ses biens pour ses invités affamés.

Je n'oublierai non plus jamais le matin qui suivit. J'avais partagé la couche d'une déesse. Je m'étais comporté comme un mâle, mais transporté par un sentiment de gratitude si exaltant que j'avais eu l'impression de ne plus en être un. Je m'attendais à me trouver au réveil comme sur des nuages, en compagnie de Thétis. Une lévitation. Les yeux fermés, je tendis le bras. Personne. J'ouvris les yeux. J'étais seul dans le lit. Quoique ignorant encore la raison qui avait poussé Thétis à se lever, je me sentis abandonné, descendu au-dessous de ma condition d'homme. L'odeur des draps me submergea. Les relents de la nuit m'étouffèrent. J'étais une chair froissée (des plis rouges marquaient ma peau), couchée au fond d'une chambre, très bas, près du sol, et mon corps était plein d'un fourmillement végétal. Petites bêtes dont je n'avais pas le contrôle...

Plus tard, de la fenêtre, je vis Thétis dans le jardin. Vêtue d'une robe de chambre vaporeuse, elle inspectait son nouveau royaume, respirait le parfum des fleurs et recevait sur son visage la chaleur du soleil. J'eus honte d'avoir dormi plus longtemps qu'elle et la sensation m'envahit d'avoir été, pendant ces instants d'inconscience, dépossédé du monde.

J'ai écrit tout à l'heure, par un reste d'orgueil, qu'elle m'avait tiré d'entre les hommes. Non, c'est moi qui l'ai tirée d'entre les dieux pour lui donner une forme, une sensibilité, un cœur, des espaces à parcourir chaque matin de ses pieds chaussés de mules. C'est moi qui l'ai dotée d'un corps, dressé en écran contre le soleil et suivi d'une ombre, sur le gravier. Je l'avais introduite sous la coupole du ciel.

Dès les premiers jours de notre mariage, Thétis assuma avec joie le rôle de maîtresse de maison. Comme si elle avait voulu souligner, mais non me reprocher, les sacrifices auxquels elle consentait, elle le faisait avec une componction, un plaisir enfantin tels que je ne pouvais lui en vouloir. De quoi me serais-je plaint? De sa bonté, de sa simplicité, de ses dons d'adaptation? La sérénité régnait entre nous. Non celle que j'avais souhaitée, née d'un surcroît de tension chez moi, mais une harmonie calquée sur mes habitudes et mon équilibre personnel. Peut-on tenir rigueur à quelqu'un d'être souple et de vous mâcher la besogne?

Le plus drôle est que ce naturel qu'elle m'avait emprunté (et j'aurais pu considérer la chose comme un hommage à ma condition de terrien), j'avais l'impression de ne plus en jouir moi-même. Je ne participais plus à la vie de l'univers que par son intermédiaire. Elle travaillait à ma place, elle était mon porte-parole auprès des domestiques et des fournisseurs. A table, elle avait beaucoup plus d'histoires à raconter que moi.

Elle avait l'air de m'avoir rejoint. En fait, elle me remplaçait là où je n'étais plus. Peut-être s'imaginait-elle m'offrir la liberté de mener à ma guise une existence d'esprit pur (l'indépendance masculine, c'est sacré) dans l'irresponsabilité et les spéculations abstraites. Mais en réalité, par ma faute et à cause du caractère unique de notre union, je ne me sentais pas au-dessus d'elle mais au-dessous.

Comment expliquer ce bizarre sentiment? Une convention bien établie veut que dans le couple la femme soit la chair et l'homme l'esprit, la femme, la terre qu'on laboure et l'homme, la graine qui tombe du ciel. Eh bien, je suis forcé de m'inscrire en faux contre cette allégation. Avec Thétis, je ne fus jamais libre et planant sur les eaux. Premier responsable de la bonne marche de la maison et tenant les cordons de la bourse, je me suis toujours senti secrètement... fécond. D'en bas, du fond d'une obscurité anonyme, je sécrétais le décor où ma femme se mouvait, je lui inventais des itinéraires, je suscitais ses actes, je lui faisais cadeau d'un devenir, d'un destin. Certes, elle allait être la mère d'Achille, mais j'avais été auparavant et je continuais à être la matrice de sa féminité. En quelque sorte non l'époux mais le père de ma femme. Si l'on veut son parrain sur la terre.

Cette sensation m'obsédait d'autant plus qu'elle paraît paradoxale, qu'elle est en contradiction avec la fonction reconnue des sexes. L'esprit créateur. Je m'étonne que l'accouplement de ces deux mots n'ait pas frappé les philosophes.

Mon étrange situation m'apparut avec encore plus de clarté lorsque Thétis fut enceinte. D'une déesse appelée à vivre éternellement j'avais fait un être en qui quelque chose commençait. Je l'avais introduite non seulement dans un cycle de naissance et de mort, auquel je m'apercevais bien qu'elle se prêtait par jeu, mais je la rendais en partie responsable du prolongement de ce cycle. Elle ne le subissait pas, elle contribuait à le créer. Comme l'enfant qu'elle portait dans son ventre allait être probablement mortel, je lui avais fait don de la mort qu'elle souffrirait si ce n'était pas dans sa propre chair, dans la chair de sa progéniture. Par procuration.

Achille, mon fils! J'ai beaucoup de peine à démêler les sentiments qui m'ont lié à ce garçon. Pour être sincère, je devrais parler d'éloignement. Tout pénétré encore de l'idée que j'avais atteint un sommet par mon mariage, je n'imaginais pas que cette union pût avoir des conséquences. Elle se suffisait à elle-même. Je n'aime pas le moment où derrière la pyramide d'une montagne, on découvre la chaîne à laquelle elle appartient, qui va s'affaissant de plus en plus vers l'horizon.

D'ailleurs Thétis me tenait lieu d'enfant et je présume que j'étais également pour elle, dans les premiers temps tout au moins, une cire molle qu'elle se passionnait à modeler. Des vertus d'engendrement étaient nées en chacun de nous deux, dont nous nous faisions réciproquement bénéficier. On dit que l'enfant rapproche l'homme et la femme. Je dirais au contraire que son apparition les sépare. Il est une synthèse qui aussitôt

apparue met en évidence la diversité des composants ; thèse et antithèse. La naissance de ce fils dérangeait notre équilibre, nos osmoses intimes. Je me sentis doublement exclu du monde.

D'autant plus que je devinai très vite qu'il allait être comme moi ni homme ni dieu. Il eût été totalement invulnérable ou totalement vulnérable que j'aurais vu en lui le produit exceptionnel d'un mariage exceptionnel. Mais il n'était ni l'un ni l'autre. C'était un homme, placé sur un chemin ascendant, qui commettrait les mêmes erreurs que moi, atteindrait peut-être les mêmes hauteurs où l'on ne se maintient pas. Etre témoin d'une aventure aussi semblable à la mienne m'inspirait du dégoût.

Comment dire ? Le fils d'un grand homme a toujours la ressource de se suicider s'il pense ne jamais égaler son père. Il fait le vide pour que le temple s'aperçoive de loin. Mais a-t-on jamais vu un père accomplir pareil sacrifice pour son fils? Ce fils lui-même n'en tirerait pas profit si, comme je l'ai déjà noté, il se glorifie au contraire de l'existence de ses parents.

Dès cette époque, je commençai à avoir envie de mourir. Il y avait quelque chose d'anormal dans notre famille. Je souffrais d'un encombrement, d'une concentration excessive de générations dans la maison où nous vivions.

Thétis devina-t-elle cette gêne? C'est probable. Très tôt, elle éloigna Achille, espérant me donner du champ. Mauvais calcul. Ce n'est pas l'enfant qu'on exila, c'est moi qui me sentis une fois de plus exilé, mis à part, emprisonné dans ce respect silencieux dont on entoure le père (« Ne crie pas! Ne dérange pas papa! »). Achille s'en alla étudier, prendre contact avec les réalités de la vie. N'étant pas son éducateur, je ne connus pas cette seconde jeunesse que procure aux hommes d'âge mûr la découverte du monde par le truchement d'une sensibilité vierge. C'est sa mère qui s'adjugea ce rôle de résonateur.

A cette époque aussi, Thétis me proposa de changer de résidence. Elle me présenta la chose comme une promotion, il p'agissait d'aller vivre au séjour des Néréïdes. J'acceptai. J'ai sensé depuis que Thétis à ce moment-là n'avait plus besoin de moi sur la terre. Son fils y était à ma place. Cela lui suffisait.

Je me souviens du premier matin où je me réveillai au fond de la mer avec la même netteté que du premier matin qui suivit mon mariage. Mêmes gestes, même désespoir. Nous avions dormi sur un haut fond de mousse. J'étendis mon bras qui flotta dans l'eau sans rien rencontrer de dur. Brusquement je pris conscience que malgré sa densité, cette eau était vide. Thétis avait quitté mon flanc. Je me levai, je montai à la surface des flots. Je vis Thétis qui se dirigeait vers la terre, lentement. Je la vis monter sur le rivage. Je compris alors qu'aborder la terre, de quelque direction que ce fût, c'était toujours accéder à un degré de perfection, de précision, de franchise qui n'est nulle part ailleurs. Elle choisit, pour prendre pied, une petite crique sablonneuse. Elle évita sur le sable une racine abandonnée, reprit son souffle à l'orée du bois de pins qui bordait la crique, posa sa main sur l'écorce d'un arbre. Ses jambes, lorsqu'elle

marchait, s'ouvraient en compas ; son ombre faisait un angle avec son corps. Elle zigzagua quelques minutes entre les pins. Choix, obstacles, rugosité des choses, douleur d'une épine dans le gras de l'orteil! Comme je l'enviais!

Depuis ce jour, elle fit la navette entre la côte et moi. « Les lauriers sont en fleur, me racontait-elle à son retour. Achille fait de gros progrès en musique. Il te plairait. Il est resté blond, avec des yeux tout noirs. Mais il a beaucoup grandi. »

Plus tard, elle me rapporta des nouvelles politiques. La guerre se préparait. Je n'y participais pas. J'en étais ulcéré tout en me rendant compte que non seulement mon corps, mais mon esprit, n'étaient plus disposés à l'action. J'écoutais les histoires de Thétis avec une avidité de mollusque. J'étais incapable de réagir avec précision et entrain à ce qu'elle me disait. Mon séjour dans l'eau y était pour quelque chose. Je n'ai jamais pu m'habituer aux conditions physiques qui y règnent. On tend la main pour saisir un objet. L'objet est toujours plus loin qu'on ne croyait. On casse une lance. Le fer tombe, le bois monte. Comment ne pas se laisser envahir alors par le découragement? Toutes nos prévisions se révèlent fausses. Rien ne vaut donc la peine d'être tenté. De là à se considérer comme une vieille peau avachie, il n'y a qu'un pas.

Achille partit pour Troie, mit des villes à sac, se retira sous sa tente, prêta son armure à Patrocle. Thétis multiplia ses navettes. Elle menait son fils par le bout du nez. Je souffrais de l'attitude si peu virile d'Achille. J'avais honte pour les hommes qui ne cessaient de se laisser prendre à de grossiers mirages. Les femmes, l'honneur! Bêtises! Je mesurais à ma propre situation l'absurdité de leurs efforts.

Thétis m'exaspéra. Glissée entre la réalité et moi, elle ne me permettait de la percevoir que déformée, grossie en sourds grondements ou étouffée, comme un son qui nous parvient à travers un voile d'eau. Elle donnait de mauvais conseils. Je soupçonnais qu'elle n'avait aucun souci du vrai destin de son fils. Elle en recueillait l'agitation dans sa chair. Elle n'était qu'inquiétude, douleur pantelante, indulgence, complaisance. Elle matelassait tout de l'épaisseur de son amour maternel. Et au fond, sous des apparences de martyre, elle jouissait de la condition humaine qu'Achille et moi nous lui avions donné l'occasion de revêtir. Avec avidité, un égoïsme monstrueux, un acharnement d'esthète en mal de frissons nouveaux, elle n'en perdait pas une miette. Des sensations, encore des sensations à faire macérer dans les replis de son cœur. Et la douce mort qui approche, qui rend toute chose significative, tragique, qui la sortait du troupeau indifférencié de ses sœurs immortelles, qui la rendait faible, impuissante, et par là chargeait de poids le moindre de ses gestes, elle s'en léchait les lèvres d'avance.

J'étais jaloux, mais je ne le montrais pas. Car Thétis, malgré tout, était le dernier lien qui m'attachait au monde, le cordon ombilical encrassé par où me parvenait pourtant un peu de nourriture.

Achille là-bas, planté comme une pointe de flèche dans le vif de l'Histoire! Et moi j'étais le bouquet de plumes à l'autre bout qui vibre et peu à peu s'immobilise dans l'air désespérément vide.

Un jour, Thétis rentra plus tard que de coutume. Elle me dit d'un ton léger, « Achille avait besoin de nouvelles armes. Je suis allée voir Vulcain. Il pue drôlement... »

Elle aussi puait. Une odeur de fer surchauffé, d'huile bouillante, de poils roussis, l'odeur de l'activité des hommes que je respirai avec délices et ressentiment sur sa peau. J'entrevis des machines, des poitrines en sueur, des détritus sur le sol. C'est le dernier message, aigre et brûlant, que je reçus de la terre.

Puis Achille mourut. Avec sa disparition s'acheva la biographie de Thétis et s'éteignit aussi mon dernier reste d'existence terrienne. Elle cessa de se diriger vers le rivage, de hanter le bois de pins. La politique ne l'intéresse plus. Elle ne quitte plus mon flanc. Nous somnolons longuement le matin, côte à côte, amollis par l'action de l'eau, sous une chape énorme de silence. Nous lévitons.

Je devrais être heureux. Je ne le suis pas. Parfois, je m'élève jusqu'à la surface de la mer, je regarde de loin le rivage du continent. Qui suis-je? Avec tout le monde marin qui m'entoure, je suis une réserve très vieille de vie, l'en-deçà du présent, un avenir informe, une éternité incolore. Le Père. La notion abstraite du chaînon qui lie ensemble les générations.

Pour me consoler, je devrais me dire que Thétis au moins a vécu, a souffert, qu'elle a connu ce qu'était la mort. Mais c'est là un trésor dont elle a joui seule. Sans moi. Je la déteste pour cela.

Je la déteste aussi parce que notre enfant n'a pas été un vrai enfant de la terre, comme sa mère, elle, a été une vraie mère. Il n'a pas profité des enseignements que j'aurais pu lui prodiguer. Je lui aurais dit : épuise l'unique champ du possible. Il a répété mes erreurs et mon expérience ne lui a servi de rien. Un héros! Je hais l'héroïsme. Je hais les Valeurs sur lesquelles l'homme se prélasse comme sur des ballons à demi dégonflés d'oxygène.

Mariage raté. Comme un récipient vide, Thétis s'est emplie de mon humanité et de celle d'Achille. Elle a sucé nos deux substances, s'en est gobergée. Marché de dupe. Je lui ai donné sa finitude contre une durée indéfinie et fade : ma suspension actuelle entre deux eaux.

Je regrette souvent de n'avoir pas épousé une simple fille de mon village. Nous ne nous serions pas croisés comme deux conducteurs de mulets dont l'un monte et l'autre descend la pente. Nous aurions marché côte à côte sur la plaine. Nous serions tombés ensemble. Coup de balai du vent sur nos os. A d'autres de nous remplacer et de marcher toujours sur l'étendue plate, le nez au sol.

GEORGES PIROUÉ.

Les deux maisons de Bruges

Elle voulait habiter Bruges. Je lui avais dit que Bruges ne lui conviendrait pas et surtout qu'elle ne conviendrait pas aux Brugeois. Elle voulait quand même louer une maison à Bruges.

Elle a toujours fait ce qu'elle a voulu. Sa grand-mère l'a horriblement gâtée. Sa mère était une très jolie femme, admirée à Londres et à Paris, et qui se tua, dans un accident d'automobile, sur une route de Hollande. A cette époque, elle était déjà divorcée, et Kaly qui n'avait que six ans était élevée par sa grand-mère.

On continuait à l'appeler Kaly à dix-huit ans, lorsque je la connus. J'en avais vingt-sept alors, mais elle a toujours dit, par la suite, à tout le monde, que nous étions des amis d'enfance. En vérité, nous avons toujours été de très bons amis. Chaque fois qu'elle passait quelque temps à Paris, on se voyait beaucoup. Elle n'y restait jamais longtemps, à Paris. Elle ne reste longtemps nulle part. A vingt ans, sa grand-mère la laissa partir toute seule pour une croisière aux Iles du Pacifique. A Papéété, elle tenta de se suicider. Deux ans après, j'allais la voir à Leysin où elle se soignait. Une existence assez mouvementée la contraignit à rester quelque temps dans un sana. Elle se maria quand même. Sa grand-mère mourut, Kaly hérita d'une très grosse fortune et la famille de son mari possédait de vastes biens dans les environs de Milan. C'est Kaly qui parle souvent des « vastes biens » de la famille de son mari. Pour en rire. Mais cela ne signifie pas que les biens n'existent pas. Elle parait rire de tout, même d'elle, même de son mari qu'elle prétend « adorer », même de moi qui suis « son meilleur ami d'enfance ».

Nous visitâmes la maison de Bruges, un dimanche matin, ou plutôt, je me le rappelle, le matin du quinze août. Nous étions arrivés de Paris la veille en passant par Bruxelles. J'ai connu, durant la guerre, un horticulteur de Bruges qui, à cause de son action clandestine au cours de l'occupation, avait fui la Belgique et s'était caché en Savoie. Sur le désir de Kaly, je lui avais écrit à Bruges et il m'avait indiqué cette maison à louer près du pont de l'Hydromel, sur un des plus jolis quais de la ville. C'était une charmante maison en briques avec un lion doré entre les deux fenêtres du premier étage d'où l'on aperce-

vait, au-delà du canal, le Beffroi nommé à Bruges : la Tour de Halles. Une petite maison avec, par derrière, un tout petit jardin. Mais il fallait restaurer les pièces du rez-de-chaussée atteintes par l'humidité, faire installer une salle de bains et le chauffage central.

Kaly expliqua ses projets au propriétaire qui guidait notre visite.

Ce propriétaire était vêtu, ce matin-là, d'une cagoule brune de pénitent car il devait suivre, une heure plus tard, la procession de Notre Dame. C'était un homme long et maigre, à barbiche grisonnante, et un peu cérémonieux.

J'ai souvent remarqué que les gens les plus divers se montrent cérémonieux à l'égard de Kaly. Malgré ses trente ans à peine, elle fait songer à une femme de 1900. Du moins, je me représente ainsi certaines femmes de 1900. Pas du tout sportive. Un petit face-à-main d'écaille blonde, des bracelets de jade autour de poignets très fins, et une démarche hésitante à cause de sa grande myopie. Surtout ses chapeaux. De minuscules ou d'immenses chapeaux tout en rubans, en fleurs de tulle, fabriqués par un jeune homme, un modiste très blond et très frisé. Je me suis parfois demandé si tout cet appareil comme ses voyages, comme tant de ses entreprises folles, ce n'était pas pour elle une évasion.

Mais de quoi, de qui s'évaderait-elle ? Des autres ? D'elle-même ?

D'ailleurs, cette impression s'efface dès qu'elle se met à vouloir quelque chose de nouveau. Ses gestes prennent alors une assurance inattendue, et d'une voix qui n'admet guère de réplique, elle se livre à n'importe quels propos. S'aperçut-elle seulement que le monsieur à la cagoule n'entendait plus d'une oreille conciliante les explications qu'elle croyait devoir lui donner ? Elle m'agaçait comme souvent. Peut-être un des plaisirs de sa vie est-il de se rendre insupportable. Par exemple n'était-il pas parfaitement déplacé, au cours de cette visite, d'insister comme elle l'avait fait sur « l'ami d'enfance » et sur la chambre qui me serait réservée, car j'avais promis de venir souvent à Bruges, n'est-ce pas ? Elle parla aussi de son mari qui abandonnait rarement Paris.

— C'est un encroûté, dit-elle en se tournant vers moi, mais je l'adore. Tout le monde l'adore. Il est tellement propre à rien d'autre qu'à plaire. Vous, vous l'adorez aussi.

Ensuite, attablés au *Café du Panier d'or*, je lui dis qu'elle s'était montrée ridicule et qu'elle avait choqué le brave homme. Elle répliqua qu'elle avait été tout bonnement véridique. N'étions-nous pas de simples copains ? Ne se comportait-elle toujours à l'égard de Giovanni comme la meilleure des épouses ? Elle rit. Je haussai les épaules. Tant pis pour elle si on ne lui louait pas la maison ! Le Brugeois, avant de nous quitter, avait bel et bien déclaré qu'il devait tenir compte d'une autre proposition : il y avait un ami de son gendre, il ne pouvait mécontenter son gendre, il chercherait, bien entendu, des raisons à

donner à son gendre, mais il devait réfléchir, il ne pourrait envisager un accord définitif que le dimanche suivant.

— Eh bien ! je reviendrai dimanche, ce n'est pas une histoire, s'écria Kaly en émiettant une brioche qu'elle avait demandée pour les moineaux de la Grand-Place. Vous reviendrez avec moi. Vous n'allez pas me laisser tomber. Nous repartons pour Paris ce soir, vous retournez à vos affaires de contentieux et pour le prochain week-end... D'ailleurs, n'entrez-vous pas en vacances samedi ? C'est ça, nous reviendrons dimanche. Et puis je suis sûr qu'il me louera sa maison. Je lui ferai, moi, des propositions intéressantes. Il possédera ensuite, grâce à moi, sans aucun frais, une maison remise à neuf, tout équipée de neuf, avec le confort, pardi ! et quand je le plaquerai, il pourra louer à n'importe quel Américain. Dès maintenant, je paierai le prix qu'il demandera. Je lui offrirai moi-même un prix.

— Mais pourquoi tenez-vous si fort à habiter Bruges ?

— Parce que vous aimez la Flandre, mon cher.

Elle contint son éclat de rire. La procession débouchait sur la Place.

— Payez et partons, dit-elle. Je ne veux pas revoir, ce matin, mon homme à la cagoule.

La servante se fit attendre. Déjà, la fanfare des boy-scouts qui ouvrait la marche passait devant nous. Des religieuses blanches et noires encadraient les rangs de petites filles aux nattes serrées et aux sautoirs de rubans bleus. Une vierge couronnée de marguerites d'argent et terrassant un dragon rouge se balança sur des épaules de mousseline. Des messieurs en jaquette succédèrent à des messieurs en redingote, tous coiffés de chapeaux haut-de-forme et présentant des cierges. Tout à l'heure d'autres redingotes et leurs gibus se mêleraient sans doute aux cagoules et je m'émerveillais de ces images d'un surréalisme suranné qu'offrait la pieuse manifestation.

Le défilé s'immobilisa.

A l'entrée de la Grand-Place, apparurent les membres du clergé, les dentelles, les satins violacés, les candélabres d'or et le dais du Saint-Sacrement.

— Partons ! répéta Kaly. Laissez donc de l'argent sur la table et partons. Je ne vais pas m'agenouiller, pour sûr ! Regardez comme ils s'agenouillent tous.

J'allais la suivre lorsque je saisis son bras :

— Oh ! m'écriai-je à mi-voix, là... qui se fraye un chemin à travers les redingotes... Voyez-vous cette jeune femme ? Mais c'est elle, c'est Donatienne.

— Qui donc ?

— Je vous expliquerai, repris-je, attendez-moi... Et je me levai précipitamment.

Donatienne nous avait-elle vus la première ? Cherchait-elle à m'éviter ?

— Je ne me serais guère attendue à vous découvrir ici, murmura-t-elle en regardant du côté du café, du côté de Kaly.

Je la retrouvais exactement pareille à la Donatienne d'il y

avait quatre ans. Mince. Cet air de toute jeune fille et cette réserve froide. Des traits fins, presque trop réguliers. Elle m'observait encore de ses yeux verts un peu durs, mais non, voilant leur ardeur. Tête nue, ses cheveux noirs bouclés. Des narines transparentes. Son teint « de Flamande » comme j'avais répété quatre ans auparavant, bien qu'elle fût Bruxelloise. Il me semblait même qu'elle portait une robe que j'avais déjà vue, d'un tissu écossais noir et jaune, avec un petit col rond et blanc tellement jeune aussi.

— Je suis mariée, dit-elle en se hâtant.

— Ici ? à Bruges ?

— Par là... aux environs.

Elle fit un geste vague, d'une main, puis de l'autre, toutes deux sans bague et je reconnus la familiarité hautaine de ses doigts aux ongles longs et luisants... Ah ! mes souvenirs trahissaient pourtant mon regard : les doigts restaient les mêmes, soignés, mais les ongles étaient courts, à présent, sans vernis. Tant de souvenirs me revenaient. Surtout celui du télégramme étrangement romantique reçu dans la campagne brabançonne où je passais alors quelques semaines. Le dernier signe de vie que m'avait donné Donatienne : « Enfermée au château par mes parents. Je m'évaderai. »

La procession s'était remise en marche et Kaly avait disparu du café. Je l'aperçus qui traversait une partie de la place laissée vide par la foule. J'entraînais Donatienne qui protestait avec un sourire gêné.

— Mais ce n'est que Kaly, disais-je.

Les fanfares et les cantiques couvraient nos voix. Les cloches s'étaient mises à carillonner. D'une rue latérale, parvenaient les éclats de castagnettes et de grelots de l'orchestrion d'un estaminet.

Je dis à Donatienne :

— Voici Kaly dont je vous ai tant parlé il y a quatre ans. Mais vous ?... Votre nom à présent ?... Madame ?...

— Donatienne, dit Donatienne.

— Ça suffit bien comme renseignement, dit Kaly.

Elle rit de sa manière agaçante. Mais elle se trompait en riant. Elle l'admit d'ailleurs quand je lui racontai l'histoire de Donatienne, un peu plus tard, dans le train qui nous ramena à Bruxelles.

Sur la Grand-Place, Donatienne nous avait quittés très vite, mais après m'avoir dit le lieu de sa demeure.

— Elle n'avait nulle envie de vous le dire, prétendit Kaly.

— Mais si, mais si, repris-je. Elle prend toujours une mine contraire à ce qu'elle pense. Nous irons les voir dimanche prochain, elle et son mari.

— Vous ne savez même pas le nom du mari.

— Elle m'a dit le nom du patelin. C'est tout près d'Oostkerke. Je connais Oostkerke. On suit le chemin de halage le long du canal de Bruges à Sluis, on bifurque sur la gauche un peu après Damme. Je connais très bien le pays. J'ai passé au bord de ce

canal tout un été. J'adore ce canal, cette grande plaine, leurs ciels immenses... Donatienne m'a dit aussi le nom de la maison. Un nom charmant : *Het Herlige Huisje.* Ça veut dire : *La petite maison du Bon Dieu.*

— Et son histoire ? dit Kaly d'un ton qui voulait moquer mon enthousiasme. J'écoute donc l'histoire de votre Donatienne.

Le beffroi et les clochers avaient depuis longtemps disparu. Nous mangions des gâteaux puisque Kaly avait voulu prendre un train sans tarder et on ne déjeuna même pas à Bruges. Une pluie fine se mit à voiler les vitres du wagon et, tandis que je commençais mon récit, je me demandais comment Donatienne serait rentrée sans se mouiller chez elle, là-bas, plus loin que le canal, à travers la grande plaine.

Je l'avais rencontrée à Bruxelles, quatre ans auparavant, chez un diplomate en retraite. La petite fille du diplomate était son amie. Elles avaient toutes deux vingt ans. Je passais alors quelques semaines de vacances dans le Brabant. J'avais découvert une auberge qui dominait un immense pan de prairie, et on apercevait une petite église toute blanche, et un poulain traversait la prairie au galop, et sous ma fenêtre il y avait un jardin aux herbes hautes, des flots d'ombelles et des cerisiers, et, surtout, au-dessus des maisons aux tuiles écarlates, aux volets verts, au-delà des champs de lin et de la route aux gros pavés, s'élevait un grand ciel déjà de Flandre. On s'étonne souvent à Paris que j'aime tant la Belgique. La vie au bureau du contentieux d'une compagnie d'assurance est assez monotone et mes amis s'étonnent que je ne choisisse pas pour mes vacances un pays « plus distrayant ».

A chacun son évasion, et lorsqu'on dénigre devant moi les Belges, qu'on parle de leur manque de franchise, de leur esprit lourd, de leur vulgarité, je me fâche. Donatienne et son amie n'avaient rien de vulgaire et elles discutaient de bouquins, de peintures, de théâtre, de ballets, et même de Ruysbroeck et de Vivakânanda. Elles connaissaient par cœur certains des poèmes des *Serres Chaudes* de Maeterlinck qu'elles appelaient un précurseur du surréalisme. Elles aimaient les toiles de Magritte, vous savez, par exemple, *le Temps menaçant* : cette chaise, ce trombone, et ce buste nu de femme.

Elles vinrent d'abord me voir toutes les deux dans mon auberge, la petite fille du diplomate et Donatienne. Elles prenaient toujours le tram et jamais l'auto des parents ; puis Donatienne vint toute seule et presque chaque jour. Elle ne restait d'ailleurs pas longtemps et elle me parlait aussitôt de lui.

— Je m'y attendais ! dit Kaly. Vos histoires de femmes ne sont jamais des histoires de femmes seules.

— Lui, elle avait fait sa connaissance le jour de la Libération, continuai-je. Ce jour-là, à Bruxelles, on accueillit les troupes victorieuses avec une joie débordante.

— Un Anglais ?

— Non, mais il portait l'uniforme des Britanniques. Un Belge, mais interprète dans l'armée anglaise. Il avait trente-neuf ans.

— Justement votre âge.
— Et déjà quatre enfants.
— Pourquoi « déjà » ?
— Ce n'était pas un officier de carrière, mais un représentant de commerce. Il vendait des biscuits, des *dog's biscuits* entre autres. Les biscuits de chien, les quatre enfants, tout cela ne plut pas à la mère de Donatienne ni à son oncle. Car elle habitait aussi avec un de ses oncles, un beau-frère de sa mère, le veuf de la sœur aînée de sa mère. Son père était mort en 40 dans un des derniers engagements belges contre les Allemands.
— Pourquoi toute la famille fut-elle mise au courant de l'aventure de Donatienne ?
— Ce ne fut pas une aventure. Ce fut, je crois, de part et d'autre, la grande passion.
— Innocent !
— Pourquoi « innocent » ?
— J'ai vu la petite tête de votre jeune fille. Je ne me suis pas promenée en vain à travers le monde, à moins de vingt ans, vous l'oubliez toujours.
— Innocent à votre égard alors ?
— La suite !
— Il n'y a pas de suite. Ou plutôt je l'ignore. Ou sans doute l'apprendrons-nous dimanche prochain en faisant la connaissance du mari.
— Vous ne l'avez jamais vu, le marchand de *dog's biscuits*, il y a quatre ans ?
— Jamais. Il était pourtant à Bruxelles. Il négligeait ses affaires de biscuits et séjournait très souvent à Bruxelles. Donatienne me raconta tout cela. Elle me parla de leur amour, elle m'expliqua qu'il voulait divorcer et que ses parents à elle se montraient cruels, faisaient de terribles scènes. Ce qu'elle ne me dit pas... Eh bien ! un jour que Donatienne n'était restée avec moi dans le jardin de mon auberge que vingt minutes à peine, sa mère survint dans l'auto familiale. Elle me déclara avec une froide politesse ce qu'elle pensait de ma conduite à l'égard de sa fille. Sa fille était une toute jeune fille, une petite écervelée...
— Mais vous, Monsieur, à votre âge respectable...
— Je lui ai proposé d'interroger la patronne de l'auberge.
— Sombre idiot !
— Elle avait appris que Donatienne venait me voir sans son amie, mais elle comprit vite autre chose à travers mes explications, et, soudain, à sa mine atterrée, je me rendis compte que j'avais été, comme vous dites, un parfait idiot dans cette entreprise...
— La petite avait aiguillé vers vous sa mère...
— Et chaque fois, elle allait retrouver, dans le voisinage, le représentant de commerce.
— Bref, une histoire de pensionnaire. Et c'est à cause de ça qu'on l'a verrouillée dans le château des ancêtres ? Je m'attendais à autre chose, car, vous savez, les femmes belges, leur

dynamisme... J'en ai connu d'autres que cette Donatienne et sa maman. Par exemple, pas plus tard que le mois dernier, à Antibes, à Eden-Roc...

Je la fis taire, car nous venions d'entrer dans la gare de Gand et plusieurs voyageurs se pressaient à la porte du compartiment.

— Il me reste une toute autre impression de l'histoire, reprisje simplement. Peut-être une histoire plus compliquée que vous n'imaginez. Pourquoi ne se passerait-il pas encore des drames de famille ?

Je me promis qu'avec ou sans Kaly, j'irai, le dimanche suivant, à *la Petite Maison du Bon Dieu.*

Le dimanche suivant, Kaly m'accompagna. En arrivant à Bruges, elle avait téléphoné de la gare au propriétaire de la maison à louer qu'elle irait le voir chez lui vers la fin de la journée, puis nous avions pris un taxi et étions partis pour Oostkerke.

Le temps était morose. A trois heures de l'après-midi, autour de ce canal qui va de Bruges jusqu'à la Hollande, le soleil n'avait pas encore réussi à percer une brume blanchâtre. Le long du chemin de halage, les hauts peupliers se dressaient un par un au côté de la voiture. Les rives et l'eau se fondaient dans un voile opaque. Seul, un toit rouge éclatait parfois. Près du pont de Damme, le chauffeur s'arrêta : une invisible charrette roulait quelque part sur les gros pavés et des timbres de vélos retentirent indéfiniment. Plus loin, la pluie commença à tomber, lentement, à grosses gouttes qui formaient de larges cercles dans l'eau sans rides. Un pêcheur dans sa barque, mit son imperméable, et ses rames lâchées cognèrent la coque bleue. On bifurqua plus loin encore. Je vis sur la devanture d'un estaminet les plaques émaillées de couleurs vives qui annoncent les bières : *l'Aigle Belgica, la Rodenbach's Bier, la Royale Audenarde.* Des buis en pots, taillés en pyramides. On sortait du village. On roula de nouveau sur la route glissante, puis la voiture s'arrêta, et le chauffeur se retournant derrière la vitre nous fit signe que c'était là, cette *Petite Maison du Bon Dieu.*

C'était, en effet, une toute petite maison. Un petit jardin entouré d'une haie. De petits tournesols très jaunes. Sur la façade à un seul étage, trois sabots coloriés d'où sortent des capucines. Entre deux pruniers, pendus à une corde, des torchons tout humides.

— Pour un château ! dit Kaly avant de tirer le fil de fer d'une sonnette.

— Qui vous a parlé de château ? Ce n'est pas le château des parents. C'est la maison des amoureux.

Le chauffeur nous regardait par-dessus la haie.

— Il y a pourtant du monde là-dedans ! nous cria-t-il lorsqu'il nous vit hésiter à sonner encore.

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage, puis se referma avant que nous eussions levé la tête. La porte s'entrebâilla enfin. Un vieil homme nous regardait de ses yeux très pâles. Il était

mal rasé, en manches de chemise, avec un tablier à bavette de grosse toile bleue.

— Madame... commençai-je. Donatienne nous attend aujourd'hui.

L'homme s'effaça et dans le corridor aux carreaux rouges parsemés de sable blanc, il nous indiqua l'entrée d'une pièce. Il n'y avait là personne, mais tandis que nous demeurions sans même songer à nous asseoir, je vis les traits de Kaly plus tendus, et son regard comme le mien se posait sur tous ces meubles si différents de l'aspect extérieur de la maison.

C'était des meubles Empire ornés de cuivre ou de soie verte. Une banquette, un secrétaire, une table aux pieds massifs, un grand fauteuil, une douzaine de chaises au moins, une haute lampe, des vases de porcelaine fine et, pendant sur la glace, au-dessus d'une cheminée où s'encastraient des losanges de faïence violette, un crucifix en buis et une branche de rameaux flétris. Le vieil homme réapparut, mais sans son tablier, et il avait enfilé une veste noire. Une dame qui paraissait plus âgée le suivait, vêtue de noir aussi, les épaules couvertes d'un fichu de laine à longues franges. Je remarquai aussitôt son regard qui se posait on ne savait où. Elle s'adressa à moi.

— Je vous connais, je crois.

Puis, indiquant d'une main gantée de fil gris, le vieillard :

— Mon beau-frère.

Elle ajouta d'un ton plus sec :

— L'aîné de mes beaux-frères. Les autres sont morts. Toutes mes sœurs, tous mes autres beaux-frères sont morts.

Elle répéta :

— L'aîné de la famille.

— Aîné de deux ans, dit le vieillard. *Votre* aîné de deux ans, souligna-t-il avec un sourire étrange, un pli narquois de ses lèvres minces.

— Aîné, reprit-elle en détachant ses mots. Le droit d'aînesse, le droit du maître.

— Maître comme un vieux mari.

— Allez donc me chercher mon mouchoir, Charles, lui dit-elle d'un ton plus élevé.

— Ça ne prend plus, trancha l'autre et il parut guider sa belle-sœur vers le fauteuil tandis qu'il nous indiquait les chaises.

J'essayais de retrouver dans ma mémoire les traits de la mère de Donatienne, et peu à peu ils m'apparaissaient vaguement sur le visage de cette femme au regard mystérieusement lointain, mais comment cette chair couperosée d'une telle mollesse ne m'avait-elle pas frappé, quatre ans auparavant ? La peau du beau-frère était au contraire parcheminée et semblait accentuer la sécheresse ironique du sourire qui ne le quittait plus.

— Quel brouillard ! dit Kaly. Y a-t-il souvent autour du canal un brouillard pareil ?

Le vieillard regarda Kaly sans répondre. La mère de Donatienne, les yeux toujours perdus :

— Vous êtes mariés ? questionna-t-elle.

Une légère rougeur colora les pommettes de Kaly. Elle n'avait pas l'habitude de rougir.

— Nous nous connaissons depuis notre enfance, dit-elle avec hâte, mais j'ai un mari. J'habite Paris avec mon mari. Je suis mariée.

Elle paraissait donner des explications comme une petite fille.

— On est toujours marié, dit la vieille dame.

Le sourire du vieux monsieur devint un ricanement.

A cet instant, Donatienne entra, vêtue de la même robe écossaise qu'à Bruges, huit jours auparavant. Elle avait fardé ses lèvres et bleui ses longs cils comme il y avait quatre ans.

— Bonjour ! dit-elle d'un accent trop volontairement gai.

L'oncle s'adressa à moi :

— La trouvez-vous changée ?

— Il m'a dit, l'autre jour, à Bruges que j'avais embelli.

Ce n'était pas vrai et Kaly le comprit qui me regarda aussitôt malgré elle. Puis elle baissa la tête. La mère de Donatienne aussi baissa la tête et elle dit comme si elle récitait un poème :

— Qu'on fasse avancer la voiture.

Kaly et moi nous crûmes d'abord qu'elle parlait de notre taxi et qu'elle nous signifiait sans grand ménagement que notre visite avait assez duré, mais aussitôt un dialogue éclata entre le beau-frère et la belle-sœur dont le sens nous demeura aussi secret. C'était ce dialogue que nous écoutions pourtant à toute oreille tandis que nous entendions à peine les petits récits que Donatienne s'était mise à nous faire à propos de la brume, du canal, de la frontière de Hollande, d'une statue de l'église de Oostkerke.

La mère répéta :

— Qu'on fasse avancer la voiture.

L'oncle répondait :

— La voiture est dételée, Madame, et les chevaux sont morts.

La mère :

— Ne parlons pas des guerriers !

— Les pillards, Madame, ressuscitent toujours.

— Y a-t-il des titres réalisables ? demandait la mère.

— La graisse des porcs ne vous appartient plus, Madame.

— Assez ! cria brusquement Donatienne. Assez, vous l'énervez sans raison.

Elle s'était levée mais demeurait, les mains serrant le dossier d'une chaise, très pâle.

— Nous parlions de nos affaires, dit l'oncle d'une voix calme. Nous parlions, votre chère mère et moi, de ces choses auxquelles vous n'avez rien entendu.

Il toussota avant de continuer :

— De ces choses que vous avez faites ou laissé faire sans y rien comprendre.

Il nous regarda, Kaly et moi, avec des yeux fixes, puis il nous fit à l'un et à l'autre, en souriant encore, un respectueux salut

de la tête. Kaly, d'un geste nerveux, porta la main à ses cheveux, et ses doigts s'égarèrent dans les fleurs en tulle de son petit chapeau.

— Ferme les rideaux, Donatienne, dit la mère.

La jeune femme se retourna. Elle parut contempler, un instant, à travers les vitres, la brume blanchâtre, puis elle fit en silence ce qu'on lui avait demandé. La nuit n'était pas encore venue. On alluma une lampe à l'abat-jour de parchemin par endroits un peu roussi.

— Je vais faire le thé, dit Donatienne.

Nous protestâmes qu'il était sans doute pour nous le temps de partir. Kaly expliqua qu'elle devait encore faire une démarche à Bruges à propos de la location d'une maison.

Aucun des trois ne parut nous entendre.

Donatienne était sortie de la pièce.

— Vous pouvez, à présent, aller chercher toute seule votre mouchoir, dit le beau-frère à la vieille dame.

— Je ne vais même pas toute seule à confesse.

— Oh ! cette malheureuse femme ! s'écria-t-il et il cligna de l'œil du côté de Kaly puis du mien.

— Cette malheureuse famille ! dit la mère de Donatienne et changeant de ton, brusquement, en s'adressant à nous : Mais je vous remercie sincèrement l'un et l'autre de votre visite. Ma fille se faisait une fête de vous voir. Elle vous doit, depuis quatre ans, Monsieur, beaucoup d'excuses.

— Elle en doit beaucoup à beaucoup d'autres, trancha le vieillard.

Pour la première fois il avait laissé son sourire ironique et il passa sur son front une main lasse.

Ensuite Donatienne revint.

Elle apporta les tasses, la théière, des tranches de Kramick. Pour l'oncle, il y eut une cafetière de faïence blanche avec des lignes d'or. Devant nous, Donatienne installa des tables gigogne en recommençant à parler de la statue de l'église d'Oostkerke, du canal, des journées de brume. On parla du thé de Ceylan et du thé de Chine, du café en France et du café en Flandre, de la chasse, de l'œil fané des lièvres morts et des civets de lièvre à la sauce brune où trempent des feuilles de laurier. On eût dit, autour de nous, une soirée d'hiver dans une pénombre heureuse. Mais un rayon de la lampe éclairait soudain les yeux sans regard de la vieille dame, la contorsion des lèvres de Donatienne, ou bien, sentant mes tempes devenues moites, j'entrevoyais les traits de Kaly et leur angoisse.

Pourtant notre conversation demeura paisible.

Sa cafetière en mains, l'oncle sortit, quelques instants, sans qu'on sût pourquoi. La vieille dame raconta alors que dans la région, pour « arranger » les morts, on les mettait tout droit sur une chaise. « On lave les pieds, dit-elle. On change la chemise. Puis on allonge le mort sur une table... Après, il est vite oublié. » Elle ajouta plus bas : « Parfois, la nuit, quand je ne dors pas, et cela m'arrive souvent, très souvent, j'imagine du sang sur

mon édredon. » Elle se tourna vers moi et me regarda pour la première fois : « C'est horrible ! », murmura-t-elle.

Je repris :

— Horrible ! Et je m'aperçus que ma voix tremblait.

La vieille dame me regarda encore et je crus voir dans ses yeux une sorte de reconnaissance. Donatienne me sourit.

Ce fut tout.

Le vieillard revint. Tout le monde se leva. On se dit adieu.

Dans le taxi et presque jusqu'à Bruges, Kaly ne put contenir ses sanglots :

— Pardonnez-moi, chuchotait-elle. Je vais me calmer. Ne vous inquiétez pas... Ces gens ensemble, c'était affreux ! Partout la même humanité poisseuse. On la fuit et on la rencontre toujours. On peut aller jusqu'au bout du monde et c'est encore la même chose. Déjà, à Tahiti, si j'ai voulu me tuer... Ne vous inquiétez pas, ça va passer.

L'obscurité était devenue plus dense. La voiture avançait lentement le long du canal, ses phares allumés, mais je fermais les yeux. Je me demandais indéfiniment pourquoi le mari de Donatienne ne s'était pas montré. Qu'il devait l'aimer pour supporter cette atmosphère !

Le propriétaire de la maison de Bruges habitait près de la Porte Sainte-Catherine. Nous arrivâmes assez tard car le chauffeur, prétendant raccourcir le chemin, perdit sa route à deux reprises. Kaly expliqua que nous venions d'Oostkerke, de cette maison qu'on appelle à Oostkerke, *la Petite Maison du Bon Dieu*.

— Ah ! vous venez de là, dit le propriétaire. Ce n'est pourtant pas une maison à louer. Ils ne s'en iraient pas de là !

Je dis que c'étaient des amis qui habitaient là, nous avions été voir des amis, ou plutôt j'avais rencontré la jeune femme à Bruxelles, il y avait quatre ans...

Il m'interrompit en reprenant :

— Pour sûr qu'ils ne partiraient pas. Où iraient-ils s'ils quittaient *la Petite Maison du Bon Dieu ?*

Il parut réfléchir. Il nous avait reçus dans sa salle à manger aux meubles de pitchpin. Au milieu de la cheminée en marbre grenat, sur la face d'un Christ en bronze, des larmes de bronze étaient peintes en rouge écarlate.

Il continua :

— Quatre ans, dites-vous ? Pour eux, depuis quatre ans, il s'en est passé des choses. A présent, la mère est toquée ou tout comme... Vous avez su que l'homme les a ruinés ?

— Quel homme ? demanda Kaly.

— L'amant de la jeune femme. Un militaire qu'elle avait connu à la Libération. La guerre, la Résistance, tout cela, ça produit le meilleur et le pire. C'était un vilain monsieur. Ils ont vécu ensemble, la demoiselle et lui. La famille de la demoiselle, c'était une vieille famille bien connue. Un chantage en grand. Pour la ravoir, la jeune demoiselle, ils ont payé gros. L'homme a tiré d'eux tout ce qu'il a pu.

— Je croyais qu'elle l'avait épousé, dis-je.

Il me regarda :

— Elle a épousé l'oncle, dit-il ; il sourit sans bonté : Il n'y avait qu'à lui seul qu'il restât quelques sous. C'est à lui qu'elle appartient, *la Petite Maison du Bon Dieu.*

— Partons ! s'écria Kaly. Je veux partir.

Ses lèvres tremblaient, mais comme elle se levait, elle s'aperçut sans doute de cette façon brusquement attentive dont la dévisageait le propriétaire et elle se rappela que nous nous trouvions là pour la location d'une maison. Elle parla rapidement du brouillard, des canaux, de l'humidité de Bruges et de sa santé. Elle s'excusait.

— Ce n'est rien, dit le propriétaire en nous raccompagnant à sa porte. Pour une maison pareille, tout près du pont de l'Hydromel, pas loin du quai du Rosaire, sur le plus joli quai de la ville, pour cette maison-là, ce ne sont pas les offres qui me manquent. Même si je ne m'accorde pas avec l'ami de mon gendre...

Dehors, il tombait une pluie fine comme à l'automne, mais il me sembla qu'à l'odeur de vase se mêlait un parfum de verdure.

— Partons vite, répéta Kaly. Partons de Bruges.

Le chauffeur de taxi s'empressa et ouvrit la portière.

— Maintenant, à Bruxelles ! dit Kaly.

— A Bruxelles ? s'écria l'homme — il reprit plus doucement — Mais il y a le train...

— Vous acceptez ou vous n'acceptez pas ? trancha Kaly. Vous nous conduisez ou vous ne nous conduisez pas à Bruxelles ? Répondez. Il existe bien à Bruges d'autres taxis. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à vouloir retourner à Bruxelles en taxi ?

Le chauffeur maugréa quelque chose, mais d'un mouvement de tête, il nous fit signe de monter dans la voiture. Il referma la portière, il s'installa sur son siège. Il arrangea autour de ses jambes une couverture. Le taxi démarra.

Kaly recommença à pleurer, mais en silence. Peu à peu elle se laissa aller contre mon épaule. Pour la première fois, je sentais contre moi son corps abandonné.

PIERE DE LESCURE.

L'éternelle mythologie en film du XXᵉ siècle

Ce n'est pas chose fréquente que de rencontrer des centaures bien vivants aux coins de nos rues. Je me rappelle n'en avoir vu que deux. L'un était une création de Dante. Il vivait, bureaucrate par nécessité, dans la cité de Dès, arrondissement de Phlegeton, où les tyrans sont cuits dans un ruisseau de sang fumant. A première vue, il semblait incroyable, avec ses quatre sabots et son trot de cheval, et pourtant il devint indubitablement réel quand, interrogé sur le chemin à prendre, il releva majestueusement, du bout de sa flèche, la moustache qui lui retombait sur la bouche, apparemment pour se faire mieux entendre. L'autre était la création de Léon Cathlin. Il était le tuteur d'un intrépide jeune homme nommé Achille, qui grandissait dans les montagnes, vraisemblablement dans le Jura. Ce centaure-là, lui aussi, semblait incroyable, et cependant, voyez! lui aussi, rentre dans la réalité dès qu'il sent les talons du petit Achille lui frapper les flancs, et il se lance à la poursuite d'un sanglier, agitant sa queue avec exultation tandis que le galop fait sauter sa croupe.

Comme poète, Cathlin ne ressemble pas à Dante, mais il partage avec le Florentin l'imagination qui saisit les figures du passé et les installe dans le présent, faisant d'elles des contemporaines. Persée, par exemple, glissant dans les airs avec ses pieds ailés, n'a pas seulement la réalité d'un de ces rêves qui fascinent par leur précise splendeur et dont on ne peut se détourner, mais il entre comme acteur dans le drame de notre vie. Il est l'assaillant, désiré, des Gorgones affamées de terres. Et même les Gorgones sont reconnaissables comme des parties de nous-mêmes. Nous partageons leur stupeur obstinée dans la défaite, quand elles refusent de croire que Méduse, la plus puissante d'entre elles, ait pu avoir la tête tranchée. Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible!

La mythologie grecque est un fait éternel, créé par les Muses, qui a une irrésistible tendance à devenir un musée. Qui mieux que Cathlin pourrait extraire l'Argo de Jason de son abri archéologique, où elle repose embaumée pour les touristes, et la relancer si glorieusement sur les mers qu'elle puisse devenir digne de monter au ciel sous l'œil admiratif de Pallas, de luire dans l'inépuisable fraîcheur de notre dernière nuit ?

Daniel Sargent.
(traduit de l'anglais)

L'éducation d'Achille

à mon filleul Jean-Pierre.

Συγγενεῖ δέ τις εὐδοξία μέγα βρίθει
(Pindare, *Néméennes,* III, 70)

« Or, par l'héréditaire belle-valeur, un homme peut grand », dit Pindare. Puis le poète nous montre, en quelques vers fulgurants, Achille,

enfant blond, qui se divertissait à des prouesses, combattant lions et sangliers et rapportant au fils de Chronos, au Centaure, leurs cadavres

qui palpitaient. Et soudain, dans la solitude hérissée du Pélion, ma fantaisie assiste à l'éducation d'Achille; car la Néréide avait confié au Centaure

le fruit splendide de sa maternité. Et le Centaure, profond en sagesse, éveillait à la noblesse héroïque l'âme impétueuse et riche de l'enfant.

Dès l'aube, qui par sa fraîcheur piquante, les faisait sortir du sommeil et se lever de leur couche, Achille enfant et Chiron le vieux maître s'avancèrent.

au seuil de la nuit de leur grotte. Dans l'azur blanchissant, les étoiles achevaient de s'éteindre; et les monts dessinaient leurs cimes, limites du ciel,

nettes, sur l'indécis des vallées et des pentes. D'abord, comme tous les matins au lever (et de même après les travaux suants et poussiéreux), l'enfant

plonge dans les remous du bassin et crie sa joie et bondit sous leur étreinte glacée; puis sous le choc ruisselant de la cascade. L'eau les favorise. Ils l'ont sources

et torrent dans leur séjour. L'enfant s'échappe sur la rive et se démène; mais soudain, l'œil au guet, s'arrête, immobile. Il a vu passer une biche

paissante. Il veut tout de suite monter Chiron et la poursuivre. Le Centaure se refuse. Vif, Achille tire du carquois la flèche et vise la jolie bichette encore proche, à présent perchée

à la fine pointe d'une aiguille de roche; et qui, l'oreille dressée, écoute le vent. D'une main ferme, le maître abaisse l'arc : « Ni par la flèche!

« ni par la ruse! ni par le piège d'un filet! ni même par les pieds d'un autre! tu ne dois tenir cette faible proie; elle n'a pour elle que d'être vite.

« Pour toi je ne sais qu'une noble façon de la vaincre; par la vitesse de tes propres jambes ». Déjà l'enfant est parti; au même instant, de son belvédère

la biche. Le Centaure n'aperçoit plus ni la coureuse ni le coureur. Il grimpe sur le versant quatre à quatre. Apparaît l'enfant qui revient

et porte dans ses bras la biche aux pattes raides et pendantes. « O mon enfant, amis et ennemis t'appelleront: Achille aux pieds rapides ! »

D'une viorne flexible, Chiron fait un licol et le passe au cou de la bête. L'enfant, qui la caresse, l'attache au jeune et beau cyprès, parmi l'herbe

odorante, près de l'eau vive. Mais la biche d'un prime saut s'élance pour prendre la fuite. Le lien l'arrête et l'étrangle. Alors, tournée de tout son désir

vers un point de la montagne, elle bêle d'une voix presque humaine, très douce, tremblante, suppliante et qui pleure. « Elle te dit que jamais avec toi

« elle ne sera heureuse: tu as beau la baiser et lui tendre cette poignée cueillie de serpolet. Elle est mère: elle a ses petits qui mourront sans elle

« et qui l'appellent. Elle leur répond : « Je suis là, mes petits, mais je suis prisonnière ». Et vois : une larme dans son œil tremble ». Aussitôt l'enfant eut une larme lui-même, jaillie ; et prestement

défit le lien. Et la biche s'en fut si vite, si vite qu'elle trébucha et faillit tomber dans la cascade. Elle se rattrape de toutes ses pattes obstinées, arrachant la lèvre du précipice,

au-dessus du petit arc-en-ciel que les feux de l'aurore courbent et peignent de couleurs tendres, parmi les roches noires et lisses, dans la poussière humide ;

car la chute du torrent le brode d'écume et le pulvérise. Maintenant Chiron emmène l'enfant dans le verger clos d'une haie d'arbouses. Incomparable saveur d'un repas

de fruits cueillis sur l'arbre. Il y a là des prunes ou céruléennes ou d'un vernis d'ambre. Mieux que les cueillir, on les ramasse le matin dans l'herbe emperlée de rosée

brillante. « La bonne mère nature a choisi pour nous les plus mûres et nous les offre à terre, sur un lit de feuilles neuves. Et vois : les oiseaux nous ont marqué sur la branche

« par leurs coups de bec, le fruit le plus doux à la bouche, le plus mielleux ; où vient aussi butiner l'abeille. » Puis, rassasiés, le maître et l'élève s'en vont en amont, par les sentiers

des pentes, contemplant tout. Qu'ils sont beaux et vagabonds les sentiers de montagne ! Que le monde est vaste et beau ! l'horizon toujours plus vaste pour nous qui montons ! Qu'elle est vaste et belle et

profonde la coupole azurée ! Et qu'il est heureux le vol de l'oiseau et du nuage blanc, soufflé et lucide, gorgé de lumière ! « Ah ! s'écrie l'enfant, si j'avais des ailes ! et je veux

« que vous en ayez aussi, mon maître, pour que vous veniez avec moi et que vous m'expliquiez tout ! » car l'élève sans cesse interroge ; et le maître répond

lumineusement. Et l'enfant s'étonne qu'il puisse toujours puiser dans la science du Centaure sans jamais la tarir. Sur la plus haute cime ils s'assoient et, silencieux, contemplent au loin

la mer. « Oh! je veux traverser la mer avec la voile du navire! »... Puis l'enfant a faim. Et, comme il se sent les jambes lasses, le Centaure le prend sur son dos, pour le retour vers la grotte, leur maison, et vers

le blé moulu et cuit et vers le lait qui, sur l'éclisse, caillé, s'égoutte. « O mon maître, avez-vous beaucoup de pain dans le coffre ? et beaucoup de chairs fumées ?

« Il m'en faut beaucoup! » Et il montre (au Centaure qui tourne la tête pour lui répondre) ses belles dents jeunes, dévoratrices. Et voici, la grotte, leur maison.

Et voici, délicieux, le grand repas du jour. Puis voici, délicieuse, l'heure de la sieste; car la bonne fatigue rend le repos délicieux. Le soleil, haut dans le ciel, brûle

et éblouit. Le Centaure allonge ses vieux membres à l'ombre du grand figuier. Et l'enfant lui aussi se couche et toujours il interroge. Il demande le nom de cette mouche qui bourdonne;

le nom de l'insecte qui se hâte à travers la forêt des herbes; le nom de cette herbe qui découpe si joliment ses feuilles et qui fleurit mauve; et le nom de cette fleur bleue

au cœur d'or. « Presque toutes les fleurs, remarque-t-il, ont un cœur d'or. Le papillon les aime et leur ressemble; mais lui a des ailes. La feuille aussi s'agite et bat,

« et cherche à prendre son vol; elle ne peut: sa tige l'attache au sol. Ah! certes, les hommes sont heureux de n'être pas enracinés comme les arbres,

« mais d'avoir des jambes. Ah! l'oiseau, lui, a des pattes et de plus il a des ailes! Est-ce que l'homme (idée obsédante) n'aura jamais

« d'ailes ? N'a-t-il donc jamais essayé d'en avoir ? » Ainsi va le bavardage du petit Achille qui pense tout haut, puis interroge et s'impatiente.

Gravement le Centaure dit l'aventure d'Icare; les ailes que le père colle aux épaules de son fils avec de la cire; l'enfant qui se jette du promontoire,

dans le vide, au-dessus de la mer et vole, et le père s'est mis à lui aussi des ailes et gagne les airs. « Mais Icare ne file point, à son exemple, tout droit, en rasant les flots; il monte en vrille

« à travers le ciel, comme l'alouette, toujours plus haut, vers le soleil. » Le petit Achille écoute, frémissant, cette histoire audacieuse d'un enfant; et d'un saut se redresse et se rapproche, avide,

de la bouche qui raconte. Cri! à la chute d'Icare, il a poussé quel cri! Il se fâche contre le soleil qui a fondu la cire, contre Zeus qui n'a pas retenu

l'enfant dans les airs; qui l'a laissé choir. Sur le petit héros mort, Achille pleure et sanglote, inconsolable. Alors son maître lui parle de la vertu de prudence,

l'indispensable vertu pour l'homme. « Fi! déclare Achille, vous dites cela parce que vous m'aimez. Et vous ne voulez pas que je meure; mais votre prudence

« est une faiblesse! — Pour l'homme, cet être faible et mortel, la prudence est la plus grande force. — Je ne le croirai jamais! Et je déteste la prudence: vilaine! Moi,

« comme Icare, je veux mourir en héros! — Que du moins tu meures pour une cause noble et juste. La beauté de la cause pour laquelle on meurt fait la beauté

« de notre mort. » Alors le vieux maître à son jeune élève enseigne les plus nobles sciences: la justice d'abord. « Il faut servir la justice toujours; être juste

« même envers nos ennemis. On n'est jamais un trop grand observateur du juste. — Mais si mon ennemi, lui, est injuste ? S'il est fort, et s'il me dénie insolemment

« mon droit ? Si par la violence il veut me ravir mon bien ? — Avec l'arrogant, il faut régler son droit par les armes, tant que Zeus Tonnant ne viendra pas lui-même

« imposer le règne de la justice au monde. Alors c'est la guerre; et, dans la guerre, l'irremplaçable vertu est le courage. — Oh! je sens que j'aime le courage! Dites-moi ce qu'il faut faire

« pour être courageux — Faire toujours face au danger : l'ennemi ne doit connaître de nous que la face ». Mais ils ne sont plus allongés: on ne peut rester couché de son long

lorsqu'on parle du courage. L'enfant dit: « L'énorme sanglier qui vient, malgré les haies d'épines et les molosses, ravager notre champ et nous fait tant de tort,

« je veux le combattre! Demain, avant l'aube, je l'attendrai! — Tu es trop jeune: il faut attendre l'âge ». Mais Achille refuse d'attendre l'âge et pleure

d'être jeune. Chiron tendrement le regarde. Jadis, il fut le maître d'Héraclès aux douze travaux; de Théseus, ce héros au Minotaure; de Jason à la Toison d'Or; d'Asclépios,

le thaumaturge de la guérison; mais il n'eut pour aucun de ces illustres autant d'amitié que pour l'enfant; jamais il n'avait connu la tendresse. Par la vitalité généreuse d'Achille,

le Centaure vieilli se sent rajeunir : son automne moissonne dans son cœur un regain de vigueur. Chiron admire cette jeune intrépidité, cette nature

qui ne connaît point la mollesse; car l'enfant demande, réclame, exige d'être, sur-le-champ, guéri de sa fatigue. « Pour un homme de cœur, s'écrie la petite voix perçante, il est honteux

« d'être fatigué! » Grâce aux plantes, son maître est un puissant guérisseur des maladies et des blessures. Que de fois il a guéri l'enfant! Et le jour où le croc d'une branche rompue

avait labouré l'avant de la puérile cuisse nue. Le sang coulait sur le genou et le long de la jambe, telle la fontaine toujours vive de la grotte; et teignait et baignait le pied. Et le jour

où la fièvre avait abattu cette native ardeur, d'apparence invincible et tenait le pauvre gracieux corps étendu et l'âme désolée de langueur, sur les peaux de brebis amoncelées.

Le centaure remit debout Achille par la vertu d'une plante fort amère, le fiel de la terre, dont il exprime le suc. « Oh! que c'est mauvais! dit l'enfant qui la repoussait et la crachait. — Bois, et tu reconnaîtras

« le bienfait de cette amertume ». Aujourd'hui, pour guérir de sa fatigue, Achille veut de cette plante encore, à qui le Centaure a donné son nom; car nous-mêmes l'appelons toujours

la centaurée: toujours bienfaisante au fiévreux, au paludéen. Mais aux divers maux, remèdes divers. Le Centaure prend maternellement dans ses bras l'enfant las; et le porte

à la ruche de leur jeune abeille. Il enveloppe le corps nu, d'un voile transparent. Précautionneux il découvre les rayons de cire, aux belles cellules multipliées et régulières et débordantes de leur trésor.

Cependant il fredonne une incantation qui assoupit le peuple ailé et bourdonnant et guerrier de ces travailleuses. Et il dit à l'enfant : « Voici le miel de tilleul, en or vif :

« il parfume l'haleine et donne le goût du repos réparateur. — Oh! non! du repos, en plein jour, je ne veux pas! C'est déjà bien trop de la nuit! où l'on ne peut courir,

« chasser! — Et voici, d'un or vert et foncé, le miel amer du bourgeon de sapin, qui fait qu'on respire mieux. — Quand je respire mieux, je suis plus fort. Donnez, mon bon maître! donnez

« vite! Et dès qu'il a pris le remède à la fatigue, Achille veut courir, essayer ses jambes véloces; mais elles n'ont pas recouvré leur vitesse. « Il faut, mon enfant, laisser au miel bienfaisant

« le temps de couler en nos veines sa bienfaisance ». Et Chiron emmène le petit Achille près du cours de la source qui tinte; sous l'arbre qui bruit dans la brise et où l'oiseau

flûte. La main experte du maître a saisi la cithare: « Ecoute comme elle est belle et sonne, touchée par l'ongle, la corde. Toute corde chante pour qui est habile;

« et la vie pour lui devient harmonieuse. Donc elle devient divine; car (ne sens-tu point ?) l'harmonie est chose divine. Apprenons à faire chanter la corde et à chanter nous-mêmes,

« d'une voix mesurée, juste et mélodieuse; à seule fin de goûter, dans nos heures de repos, la bienheureuse musique des Muses et de laisser nos âmes monter sur l'Olympe. — Mais que chanter ?

— Ecoute! Chantons l'air, l'eau, le bleu du ciel. L'air que nous respirons court avec nous sur la montagne et s'enchante, comme nous, de la mélodie. L'eau est belle qui se précipite des roches

« suspendues; puis apaisée elle dort, cristal apparent, au creux des roches couchées et forme un miroir où l'arbre peut se voir. Le ciel de l'aigle et de Zeus aime à regarder

« son azur dans les miroirs de l'eau lisse. Louons les dieux très bons, qui ont fait l'air, l'eau, la terre notre mère, le ciel d'azur et ses nuages; et qui nous ont donné la vie,

« pour que nous soyons vertueux et heureux. » A l'écart de leur menue cataracte et de sa rumeur, ainsi chantait le noble Centaure, au son des cordes sonnantes. « O mon maître, où trouvez-vous les mots si beaux

« que votre voix prononce ? — Les mots deviennent beaux et rayonnants par la fortune des Grâces, et si notre langue les tire d'une âme profonde ». Avoir le cœur profond, profonde l'âme, tout est là

lorsqu'on enseigne ou que l'on chante. L'enfant bien-né admirait son maître, la blanche poitrine de l'homme sur le poitrail fauve du cheval, la science des doigts, mais surtout

la flamme fascinante qui sortait des yeux et, de la bouche, avec la parole : l'ardeur du visage transfiguré. Et quand le Centaure eut lancé le dernier mot et la dernière note sublime, à Zeus,

l'enfant lui cria : « Continuez, ô mon maître, encore, encore! O mon maître! retenez en vous le dieu! car j'ai vu un dieu qui palpitait dans votre poitrine et la faisait

« plus grande et votre voix plus forte! Quel est ce dieu ? Dites, dites quel est ce dieu! — Ce dieu est Apollon qui nous apporte l'enthousiasme, encore un don des dieux,

« le don le plus divin : le dieu qui vient en nous. Tu le connaîtras; déjà tu le connais! Moi aussi je vois sa flamme dans tes yeux. » Et penché tout de suite au bord de la source, l'enfant voulut voir

si le feu qu'il sentait sur son propre visage ressemblait au feu de son maître. Or, il vit que ses deux yeux à lui étaient pleins de phosphore. A l'exemple du ciel d'azur,

il aima se mirer dans le miroir de l'eau. Puis d'un élan, il se mit tout debout et dansa. « Tu vois, le miel a coulé dans tes veines et t'a donné sa force et sa vertu ». Et le maître

réglait les pas de l'enfant et la grâce vive de ses gestes, par les cordes rythmées de la harpe reprise. Mais soudain le petit danseur rompt la danse et, l'œil à l'affût, court

au bout du pré : « Il est là ! Il est là qui éventre de ses défenses le gros orme ! le sanglier notre arrogant !... En plein jour !... Sus à lui ! Sus, sus ! — Reste ! reste ! Moi j'y vais ! — Et moi,

« avec vous ! — Tu es trop jeune pour cet ennemi ! Plus tard ! — Ah ! vous me fâcherez, et si vous me retenez encore, je vous bats ! Il nous a vus, il vous a vu prendre votre arc ! Il part. Laissez-moi donc

« partir de toutes mes jambes et je le rattrape !... O ! mon maître, vous ne déshonorerez pas votre élève par la peur !... Voilà, vous me faites toujours pleurer de rage ! Je ne vous aimerai plus

« jamais ! parce que vous êtes lâche pour moi ! Tenez, vous vous déshonorez vous-même ! On doit toujours faire face au danger ! L'ennemi ne doit connaître de nous

« que la face ! — Achille, la semence du courage chez toi est semée en bonne terre. Mais pour l'heure tu vas obéir ; car je dois accomplir mon devoir ». Et il liait au jeune cyprès

l'enfant terrible. Puis Chiron marche seul au danger, cependant que le soprane, outré de colère, donnait de la voix, de plus belle. Or, un satyre guetteur, épris de cette jolie tête

mutinée, profite de l'éloignement du maître et fait un saut jusqu'au cyprès. Et il délie le prisonnier qui soudain s'est tu ; auquel il rit et qui lui rit joyeux du secours. Puis le chèvre-pied veut

l'entraîner, tente un enlèvement. Mais l'enfant pugnace fait le coup de poing contre son ravisseur. Chiron, alarmé du silence, se tourne et voit la scène. Il accourt. Déjà le satyre fuit

en pissant du nez un jet rouge, qui marque sa trace. « Monte sur mon dos avec ton arc, Brave ! Ce n'est pas contre le piètre drôle que nous courrons. » Sur les foulées du sanglier, à travers broussailles

et rocs ils sont lancés. « Oh! joie! voilà qu'il tonne. Zeus se fâche là-haut et fait la nuit avec ses nuages! O Zeus, tu ne protègeras pas cette hure! Tu es avec nous et avec nos

« flèches! — O mon Achille, nature indomptable, criait le Centaure dans le vent de leur course, sois de plus en plus indomptable à la fatigue, à la douleur, à la peur! » Et les flancs de Chiron frémissent

de sentir si nerveux et déjà si forts les genoux enfantins, qui pressent et pressent l'allure; et la queue chevaline, échevelée, de plaisir se dresse puissamment à sa racine, en haut de la croupe

qui galope. « O mon enfant, garde bien, dans l'action héroïque, ta généreuse impatience! » Mais les coups tonnants les assourdissent. Au mépris des précipices qu'ils frôlent, cavalier et monture vont

fouettés par la grêle et par les éclairs, parmi les arbres affolés et les rocailles roulantes. Et le sanglier poursuivi roule, lui aussi, devant eux. « Nous volons et faisons voler le trait

« plus rapide que nous : il nous devance et frappe au cœur le but marqué par notre œil, la proie en vain fuyante, la malfaisante bête. Le tout est de garder la vue nette.

« Mais généreusement il ne faut détruire que le mal et les méchants ». L'aigle de Zeus, qui passe, les admire et ne se sent plus, de l'orage et de la foudre, le seul roi.

Et comme, sauté de croupe, Achille tenait par un des crocs le sanglier dont Chiron tranchait la hure : « O mon maître, pria l'enfant, vous voyez que je grandis :

« je ne suis plus un bébé. Quand me mènerez-vous enfin (je suis las de m'amuser le long des jours!) dans une chasse dangereuse ? Et quand m'apprendrez-vous l'audace

« qui est si belle ! »

LÉON CATHLIN.

RÉFLEXIONS ET POÈMES

J'ai scandalisé les gens sensibles en affirmant, dans l'anthologie de Silvaire et Guillaume, que la Poésie était pour moi une arme et une femme. Je me suis servi d'elle pour fustiger ce que le monde des hommes a de laid et d'odieux ; elle s'est servi de moi comme si je n'étais qu'une sorte d'épicerie sentimentale.

Il est évident que la Poésie n'est pas plus un objet qu'un être, mais je n'oblige personne à pénétrer sur ma longueur d'onde.

Je considère l'âme humaine comme un instrument de musique. La Vie passe sur les cordes hypertendues du violon, la Vie marche sur les touches, en forme de dalles, du piano qui somnolait... et voici que s'élève un chant.

Il y a des âmes désaccordées, et d'autres qui ne sont que des boîtes de conserve dans lesquelles la Poésie danse sur des élastiques. D'où la diversité des musiques intérieures.

J'ignore quel genre d'instruments la Vie utilise en moi, mais je suis certain d'en posséder plusieurs dont quelques-uns restent à l'état primitif et donnent des sons barbares comme celui qui, dans *Couleurs d'usine* (1) me fit ainsi symboliser la vie de plusieurs millions de Parisiens :

métro, boulot, bistrot, mégots, dodo, zéro.

Cet alexandrin fit crier toutes les serrures de la sensibilité contemporaine.

Ici, dans ces extraits des *Dialogues de mon amour,* (quatre plaquettes (1) où se développent les quatre saisons des amants) les instruments utilisés ne furent sans doute que de petits violons.

P. B.

(1) Seghers, éditeur.

DIALOGUES DE MON AMOUR

le poids de ton corps m'échappe
ta caresse se fait paresseuse
te voici distant comme un mur

Ne regarde plus ces portes qui s'ouvrent et l'horloge qui va les coaliser contre nous

Ce ne sont pas les silhouettes des amis perdus, mais des caprices de poussière dansante

L'appel de la vie n'est qu'un passage de vent
un écho qui se perpétue

Fermons nos mains sur son cou.

le soleil éclaire les marches que je dois gravir

Nous ne sommes plus seuls au monde mais à nouveau des éléments de foule

L'horloge vient de livrer la première heure où la passion doit s'endormir pour mieux renaître

La pulsation de la vie me reprend en son engrenage et m'oblige à l'amputation

Mais je te fuis pour mieux te retrouver au bout du cercle, dans le sillon de notre amour.

Rien ne doit nous manquer disais-tu et voici que ton départ me dépouille

L'absence est un désert cerné de cris où je n'entends plus ta voix

Tout devient fantôme et fumée dans un vide enfin palpable

Des mouchoirs tombent sur des talons insensibles

Des mains se cherchent et se traversent sans se prendre

Un manège autour de moi se met en route transportant des visages dont l'expression m'est inconnue

Je deviens une toupie fouettée qui tourne immobile tandis qu'en moi j'entends encore crier ta faim.

Je m'use à rester debout dans le mouvement des meutes pressentant la curée

Le désir brûle en moi des fagots de bois vert dont la fumée irrite mon vertige

Je crie dans le tourment des mains absentes
Pourtant toi seule es lumineuse toi seule intégrante

Ce ne sont que flambées de paille
  feux couverts se dévorant
  reflets de ton explosion!

Je veux m'ensevelir en ton délire.

D'avoir perdu ta présence si vivante et qui me réchauffe

D'avoir gaspillé trop vite les souvenirs émerveillés de tes étreintes
  usé les réserves d'un bonheur qui prend naissance en toi

Je me découvre avec des yeux vides et des mains mortes
  avec le reproche d'un péché sans lendemain issu de ton abandon

Ton absence me fait coupable

Ma faute se nourrit d'être dénudée

Je me méprise en angoisse.

La certitude me hausse enfin vers toi

Je te pensais compagne d'un voyage à l'itinéraire limité
  mais ton absence me torture

Pardonne à cet amour qui se mesure au regret

Me voici devenu l'autre rail du voyage

Hors d'un doute qui me limitait, l'amour fuse en moi
  me craquelle

J'ai le mal des neiges qui vont fondre

Nous fêterons nos retrouvailles et je te reviendrai définitif

L'absence a gravé ton nom dans mon sang.

PIERRE BÉARN.



De toutes les constructions de l'esprit que l'on puisse rapprocher de la poésie, il en est une qui, parmi ses prolongements et ses raccourcis, dans le soleil de ses lieux géométriques et dans la cendre de ses points, mérite entre toutes de lui servir de miroir : la géométrie. Placées devant la réalité, l'une comme l'autre de ces deux épures s'efforcent de la dépasser par des jeux de perspective ayant l'infini pour milieu ; les formes, la vie ainsi révélées prennent un aspect d'autant plus émouvant que le point de vue est plus neuf. Il ne semble donc pas exagéré de parler d' *anamorphose* (1) en poésie : celle-ci est, en effet, comme l'anamorphose, une perspective étirée au-delà des cadres de l'apparence normale, et dont l'image juste n'est « restituée » qu'à partir d'un certain point, qui est précisément l'œil du poète. L'esprit qui sait se rapprocher le plus de cet angle de vision jusqu'à se mettre éventuellement à sa place, est celui qui le comprendra le mieux ; ce qui lui donne alors de « voir ce que d'autres ont cru voir ». Comprendre, n'est-ce pas se substituer à un autre ? Il y a, dans cette projection hors de soi-même, dans cette re-création, un phénomène qui touche au magique. Voilà pourquoi poésie, amour, sont autant d' « anamorphoses » de perspectives nouvelles qui peuvent paraître absurdes, voire grotesques tant que celui qui les juge n'en a pas découvert l'image harmonieuse, grâce à l'optique secrète qui les a fait naître.

F. de D.

(1) *Anamorphose* (à paraître chez Seghers).

FIGURES COMPOSÉES

Tous les visages, beaux visages
Huilés de soleil et d'amour,
Les visages d'amoureux sages
Des amoureux de chaque jour
Se retrouvent dans les nuages
Et dans les fleuves de velours

Tendres rosiers aux bras grimpants
Les couples ont sève nouvelle
Leurs mèches sous le vent coupant,
— Blond chèvrefeuille — s'échevèlent.

Leurs gestes passent dans les branches
Et leur bouche dans les parfums
Que restera-t-il de tes hanches
Sinon un bouquet de jasmin ?

Mais plus loin que notre vallée
Où se mêlent plantes et chairs,
Les multiples lèvres de l'air
Diront vos grâces d'azalée,
Corps bien-aimés, ô corps trop chers.

Vous ressusciterez légers
Parés des plumes de la pluie
Corps de nuages protégés
De toute tache, toute suie.

Et visibles rien qu'au poète
Vous passerez dans son regard,
Voiliers de cygnes en fête...

BLACK-OUT

Faites le noir !
Faites le noir
Sur le présent
Sur le travail
Et le sexe !
Eteignez la lampe de l'action
Arrêtez votre langue
Qui se démène
Comme une grenouille
Sous la secousse électrique
D'un laboratoire
Et faites le noir
Pour que le silence
Monte en vous
Irrésistible
Marée
Prometteuse de toutes
Les perles de l'extase...
Avez-vous tout éteint ?
Le gaz des trépidations
L'électricité des chocs
L'eau des habitudes
Afin d'éviter
Inondations court-circuits
Asphyxies
Et autres empêcheurs
De tourner rond ?
Oui ? Alors c'est bien.
Vous avez fait le noir
Vous êtes en règle avec les autres
Avec vous-même
Vous êtes à la limite du monde
Vous êtes presque devenu l'explorateur
Interplanétaire de votre moi

Et vous n'avez jamais été
Si loin
Ni si haut.

FRANCÈS DE DALMATIE.



Ces notes poétiques, extraites d'un recueil et griffonnées au cours d'un récent voyage en Espagne, ne valent pas plus que des croquis exécutés au crayon noir, « sur le motif ». Deux de ces poèmes ont pour excuse l'impression de familiarité, très forte, que m'inspirent les villes et la nature espagnoles, chaque fois que je traverse ce pays si proche, par je ne sais quels contrastes mêmes, des villes et de la nature de mon pays. Qui n'a senti combien les plaines et les collines de Castille et celles de la Flandre et du Brabant se ressemblent tout en se différenciant, n'a qu'imparfaitement compris l'une et les autres de ces contrées qui semblent s'être partagé le meilleur de leur âme et de leur terre.

F. H.

Séville, 22 juin.

Au frais du soir
Toutes les pierres
Prennent le ton de l'or
Adieu misère
La pierre rêve qu'elle est riche
Et l'homme qu'il est bon
L'obscurité va recouvrir la terre
Le riche frôler le pauvre
La soie précieuse les haillons.

Le ciel est une banque ouverte
Où l'on entre et l'on sort
Où l'homme qui comptait les sous
Dans sa main sale
Puise des louis d'or.

Funchal, 8-13 juillet.

Ne crois pas que cette île bercée
Par la brise du large s'attarde au port
Elle avance et deux fois trompant ma pensée
Elle a fait le tour de mon cœur.

Funchal est une ville blanche
A cape rouge et jupon vert
Un panier sur la tête et la main sur la hanche
Elle porte ses fruits en regardant la mer.

Un bateau blanc d'argent illumine la rade
Salué par des salves de flocon blancs
Pour plaire la montagne découvre une épaule
Cuite au soleil et trempe ses pieds blancs dans l'eau.

Avila, 25 juillet.

Je la verrai toujours en rêverai peut-être
Avila suspendue au rocher
Dans un corset de murs qui ne la défend guère
Qu'a-t-elle besoin de soutien
C'est pour la forme
La forme
Qu'elle s'enferme
Et le sait bien.

Thérèse n'était pas bégueule, oh ! non,
Pour se priver de voix et se serrer les hanches
Les murs ne lui étaient que granit et ciment
Au ciel elle se laissait ravir par les anges
C'est pour la forme
La forme
Qu'elle s'enfermait
Au couvent.

Et toi qui n'es ni de chaux ni de pierre
Fille d'une ville où bat un noble cœur
Tes yeux vont aussi loin que la prière
Rejoindre ton amant qui fait le beau
C'est pour la forme
La forme
Que tu t'enfermes
Dans un tombeau.

FRANZ HELLENS.



Ne parlons-nous donc que par énigmes et ne sommes-nous quelquefois entendus que par distraction ? S'il me paraît évident que la poésie n'existe que dans la transfiguration des sentiments naturels et que la vision s'établit aux apparences de la réalité, non point forcément par négation ou identification de l'univers, sur les frontières d'une autre nature que je nomme par instants, l'approche d'un règne humain sur les mots du poème obéit au pouvoir d'une épuisante analogie dont le langage restitue les liaisons. Je ne pense pas que le poème s'inscrive en des énigmes mais je suis sûr qu'il passe à travers des nuits sensibles au cœur du poète et que son lecteur peut être arrêté par l'obscurité provisoire du texte qui lui parvient comme un souffle sur le tain du miroir.

Cet accord que passionnément le poète exprime, accord avec soi-même pareil à l'amour de soi, mais aussi accord général avec la figure du monde qui s'efface à mesure que les mots entraînent sa signification, je ne veux absolument point que le lecteur le ressente comme les éclairs d'un miroir aux alouettes tournoyant sous le soleil par la ficelle du chasseur. Le poète désire de toute son âme que le contact s'établisse durable avec le lecteur par les moyens du poème, dût-il s'en remettre à la flamboyance de la foudre. Il lui faut même la genèse des infigurés virtuels de notre planète pour que le poème exauce la promesse d'une contradiction entendue, telle qu'elle est vivante, à l'avant des mots qui s'enfoncent dans la gelée élastique où les licornes prennent goût d'une ferveur commune.

E. H.

FANFARE DES CRUELLES RAISONS

Serais-je nocturne ou la peau
Me lâcherait-elle aussi sec
Que le tambour d'en haut vient
A larges gouttes battre la plaine ?

D'un ciel à nous manger les yeux
Je vas me faire compagnon
D'une éclaircie à mes fourrés
Je vas tailler un gros bâton

C'est que je pars pour longue route
Et bourdonne une voix d'enfance
Si le cœur te manque au silence
Froisse un dos de chauve-souris

Hérisse les écarquillés
A chanter les cailles rôties
La marinade aux oignons crus
Et le vinaigre aux pissenlits

Tu tourmentes les vétilleux
Qui font semblant de t'ignorer
Parce que tu vas cueillir des prèles
Où que gelaient leurs hirondelles

Je me retourne à vent couché
Sur les chemins qui n'ont plus d'eau
A me faire couler du nid
Le gros bras d'une source abrupte

Il n'est plus temps de maugréer
A contre cœur s'en vont les pluies
Le soleil boit les papillons
Larvés d'un friable terreau

J'étoufferai les raisonneurs
Sous les roseaux qui leur claironnent
Qu'il faut du vin aux manilleurs
Et la trempette à qui moissonne

Allons tracer chemin de rosée
A déchausser les pieds des trèfles
Puisque les chaumes sont armés
A fusiller le plein midi

Je n'insulte personne à dire
Le ciel coulant des yeux mangés
La chasse aux mouches gâchée
Le pied manquant aux escaliers

Que le ciel nous mange les yeux
Si j'ai cru qu'à demeurer
Fidèle aux gerbes de soleil
Le bleu virait aux nébuleuses

La nuit me prend plus tôt que j'aime
Dans son carnier où se blottit
Une fanfare à la raison
Tout aussi bête qu'un gibier

C'est que j'aurais dû me lever
A chaque râle des genêts
Si j'avais su bien pâturer
Comme une vache au pré menée.

EDMOND HUMEAU.



La poésie est une affaire privée, absolument personnelle et le premier objectif du poète n'est pas d'être lu, mais de déchiffrer en lui-même ce singulier graphique qu'il lui faut ensuite « traduire du silence » et replacer dans un univers où seuls ont accès ceux qui sont à la fois des corps de rêve et des âmes de chair.

La poésie est une sécrétion du mystère — ce mystère étant, peut-être, la lumière la plus grandiose qui gravite au sein de notre destinée. Que le poète choisisse la plaque sensible de l'imagination, l'obscure réalité onirique ou la prise de conscience, tout est dicté par une voix souveraine, diverse et multiple, toujours inouïe et de portée abyssale et toujours vraie si elle sait communiquer au langage sa force incantatoire et son mouvement ascensionnel.

J'écris pour être présent aux mouvements de ma vie, pour détacher de moi les parois opaques qui masquent les floraisons inconnues, pour trouver une joie et un plaisir, pour combler le vide du temps. Et surtout pour témoigner, par le vocable, que les mots les plus infimes enferment en leur enveloppe misérable la goutte qui suffirait à la soif de l'infini.

M. M.

TE VOICI, SOLITUDE

Te voici, solitude, comme l'archet du vent rompant les vagues de l'espace
Et tout crépitant d'étincelles dans l'effeuillaison du printemps ;
Te voici dans le plein jour du torrent, chargée d'escarboucles et si sereine
Que mon cœur inquiet se taît au plus profond de ses voûtes lointaines.

Ce murmure qui vient de toi, cueilleuse de lèvres, o écouteuse,
En quelle source incandescente, en quel arbrisseau couleur de neige
L'as-tu grappillé, l'entraînant de combe en combe
Jusqu'à la cime frémissante où s'enfièvre la joue nocturne des avalanches ?

Mais tu ne sais rien que cette main qui s'épanche et qui rôde
D'un vol à l'autre, d'une aile à l'air qu'elle blutte,
Reprenant sans cesse le fil de la trame
Où l'homme de haute lice jaillissant de l'écorce
Se perd dans une nuée comme lui vagabonde.

Tu es l'herbe qui penche et le ruisseau d'avril,
Tu es la haie déserte où les chants se sont tus,
Tu es le cœur disjoint qui sombre fil à fil
Et tous les jours meurtris sous mon front étendus

Solitude, dis-moi, olivier de Fiesole,
O vallée odorante en tes gerbes d'oiseaux,

Pourquoi en cet instant tu franchis la muraille
Et pourquoi, effaçant les ramures du ciel,
Tu te prends dans les rets de mon mortel silence ?

Nous avons fait ensemble un long chemin à pleines voix
Parmi les gerbes consumées et la clarté stridente de la joie,
Les épaules courbées par le faix du halage,
Les yeux striés de nuit, de larmes et d'orage.

Mais comment reconnaîtrais-je aujourd'hui ton pas parmi le piétinement [de l'averse
Qui me pousse au désert et fait de moi un homme titubant qui tombe à la [renverse
Comme un ramier tremblant au cœur de la tempête ?

SOURCES DE L'AVALANCHE

Lassitude, ô collines du matin aux cordes détendues,
Dans quel vallon obscur, au crissement des eaux
Obstruées et cachant leurs sources prisonnières
Fuyez-vous, tristement revêtues de ténèbres
Et, comme un flot de mousse, silencieuse ?

Ah ! que lourde est la main qui n'atteint plus le fruit
A l'heure des ruines, sous le ciel de poussière,
Parmi les jardins dévastés et les buissons épineux
Où se tait l'oiseau de l'aurore,
O lassitude
Et ces appels perdus aux confins des bruyères
Dénudent-ils la chair captive, avant la chute et l'immobilité ?

MICHEL MANOLL.



Peut-être la primauté de l'irrationnel, si hautement proclamée par la poésie française depuis Dada et les manifestes surréalistes, n'a-t-elle d'autre mobile que de faire échec, en la compensant à l'extrême, à cette tendance majeure de l'esprit français qu'est le culte de la raison, le rationalisme. Il n'en fallait pas davantage, sans doute, aux époques d'affleurement poétique, pour que le lyrisme français se scindât en groupes antagonistes : romantisme et classicisme, symbolisme et romanisme, surréalisme et néo-classicisme.

Nous sommes loin désormais de ces querelles. Nous voyons mieux à quel point l'opposition quasi traditionnelle, en France, du fond et de la forme, est chose factice. Le poète n'est ni le gardien de la tradition, ni le démiurge d'un monde surgi *ex nihilo ;*

l'acte poétique s'exerce à l'intersection de la nature et de l'esprit ; il est cet incessant passage de la réalité intérieure à la réalité extérieure, ce *lien.* « La force des choses — écrivait Friedrich Gundolf — existe dans les idées que les hommes se font des choses, mais non dans les choses elles-mêmes... La langue est l'essence de l'humanité, une puissance cosmique fondamentale... Le verbe ou le mot renferme l'idée, et qui change l'idée des hommes sur les choses, change peu à peu les choses et les hommes mêmes. » L'univers est notre pensée intime.

Le choix n'est point entre une poésie discursive et le culte de l'irrationnel, entre le formalisme néo-classique et l'anarchie relative du lyrisme actuel. Si l'homme est un tout complexe, être à la fois moral et instinctif, animé de pulsions contradictoires, la Poésie sera non moins complexe, certes, mais elle devra engager précisément ce *tout* de l'homme. La poésie est de l'homme total, sinon elle n'est rien.

Notre tentation majeure, c'est celle de la discontinuité, de l'informulé et du chaos, et nous ne la surmonterons point que nous n'ayons retrouvé, avec le sens efficace de l'Origine, la connaissance intuitive ou péniblement réapprise des ensembles parfois indistincts que sont la mémoire (fût-elle oublieuse), le mémorable et son poids d'actes revécus, le flux contractile de la durée et la réalité palpable du Temps.

G. T.

ARIDE

Aride est le sentier
De la beauté perdue.
A quelle aube mendier
Sa forme dévêtue ?

Où tendre qui n'est pas
Mémoire, créature ?
Où glaner pas à pas
Le triomphe, l'injure ?

Où les yeux éblouir
Et te les clore, enfance ?
Où peut-être mourir
A bout de confidence ?

Pour qui rompre le pain
De la béante Vie ?
A qui l'heure qui point
Et celle qui délie ?

Vous me direz, épis,
Quelle faim moissonnée
Sourire de répit,
La bouche pardonnée.

SURGI

Surgi de rien, louant la gloire,
Trouant la face de l'été,
Plus enroué que la mémoire,
Plus jeune que l'éternité ;

Surgi du vide et de l'absence,
Clamant l'eau, la lune, l'éther !
Plus avide que la distance
Et plus aveuglé que l'hiver,

C'est lui ! tramant quelle aventure
Où triomphe l'ire d'un roi !
Qu'on lui jette toute en pâture
La parole, bouche d'effroi.

LE CÉLESTE EMPIRE

C'est l'empire céleste
Et le Céleste Empire
(Un seul pourrait suffire.)

C'est le ciel et dessous
L'Empire du Milieu
(Vous êtes oublieux.)

Muraille sans réponse
Quand la plaine s'étend
Si longue, si longtemps.

Le temps inavouable
En forme de démon
(Non le oui, oui le non.)

C'est l'empire céleste
Et qu'on dit du milieu
De quoi ? De tes beaux yeux,

Tes yeux sans souvenance
Pour un mince regard
Indéchiffrable, car

Je ne suis point de Chine
Et tu n'es point d'ici.
Mais la lune ? Elle aussi.

GILBERT TROLLIET.

Les Lettres de Capri (II) [1]

Le narrateur, un cinéaste italien, rencontre à Rome un ancien ami, l'Américain Harry Perkins. Mais Harry a beaucoup changé. Ancien fonctionnaire international, toujours strict et vêtu de façon sévère, il a aujourd'hui l'apparence de ces bohêmes américains qui vivent du côté de la Plaza d'Espagna. Il n'a pas d'argent et en emprunte à son ami. Il ne veut pas retourner aux Etats-Unis où l'attend un poste de professeur d'Université. Il vit à Rome avec une Italienne. Quand le narrateur rencontre cette femme, il est infiniment troublé par sa beauté très sensuelle. Au moment de partir pour Paris, tourner un film, il tente de la séduire. Mais elle le repousse. Sans aimer Harry, elle a de l'affection pour lui et refuse de lui causer la moindre offense.

MON séjour à Paris se prolongea au-delà de ce qui était prévu. Le film que je devais seulement mettre en scène, puis tourner en Italie, fut réalisé aux studios de Joinville. Croyant mentir, j'avais dit la vérité à Dora.

Vers le début du second mois, je reçus de Harry ce télégramme : « Demain dimanche, neuf heures gare de Lyon train Rome te prie recevoir personnellement du contrôleur wagon-lit numéro 4 manuscrit sujet merci affections. »

Pourquoi pas par la poste ?

Le contrôleur me remit un fascicule épais soigneusement empaqueté, et une lettre :

— M. Perkins m'a dit de vous dire que je suis à votre disposition, si vous avez quelque chose à lui communiquer. Je repars pour Rome demain soir à vingt heures. Vous pouvez me téléphoner à l'*Hôtel Moderne*, 3 rue Parrot. Mon nom est Borruso. Je connais M. Perkins depuis des années. Nous sommes bons amis, vous pouvez vous fier à moi. D'ailleurs il doit vous le dire dans sa lettre.

Je le regardai, stupéfait, sans comprendre le motif de tant de détours et de précautions. C'était un homme brun, trapu, au type méridional, à l'accent sicilien ou calabrais ; il avait la barbe longue, le teint pâle et les joues flasques des gens qui dorment peu et mal, comme par exemple les croupiers, les typographes de journaux.

— Quand avez-vous vu M. Perkins ? lui demandai-je.

— Hier matin, gare *Terminus*, au départ du train. Il n'allait pas très fort.

— Il est malade ?

— Je crois, oui. Le foie. Mais ce n'est pas là son vrai mal. Je sais

(1) Cf. *Table Ronde* n° 101 - Mai 1956

que vous êtes son meilleur ami en Europe... — L'homme hésita, souleva sa casquette marron et passa son mouchoir sur son front humide. — Puis-je vous offrir un café ? Deux minutes... le temps de prendre mes affaires.

Il remonta dans le train. En l'attendant, j'ouvris la lettre de Harry. La voici (je la traduis de l'anglais) :

« Cher Mario,

« Ne t'étonne pas de la longueur de mon texte et excuse-moi de t'avoir fait venir à la gare. J'ai pensé qu'un dimanche cela ne te dérangerait pas trop.

« En lisant tu comprendras pourquoi je n'ai pas voulu courir le risque, même minime, d'une erreur de la poste. Il y a une autre raison : ceci est ma rédaction originale et unique, j'ai tout écrit directement à la machine, et sans double, pour faire plus vite.

« Le récit n'est pas terminé, comme tu verras. Tu trouveras la suite à ton retour à Rome.

« Toutes ces pages ont été jetées en moins de trois semaines. J'ai travaillé avec une extrême facilité à partir du moment où, renonçant à tirer de mon imagination un véritable sujet de film, j'ai pris le parti d'écrire tout simplement l'histoire de ma vie au cours de ces dernières années.

« J'avais pensé d'abord à créer des personnages, à en faire les héros d'une fiction qui aurait, d'une certaine manière, reflété mes problèmes, les événements que j'ai vécus. Mais je n'avançais pas. Je ne parvenais pas à combiner ce qui m'était arrivé, et ce qui me fait souffrir encore, avec la trame d'une histoire imaginaire. J'en ai trop sur le cœur pour inventer quelque chose, ou même pour masquer mes souvenirs et mes remords. Je ne puis que me confesser. Voilà tout.

« Les lieux, les noms, les dates, tout est donc vrai dans mon récit. Tu verras ce que tu peux en faire. Tu verras si tu peux en tirer un film. Si tu crois que c'est impossible, peu importe. J'avais besoin de raconter, je ne dis pas seulement à un ami, mais à moi-même, de raconter cette suite d'événements dont le souvenir me poursuit sans cesse, qui est comme un poids, comme une montagne sur mon cœur et qui, depuis un an, m'écrase. Me raconter est mon seul soulagement. Je te remercie de m'en avoir donné l'occasion. Je t'embrasse. A toi.

« HARRY. »

« *P.-S.* — De la gare. Le contrôleur Borruso, à qui j'ai remis mon manuscrit, est un homme de toute confiance. Je le connais depuis 1938. Si tu as à me répondre, je te prie de te servir de lui. *Ne mets rien à la poste.* Je ne suis pas sûr de Dora, tu comprends. Quand j'écris à la machine, elle suppose que je travaille et cela n'éveille pas sa curiosité. D'ailleurs elle ne lit pas facilement l'anglais. Mais les lettres, elle les ouvre. Bonsoir. — H... »

Borruso descendit du wagon, la sacoche à l'épaule, tenant une valise et un gros paquet. Il insista pour m'offrir le café. Nous allâmes au buffet. Il me parla de Harry sur un ton amical, presque paternel, et qui vraiment ne me sembla pas intéressé. M. Perkins, me dit-il, était épuisé :

une dépression nerveuse, conséquence de ses malheurs... Borruso croyait que je savais tout, et je ne pouvais pas lui dire qu'au contraire je ne savais encore rien. Après bien des hésitations, il finit par me révéler ce qui, peut-être, était le véritable but de ses confidences. Il avait prêté à Harry, en plusieurs fois, près d'un demi-million. Personne, à ce jour, n'en savait rien. J'étais le premier à l'apprendre. Il ne doutait pas que Harry fût quelqu'un d'honorable. Il était au fait de sa situation aux Etats-Unis, des ressources de sa famille, etc... Et il était certain de sa bonne volonté. Mais lui, Borruso, avait une famille à Rome, une femme et quatre enfants. Il gagnait bien sa vie, mais quand même un demi-million, c'est toujours un demi-million.

Je répondis que je ferais tout pour aider Harry et que j'étais sûr qu'il se ressaisirait.

— Vous devriez le persuader de retourner aux Etats-Unis, conclut le contrôleur. A Rome, que fait-il ? Notez bien que j'ai l'air de parler contre mon intérêt. Un débiteur qui s'éloigne... Mais encore une fois je connais M. Perkins. Dès qu'il aura l'argent il me rendra tout. Mais il ne l'aura que s'il rentre en Amérique. Vous voyez comme j'ai confiance. Je ne pense pas seulement à mon intérêt, je parle pour son bien. Ne croyez-vous pas ?

De retour à l'hôtel, je me mis aussitôt à lire le manuscrit. Je le reproduis ici intégralement en le traduisant de l'anglais et en rectifiant les quelques inexactitudes qui s'étaient glissées dans une rédaction trop hâtive.

Manuscrit de Harry.

Je pense à Jane chaque jour, à chaque heure et, je puis dire, à chaque minute. Mais si j'entreprends de raconter ce qui nous arriva, à elle, à moi, à nous deux ensemble du jour de notre première rencontre jusqu'à la fin, je me sens incapable de suivre l'ordre des événements comme je devrais faire, peut-être, pour plus de clarté. Car il est une heure, ou plutôt un instant qui m'est présent et vivant plus que tous les autres et qui, sans cesse, douloureusement, inutilement, obsède ma mémoire.

L'instant d'un regard. La chambre du *Grand Hôtel*, le jour de notre arrivée à Rome, la dernière fois. Ses yeux, tandis qu'elle parlait au téléphone, ses yeux, pour répondre à la question que, sans l'ombre d'un soupçon, je lui posai à voix basse : « Qui est-ce? » eurent une expression sombre et farouche que je ne leur avais jamais vue et sur le sens de laquelle je me trompai complètement.

Je connaissais Jane depuis cinq ans ; depuis quatre ans elle était ma femme ; elle m'avait donné deux enfants. Je voyais en elle une épouse et une mère aussi parfaite que je me jugeais moi-même un père et un époux imparfait.

J'avais réussi, ou je pensais avoir réussi à lui cacher toujours mes fautes, mes petites et fréquentes infidélités, et l'habitude vicieuse dans laquelle je retombais à chacun de nos retours en Italie, je veux dire ma liaison avec Dorothée.

C'était par Jane, cela semble impossible, que j'avais connu Dorothée, quelques jours après ma première rencontre avec Jane elle-même, en 1944.

Ce fut au cours de l'été. Rome avait été libérée le 4 juin.

Je vis Jane pour la première fois à une garden-party, dans une villa romaine réquisitionnée par un colonel de mes amis. J'éprouvai aussitôt pour elle une tendresse extrême, et presque de la pitié. Petite, frêle, nerveuse, intelligente et maladive, elle me semblait avoir besoin de protection. J'eus, dès le début, l'impression d'être poussé vers elle par un sentiment aride, mélancolique, honnête et inexorable qui me rappelait mon affection pour ma mère, sentiment étranger à la douceur de l'amour et à l'ivresse du plaisir mais qui avait, absurdement, le goût amer du devoir.

A dater de ce soir-là je la revis chaque jour. Je la fréquentai avec la décision et le calme qui sont justement le propre du devoir, ou de la perversité.

J'aimais être auprès d'elle, lui parler de mon enfance, de ma famille, de ma vie ; lui communiquer mes impressions, mes idées, l'accompagner à des concerts de musique classique ; je pouvais même l'entretenir de mon métier d'historien de l'art, visiter avec elle les musées, les expositions : elle était cultivée et avait un sens naturellement juste de la peinture. Jamais, toutefois, durant ces premiers jours, je ne ressentis le désir de la serrer dans mes bras. Puis vint un soir que nous nous promenions en voiture découverte à travers la Villa Borghèse ; depuis un moment nous nous taisions, vaincus par la mollesse et la douceur de l'été, et je songeais avec douleur et dépit, à ce que mon sentiment avait d'incomplet. Donc, ce n'était pas encore l'amour ! Ce n'était donc pas elle encore, la femme unique ! Et peut-être éprouvais-je, moi aussi, cette absurde impatience de forcer le destin qui avait poussé plusieurs de mes amis au mariage, à n'importe quel mariage, mais tout de suite. Je me révoltais, comme eux, contre la réalité. Et, suivant l'étrange suggestion vertueuse de ma tendresse pour Jane, je me disais que *mon devoir était qu'elle me plût*. Je la regardai du coin de l'œil, sans tourner la tête, et je la vis à l'autre bout de la banquette, appuyée au dossier, mélancoliquement secouée au rythme de la voiture, petite, maigre, nerveuse, vivante image de faiblesse et d'infélicité. Je compris encore une fois qu'elle ne me plaisait pas ; mais, dans ce même malheureux instant et pour la première fois, je compris que justement parce qu'elle ne me plaisait pas, elle pouvait, ne fût-ce que d'une façon intermittente et fugace, me plaire. Une possibilité s'ouvrait tout à coup devant moi, périlleuse et perverse. Je n'ai jamais aimé que les femmes grandes, fortes, grosses et grasses. Or mon regard, parcourant ce corps frêle, se fixait sur le ventre, dont la rondeur se dessinait à peine. Une envie me venait de goûter à un fruit qui ne me plaisait pas, et d'y goûter *parce qu*'il ne me plaisait pas. Le jeu était fait. C'était comme si on eût fait jouer un ressort. Brusquement, je désirai ce ventre. Avec un plaisir âpre, je me tournai vers elle, la saisis par la taille, la serrai contre moi et l'embrassai presque douloureusement, jusqu'à la mordre. Pauvre Jane !

Mais elle ne voulut pas faire l'amour. Elle ne le voulut ni cette nuit-là ni aucune des autres nuits de cet été romain ; ni l'année suivante, en 1945, quand nous nous retrouvâmes à Paris ; ni à l'automne de cette même année, à New York, quand nous nous fiançâmes. Jusqu'au mariage, elle se refusa. Nous nous mariâmes en décembre 45, à Philadelphie. Elle était catholique, et très religieuse.

Ce fut deux ou trois jours à peine après cette promenade nocturne que, vers une heure après midi, comme j'entrai, dans un petit restaurant du centre de Rome, j'y trouvai Jane assise à une table. Elle déjeunait en compagnie d'une Italienne à l'aspect provocant et qui semblait être le point de mire de toute la salle où se pressait une clientèle masculine.

J'eus aussitôt l'impression que c'était une prostituée ou, comme disaient alors les Italiens, imitant notre mauvaise prononciation (mélange impur d'espagnol et de *spelling* anglais) une *segnorina*. Mais alors que les *segnorine*, en général, étaient petites, souffreteuses, avec des airs craintifs et faméliques, celle-ci se distinguait par une extraordinaire autorité et par je ne sais quoi, dirais-je, de solennel. Dorothée regardait à la ronde, instinctivement, tous les hommes, leur souriait, leur adressait à tout instant des signes. Chaque nuance de ses expressions, tantôt sérieuses, tantôt ironiques, éveillait la pensée du lit ; chacune était, passionnément ou malicieusement, une allusion à l'amour. Et dans la hauteur de son front, dans la pureté de son profil, dans l'éclat de ses yeux, dans le pli de ses lèvres, il y avait quelque chose de classique, de résolu, de victorieux. Il y avait comme une promesse, comme un secret, comme un pacte qu'un seul de ses regards suffisait à nouer entre elle et les hommes.

J'étais stupéfait de trouver Jane dans ce modeste restaurant, et en pareille compagnie. Nous ne nous voyions jamais le matin. J'allais la prendre à son hôtel vers sept heures du soir, nous dînions ensemble, après quoi, jusqu'à minuit, nous nous promenions, nous dansions ou nous assistions à quelque réception. Jane travaillait comme infirmière dans un hôpital militaire. Elle m'expliqua, le soir même, qu'un soldat lui avait amené Dorothée pour qu'elle lui donnât certains soins, d'ailleurs très simples ; et que Dorothée, reconnaissante, l'avait invitée à déjeuner ; elle voulait lui faire goûter la vraie cuisine italienne. Elle s'était montrée si humble et si spontanée dans son invitation qu'il eût été impossible de refuser. Quoi qu'il en fût, j'étais bouleversé : je ne pensais qu'à Dorothée et au moyen de la revoir ; quant à la vraisemblance ou à l'invraisemblance du récit de Jane, je m'en inquiétais fort peu.

Décolletée, les bras nus, en robe de soie à ramages clairs, brune, bronzée, les yeux brillants, les bracelets scintillants, les dents éclatantes, dans l'allègre rumeur de la *trattoria* qu'un rayon de soleil, entrant par la porte ouverte sur la ruelle, coupait en deux pour tomber juste sur sa table où les verres miroitaient, juste sur ses pieds qui se montraient sous la nappe, chaussés de sandales noires, les ongles peints en rouge ; un visage aux lignes classiques et, dans le regard, une expression sensuellement victorieuse — telle m'était apparue Dorothée au premier instant ; et dès le premier instant je la désirai avec ce tressaillement, avec cet émoi éperdu, avec cette crainte, avec ce désespoir, avec cette conscience absurde de mon indignité qui annonçaient à la partie de moi-même encore capable de raisonner, une femme conforme à mes rêves. Si j'étais Italien, peut-être aurais-je dit : une femme conforme à mes goûts.

Je m'assis à leur table et déjeunai avec elles, faisant effort pour ne pas montrer à Jane à quel point j'étais troublé. La présence de Jane,

en face de moi, coude à coude avec Dorothée, augmentait le charme fascinant de celle-ci. Elles formaient un contraste presque exemplaire : l'amour sacré et l'amour profane. Etait-ce le fait de ce contraste ? Etait-ce la difficulté de révéler à Dorothée ce que j'éprouvais, l'impossibilité de lui donner rendez-vous ? Jamais peut-être, par la suite, Dorothée ne me sembla désirable comme cette première fois, alors que j'ignorais tout d'elle et que je craignais de ne plus la revoir.

Mais je la retrouvai, très facilement, le lendemain. Il me suffit de retourner au même restaurant, vers la même heure.

Et ce jour-là, ce n'est pas avec Jane que j'ai passé ma soirée...

De ce soir-là jusqu'à ce soir où j'écris, la seule femme qui m'ait vraiment donné du plaisir, c'est Dorothée.

Mais j'ai toujours eu honte d'elle. Jamais je ne me suis fait illusion sur son compte, fût-ce un instant. Dès le premier jour, j'ai compris qu'elle était une prostituée. Et pour moi, elle est restée une prostituée, même quand j'ai pris la décision de vivre avec elle.

Pendant des années, j'avais toujours évité de me produire en sa compagnie. Non seulement par crainte que Jane n'en vînt à tout savoir, mais parce que je voyais bien que son aspect ne trompait personne et qu'il m'était pénible de me montrer à côté d'elle, même à des inconnus. Il en est encore ainsi aujourd'hui. Avec cette différence qu'aujourd'hui je suis arrivé à exploiter ma honte, et presque à en jouir.

Pour le même motif peut-être, durant toutes ces années, depuis ce premier soir jusqu'à ces derniers temps, mes relations avec Dorothée furent régulièrement espacées, alternées avec des périodes de séparation. Exception faite du printemps de 1947, où elle m'accompagna dans un voyage en Italie centrale et en Italie du Nord, alors que Jane se trouvait à Capri, avec notre enfant.

Je m'éloignais de Dorothée aussitôt que je pouvais me passer d'elle ; et je retournais à elle aussitôt que je ne pouvais plus m'en passer. D'habitude quinze jours de privation, un mois au maximum suffisaient à rappeler le désir. Et si je me trouvais à New York ou à Paris, sans avoir la possibilité d'un retour immédiat à Rome, ce désir croissait en moi progressivement jusqu'à un paroxysme qui ne m'abandonnait plus, jusqu'au moment de la rencontre et de la satisfaction. Toutefois, dans ce paroxysme, mon jugement était serein. Dorothée m'apparaissait alors comme un bien suprême, comme une divinité ; et en même temps je continuais à savoir qu'elle n'était qu'une femme très simple, vulgaire et avide d'argent. Sa divinité, en somme, n'était pas constante. Elle ne lui appartenait pas en propre : c'était mon désir qui la lui prêtait.

C'est peut-être pourquoi, jusqu'à ces derniers temps, je n'ai jamais parlé de Jane à Dorothée. En ce premier et lointain été, je ne lui dis rien de l'importance que Jane avait pour moi : je lui laissai croire que je la connaissais à peine. Je lui cachai ensuite que je continuais à la

voir, je lui cachai même notre mariage. Je craignais de lui donner une arme dont il lui aurait été trop facile de se servir, dans les moments où j'avais le plus besoin d'elle. Je séparais méticuleusement ma vie avec Jane de ma vie avec Dorothée, attentif à ce qu'aucun événement d'une de ces deux vies n'eût quelque rapport, si superficiel fût-il, avec un événement de l'autre. Chaque fois que je quittais Jane pour rejoindre Dorothée, je me ménageais, vis-à-vis de Jane, un alibi sans défaut. Et chaque fois que je quittais Dorothée pour retourner à Jane, je veillais à ne rien trahir de ma vie conjugale. A Rome, Dorothée ne connut jamais mon domicile. De Paris, de Londres, de New York, je lui donnais toujours l'adresse de mon bureau.

Aujourd'hui que tout est fini, quand je repense à l'exactitude de ces précautions, je me rends compte qu'elles n'étaient pas dues seulement à ma peur que Jane sût quelque chose de Dorothée, et que Dorothée sût quelque chose de Jane, mais à un sentiment plus profond et plus obscur, à l'existence même, en moi, de mon affection pour l'une et pour l'autre ; à ma possibilité d'éprouver, avec l'une et avec l'autre, deux plaisirs opposés, en les persuadant, et en me persuadant aussi à moi-même que je ne laissais exister, tour à tour, qu'une moitié de ma personne : avec Dorothée, j'étais tel que je me décrivais à Dorothée, tel que je cherchais à lui apparaître : un célibataire dissolu, joueur, buveur, voyageur, une sorte d'artiste volage et irresponsable ; avec Jane, au contraire : un mari convaincu, un père très tendre, fidèle à son devoir, passionné pour son travail, studieux, honnête, persévérant.

Au début, toutefois, je ne me préoccupai guère, et même je n'attachai aucune importance à l'impulsion qui périodiquement me portait vers Dorothée. C'était une belle femme qui me plaisait tous les quinze jours, rien de plus. Les premières fois je l'invitais à dîner, soit avant, soit après, et je passais quelques heures avec elle, en conversations ou en promenades. Mais bientôt je m'aperçus que c'était là un cérémonial inutile : tourment de la chair, s'il avait lieu avant ; s'il avait lieu après, tourment de l'esprit. J'éprouvais, comme dit Gœthe, le plaisir du mensonge, et ce plaisir, je croyais pouvoir m'y abandonner chaque fois qu'il me semblait bon, impunément, c'est-à-dire sans courir le risque de le voir peu à peu se muer en vice. Ma vie s'étendait devant moi, sans ombre. J'aimais une femme digne de mon amour : Jane. Elle deviendrait ma compagne, mon épouse, la mère de mes enfants. Dorothée n'était pour moi qu'un divertissement très agréable, mais, pensais-je, superficiel, dont j'aurais pu me passer, à condition de le vouloir, et que je m'accordais sans crainte ni remords. Quelque chose comme le tabac ou l'alcool, dont on prend l'habitude d'un cœur léger, quand on est jeune et qu'on est bien sûr de pouvoir y renoncer à tout moment. Puis le moment arrive où l'on voudrait y renoncer : alors on s'aperçoit qu'il est trop tard.

Le 15 octobre 44, l'hôpital de Jane fut transféré en France. C'était notre première séparation depuis le jour où nous avions fait connaissance. La colonne automobile partit le soir pour Naples ; elle devait s'embarquer pour Marseille le lendemain.

Un peu avant le départ, j'allai saluer Jane à la villa de *via Cassia*, où était installé l'hôpital.

Dans la confusion du dernier moment, confusion inévitable malgré la parfaite organisation de nos services sanitaires, Jane ne pouvait s'occuper de moi. Elle allait et venait en courant, d'un autocar à l'autre, portant des valises et des paquets de médicaments ; chaque fois qu'elle passait devant moi, elle me souriait doucement, les yeux pleins de larmes.

Moi aussi, assis dans ma jeep, je suivais, à travers un voile de larmes, les mouvements de sa petite personne maigre, serrée dans son élégant uniforme bleu. Mais ma douleur était étrangement mêlée d'impatience, comme un cocktail âpre et enivrant, fait de deux ingrédients qui, mêlés, et justement parce que mêlés, se renforcent l'un l'autre : l'un était ma douleur d'être séparé de Jane, l'autre mon impatience de rejoindre Dorothée le plus vite possible et de passer, enfin, une nuit entière avec elle. Jusqu'alors je n'avais jamais osé, car, dès les premiers temps, j'avais reconnu à Jane le droit absolu de me téléphoner à n'importe quelle heure de la nuit, à mon hôtel, où il était notoire que je ne pouvais pas recevoir de femmes. Ce contrôle, je le dis, Jane ne l'avait jamais exercé ; mais le fait que soudain il devenait impossible me donnait un sentiment de liberté étrange et exaltant. La douleur de voir partir Jane, sans savoir quand je la reverrais, donnait plus de saveur à ma certitude de pouvoir bientôt serrer Dorothée dans mes bras ; et inversement cette certitude, ce sentiment du péché inévitable rendait plus amer mon adieu à la femme que déjà je vénérais comme la future compagne de ma vie.

Tout agité, je descendis de voiture et me mis à marcher de long en large au milieu des baraquements, des tentes, des ambulances et des autocars prêts à partir.

Tout à coup, je tournai la tête : à travers la fenêtre d'une baraque, il me semblait avoir vu Jane. Oui, c'était elle. Au téléphone. Elle était de profil et elle aurait pu me voir. Mais j'étais dehors, dans l'obscurité, et elle dans la baraque éclairée, encore que faiblement, par une lampe à pétrole. Elle paraissait tendue, absorbée dans sa conversation téléphonique. Peut-être à cause de la vivacité passionnée de son expression (une expression qui lui était habituelle, mais qui, devant l'appareil, s'affirmait davantage) ; ou peut-être parce que je la voyais dans cette pauvre lumière, à travers la cellophane jaune qui servait de vitre et parce qu'elle se dressait sur la pointe des pieds pour parler devant le récepteur trop haut pour elle, le fait est qu'elle me parut plus petite, plus désarmée, plus chère que d'habitude. Une tendre émotion me pénétrait.

Quelle femme adorable était Jane !

Et comme, en moi, l'esprit était faible, et forte la chair !

Esprit, chair... C'étaient là des mots que je me disais dans ces instants de fièvre, fumant une cigarette après l'autre, regardant Jane au téléphone, et cependant tout à la pensée de Dorothée, de la rue que j'allais parcourir, de l'escalier que j'allais monter quatre à quatre, de la sonnette où je porterais la main en tremblant, du premier embrassement dans l'ombre du corridor, aussitôt la porte refermée, son grand corps contre le mien, et me préfigurant tout cela dans le feu de mon impatience. Des mots ! La vérité, je le vois maintenant (maintenant que ces moments-là, comme tant d'autres, sont irrémédiablement lointains),

la vérité c'est autre chose : ni esprit, ni chair, mais comme un besoin, pour aimer, de haïr et de souffrir tout ensemble.

Enfin elle vint vers moi ; elle riait en ajustant, sous son élégante casquette, une boucle échappée de cheveux lisses. A qui elle avait téléphoné ? A un prêtre. A son confesseur, pour lui dire au revoir. Je la serrais déjà dans mes bras et j'éprouvais une étrange impression d'insuffisance, en comparant, sans le vouloir, son corps menu, sec et nerveux, à l'odeur nette de petite écolière, et le grand corps plantureux et tendre de Dorothée, tout imprégné de parfums amers et violents. Mais ce n'était pas encore le moment des adieux. Elle riait, contente, parce que son travail, pour ce jour-là, était terminé : son colonel lui avait donné la permission de faire quelques kilomètres sur la route de Naples à bord de ma jeep.

Nous traversâmes Rome, précédant la colonne automobile. Il faisait déjà nuit. Nous revoyions, peut-être pour la dernière fois ensemble, la ville où nous nous étions connus, la ville où nous avions passé tout un été d'amour, les rues étroites, longues et tortueuses, les palais du XVIIe siècle, sombres massifs, dressés vers un ciel noir où nos regards ne se portaient jamais, car nous n'avions d'yeux que pour la foule quasi orientale, quasi sémite, mais plus triste et plus dure : foule informe, paresseuse et agressive comme l'accent de sa langue ou de son dialecte, mais qui, d'une certaine manière, se souvenait encore de la grandeur perdue.

Aux lumières des panneaux-réclames et des boutiques, aux flammes d'acétylène qui brillaient sur les éventaires s'agitait tout un peuple de revendeurs, de courtiers marrons, de mendiants, de guides, de ruffians, de putains et de voyous. Un monde que Jane, ce soir-là, assise à côté de moi, dans ma jeep qui avançait avec peine, revoyait et quittait. Le monde chaud de Dorothée, me disais-je. Et tout en pensant que j'allais le retrouver, que j'allais m'y plonger cette nuit même comme en un fleuve d'oubli, il me semblait que moi aussi je le quittais, comme Jane, et en même temps j'avais l'impression de le voir pour la première fois, comme il arrive dans les instants qui précèdent un départ.

Nous nous arrêtâmes dans le vent nocturne, à un tournant de la route, peu après l'Ariccia, sur la hauteur. Il n'y avait pas d'arbres alentour ; à nos pieds s'étendait une terre lisse qui descendait vers l'infini, de toutes parts. D'un seul côté, du côté d'où nous venions, dans un secteur étroit, on distinguait la clarté de Rome. Au-dessus de nous, un ciel bleu sombre, parsemé d'étoiles. Le vent frais qui nous fouettait le visage avait déjà la saveur de la mer.

Je pris Jane dans mes bras, la serrai contre moi et l'embrassai longuement, savourant mon plaisir. Et tout à coup, oubliant Dorothée (pour la première fois depuis plusieurs heures) j'eus le désir de posséder Jane comme jamais je n'avais désiré la posséder. Et elle aussi, cette nuit, je crois, aurait voulu ; ou du moins elle ne fut jamais si près de le vouloir. Mais ce n'était pas possible. A peine avais-je entrouvert sa chemisette, à peine mes doigts touchaient pour la première fois son torse maigre et délicat, et sentaient ses côtes vivantes sous la peau fine, à travers le nylon rigide du soutien-gorge, que soudain, nous entendîmes le roulement de la colonne qui franchissait l'Ariccia sur

le Bailey-bridge. Bouche contre bouche, nous nous tournâmes de ce côté ; et nous vîmes les phares des premières ambulances, trop proches désormais pour nous permettre autre chose qu'un spasme hâtif, âpre et concordant.

Et aussitôt après, adieu Jane, adieu mon amour. Elle monta dans une voiture où se trouvaient plusieurs de ses compagnes et disparut dans le fracas et la poussière de l'interminable colonne. Immobile, là, sur le pré, à côté de ma jeep ; immobile et comme vide de toute pensée et de tout sentiment, je regardais passer les voitures.

Jane était partie et je ne savais quand nous pourrions nous revoir. Les derniers Dodges s'étaient éloignés et leurs feux rouges ne se distinguaient plus dans l'obscurité de la route, vers le sud. Alors je remontai sur ma jeep et lentement, sans cesser de penser à Jane, je repris la direction de Rome.

Ce fut seulement au bout de quelques kilomètres, aux premières maisons de Rome, je crois bien, que je me souvins de Dorothée ; et le premier sentiment que j'éprouvai ne fut pas celui du désir, ma foi non, mais une énorme stupeur de l'avoir oubliée et de ne plus éprouver, pour le moment, aucun désir d'elle. J'étais libre, vraiment libre. Je pouvais aller la retrouver ; je l'avais prévenue par téléphone ; elle m'attendait.

Cette nuit-là, pourtant, je n'allai pas chez elle. J'étais heureux ainsi. Heureux de mon amour pour Jane et de ma douleur. Mes nerfs vibraient, tendus, en une délicieuse torture où toutes mes sensations s'aiguisaient, et comme reliés par un fluide à la colonne qui, lentement, le long de la mer, dans la nuit, dans le vent et sous les étoiles, cheminait vers Naples.

Froidement, sarcastiquement, je me dis aujourd'hui que si, cette nuit-là, j'ai tant aimé Jane, ce fut justement parce que cette nuit-là, Jane s'éloignait de moi. C'était une félicité amoureuse qui, pour l'instant, ne m'engageait à rien, pas même à posséder la personne aimée, puisque, la personne aimée, pour l'instant, disparaissait de ma vue. Je croyais être heureux parce que j'avais trouvé mon épouse ; en réalité j'étais heureux parce que j'éprouvais un sentiment (en l'occurrence, mon sentiment pour Jane) qui me libérait du besoin de voir Dorothée, qui me suffisait. J'étais heureux parce que j'étais seul.

Je n'allai pas chez Dorothée. Je ne lui téléphonai même pas pour l'avertir. Je passai, dans ma jeep, sous tes fenêtres, mon cher metteur en scène *(regista)*, et je vis tes fenêtres éclairées. Je m'arrêtai et t'appelai à grands cris. Il y avait chez toi Giacomo N..., et un Hongrois dont je ne me rappelle plus le nom, employé comme moi au P. W. B. Ils jouaient aux échecs. Te souviens-tu ?

Une partie d'échecs. Je n'avais pas sommeil. Je souffrais et j'étais heureux, parce que j'étais sûr d'aimer. Une partie d'échecs et la compagnie d'hommes cultivés et intelligents : c'était tout ce qu'il me fallait.

Je montai chez toi. Tu avais du whisky. Tu avais un autre jeu d'échecs. Je suis resté (te rappelles-tu ?) jusqu'à l'aube. Quand nous fûmes las de jouer (et d'ailleurs le Hongrois était trop fort pour nous), Giacomo N... nous récita de sa voix chaude quelques poésies de Heine. Elles étaient belles, certes, et bien dites. Mais comment, en les écoutant, aurais-je distingué leur beauté de mon bonheur ? Comment

distinguer la valeur des amitiés qu'en ces mois, nous Américains, nous nouions avec tant d'Européens sympathiques de l'enthousiasme que suscitaient, en eux et en nous, la guerre, la victoire, la libération ?

J'allai me coucher brisé de fatigue et m'endormis serein et confiant, comme si j'eusse enfermé un trésor. Ce trésor c'était Jane, la certitude de l'amour de Jane et de mon amour pour elle.

En m'endormant, j'entendais encore la voix de N... qui me berçait :

Ach die Augen sind es wieder
die mich einst so lieblich grüssten...

Combien dura cet enchantement ?

Oh ! certes, Jane était beaucoup plus forte de loin que de près. Toutefois, à la lumière du jour, à la honteuse lumière du jour, j'eus la désillusion immédiate de me sentir un peu moins amoureux que la nuit précédente.

Un rayon de soleil, entre les volets entrouverts, pénétrait dans la pièce et en éclairait la pénombre ; du dehors arrivaient les vives rumeurs de la rue, mêlées au bruit des cloches et aux cris des marchands ambulants. *Bottijaro ! bottijaro !* répétait une voix allègre qui, peu à peu s'éloignait et se perdait dans le fracas environnant. Ce mot était comme le titre d'un spectacle où j'étais sûr de trouver à me divertir ; une belle, tiède et sereine journée d'octobre romain m'était ainsi annoncée. Je regardais ce rayon d'or, j'écoutais cette musique confuse, et je savais qu'au cœur de ce soleil, de cette tiédeur, de ce trafic et de ce bruit de voix, il y avait, noyau doux et fort d'un grand fruit savoureux, Dorothée. Je trouvai sur ma table de chevet, une feuille de papier où, avant de m'endormir, j'avais écrit un télégramme à l'adresse de Jane. Je le relus, triste de n'avoir pas eu le courage de le copier à la machine et de l'envoyer. Le télégramme disait :

« Jane mon amour veux-tu m'épouser télégraphie-moi tout de suite nous nous marierons aussitôt la guerre finie je t'embrasse. »

Je l'ai quand même envoyé, sans y changer un mot, quelques mois plus tard. Et ce fut encore dans le premier déchirement et le premier élan d'une séparation. Mais je n'étais pas à Rome. J'avais quitté Jane la veille au matin à Saint-Pierre d'Aubigny, près d'Aiguebelle, en Savoie, j'avais voyagé toute la journée et, vers minuit, j'étais arrivé à Nice. Le P. W. B., organisation dont je dépendais, était installé dans un grand hôtel, ainsi que plusieurs autres services ; nous avions, sur place, un bureau de poste qui fonctionnait parfaitement. Et surtout je n'étais pas à Rome, mais à Nice : loin de Dorothée.

Au cours des longues heures de voiture, à travers les montagnes de Savoie et du Dauphiné, je n'avais cessé de penser à Jane avec une intensité qui croissait à mesure que je m'éloignais davantage. Aussi, à peine arrivé à Nice, j'avais traversé en courant le hall de l'hôtel, jusqu'à la réception, où s'étalait un grand écriteau, avec les mots *Post Office*, et j'avais envoyé mon télégramme.

Ce fut un télégramme différé qui attendit quelques mois le départ tout simplement. Mais moi, qu'avais-je fait pendant ce temps-là ? Sans doute avais-je médité ma décision, avais-je réfléchi à l'importance et au sens du mariage ?

Je dois dire qu'au contraire j'avais évité, autant que possible, d'y penser. Ainsi nous détournons-nous d'un événement funeste et fatal, comme la mort d'une personne chère, âgée et malade, que nous savons inévitable et voudrions retarder le plus possible : y penser nous semble de mauvais augure : nous avons l'impression de hâter la catastrophe : le seul moyen de la retarder, s'il en est un, c'est de faire comme si elle ne devait jamais arriver, de l'oublier.

C'est ainsi que je procédai durant ces trois premiers mois. Tout en pensant chaque jour à Jane, car chaque jour je lui écrivais, je feignais d'ignorer que je finirais par l'épouser et que chacune de mes lettres, chacun des mots que je lui adressais était un pas de plus vers cette conclusion fatale. Cette fiction secrète était d'ailleurs inutile. Je sentais que la moindre réflexion, le moindre doute eût risqué d'affaiblir ma volonté instinctive et injustifiée de l'épouser.

Par la suite je me suis souvent demandé, et aujourd'hui encore je me demande quel fut le motif profond d'une telle folie. J'ai vu plusieurs de mes amis, Américains ou Européens, arriver au mariage par cette même voie, avec le même aveugle entêtement en vertu de la même absurde autocondamnation. Est-ce lâcheté, aussitôt passée la jeunesse, devant la vie véritable et sérieuse de la maturité ? Anxieuse impatience de mettre à la plus rude épreuve notre énergie, et au besoin de la détruire ? Dégoût de la liberté et du libertinage ? Rassasiement des plaisirs du sexe, qui ne nous promettent et ne nous donnent plus rien de nouveau, mais semblent se répéter, mécaniques, automatiques, toujours pareils, inexorablement orientés vers le vice ?

Je pense que c'est quelque chose de mieux et de pire : en tout cas, quelque chose de plus.

L'homme, je pense, éprouve un besoin d'infélicité au moins égal à son besoin de bonheur.

Je revois les fronts angoissés, je réentends les phrases inachevées, les brefs soupirs de ces amis, que j'avais laissés quelques mois plus tôt libres et sereins et que je retrouvais enfermés dans leur nouvelle et sombre détermination.

Je sais fort bien que ma propre histoire peut sembler, comme on le verra peu à peu, étrange et exceptionnelle. C'est pourquoi j'insiste, au moins en ce qui concerne l'épisode de mon mariage, sur la ressemblance entre ma vie et celle de beaucoup d'hommes de mon âge et de ma condition, en Europe et en Amérique. J'arrive toutefois à cette conclusion que le mariage est un acte public, et donc que ses motifs mêmes sont publics ; de fait je n'eus jamais de peine à obtenir de mes amis des confidences, et à avoir par eux la révélation de leur comportement étrange, s'il est permis de parler d'étrangeté quand il s'agit d'une chose si commune. Je conclus aussi que les autres circonstances de leur vie, inconnues de moi, et que par commodité je suppose normales et naturelles, sont probablement aussi hérissées que les miennes de complications et d'artifices.

Au cours de ces trois mois, je me préparais donc, pour ainsi dire

contre mon gré à épouser Jane ; et en attendant je fréquentais Dorothée assidûment, à brefs intervalles.

C'est un fait que je n'arrivais pas à m'approcher d'elle sans être déçu aussitôt que j'avais cessé de la désirer. J'imaginai bientôt de retarder délibérément la satisfaction de mes désirs, pour retarder du même coup ma déception. Je croyais même pouvoir attribuer à cette manœuvre une intention morale, une fin noble et affectueuse ; je me disais que je différais mon plaisir pour ne pas humilier Dorothée. Mais au fond, je savais, je voyais bien qu'elle s'en moquait éperdument. Elle avait fait ses calculs. Si un soir je me contentais de l'emmener dîner au restaurant, puis de la caresser et de me faire caresser par elle dans l'obscurité d'un cinéma et si je lui donnais ensuite quelques milliers de lires sans la raccompagner chez elle, elle savait qu'elle gagnerait une soirée de plus, et presque toujours celle du lendemain, mais qu'ensuite je resterais sans la voir et sans lui téléphoner un peu plus longtemps qu'il n'était normal et, pour ainsi dire, régulier, Non, ce n'était pas elle, c'était moi qui, chaque fois, étais humilié, humilié et surpris du néant que devenait soudain Dorothée aussitôt passé le dernier instant de l'amour physique. C'était là un phénomène si étrange qu'il me semblait à peine possible, et chaque fois, avec une absurde obstination, j'espérais qu'il ne se produirait pas. Comment l'expliquer ?

Avant que Jane eût quitté Rome, je n'avais jamais passé une nuit avec Dorothée. Voilà, me dis-je, l'explication : le souci de rentrer tôt à mon hôtel, où Jane pouvait me téléphoner, m'empêchait de m'attarder paisiblement auprès de Dorothée dans la détente qui suit le plaisir et de trouver enfin le chemin de son âme, car au fond, simple et grossière, sourde, petite, perdue dans ce grand corps, il devait bien y avoir une âme tout de même.

Et pourtant, dès la première nuit (ce fut, je crois, la nuit qui suivit celle du départ de Jane) l'habituelle désillusion m'attendait. Désillusion qui, à y repenser, me surprit seulement en ceci qu'elle ne me surprit pas du tout. Ce n'est pas un jeu de mots, et je m'explique.

L'illusion, je l'avais gardée tout le jour, jusqu'au moment du dernier spasme : dès le réveil, quand je vis le soleil par les volets entrouverts, et que j'entendis la rumeur confuse de Rome ; l'après-midi, quand je téléphonai à Dorothée ; le soir quand j'allai dîner avec elle dans un restaurant du Transtevere ; durant notre lent retour en voiture, au petit trot du cheval ; tandis que j'ouvrai la porte de l'immeuble et que dans l'ombre du couloir je serrai la taille molle de Dorothée ; et quand nous entrâmes chez elle, et dans sa chambre imprégnée de son parfum amer, chaud et vulgaire ; et quand nous nous dévêtîmes et nous jetâmes nus sur le lit, quand je sentis enfin sa peau contre la mienne, oui, jusqu'à ce moment, j'avais gardé l'illusion que ce plaisir douloureux et sans bornes devait, justement, rester sans bornes, mais se prolonger en se transformant, à travers les pauses et les relâchements qui suivraient chaque fois le sommet du plaisir, toute la nuit, tout le jour suivant et, pourquoi pas, toute la vie. Jusqu'à cette heure qui va sonner, me disais-je avec conviction, jusqu'à cette nuit d'amour qui va commencer, qui commence déjà, je n'ai jamais encore fait l'épreuve. Jusqu'à présent, chaque fois que j'atteignais, auprès de Dorothée, la satisfaction de mon désir, j'étais aussitôt ressaisi par la pensée de Jane ; non par une vague

pensée, mais par la pensée précise que je devais rentrer au plus vite à l'hôtel où Jane pouvait me téléphoner. Alors, préoccupé et anxieux, je sautais du lit, me rhabillais, payais, prenais congé, sortais et courais à l'hôtel. Ainsi l'épreuve n'avait jamais été faite, qui m'eût permis de savoir si, oui ou non, l'âme de Dorothée m'intéressait, si j'étais capable de quelque tendresse pour elle, si la passion toute charnelle qu'elle m'inspirait pouvait se colorer d'amitié et d'humanité, si, avec elle, en somme, il m'était possible de parler. Car jamais nous ne nous étions vraiment parlé ; nos conversations n'avaient jamais été, de ma part, qu'une sorte de monologue implorant et adorateur, même quand je lui offrais une cigarette ou un verre d'eau, et, de sa part, fût-ce pour me demander une cigarette ou un verre d'eau, qu'un autre monologue, discours solitaire d'une idole, qui sonnait à mes oreilles comme une ensorcelante chanson. Cependant la pression, sous la table, de sa jambe contre la mienne ou de la pointe de son pied sur le mien électrisait ce double monologue, de même que le dur contact de l'agenouilloir, ou du marbre de l'autel transforme en joie ineffable la souffrance du croyant qui prie.

Après l'amour, nous n'avions pas davantage de conversation. Ce n'était que phrases tronquées, mots utiles, aussi brefs que possible : comme si j'avais voulu effacer jusqu'à l'existence de l'idole.

« Cette fois je ne te donne que cinq mille lires : je n'ai pas encore touché mon traitement » ; ou bien : « Demain, nous ne nous voyons pas, je vais à Naples » ; ou encore : « Ne te relève pas, ça n'a pas d'importance, je ferai ma toilette à l'hôtel », etc. L'idole, de son côté, comprenait les choses : elle fumait, immobile sur son lit, absolument muette ; et, même s'il faisait très chaud, elle couvrait sa nudité jusqu'au menton, comme si elle eût deviné mon désir soudain de la voir disparaître.

Mais cette nuit... Cette nuit, je croyais, j'espérais, je rêvais que le plaisir n'aurait pas de fin. J'imaginais des étreintes innombrables, et toujours nouvelles. Tout en dînant en silence à côté de Dorothée, je me répétais à part moi toutes les phrases folles que je lui aurais dites dans l'obscurité de la chambre ; j'entrevoyais d'infatigables voluptés. j'étais tellement excité que je touchais à peine à la nourriture. Et les quelques bouchées de pain et de viande que j'avalai, je voulus les recevoir d'elle, je la suppliai d'y mordre avant moi ; de même je ne consentis à boire une gorgée d'eau que dans son verre, après qu'elle y eût porté les lèvres. Avec un sourire léger, presque mystérieux, Dorothée s'exécutait docilement : chaque fois, sans bouger la tête, et toujours avec le même sourire, elle jetait un lent regard circulaire de ses grands yeux verts pour s'assurer qu'aux autres tables personne ne remarquait rien ; puis, d'un geste rapide, elle me donnait la becquée.

Quand nous fûmes sur le lit, nus et enlacés, j'éprouvai cette fois encore une stupeur énorme, presque mêlée de peur, devant la félicité qui m'était donnée et qui, bien qu'assidûment repensée et redésirée, était plus forte et plus entière que toute imagination. Adhérer à sa chair, étreindre son corps, me réchauffer à sa chaleur, puis, tout à coup et pour un temps sans mesure, rester immobile auprès d'elle, noué à elle comme si vraiment nous avions réussi à mêler nos membres et à perdre le sentiment de notre individualité physique, puis de nouveau

elle et moi, nous mouvoir et nous enlacer d'autre manière, nous sentir de nouveau différents et distincts pour retrouver le plaisir de nous confondre, de nous pénétrer l'un l'autre, tout ce jeu enivrant, surprenant et mystérieux, cette fois encore se répétait.

J'avais l'obscur sentiment que je faisais quelque chose d'interdit, quelque chose dont je ne me serais jamais cru le courage ; et maintenant, ce courage aussi me surprenait, m'épouvantait, me comblait de bonheur.

Et cette fois encore je pensais que mon bonheur serait sans fin. Pour la vie, me disais-je, pour la vie et pour la mort. Et j'aurais presque voulu que Dorothée parlât, qu'elle m'adressât, à ce moment, les requêtes les plus absurdes, les plus exorbitantes, qu'elle exigeât de moi une somme d'argent fabuleuse, que je n'aurais pu lui donner, mais que j'aurais trouvé le moyen de lui donner ; ou bien qu'elle me demandât de l'épouser ; j'aurais rompu mes fiançailles avec Jane ; Jane, à ce moment-là, ne m'importait guère, Jane n'existait plus. Je lui aurais tout donné, j'aurais tout fait pour elle. Pas un instant, d'ailleurs, je ne songeai à lui offrir spontanément l'argent et le mariage ; car mon sacrifice, si énorme fût-il, ne m'aurait donné un vrai plaisir que s'il avait été inéluctable, c'est-à-dire demandé, imposé par elle, et non voulu par moi, de mon propre chef. Une véritable divinité, me disais-je, a des exigences terribles.

Mais Dora, elle, cette nuit-là comme toujours, se taisait ; ou si elle parlait, c'était pour répéter des mots que je lui avais enseignés, ou insinués.

Avec une attention intense, j'épiais ma propre folie pour découvrir le secret mécanisme qui l'empêcherait de finir ; elle eut une fin cependant cette folie merveilleuse, et dès cet instant, ce fut comme les autres fois, comme toujours.

Aucune surprise, donc, sinon l'absence de surprise. Ce n'avait été, une fois de plus, qu'une duperie, un truquage, une banale exaltation. Jane était loin ; elle était en voyage, en mer. Personne ne devait me téléphoner à l'hôtel. J'étais libre comme l'air. Mais j'étais, comme toujours, triste, découragé, furieux contre moi-même ; quant à Dorothée, je la détestais, je n'avais que haine pour son grand corps brun, mou et chaud, étendu sous moi. Ce que j'avais adoré en lui un instant plus tôt me faisait horreur ; son parfum qui, un instant plus tôt m'enivrait, me donnait un dégoût proche de la nausée.

Cette nuit-là, je découvris que la pensée de Jane et de son coup de téléphone n'avait été, jusqu'alors, qu'un prétexte secret et inconscient que je me donnais, tandis qu'au fond de moi, aussitôt passé l'instant suprême, quelque chose se déclenchait soudain, se détachait pour s'enfuir d'un vol rapide vers des souvenirs d'autrefois, vers les prairies du Colorado, vers Pikes Peak, où j'avais habité, petit garçon, quand mon père était employé aux mines ; je me revoyais au milieu de l'Atlantique une nuit, couché sur la toile d'une écoutille, contemplant le ciel en silence, fumant, une bouteille de whisky à ma portée, et la voix paisible d'un ami près de moi, dans l'ombre. Deux passions contraires me déchiraient ; et j'étais tourmenté par le besoin de les fondre, de les unir, d'en faire une seule chose pour toujours.

Si grand était ce besoin que, cette nuit-là, et beaucoup d'autres par

la suite, je ne me donnai pas pour vaincu : n'ayant pas oublié mon exaltation de toute la journée et du soir, au restaurant, je m'obligeai à rester près de Dora, et pour la première fois je lui adressai, de propos délibéré, quelques mots d'amitié, quelques paroles humaines. Je lui dis, avec la pleine conscience de mentir, que je sentais naître en moi un sentiment nouveau, fait de douceur et de tendresse, en somme, que je commençais à l'aimer. Je souffrais amèrement de mentir ainsi, mais je le faisais dans l'espoir qu'avec le temps et à force de feindre, la fiction deviendrait réalité. Mais, à mesure que je parlais et mentais, croissaient en moi le dégoût de mon propre mensonge et l'ennui de me trouver auprès d'elle. Jusqu'au moment où, tout à coup, épuisé, je me tus et m'endormis.

Peu après je me réveillai. Et à mon réveil, je me sentis aussitôt différent ; contre toute attente, j'étais revenu à mon premier état. Le désir physique, bien que faible encore, m'avait repris. Il dépendait de moi, à ce moment, de rester ou de partir. Et pour partir, je n'aurais pas eu grand effort à faire. Le désir de Dorothée et celui d'un bon bain à l'hôtel s'équilibraient. Mais je voulus tenter l'épreuve : rester, récidiver ; dans l'absurde espérance que le miracle qui ne s'était pas produit la première fois se produirait la seconde.

Je restai toute la nuit ; je vis l'aube, je vis le soleil aux fentes des volets, j'entendis les premiers bruits de la rue, les cris des marchands ; mais ce soleil, ces bruits, ces voix n'avaient plus pour moi d'autre charme que la nostalgie de ce qu'ils avaient été la veille au matin, quand ils contenaient encore l'espoir de l'amour. Maintenant, ils disaient tout le contraire : la désillusion, l'amertume, l'impossibilité. Le soleil brillait, Rome s'éveillait, la vie continuait ; mais moi, sur ce lit en désordre, à côté de ce grand corps splendide de modèle classique, tant caressé et tant aimé, que je ne désirais plus mais que j'admirais encore, moi, j'étais là, les yeux fixés sur cette raie de lumière dans la pénombre de la pièce, l'oreille tendue aux rumeurs de la ville, et je restais ce que j'étais, un homme abattu, ballotté comme par des flots contraires, vers une servitude et vers une liberté qui l'une et l'autre, tour à tour, étaient pour moi un irrésistible enchantement et une source d'ennui insupportable, et que jamais, quels que fussent mes espoirs opiniâtres, mes efforts, mon obstination et ma souffrance, je ne réussirais à unir entre elles.

Bien souvent, la pensée de Dorothée suffisait à me ramener vers Jane, ou la pensée de Jane à me pousser vers Dorothée. Je me rappelle, par exemple, la Noël de cette même année, à Rome.

Dorothée et sa propriétaire m'avaient invité à les accompagner à la messe de minuit à Saint-Pierre ; après quoi on serait allé chez elles, *via Boncompagni*, faire un petit souper. Malgré leur insistance, j'avais dit non. La messe et le catholicisme avaient éveillé en moi le souvenir de Jane. Je préférai rester seul pour penser à elle. Je donnai comme excuse que j'étais protestant.

Vint la nuit de Noël. Un peu avant minuit je rentrais à l'hôtel, après avoir raccompagné chez lui Dale McAdoo, un de mes amis et collaborateurs dont tu te souviens peut-être. Dale habitait au-delà de Sainte-Agnès, sur la *via Nomentana*. J'étais seul sur la jeep. Au croisement de la *via Nomentana* et de l'avenue de la Reine, je dus freiner pour laisser passer un taxi qui, surgissant à ma droite, tournait pour s'engager dans

un sens opposé au mien. J'eus le temps d'entrevoir, à l'intérieur du taxi, une jeune fille qui portait l'uniforme américain, le même que Jane. Son visage aussi ressemblait vaguement à celui de Jane. Je savais qu'il était impossible que ce fût Jane : elle était en France et j'avais reçu une lettre d'elle le matin même ; et pourtant j'éprouvai une impression si violente que je ne me sentis plus le courage de rentrer à l'hôtel. J'étais bouleversé, agité, incapable de rester seul. J'errai par la Villa Borghèse, humide, froide, déserte, ralentissant le pas, sans espoir et sans intention arrêtée, quand il m'arrivait de croiser une fille. J'aurais presque voulu téléphoner à McAddoo, aller chez lui. Mais je savais qu'à cette heure il était couché, et pas seul. Peter Tomkins ? Où était-il donc, à cette heure ? Il me l'avait dit : à une *party*, chez des amis italiens dont j'avais oublié le nom. Et puis je m'aperçus que je ne désirais pas plus la compagnie de Peter que celle de Dale ; mais seulement celle de Dorothée. L'image de Jane, entrevue derrière la glace du taxi, avait suscité en moi, par un irrésistible contraste, l'image de Dorothée.

J'allai donc à Saint-Pierre.

L'immense église était pleine de monde, d'humidité, de piétinements, d'un brouhaha confus où se perdaient les harmonies des orgues et des chœurs. La foule se composait de gens de toute sorte : les indifférents, ceux qui s'ennuyaient, les curieux, les hypocrites, les dévots sincères. Mais tous avaient du moins assez de religion pour se tolérer les uns les autres, pour diverses que fussent les raisons et les manifestations de leur présence.

Il était bien difficile, sinon impossible, de retrouver dans cette foule Dorothée et son amie. Je commençai à faire le tour de l'église dans le dessein de la parcourir méthodiquement, du porche à l'abside et vice versa, d'abord du côté droit, puis du côté gauche. A l'autel de la confession, où l'on célébrait la messe, étincelaient des grappes de lampes électriques, mêlées aux flammes des torches et des cierges. La foule des fidèles et des infidèles était dans la pénombre. J'avançais pas à pas ; je me retournais parfois et tendais les yeux vers la nef centrale, où des groupes irréguliers de gens debout se mêlaient aux rangs des personnes agenouillées, et je cherchais à apercevoir Dorothée.

J'eus la chance de la trouver assez vite.

Quand elle me vit, elle m'adressa un signe joyeux, certainement sincère. Elle ne s'attendait pas à me voir là. Elle comprenait que j'étais venu pour elle. Elle en était heureuse.

Elle était à genoux, à côté de sa logeuse. Toutes deux avaient sur la tête un mouchoir blanc plié en quatre. Sur cette vieille maquerelle de logeuse, au visage rugueux et repeint, pareille coiffure était trop simple pour ne pas sembler incongrue et déplacée. Mais à Dorothée, elle allait fort bien. Son visage aux lignes classiques, au regard droit, s'accordait au pur triangle blanc qui lui retombait sur le front et suffisait à transformer comme par enchantement la *segnorina* de la libération en une antique paysanne, en un modèle du temps de Corot.

Nous revînmes chez elles et j'acceptai leur invitation à souper. Je goûtai la *scarcella*, un gâteau que Dorothée avait préparé elle-même. Par la suite, je n'eus pas à me repentir d'avoir suivi l'idée qu'une ressemblance fortuite avec Jane m'avait, par contraste, suggérée. Du moins, je n'eus pas à m'en repentir plus que les autres fois.

Le jour de Noël, je me réveillai à une heure après midi, tout surpris de me trouver dans le lit de Dora.

La guerre était finie. Vers la mi-juillet, je rejoignis Jane à Paris et, après quelques semaines d'un bonheur presque vrai, dans la très véritable ivresse qui nous entourait (apéritifs réitérés et indéfiniment prolongés au milieu d'une foule d'amis, aux terrasses des Champs-Elysées ; nuits passées à danser, à boire du champagne, de cabaret en cabaret ; week-ends dans de petites auberges au bord de la Marne ou dans la forêt de Fontainebleau), nous nous disposâmes enfin à regagner les Etats-Unis.

Notre programme était net : je la présenterais à mes parents ; elle me présenterait aux siens ; nous nous marierions au plus tôt.

Sa famille était catholique. Jane, élevée à Philadelphie chez les Ursulines, n'avait jamais cessé de pratiquer sa religion.

Toutefois, ce ne fut certainement pas en vertu d'un principe religieux que, durant notre séjour à Paris, et auparavant à Rome, et au cours du dernier hiver de guerre, quand j'allais la voir en Savoie, elle se refusa toujours obstinément à consommer avec moi l'acte d'amour. Ce ne pouvait être en vertu d'un principe religieux puisque, selon l'Eglise catholique aussi, les effleurements, les embrassements, les baisers, les caresses auxquels nous nous abandonnions chaque soir et dont nous tirions un plaisir âcre, exquis et peu naturel, étaient un mal, étaient un péché aussi grave que de devenir amants avant le mariage.

Jane était trop intelligente pour ne pas le comprendre et moi, du reste, dans nos conversations, je n'abordais jamais ce sujet. S'il m'arrivait d'y faire allusion, elle semblait feindre un scrupule, une pudeur, se justifier par une restriction mentale. Sortie de l'école des Ursulines, elle s'était inscrite dans un *college*. Et au *college*, avec un camarade, un garçon de son âge, elle avait déjà fait, comme beaucoup d'autres jeunes filles américaines, l'expérience décisive. Elle s'en était, je dois dire, amèrement repentie ; et maintenant, elle tenait à ce que notre amour ne ressemblât point à cette aventure.

Pour ma part, j'acceptais volontiers cette explication. Je préférais ne rien approfondir et je ne cherchais pas à entraîner Jane à une chose qui eût été pourtant naturelle. Peut-être, pensais-je, en renonçant à cette épreuve suprême et décisive, donner artificiellement de la saveur à un mariage dont la perspective m'inspirait un secret ennui ; peut-être pensais-je garder au sacrement l'attrait de cette nouveauté. Fermement résolu à me marier au mépris de mes goûts, et même contre mes goûts, je craignais, en me privant du charme de cette nouveauté, de faiblir et de changer d'idée avant le jour fatal.

Aussi, chaque soir, quand je la quittais à la porte de son hôtel ou de sa chambre et que, longuement, la main dans la main, nous nous regardions dans les yeux, entre une larme et un sourire, avant notre séparation nocturne, une petite voix amère, au-dedans de moi, me soufflait la vérité. Et la vérité était celle-ci : que si je l'avais réellement désirée,

j'eusse été incapable d'attendre ; et que la facilité relative avec laquelle je renonçais au naturel accomplissement de mon amour signifiait que mon amour était, par nature, incomplet.

Mais c'était justement ce que je voulais. Ce que je cherchais, avec une perspicacité aussi subtile qu'inconsciente, à obtenir.

Quand, par exemple, je rentrai à l'hôtel, après ma première nuit passée avec Dorothée, et que je me mis à penser au long tourment et à la désespérante déception de ces heures, j'en tirai la conclusion que j'aimais Jane et que je n'aimais qu'elle : Dora n'était qu'un caprice intermittent, encore que régulier, un plaisir secondaire bien que très vif, un vice comme le sont pour d'autres l'opium ou l'alcool, un vice qui peut nuire à la santé physique si on le pratique sans modération, mais qui, de toute façon, ne modifie en rien le sens que nous entendons donner à notre vie. Et à ma vie je ne voulais donner qu'un seul sens : Jane, mon épouse et ma compagne, Jane, la mère de mes enfants. Dorothée est un vice, me disais-je tristement, et rien de plus. Aucun danger que ce vice puisse m'entraîner au-delà de certaines limites. Après chaque étreinte, le charme fatal s'évanouissait, tout retournait sous la froide lumière de la raison, et Jane était comme la source de cette lumière. Je pus d'ailleurs constater qu'avec le temps, les réviviscences de cette illusion d'un amour total pour Dorothée se faisaient de plus en plus rares et duraient de moins en moins. Elles se produisaient toujours avec plus de retard après chacune de nos rencontres et précédaient de moins en moins longtemps la suivante. C'est un phénomène physique, me disais-je. Rien d'autre. Dès lors je commençai à attribuer à Dorothée une importance toujours moindre. Même si, par la suite, la privation d'elle, durant mes longs séjours en Amérique et en France, me faisait horriblement souffrir ; même si je ne parvenais pas, malgré tous mes efforts, à me libérer de cette obsession périodique.

A Rome et à Paris, j'avais essayé des maisons de tolérance et des filles de la rue. Remèdes qui ne produisaient qu'un effet très bref, sinon même un effet contraire. Quelques heures après, le désir de Dorothée renaissait, et cette fois irrésistible : comme si, la confrontant à une prostituée inconnue, je m'étais mieux préparé à l'aimer, comme si j'avais commencé à m'abandonner à elle. Je me souviens d'un soir d'été de 1945. J'étais alors à Paris, avec Jane. Tard, après l'avoir raccompagnée à son hôtel, je m'étais mis à penser à Dorothée qui, naturellement, était à Rome et que je ne pouvais donc pas songer à rejoindre cette même nuit. Dans l'illusion de m'apaiser, j'avais arrêté une femme sur le boulevard et je m'étais laissé *emmener*, comme on dit là-bas. Un quart d'heure après, au sortir d'un petit hôtel sordide, je sautais dans un taxi, courais au Bourget, trouvais un avion militaire et, avant midi, j'étais à l'entresol de la *via Boncompagni*, chez Dora, couché auprès d'elle.

Au très bref plaisir que cette pauvre fille m'avait donné avait succédé un profond dégoût, et, à ce dégoût, une folie invincible et décidée. Du Bourget, j'avais téléphoné à Jane et lui avais dit que j'avais été appelé à Rome brusquement, pour raisons de service. Ma voix tremblait, Jane, par bonheur, était à moitié endormie. Si je n'avais pas été excité comme je l'étais, par cette fille, c'est un mensonge dont je n'aurais jamais été capable.

L'hiver précédent, comme je te l'avais dit, j'avais fait la même esca-

pade en sens inverse. De Rome, de Dorothée, en Savoie, pour retrouver Jane.

Elle était à Saint-Pierre d'Albigny, près d'Aiguebelle, au confluent de l'Arc et de l'Isère, où campait son hôpital.

J'avais passé chez Dorothée la nuit précédant mon départ. Et une fois de plus, en la serrant dans mes bras, sur son grand lit, je m'étais fait cette illusion que, de là à quelques heures, je n'aurais plus la moindre envie de quitter Rome ; je m'étais même mis dans la tête que je ne partirais pas. Non, je n'irai pas, me disais-je, en caressant la peau brune et grasse de mon idole immobile et énigmatique. Qu'est-ce que Jane en comparaison du plaisir que j'éprouve à cet instant ? Voilà la vérité, voilà la vie. La façon d'agir la plus honnête envers moi-même, et aussi envers Jane, c'est de ne pas partir, c'est de ne jamais plus la revoir.

Mais très vite, beaucoup plus vite que tant d'autres espoirs moins insensés, tout, comme d'habitude, s'évanouit. Dans l'air froid et humide de cette aube d'hiver, je fus heureux, heureux et solitaire au volant de ma jeep, lancée sur l'asphalte de la *via Aurelia*, vers le nord. La mer était noire, avec des broderies d'écume, le ciel gris et haut, la maremme très verte. Ma liberté était entière en ce voyage frénétique vers une autre servitude.

La vallée de l'Arc m'accueillit entre ses pentes rocheuses, cachées par le brouillard, voilées de pluie.

Par les baies vitrées du petit *Hôtel des Voyageurs*, nous pouvions voir la place de la Gare, tranquille et déserte sous la pluie. La cuisine était travaillée et exquise ; le poêle chauffait ; au fond de la vaste salle, les employés du chemin de fer jouaient à la belotte ; en savourant une vieille fine, nous nous regardions longuement dans les yeux (les yeux de Jane, doux et brillants sous ses courts cheveux châtain) et sous la table, nos genoux se touchaient comme si ce léger contact eût été notre suprême plaisir.

Quoi de plus différent, quoi de plus loin de Rome, du soleil, de Dorothée ?

Certes pas les Etats-Unis, et surtout pas la Nouvelle-Angleterre. Il fallait que ce fût là, à Saint-Pierre d'Albigny, dans ce décor inopinément familial, dans cette atmosphère ouatée, rêvée et comme enchantée, où se préfigurait en quelque manière notre future maison de Princeton, il fallait que ce fût là que Jane et moi nous imaginions ensemble pour la première fois, en la croyant tout à fait réalisable pour nous, une vie juste, sereine, bourgeoise, une vie de renoncement et de paix.

Mais c'était un rêve de bonheur sacré, encore plus absurde que le rêve de bonheur profane que je faisais auprès de Dora.

A Philadelphie, je connus sa famille. Ils habitaient, à Chestnut Hill, banlieue résidentielle et bien aérée, une grande villa en briques rouges, entourée de plantes rares et de pelouses verdoyantes, tondues ras en toute saison. Le père, les oncles, les frères étaient tous des industriels du textile, tous plus ou moins associés ou dépendants de la fameuse maison DuPont de Nemours.

Quand Jane me .présenta comme son fiancé, annonçant en même temps notre intention de nous marier à la Noël, je ne crois pas avoir fait sur la famille une impression franchement bonne. Seule la maman de Jane, qui était d'un naturel doux et optimiste, fut gentille avec moi.

Son père, ses frères et un de ses oncles (elle en avait trois ou quatre) qui se trouvaient là par hasard m'accueillirent avec une froideur polie et presque ironique. D'ailleurs, à travers ma personne, leur ironie s'adressait à Jane. Ils la tenaient pour une petite écervelée têtue qu'il ne fallait surtout pas contrarier si l'on voulait obtenir quelque chose d'elle. Jane s'était mis dans la tête de m'épouser ? L'unique chance qu'on avait de la faire changer d'idée, c'était de consentir à ce mariage. En s'y opposant on n'eût fait qu'en avancer la date. Certainement ils avaient raison. Mais ils ne surent pas cacher suffisamment ce secret calcul et cette secrète espérance. Ils prononcèrent leur « oui » et tendirent vers moi leurs grandes mains osseuses et roses ; mais leurs yeux, derrière les lunettes d'or, et leurs lèvres minces ne cessaient de nous adresser des sourires qui signifiaient : « Très bien, les enfants, à ton aise, petite folle, et soyez heureux, si vous pouvez ; mais nous savons bien, nous, que tout cela finira mal ; nous voyons clair. »

La mère, elle, avait le même caractère que Jane : passionnée jusqu'à l'obstination, mais tendre, délicate, minutieuse et nuancée dans ses sentiments. Fille d'Irlandais et catholique, elle avait consacré sa vie au culte de deux divinités : la musique et la vieille Europe. Mais alors qu'un Steinway dont elle jouait chaque jour suffisait à satisfaire sa première adoration, les voyages en Europe qui, dans sa jeunesse et dans les premiers temps de son mariage, avaient été une habitude, et même un rite annuel, étaient devenus de plus en plus rares, plus courts et plus difficiles. Le père de Jane, *businessman* sec et rigide, ne les avait jamais vus d'un bon œil ; il adorait sa femme, mais non pas ce que sa femme adorait. Il n'avait aucune sympathie pour la musique, ni pour l'Europe. Il tolérait la première comme un innocent passe-temps féminin ; mais il n'avait jamais pu faire semblant de partager, pour la seconde, un enthousiasme qu'il n'éprouvait pas.

« Adieu, ma chère, disait-il régulièrement à sa femme, la veille du jour où il devait l'accompagner à New York, jusqu'à la passerelle du paquebot. Nous nous reverrons dans trois mois, amuse-toi bien. Tu sais combien je regrette que nos affaires ne me permettent pas de t'accompagner. Mais la seule chose que je regrette, c'est de ne pas être près de toi. Quant au reste, non. Je n'approuve pas cette manie que tu as de retourner chaque année visiter l'Angleterre, la France, l'Italie, quand nous avons ici, en Amérique, aux Etats-Unis, sans sortir de chez nous, d'immenses contrées, des localités pittoresques, des villes merveilleuses et j'ajouterai, des peuples entiers, des peuples frères, que tu ne connais pas. C'est vraiment dommage que tu ne comprennes pas cela. Ah ! si seulement tu voulais visiter les Etats-Unis, je pourrais t'accompagner. »

On ne prenait pas encore l'avion comme aujourd'hui, et un voyage en Europe, entre l'aller, le séjour et le retour, signifiait une absence d'au moins deux ou trois mois.

Quand Jane eut grandi, ce petit discours d'adieu fut adressé à la mère et à la fille conjointement. Jusqu'au jour où la mère, soit par conviction profonde, soit pour se donner une raison plus forte de traverser chaque année l'Atlantique, réussit à triompher de l'américanisme de son mari sur un point encore plus important et à mettre Jane en pension dans un collège, à Montreux. Jane, il est vrai, avait

elle-même supplié et lutté de toutes ses forces pour obtenir le consentement paternel. (« Comme s'il n'y avait pas d'excellents collèges, chez nous ! Mais ce sont les meilleurs du monde ! On envoie des jeunes filles d'Europe pour les faire élever à Smith College, à Vassar ! ») Le père avait pourtant fini par consentir à cette énormité. Et s'il y avait consenti, c'est peut-être parce qu'il voyait à quel point la mère et la fille se ressemblaient. Dès lors il devenait inutile de rien tenter pour remettre Jane dans la bonne voie : mieux valait lui laisser suivre son destin. Il s'était consolé en concentrant tous ses efforts sur l'éducation de ses fils qui, au contraire, lui ressemblaient. De fait, quelques années plus tard, il les fit entrer dans son affaire.

La guerre survint, et tant que Jane fut en Europe au service des forces armées, sa mère, naturellement, ne quitta pas Philadelphie. La guerre finie, elle aurait repris bien volontiers son ancienne habitude. Mais *the old man*, le vieux, était devenu un vieil homme pour de bon, et il ne pouvait plus se passer de sa femme, fût-ce une semaine.

Moi, bien qu'Américain pur sang, de père et de mère, autant que toute la famille de Jane, je fis quand même, à cette famille, l'impression d'un Européen. Bonne impression pour la mère, mauvaise pour le père, les frères et les oncles. Les quelques semaines que je passai à Philadelphie avec Jane ne servirent pas à corriger cette impression. J'étais Américain, c'est un fait. Mais pour ces âmes simples dans leurs sympathies comme dans leurs antipathies, j'étais Européen par ma liberté d'esprit, Européen par mon habitude (une habitude dont je rends grâce à mes parents, Américains) de ne pas considérer les Etats-Unis comme le centre du monde ; Européen par l'intérêt supérieur qu'en toutes circonstances j'attachais à l'art et à tout ce qui avait quelque rapport avec l'art ; Européen par ma totale incapacité de parler d'autre chose que de peinture, de musique ou de littérature.

Je crois que, dans leur simplicité, ils avaient raison. Bien qu'Américain de race depuis un certain nombre de générations, j'étais, je suis Européen.

Mon père fut le premier à m'enseigner cette vérité. Mon père est ingénieur et il exerce son métier d'ingénieur. Il n'a jamais voyagé hors des Etats-Unis. Mais il a toujours été passionné de peinture, et jusqu'à soixante-cinq ans, il n'a jamais manqué, le samedi après-midi, en toute saison et par tous les temps, de s'en aller dans la campagne avec son chevalet et sa boîte à couleurs.

Quand venait l'heure d'aller me coucher (j'étais enfant), je passais embrasser mon père et lui dire bonne nuit. Je le trouvais dans son fauteuil, la pipe à la bouche, contemplant à travers un nuage de fumée un Pissaro bleu-vert ou un Courbet châtain foncé (en reproduction). Courbet s'harmonisait mieux à l'odeur et à la couleur de la pipe et du tabac. Moi, je restais quelques instants près de lui, silencieux et immobile, attendant qu'il se penchât vers moi pour me donner un baiser. Mais lui, qui m'avait vu et qui m'avait entendu venir, me passait un bras autour du cou, sans rien dire. Il se taisait jusqu'au moment où nous entendions la voix de ma mère qui m'appelait, rompant le charme ; il regardait le paysage français sorti d'un rêve, ouvert sur ses genoux comme une fenêtre imaginaire ; et en le regardant, les yeux mi-clos, à travers la fumée de sa pipe, il m'invitait tacitement

à le regarder, moi aussi. Tout se taisait. J'entendais la respiration tranquille de mon père, je sentais la chaleur de son corps, la bonne odeur de son tabac ; de la salle à manger, de la cuisine parvenait jusqu'à nous le bruit des pas de ma mère qui allait et venait paisiblement, avec ses couverts et ses assiettes ; et parfois, du fond du silence et de la nuit, le grondement lamentable et mécanique d'un train qui passait. Le train me donnait l'idée du voyage. La nuit, dans le noir et dans la douce tiédeur de mon petit lit, j'entendais encore ce grondement. C'était un bruit désespéré qui se perdait dans la nuit, comme un cri d'angoisse... Pourquoi ? On ne savait pas pourquoi.

Il aurait voulu faire de moi un peintre. Il se contenta de me diriger vers la carrière d'historien de l'art. A ma sortie du collège, il m'envoya à l'Université de New York, suivre des leçons d'Offner.

Le professeur Offner m'engagea tout de suite à me spécialiser et me conseilla la peinture siennoise du XIVe siècle. A vingt-six ans je partis pour l'Italie, où je séjournai presque sans interruption, et presque toujours à Sienne, à Florence, puis à Rome jusqu'à peu de temps avant la déclaration de guerre.

Quand je revins aux Etats-Unis, mon père avait abandonné définitivement son travail à la mine et à l'atelier, désormais trop fatigant pour lui ; et les chefs d'un établissement où il était connu pour sa grande honnêteté lui avaient donné un emploi et un service à Chicago.

Je conduisis Jane à Chicago pour la lui présenter, ainsi qu'à ma mère. Et finalement notre mariage eut lieu, à Philadelphie, deux jours après Noël, le 27 décembre 1945.

Jane était catholique, comme sa mère ; et nous nous mariâmes à l'église catholique.

Aussitôt après, nous partîmes pour Niagara Falls. Nous tenions à faire le voyage de noces conventionnel de l'Américain moyen.

Tous deux nous avions passé de longues années loin des Etats-Unis, pendant la guerre et avant la guerre, Jane au collège, en Suisse et moi en Italie, pour mes études. Maintenant, à l'occasion de notre mariage, nous éprouvions le désir et presque le devoir social de nous conformer aux plus banales coutumes de notre pays. Je dirais même que, pour nous, ce fut une sorte de divertissement, mêlé d'ennui, de sarcasme et d'hypocrisie. Nous prenions plaisir à singer, ou mieux à parodier impitoyablement la naïveté et l'ignorance de nos chers compatriotes.

Mai le jeu ne dura guère. Offner tenait un poste en réserve pour moi, un poste de professeur adjoint à la Faculté des Beaux-Arts de Princeton, N. J.

Mes heures de cours par semaine n'étaient pas assez nombreuses pour m'obliger à résider à Princeton ; et comme Princeton n'est pas très loin de New York, nous aurions très bien pu continuer à vivre à New York, où nous avions loué, en attendant l'ouverture des cours, un petit *flat*, dans le *village*.

Jane eût préféré rester à New York ; mais moi, faisant semblant ou me donnant l'illusion d'être jaloux, je ne voulus pas. Nous commençâmes donc, très solennellement, une vie professionnelle et familiale dans le milieu fermé, choisi, vigilant et imbécile de cette petite et importante université.

Ce nous fut, dès le début, chose très facile, presque naturelle. Nous n'eûmes qu'à continuer (en haussant le ton, bien entendu ; je veux dire en parodiant des modèles moins vulgaires encore qu'également idiots) la comédie du voyage de noces.

A Niagara Falls, nous étions un couple de petits employés. A Princeton, nous nous mîmes en devoir de nous présenter, à commencer par nos toilettes, exactement comme mes collègues et leurs épouses pensaient que dussent se présenter le professeur Harry Perkins et Mrs. Perkins. Cette fois, malheureusement, il y avait une part de vrai : nous étions pour de bon le professeur Harry Perkins et Mrs. Perkins, je faisais vraiment un cours, j'avais des élèves, je fréquentais le *Faculty Club*, etc. Si bien que peu à peu, à partir de cet élément de vérité, nous fûmes pris nous-mêmes à notre jeu.

D'ailleurs, maintenant que j'y repense, je me demande si notre farce de Niagara Falls ne contenait pas déjà le germe caché et comme la première tentative inconsciente d'une vie sérieuse et normale, d'une vie qui, pour moi, était une erreur ? Je me demande si dès lors, et déjà à Saint-Pierre d'Albigny, déjà à Rome, peut-être, et dès ma première rencontre avec Jane, je n'éprouvais pas un désir de conformisme, une nostalgie de paix bourgeoise, une folle envie de maison ordonnée, de travail régulier, de vie de famille, une lâcheté, la tentation d'un renoncement à l'aventure, à une existence qui, pour moi, eût été juste, forte, instinctive, conforme à mes goûts les plus profonds ?

Il est une sorte d'astuce propre aux passions viles : quand elles nous attaquent, elles se gardent surtout de nous alarmer. Pour mieux s'insinuer en nous, elles se masquent de légèreté. Comme notre raison y répugne, elles s'adressent à notre vanité d'abord. Nous sommes si vains, si sûrs de leur résister que nous sommes toujours portés à les prendre en plaisanterie : nous prenons plaisir à les feindre, pour les parodier, justement, et pour nous complaire à notre force. Mais ce faisant, nous nous occupons d'elles, nous les éprouvons en nous, nous goûtons leur douceur particulière, lentement, insensiblement, nous nous y habituons, et pour finir nous en sommes esclaves.

Et le jour vient où, d'un seul coup, notre raison même chavire. Telle passion qui n'avait jamais été pour nous que bassesse et mensonge nous apparaît soudain comme grandeur et vérité. Voilà le bon chemin, voilà la lumière, nous disons-nous avec un réconfort surprenant, mais trompeur. Enfin, nous sommes pareils à tous les autres, à tous les gens comme il faut. Normaux. Nos doutes ont disparu. Quelle détente ! Et c'était si simple. Il suffisait d'un peu d'humilité. Nous nous croyons humbles. Et dès ce moment nous sommes perdus.

Le propre de la vertu d'humilité est que celui qui l'a croit ne pas l'avoir.

Nous nous crûmes humbles, Jane et moi, le jour où le docteur lui dit qu'elle était enceinte. Bien sûr, nous étions préparés à cette nouvelle, nous l'attendions. Mais c'est seulement en revenant de New

York où j'avais accompagné Jane chez son médecin, pendant que nous parcourions en auto le long tunnel sous l'Hudson, que nous eûmes l'impression d'être deux époux quelconques, attendant la naissance prochaine de leur premier-né.

Nous étions tremblants, émus et même heureux. Mais en même temps j'éprouvais comme un vague sentiment de résignation ; j'entrevoyais l'acceptation forcée d'un destin qui probablement n'était pas le mien, la dure annonce d'une défaite dont les termes, les modes et les conséquences me demeuraient encore obscurs. Ces kilomètres de parois courbes revêtues de carreaux de faïence blancs, luisants et malpropres, telle était ma route vers l'avenir. Je m'en souviens comme d'un cauchemar ; je me rappelle aussi le fracas assourdissant des autres voitures qui nous croisaient à toute vitesse ou que nous dépassions. Je conduisais. Jane avait glissé une main sous mon bras. De temps en temps je la serrais sous mon coude, contre mes côtes, cette petite main nerveuse et raffinée ; je la serrais pour mieux la sentir, pour communiquer par elle avec Jane, pour dire quelque chose à Jane. Mais quoi ? Que je l'aimais ? Pas même. Que j'étais là, à son côté. Que je pensais à elle. Et que je voulais qu'elle le sût.

A peine nous sortîmes du *tube*, gravissant les hauteurs de Hoboken pour y retrouver l'obscurité nocturne, le ciel, les feux des bateaux sur le fleuve lointain, je rompis ce pénible silence. J'ouvris la glace, je pris une bouffée d'air frais, j'allumai une cigarette et dis :

— Crois-tu, Jane, qu'il faudra l'annoncer ce soir aux Tutts ?

Michael Tutts était un jeune professeur d'archéologie. Il habitait avec sa femme dans un pavillon voisin du nôtre. Depuis quatre mois nous passions avec eux toutes nos soirées du mardi, du jeudi et du samedi, alternativement chez eux et chez nous, et nous jouions au bridge de huit heures à minuit.

Parmi les relations que nous avions nouées à Princeton, les Tutts offraient un terrain particulièrement favorable à l'exercice de notre hypocrisie.

Sympathiques tous les deux, gentils, complètement vides de tout, même de méchanceté.

Lui était un garçon grand et maigre, au teint rouge, aux cheveux blonds qui apparemment consacrait sa vie à sa collection de pipes, à la taille de ses petites moustaches buissonneuses et à la coupe de ses vestes de *tweed*. Ces trois occupations concordaient à satisfaire son ambition unique : avoir l'air d'un Anglais, tout en étant Américain et fier d'être Américain. Sa femme, en revanche, n'était même pas vaniteuse. Elle était parfaitement crétine. Le bridge était le but de son existence. Ils n'avaient pas d'enfants.

En fin de compte, c'étaient de bonnes soirées, ces soirées chez les Tutts. Longues berceuses de printemps autour du tapis vert. Le remords des heures perdues, de mes études non poursuivies, de mes lectures abandonnées était la pointe la plus agréable de cette douceur. Remords et souvenirs, désirs, attentes, espoirs et angoisses, tout était aboli dans ce temps hors du temps. Une ombre de passion (amour du partenaire, haine des adversaires) ornait d'une légère broderie le canevas banal de ces soirées dont je n'avais pas lieu d'être fier. La bouteille, les grands verres à whisky, le tapis vert, les cartes aux cou-

leurs vives, la veste de *tweed* de Michael, le costume gris à petits points blancs et noirs de Mrs. Tutts, les brillants de ses boucles d'oreilles, ses cheveux blonds, ses boucles composées et symétriques, les mains maigres de Jane, ses poignets grêles, ornés l'un d'un bracelet-montre, l'autre du bracelet de platine et saphirs que je lui avais donné en cadeau de noces, voilà ce qui constituait pour moi toute la réalité. Rien n'existait que leur apparence. Rien ne nous troublait. Enfin nous étions stupides, enfin nous étions heureux, nous aussi.

Mais entre Jane et moi ? Qu'y avait-il, entre elle et moi ?

En moi, une volonté de l'aimer, une volonté désespérée, sourde et tenace.

Comme je te l'ai dit, Jane ne s'était jamais donnée à moi avant notre mariage. Cela eut lieu à Niagara Falls. Si elle s'était donnée plus tôt, peut-être ne l'aurais-je pas épousée.

Désillusion ? Le mot est trop simple. Je n'avais jamais espéré, jamais pensé que je serais, auprès d'elle, éperdu d'adoration, comme avec Dora. Comme mon affection pour Jane était tout intellectuelle et sentimentale, l'amour physique, avec Jane, se réduisait à une fonction mécanique à laquelle le sentiment et l'intelligence se superposaient sans jamais s'y perdre et s'y confondre. C'est pourquoi, dans les premiers temps, par une illusion facile, je pus croire que j'aimais Jane avec plus de violence encore que Dorothée. Je pus me mentir à moi-même au point de m'imaginer que, des deux, c'était Jane que je désirais le plus.

La vérité, hélas ! était bien différente. Ce divorce des sens d'avec la conscience intellectuelle et sentimentale qui m'affligeait tant après mes instants de bonheur auprès de Dorothée et que je n'arrivais à surmonter que dans l'absence et dans le renouveau du désir, était, avec Jane, permanent, constitutionnel et fatal.

Mais d'autre part, j'en étais sûr, Jane éprouvait avec moi ce que j'éprouvais avec Dorothée. Cette certitude flattant ma vanité, j'atteignais chaque fois un degré d'excitation suffisant.

Avec Dorothée, j'étais en adoration : tout entier dans l'adoration de son corps. A moi, à mon propre corps, je n'y pensais pas; ou si j'y pensais, c'était en des instants fugaces, avec un sentiment d'indignité, presque d'abjection.

De Jane, au contraire, je m'approchais, dans la tiédeur du lit, en pensant non à elle, mais à moi seul. Son corps maigre, rosé, nerveux, à la peau brûlante et sèche, je ne le désirais pas ; il me semblait à peine qu'il existât, sinon comme une vibration du mien, un désir issu du mien et qui, pour ce peu d'instants nécessaires, se serait fait frémissement et chair. Dans la tiédeur du lit je me glissais vers elle en ne pensant qu'à moi, à moi en tant que désiré par Jane, et quelquefois même à moi comme à une lointaine émanation de Dorothée. Extrême complication : la pensée que Jane, sans le savoir, ne désirait autre chose qu'une émanation de Dorothée, me procurait un moment d'ivresse.

Mon plaisir était bref et rageur, presque âpre, presque pénible, un sanglot de mon corps sur ce corps hélas ! non chéri, sur cette créature, hélas ! non divine. Et à tout moment, jusque dans le spasme, mon cerveau restait libre.

Si je pensais à Jane, c'était pour me rappeler combien elle était

intelligente, combien elle était bonne, combien elle m'aimait, quelle aide précieuse elle était pour moi.

Ces considérations, tandis que nos corps s'unissaient pour leur compte, m'émouvaient chaque fois jusqu'aux larmes. J'allumais la lumière, je regardais Jane dans les yeux et je cherchais, là au moins, à cueillir l'amour. Et tout en la fixant, je me donnais l'illusion de l'aimer, moi aussi ; je veux dire d'éprouver, moi aussi, à ce moment, l'abandon amoureux, la fusion, la confusion des sens et du sentiment. A ce moment, je me disais à moi-même : « Le corps de Jane me donne du plaisir ; mais Jane est aussi un être que je respecte , à qui je suis tendrement attaché : donc je l'aime d'un amour complet et total, j'aime son âme et son corps. »

Quelle misère ! Je ne comprenais pas que l'amour n'est justement autre chose que l'impossibilité de faire un raisonnement semblable, que l'incapacité de distinguer l'âme du corps.

J'allumais la lumière, je la regardais dans les yeux et, à travers les paupières à moitié fermées, ses yeux gris-bleu me fixaient à leur tour. Eperdus, douloureux, agonisants dans l'intensité du plaisir, ils semblaient me dire, à moi : « Tu es Dieu, je ne suis rien, fais de moi ce que tu veux, si tu veux, tue-moi ! »

C'était là précisément ce que j'avais pensé quand il m'était arrivé, en des moments semblables, de regarder Dorothée. Mes yeux devaient avoir eu alors l'expression même que je trouvais maintenant à ceux de Jane.

Mais, et les yeux de Dorothée ? Chaque fois je les avais fixés avec angoisse, et, plus encore, avec frénésie. Les yeux de Dorothée, ronds, verts et comme parsemés de paillettes d'or n'avaient aucune expression. Du moins ils n'avaient aucune expression que je pusse comprendre. Ils me semblaient mystérieux, sévères, vaguement courroucés. Et si je hasardais quelque question pour essayer de savoir, je découvrais qu'elle ne cachait aucun mystère, qu'elle n'avait aucun sujet d'être sèvère à mon égard, ou courroucée contre moi. Peut-être les yeux de Dorothée étaient-ils ce que je désirais qu'ils fussent. Mystérieux, sévères et courroucés comme je les aimais. En tout cas je les aimais, j'en rêvais, je m'y perdais, j'y oubliais tout. Sans me lasser, j'aurais pu continuer à les fixer très longtemps. Et d'ailleurs je le faisais.

Les yeux de Dorothée... Et maintenant, moi, pour Jane, j'avais peut-être ces mêmes yeux...

Je me dégageais de son embrassement peu à peu, le plus tard possible. J'avais conscience d'avoir menti, à elle et à moi. Je croyais y remédier en prolongeant l'étreinte ; et je ne m'apercevais pas qu'au contraire je prolongeais le mensonge, et faisais pire encore.

Le bras que j'avais passé sous son échine me faisait mal ; mais je ne le retirais pas av nt qu'il fût presque ankylosé.

Pourquoi tant d'efforts ? L'amour, comme le courage, on ne peut pas se le donner. Mais j'étais persuadé que Jane m'aimait et qu'elle avait été heureuse ; je me sentais coupable envers elle ; je voulais à tout prix lui cacher ma froideur. Je n'oubliais qu'une chose : quand le plaisir a été authentique, on n'a pas tant de scrupules. On se tourne de l'autre côté et on s'endort tranquillement.

Ce qui me manquait, avec Jane ? C'est bien simple : le désir natu-

rel, et la naturelle douceur du désir satisfait. Mais je ne me l'avouais pas. Je m'obstinais à construire l'un et l'autre, avec le fol espoir d'y réussir.

Dans ce lit, douloureux et tourmenté, couché près d'elle et, par la pensée, si loin d'elle, je n'étais anxieux que de sommeil, seule vraie douceur désormais pour moi, et qui tardait, qui tardait tant à venir.

Je réentendais, dans le vide et profond silence nocturne de la campagne américaine, le hurlement lugubre des trains. Je me rappelais les nuits de mon enfance et le pressentiment qui, déjà, me serrait le cœur. Et voici que mon enfance était loin désormais ; loin aussi mon adolescence ; et ma jeunesse même déjà presque passée. Dans quelques mois, mon premier enfant viendrait au monde. Telle était donc la vie ? Cette paix, cette joie dans la justice, à laquelle il me semblait que j'aurais eu droit si Dieu m'avait donné le désir de l'atteindre et la capacité de l'imaginer, ne devais-je donc jamais l'éprouver ? Eh oui... je sentais confusément qu'il en était ainsi : jamais. J'aurais entrevu cette lumière, j'aurais peut-être goûté cette douceur ; je ne l'aurais jamais possédée. Il me semblait que sur mon avenir pesait un ciel de plomb, un air suffocant. Là-bas, au loin, le train hurlait encore. Jamais je ne devais être heureux.

Mais je ne pouvais pas me résigner à ce destin. Je me disais que tout était arrivé par ma faute ; que je m'étais trompé ; que si j'avais eu le courage d'épouser Dorothée et non pas Jane, tout aurait été résolu. Ce n'était pas une fatalité. C'était seulement une erreur. Une erreur irrémédiable, mais une erreur, et rien de plus. Dans cette pensée, je trouvais mon unique consolation.

L'amertume que, la nuit, je cachais à Jane, et presque à moi-même, affleurait le jour sans que je m'en rendisse compte ou que je pusse l'empêcher. Les plus menus incidents y donnaient occasion. Une fenêtre ouverte ou fermée, un morceau de papier par terre, un plat trop cuit, ou trop froid, un retard de Jane dans sa toilette, pour aller chez les Tutts, et je m'impatientais, je m'irritais sans mesure, sans toutefois rattacher cette nervosité à ma tristesse nocturne et sans m'apercevoir que Jane aussi, par ma faute peut-être, était nerveuse et sujette à des mouvements d'humeur. J'avais l'explication toute prête : c'est la vie conjugale qui commence, la vie conjugale est ainsi.

Quelquefois c'était pire. Certains jours, je ne supportais plus de la voir manger. Je baissais les yeux ou je regardais d'un autre côté. Mais si elle mastiquait du céleri cru, une pomme, une croûte de pain, le bruit qu'elle faisait m'était un supplice. Je pensais à Dorothée, qui avait une façon assez grossière de se tenir à table et infiniment moins d'éducation que Jane. Pourtant la bouche de Dorothée, quand elle mangeait ses spaghetti au jus de viande, ne m'avait jamais inspiré le moindre dégoût ; au contraire, j'avais plaisir à la regarder, comme quelque chose de sain, de spontané, d'animal.

Un jour, Jane rentra à la maison avec un nouveau costume. Un « deux-pièces » ample, en soie, de ceux que nous appelons en Amérique *maternity dress*, c'est-à-dire un costume fait pour dissimuler la grossesse.

Le costume ne me plut ni ne me déplut. Je l'observai avec indifférence, sans rien dire. Mais ce qui m'irrita soudain, et outre mesure,

ce fut la phrase que Jane prononça le lendemain soir, au moment de nous habiller pour aller chez les Tutts :

— Tu ne penses pas, chéri, me dit-elle avec un parfait naturel, qu'il vaut mieux que je mette mon *maternity dress* ?

Encore une fois, elle prononça ces mots de *maternity dress* tout naturellement, sans appuyer, sans les mettre entre guillemets, comme si désormais elle eût accepté toutes les conventions du milieu dans lequel nous vivions, comme si elle fût devenue une dame américaine quelconque.

En somme, le ton de sa voix m'irrita. Je ne lui en dis rien. Je me contentai de la plaisanter au sujet de ce costume, la comparant à ces dames entre deux âges qui, à Philadelphie, *descendent* en ville pour jouer au bridge dans un grand hôtel...

Rouge de colère, elle m'insulta, ouvrit l'armoire, prit le vêtement et le mit en pièces ; enfin elle éclata en pleurs désespérés. Nous n'allâmes pas chez les Tutts ; je téléphonai que j'avais mal à la tête. Tard dans la nuit, Jane pleurait encore et continuait à me dire des sottises. Puis nous fîmes la paix, et ce fut un peu moins pire qu'à l'ordinaire. Je pensai que Jane devait m'aimer beaucoup pour que ma plaisanterie l'eût touchée à ce point.

La naissance d'un enfant, contrairement à l'attente de deux époux qui ne s'accordent pas et qui voudraient bien s'accorder, ne résoud jamais rien. Elle ne fait même que masquer, approfondir et compliquer le désaccord.

Quoi qu'il soit, les derniers mois de grossesse et les premiers après l'accouchement apportèrent (peut-être à cause de la nouveauté du fait) une amélioration apparente de nos rapports. Nous décidâmes, avant la naissance, d'appeler notre enfant Duccio, si c'était un garçon, et si c'était une fille, Donatella. Il n'y a pas à dire, à Jane comme à moi, L'Italie nous tenait à cœur.

Duccio naquit le 2 novembre 1946. Nous passâmes les vacances de Noël à Philadelphie, chez les parents de Jane. Puis nous revînmes à Princeton, et, dès le mois d'avril, les fâcheries, les disputes et les mouvements d'humeur avaient recommencé, quand un soir Offner m'appela au téléphone, de New York.

— Harry, veux-tu aller en Italie ?

— Quand ?

— Tout de suite.

— Mais j'ai une femme, maintenant, et un enfant de cinq mois.

— Emmène-les.

— Et mon cours, à Princeton ?

— J'arrangerai tout.

C'est Offner qui m'avait mis à Princeton ; il m'offrait maintenant une mission de confiance. On la lui avait proposée à lui, mais il n'avait ni l'envie ni le temps de s'en charger. Il s'agissait de parcourir l Italie localité par localité, d'examiner, monument par monument, les œuvres d'art, sculptures ou peintures, et de contrôler, pour le compte de notre gouvernement, la nature exacte et la cause des dommages de guerre subis.

Dans son bureau, à New York, où j'allai le voir dès le lendemain, derrière sa table encombrée de papiers et de documents photogra-

phiques, petit, sec , les cheveux d'un blond tournant au blanc, les moustaches courtes, la pipe aux dents, les yeux pleins de feu, élégant, nerveux, aimable, Offner m'apparut comme le génie de mon destin : un magicien moderne qui, d'un seul geste de ses mains délicates, maigres, roses, aux veines bleues et saillantes, d'un seul sourire de ses lèvres minces donnait à ma vie le tour qu'il lui plaisait.

— Sais-tu ce qu'est l'Unesco ? Un grand service de l'O.N.U. C'est à Paris, avenue Kléber. Si tu fais bien ce que tu as à faire en Italie, et je suis sûr que tu le feras bien, il y aura un poste pour toi à l'Unesco. Tu n'as pas envie de finir tes jours dans le New Jersey ?

— Non, professeur, répondis-je avec enthousiasme.

Avec son anglais détestable et charmant d'Israélite autrichien ou alsacien (on y trouvait, en tout cas, les gutturales germaniques et l'r français), le vieux petit magicien me chargea alors de commissions personnelles. Pour l'affaire des dommages de guerre, je devais passer d'abord à Washington, par un bureau du Département d'Etat où je serais mis au courant de tous les détails. J'aurais en outre la gentillesse de prendre, pour lui, une quantité de renseignements : où avaient fini par échouer, avec la guerre, certains tableaux appartenant à des collections privées ; en quel état se trouvaient certaines fresques ; les mesures exactes d'un certain nombre de peintures, mesures qui manquaient dans un catalogue qu'il était sur le point de publier (des Italiens les lui avaient déjà envoyées, mais il ne s'y fiait pas) ; je devrais enfin faire exécuter sur place des reproductions en couleurs, par des photographes spécialistes et dans des conditions déterminées.

Avec un enthousiasme croissant, je commençai à prendre des notes ; je lui promis que tout serait exécuté parfaitement. Toutefois, tandis qu'il m'énumérait les diverses localités d'Italie où j'aurais à me rendre, je pensais déjà à Dorothée. Jane, même si elle venait avec moi, ne pouvait, avec un petit enfant, me suivre dans ces pérégrinations compliquées. Forcément elle se fixerait à Rome ou à Florence. Et moi, peut-être, je pourrais voyager avec Dora. Je ne lui avais jamais écrit. J'avais souvent désiré le faire ; mais je m'étais toujours retenu, craignant de lui fournir les moyens d'un chantage. Plus d'un an s'était écoulé. Allais-je la retrouver ? Habitait-elle encore *via Boncompagni ?* J'imaginais notre première rencontre, après une si longue absence, durant laquelle j'avais perdu l'espérance de la revoir. La voix d'Offner me parvenait comme une musqiue très douce, je regardais son visage souriant, mais je ne comprenais plus rien. Mon esprit était loin. Je voyais le soleil de Rome, le printemps, les arbres verts de la *via Boncompagni*, le passage des « filobus », les boutiques, le bar d'au-dessous, avec ses guéridons de métal sur le trottoir, l'entrée de l'immeuble, petite et noire, les escaliers malpropres, l'entresol de Dorothée, son parfum épais et vulgaire... Offer s'aperçut très vite que je ne l'écoutais plus. Il me préparerait un aide-mémoire, avec toutes les indications nécessaires. Je n'aurais qu'à venir le chercher, dans une semaine, en allant à New York prendre l'avion.

Le soir, à Princeton, Jane était heureuse. Elle n'avait pas voulu croire tout à fait au coup de téléphone de la veille ; c'était trop beau pour être vrai, Mais maintenant, il n'y avait plus de doute. On partait vraiment. On retournait en Italie !

Je lui dis tout de suite que je serais obligé de voyager de long en large, pour Offner, et pour le gouvernement.

— Tu resteras à Rome avec le petit, ou à Florence, ou bien un peu à Florence et un peu à Rome, et même un peu à Sienne. Moi, j'irai vous voir chaque fois que je pourrai. Une fois par semaine au moins.

— Jamais de la vie, dit Jane d'une voix ferme et le regard assuré, comme si son plan eût été établi depuis longtemps. Ni à Rome, ni à Florence, ni à Sienne, ni en aucune autre ville. Duccio et moi, nous irons à Capri.

MARIO SOLDATI.

(Traduit de l'italien par Paul-Henri MICHEL.)

(à suivre.)

La vertu épicurienne selon les maximes de La Rochefoucauld

Ce qu'on appelle ordinairement le *système* de La Rochefoucauld, c'est simplement son parti pris d'expliquer la vertu par *l'amour-propre*.

En réalité, cette réduction de la vertu à *l'amour-propre* où l'on croit voir toute la *pensée* de l'auteur, n'est, que son point de départ. Sur cette base pessimiste, il a construit une philosophie morale épicurienne. Mais pour en suivre le développement, il faut lire attentivement et rapprocher les unes des autres certaines *Maximes* qui ne sont pas toujours les plus connues.

En outre, avant d'étudier cette partie positive du système, il faut commencer par bien voir la portée de sa partie négative et comprendre, en particulier, que ses attaques répétées contre la vertu prennent pour cible la vertu telle que la conçoit le stoïcisme.

Critique de la morale stoïcienne.

L'hostilité de La Rochefoucauld au stoïcisme éclate, dans les premières éditions des *Maximes*, même avant la première page. Car il y a, en tête de l'ouvrage, un frontispice où l'on voit un amour qui montre d'un air moqueur un buste grimaçant auquel il vient d'enlever le masque qui lui donnait un air de sérénité. Sous l'amour est écrit son nom : *l'amour de la vérité*. Sous le buste on lit : *Sénéca*. Ainsi, dès qu'on ouvrait le livre, on était averti que son auteur avait voulu y combattre le stoïcisme.

Si le frontispice était antistoïcien, les dernières pages du recueil l'étaient aussi, car il se terminait par une dissertation sur la fausseté du mépris de la mort. Cette dissertation (séparée du reste des *Maximes* par un cul-de-lampe en bas de la page 143 et un motif typographique en haut de la page 144 et non numérotée) devint par la suite la maxime 504 et dernière.

D'autre part, comme les stoïciens prétendaient aussi maîtriser la douleur, on n'hésite pas à comprendre que La Rochefoucauld les a visés en écrivant : *La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir ; mais les maux présents triomphent d'elle* (maxime 22). *La constance des sages n'était que le secret de renfermer leur agitation dans leur cœur* (maxime 20).

Cependant, La Rochefoucauld ne s'est pas contenté de critiquer dans le stoïcisme des attitudes contraires, du reste, au sentiment commun, comme le mépris de la mort et la négation de la douleur. Il s'est attaqué au principe même de la morale stoïcienne en montrant qu'elle repose sur des conceptions erronées de la volonté et de la raison.

Critique de la volonté stoïcienne.

Les stoïciens disent que l'homme doit suivre exclusivement la raison (ζῆν ὁμολογουμένως τῷ λογῳ) et repousser les suggestions du sentiment et de la passion. Cette prétention du stoïcisme est insoutenable selon La Rochefoucauld, car : *Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison* (maxime 42).

A première vue, cette objection paraît faible et il semble facile de répliquer qu'on doit avoir assez de force pour suivre sa raison, sous peine de lâcheté.

Mais il faut voir exactement ce que signifie pour un stoïcien *suivre toute sa raison.* Cela veut dire : s'affranchir totalement du sentiment et de la passion car l'émotion, le mouvement de l'âme sont contraires à la raison et à la nature (ἄλογος καὶ παρὰ φύσιν ψυχῆς κινησις).

Prenons l'exemple de Phèdre dans la tragédie de Racine et demandons-nous à quel moment elle est coupable. Pour la plupart de nos contemporains, elle le devient seulement lorsqu'elle accuse faussement Hippolyte d'avoir voulu la séduire. Mais elle n'était pas coupable en avouant son amour à Hippolyte puisque à ce moment elle croyait que Thésée, son mari, était mort. Elle ne l'était pas non plus auparavant puisque, loin de céder à cet amour, elle le contenait et le renfermait dans son cœur jusqu'à en mourir.

Un stoïcien en jugerait tout autrement. Il dirait qu'en déclarant son amour à Hippolyte, Phèdre fait preuve d'impudence, car elle laisse trop bien entendre que cet amour ne vient pas de naître et qu'elle l'avait déjà dans son cœur du vivant de son mari. Il était alors criminel, même si elle le cachait à tout le monde. Cette passion mauvaise et qui contrariait l'ordre et la foi jurée, Phèdre aurait dû non pas seulement la dissimuler mais l'anéantir. Ainsi seulement, elle aurait suivi toute sa raison.

Alors, n'est-on pas en droit de répondre au stoïcisme qu'il exige trop et qu'on ne commande pas jusqu'à ce point ses sentiments ?

Mais n'est-ce pas là précisément ce que lui objecte La Rochefoucauld quand il affirme dans la maxime 42 que nous venons de citer les limites de notre force de volonté que le stoïcisme voudrait absolue ?

D'autres maximes constatent que les passions naissent en nous contre notre gré et persévèrent en dépit de nous-mêmes : *La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie* (maxime 5). *La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps ; et quoi que l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade lorsqu'on est bien portant* (maxime 188).

Ces maximes, corollaires de la maxime 42, affirment, comme elle, qu'est impossible cette prétendue toute-puissance de la volonté dont le stoïcisme fait la base de la vertu.

Critique de la raison stoïcienne.

Le cas de Phèdre est un de ces cas, assez rares, où il n'y a pas d'hésitation sur ce que doit être le parti de la vertu et de la raison. Phèdre est unie à Thésée par les liens du mariage ; elle lui a juré fidélité ; elle doit rester fidèle.

Il y a d'autres cas, plus nombreux, où le parti raisonnable est moins évident. Se décider d'après la raison suppose alors que cette raison est toujours une faculté infaillible et inflexible, un juge indépendant et impartial, un législateur incorruptible et absolu.

Or, en réalité, la raison subit des influences et des suggestions et elle les subit sans en avoir conscience.

Au lieu de légiférer en toute indépendance, elle s'emploie simplement à justifier nos désirs et tout son effort aboutit à fournir de bonne foi à nos sentiments des arguments qui leur accordent l'autorité apparente de la raison. C'est que signifie la célèbre maxime : *L'esprit est toujours la dupe du cœur* (maxime 102).

Il est la dupe, parce que l'action sournoise du cœur lui échappe et nous croyons suivre la raison quand nous nous laissons conduire par notre sensibilité.

La Rochefoucauld signale même un cas plus subtil où le sentiment n'aveugle pas d'abord la raison, où il la laisse juger en première instance de façon indépendante ; puis il prend bientôt sa revanche : *L'homme croit souvent se conduire alors qu'il est conduit et pendant que par son esprit il tend vers un but, son cœur l'entraîne insensiblement vers un autre* (maxime 33).

Mais l'esprit n'est pas seulement la dupe du cœur, il est aussi le jouet du corps : quand notre volonté croit se déterminer suivant la raison, elle obéit parfois à des causes physiologiques qu'elle ne soupçonne pas.

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé qui meut et tourne insensiblement notre volonté. Elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous la puissions connaître (maxime 297).

Du reste, il n'y a pas là de quoi conclure à un absolu déterminisme matérialiste. La Rochefoucauld, comme nous le verrons, réserve un rôle à la liberté. Il décèle donc simplement, dans les maximes précédentes, les tendances secrètes qui gênent l'exercice de la raison, qui la trompent, qui font d'elle, non plus une faculté autonome, mais, suivant le mot de Montaigne, une faculté *ployable.*

Cependant, si nous ne pouvons être sûrs ni de notre volonté qui n'est pas entièrement maîtresse de nos sentiments, ni de notre raison qui peut s'égarer à notre insu, comment pourrons-nous réaliser la vertu des stoïciens, cette vertu parfaitement désintéressée qui exige une volonté inflexible au service d'une raison infaillible ?

La vertu sans vertu.

Pourtant, la vertu stoïcienne paraît être réalisée. De nombreuses personnes disent et pensent la pratiquer par seul amour du bien, comme le veulent les stoïciens.

La Rochefoucauld, pour réfuter cette importante objection de fait, s'est efforcé de démontrer que ces personnes sont dupes, et qu'elles agissent, quoi qu'elles disent et quoi qu'elles pensent, par de tout autres motifs que l'amour de la vertu. Seulement, pour mener à bien cette démonstration nécessaire, il a fallu examiner toutes les vertus et expliquer comment chacune d'elles peut être produite ou plutôt imitée par des motifs qui ne sont pas désintéressés. De très nombreuses maximes (où, sans doute, l'auteur s'est complu) ont donc été consacrées à cette démonstration. Elles sont si nombreuses qu'elles ont accaparé l'attention des lecteurs et qu'on a cru voir en elles l'essentiel et la raison d'être de l'ouvrage. Faute d'avoir vu le reste, qui est le plus important, on a fait de La Rochefoucauld un simple négateur de la vertu.

Quand il démolit la vertu stoïcienne, on le traite de nihiliste en oubliant de se demander s'il n'y aurait pas une autre forme possible de vertu que n'atteindrait pas sa critique.

Or, cet autre type de vertu existe ; non seulement l'auteur des *Maximes* en réserve la possibilité, mais encore il la définit fort explicitement.

Valeur pratique des « faussetés déguisées »

Selon La Rochefoucauld, la conduite vertueuse, quels qu'en soient les motifs, aura toujours une valeur pratique. A ne pas respecter la vertu on peut même risquer des catastrophes.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes (maxime 183). Qu'importe donc que la vertu se donne pour ce qu'elle n'est pas ! Si elle rend service, n'y regardons pas de si près et acceptons-la pour son utilité. C'est ce que nous conseille la maxime 282 : *Il y a des faussetés déguisées qui ressemblent tellement à la vérité que ce serait mal juger que de ne s'y laisser pas tromper.*

Cette maxime peut être rapprochée d'un passage du *discours* qui parut en tête de la première édition : ...*comme le commandant d'une ville assiégée, il* (l'auteur) *fait de la monnaie de cuir et de carton ; cette monnaie a la figure de la bonne, on la débite pour le même prix, mais ce n'est que la misère et le besoin qui lui donnent cours parmi les assiégés. De même, la plupart des actions des hommes que le monde prend pour des vertus n'en ont bien souvent que l'image et la ressemblance. Elles ne laissent pas néanmoins d'avoir leur mérite et d'être dignes en quelque sorte de notre estime, étant très difficile d'en avoir humainement de meilleures.*

Par cette théorie des *faussetés déguisées*, voilà donc toutes les vertus réhabilitées parce que, pour fausses qu'elles soient, elle ressemblent

suffisamment de l'extérieur à ce qu'elles prétendent être pour qu'on puisse en attendre les mêmes services. Si les naïfs s'y laissent tromper par simplicité, les gens avertis s'y laisseront prendre volontairement. Cette naïveté volontaire, qui n'est peut-être pas sans rapport avec le nihilisme conservateur de Pascal et dont on trouverait sans doute la source chez Montaigne, est à elle seule toute une philosophie.

La synthèse de la vertu.

Cependant, comment vont se conduire ceux qui sont avertis par les *Maximes* et qui voient clair ?

Ils doivent, eux aussi, d'après La Rochefoucauld, pratiquer la vertu. Mais comme ils savent qu'elle n'est faite que de vices déguisés, ils fabriqueront, en pleine conscience, des vertus avec des vices. C'est ce qu'exprime très nettement l'importante maxime 182 : *Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.*

On semble ne pas avoir compris la portée de cette maxime. Elle montre pourtant l'aspect positif de la pensée de La Rochefoucauld. En effet, dans toutes les maximes où il réduisait la vertu à l'intérêt, il faisait l'analyse de la vertu ; ici il nous en prescrit la synthèse.

Remarquons que la faculté qu'il charge d'opérer cette synthèse en assemblant et tempérant les vices n'est pas la *Raison* chère aux stoïciens, mais la *Prudence.*

Or, ce mot de prudence est celui dont se servaient les philosophes français contemporains de La Rochefoucauld (comme, du reste, ceux d'aujourd'hui) pour traduire le mot grec Φρονησις qui appartient au vocabulaire des épicuriens. Pour eux la prudence (φρονησις) est la vertu suprême et la mère des principales autres vertus. Elle est l'art de calculer intelligemment ses plaisirs et de discerner les vrais biens et les vrais maux. C'est elle qui commande au Sage de repousser les plaisirs qui coûteraient finalement trop de peine ; c'est elle qui réalise la vertu, considérée par les épicuriens comme la conduite avisée et utile.

La Rochefoucauld a donc employé ce mot de *Prudence* en pleine connaissance du vocabulaire technique des philosophes. Toutefois, il faut noter que la *Prudence,* dans son système, assume un rôle original : elle n'est pas seulement, comme dans l'épicurisme classique, la faculté qui pratique l'arithmétique des plaisirs, mais, pour construire une vertu qui est épicurienne (puisqu'elle est un remède utile) elle fait appel à des éléments que l'épicurisme classique condamnerait parce qu'anarchiques et facteurs de désordre tels que l'ambition, la vanité, le désir de la gloire qui paraissent contraires à la poursuite de la bienheureuse ataraxie.

D'autre part, La Rochefoucauld se distingue encore des épicuriens classiques parce qu'il n'essaie pas comme eux de justifier l'utilité pratique des vertus avant d'en recommander l'usage. Il accepte simplement les vertus traditionnelles. On l'en croit le critique acharné. Il leur accorde, au contraire, une sorte de valeur intangible. Il les reconnaît une fois pour toutes

comme utiles, nécessaires au fonctionnement de la société humaine ou, tout au moins, comme trop généralement admises, trop *reçues* (selon le mot de Montagine) pour qu'on puisse les discuter. Leur vérité est peut-être elle-même une fausseté déguisée. Mais c'est un indémontré qu'il faut prendre pour démontré.

Arrière-pensées sur la vertu traditionnelle.

N'y aurait-il pas toutefois quelque arrière-pensée que l'auteur n'a pas voulu dévoiler ? Ne ferait-il pas au fond de lui-même quelques réserves sur la valeur de certaines vertus ?

Rappelons-nous cette curieuse lettre où le chevalier de Méré raconte une conversation qu'il eut avec le duc de La Rochefoucauld. On y voit La Rochefoucauld s'associer à l'éloge d'Epicure ; il déclare que *la vertu mal entendue n'est guère moins incommode que le vice bien ménagé n'est agréable.* Et il dit aussi : *nous devons quelque chose aux coutumes des lieux où nous vivons pour ne pas choquer la révérence publique quoique ces coutumes soient mauvaises ; mais nous ne leur devons que l'apparence : il faut les payer et se bien garder de les approuver dans son cœur, de peur d'offenser la raison universelle qui les condamne.*

Le traditionalisme de La Rochefoucauld pourrait donc n'être parfois qu'un opportunisme condescendant. On afficherait le respect de certaines vertus sans être décidé à les pratiquer, et on se contenterait d'éviter le scandale quand on s'en écarte.

Il y a, par exemple, pour les partisans de la morale traditionnelle (qui est au XVIIe siècle la morale chrétienne) des plaisirs permis et des plaisirs défendus. Comme la mortification est recommandée aux chrétiens, si la frontière entre les deux sortes de plaisirs peut se déplacer ce sera, pour eux, dans le sens de l'ascétisme. Pour l'épicurien, cette frontière sera tracée par sa prudence ; il est alors possible que la zone des plaisirs défendus se rétrécisse.

C'est ce que nous prouve La Rochefoucauld lui-même. On sait que ses *Maximes* ont été annotées par un lecteur de son époque. Il faut bien reconnaître que ces annotations ne sont pas toujours intéressantes. Elles se réduisent, le plus souvent, à un ou deux mots tels que : beau, excellent, juste, faux. Quand l'annotateur en dit plus, il laisse entendre, parfois, qu'il n'a pas bien compris son auteur. Mais ce brave homme a le respect de la vraie vertu traditionnelle. Aussi, quand il lit la maxime 461 : *La vieillesse est un tyran qui défend, sous peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse* — il la condamne par ce seul qualificatif : *Débauchée.*

Evidemment, La Rochefoucauld ne trace pas au même niveau que lui la frontière entre les plaisirs défendus et les plaisirs permis.

Caractère de la « vertu » de La Rochefoucauld.

Ne taxons pas cependant La Rochefoucauld d'amoralisme. Il y a chez lui un souci de vie morale. Mais cette vie morale est bien différente de celle des chrétiens et des stoïciens. L'acte n'y vaut pas par son intention ; il doit être un chef-d'œuvre de composition et d'équilibre, c'est-à-dire

une réussite pratique. Quant à la volonté, elle n'est pas pour La Rochefoucauld, comme pour les stoïciens, une puissance capable de créer l'acte moral avec le seul appui de la raison, en balayant tout ce qui est étranger à la pure raison. Elle est une faculté plus modeste qui, sans chercher à déraciner de nos âmes les tendances, les instincts, les sentiments, les utilise, les compose, les dirige dans le sens d'une action utile et bonne. Il ne faut donc pas, sous prétexte que La Rochefoucauld nie la toute-puissance de la volonté, proclamée par les stoïciens, le déclarer partisan du déterminisme. Il laisse à la volonté une certaine liberté ; elle ne peut, selon lui, ni créer *ex nihilo*, ni faire table rase. Mais elle a la possibilité d'utiliser, d'adapter, de disposer des éléments donnés. Sa vertu demande beaucoup de finesse dans la création et beaucoup de discernement dans l'application, car elle doit être un remède efficace. Elle ne sera peut-être pas à la portée de tout le monde parce que, comme le dit l'auteur : *Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.*

Mais elle n'exigera pas de notre volonté un effort au-dessus de ses forces et contraire à la vraie psychologie. Cependant, parce qu'il y aura effort, on ne pourra nier qu'il y ait vertu. C'est cela la vertu épicurienne. Montaigne, lui aussi, voulait nous y mener par un chemin aisé qu'il opposait au chemin ardu de la vertu stoïcienne, ce *fantôme à épouvanter les gens.*

La folie.

La Rochefoucauld est donc parti de la notion des *faussetés déguisées* pour définir une vertu relative et confier à la traditionnelle *prudence* des épicuriens un rôle original.

La prudence apparaît chez lui comme une faculté moins orgueilleuse que la raison stoïcienne. Elle a plus de chances de réussir. Mais est-elle assurée de toujours réussir ? Son travail, s'il n'est pas surhumain, peut être parfois difficile. Il lui faut équilibrer les forces de l'âme, exercer sur elle une discipline exacte. Or, cette prudence, n'étant pas une faculté quasi divine comme la raison stoïcienne, mais une faculté humaine, est faillible par essence. Sera-ce une raison de désespérer totalement d'elle comme le voudraient les jansénistes pour qui la prudence est un mythe tout autant que la raison stoïcienne ? Le janséniste Esprit, dans son livre de *la Fausseté des vertus humaines* déclare que nous sommes toujours menés par notre nature corrompue et que la prudence humaine est une illusion ; mais la Grâce peut nous conduire à la vraie vertu, bien différente de ces fausses vertus qui ne sont que des vices déguisés.

Les jansénistes n'ont pas convaincu La Rochefoucauld. Il a continué à faire confiance à la prudence, sans cependant la penser infaillible.

Il sait qu'elle a des limites. Il le reconnaît ; il va même plus loin : il pense qu'elle doit parfois se limiter elle-même, car il peut y avoir des abus de prudence.

C'est ici qu'intervient la notion de *folie.*

Ce mot, il faut le reconnaître, n'est pas très exactement défini par La Rochefoucauld, si bien qu'on peut craindre en le précisant de dépasser sa pensée. Pourtant, on voit bien que la *folie* doit être le contraire de la

prudence. La Rochefoucauld nous dit qu'il y a des folies pour tous les âges et finit par nous déclarer, dans une maxime à la fois impertinente et souriante : *qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit* (maxime 209).

Sans doute, la folie n'est pas le crime, mais elle n'est pas la stricte morale. Avec cette stricte morale, nous avons déjà vu que La Rochefoucauld se permettait quelques libertés épicuriennes. C'est de ces libertés-là qu'il doit s'agir. Après tout, l'exercice de la prudence nous impose quelque contrainte. Or, dans certains cas, cette contrainte ne serait-elle pas plus désagréable que les pires conséquences du désordre engendré par le renoncement à la prudence ? Autrement dit, il y aurait des circonstances où l'on pourrait se permettre de verser, pour un temps, dans l'hédonisme, cette doctrine si décriée qui, loin de nous prêcher, comme l'épicurisme, le choix, l'équilibre et l'arithmétique judicieuse des plaisirs, nous invite à saisir, sans calcul, tous les plaisirs qui s'offrent.

La folie pourrait être aussi, et pour les mêmes raisons, l'abandon aux belles passions dont se méfie l'épicurisme traditionnel, parce que le vrai bonheur est pour lui le bonheur en repos.

Cependant, si le sage se permet des folies par sagesse, il se les permettra avec une parfaite lucidité en les reconnaissant pour des folies. Il s'y adonnera, non pas parce qu'il croira à leur vérité, mais simplement pour libérer certaines forces qui bouillonnent en lui et qu'il ne peut contenir sans souffrance. La folie sera un jeu. Ne voyons-nous pas tous les jours les enfants prendre très au sérieux des rôles qu'ils se donnent : « Je serais le général, disent-ils, tu serais le chef des brigands. » Et ce conditionnel enfantin prend, dès que le jeu commence, toute la valeur d'un présent. Cependant, dès que la cloche sonne la fin de la récréation, les rôles sont aussitôt quittés : ce n'était qu'un jeu et on le savait bien.

Peut-être alors faudrait-il ranger la folie parmi ces faussetés déguisées auxquelles il est bon de se laisser tromper. La folie, ce serait un peu de désordre et de déraison, mais une déraison et un désordre surveillés.

Elle ne nous conduirait jamais au crime ; elle serait bien innocente à côté de ce que Racine appelle la fureur, cette fureur qui anime Phèdre, qu'elle juge elle-même une erreur, mais à laquelle elle ne peut résister. La folie de La Rochefoucauld s'apparenterait mieux à l'enthousiasme de Stendhal plus amoureux de fougue que de vérité, ou au dilettantisme d'un Barrès, plus désireux de sentir que de croire.

La folie, ce serait, chez La Rochefoucauld lui-même, le souvenir des héroïsmes romanesques de la Fronde et aussi de ce roman de *l'Astrée* dont il avait nourri son propre héroïsme.

Mais si l'*Astrée* l'avait fortement marqué, une autre lecture avait développé en lui d'autres tendances : les *Essais* de Montaigne lui avaient enseigné la sagesse épicurienne. Toute sa vie, ces deux influences combattirent en lui. Voilà la véritable explication du *je ne sais quoi* dénoncé par de Retz : au moment où La Rochefoucauld se laissait entraîner par les folies de la Fronde, il gardait assez de sagesse pour n'y pas trop croire.

Le temps de la Fronde passé, il fit retraite à sa manière. Montaigne s'était retiré dans sa librairie. La Rochefoucauld se retira dans le monde. N'était-ce pas une retraite après les aventures, les intrigues, les chipotages, les combats, la blessure, que cette vie de salon, toute consacrée à la conversation sur des sujets moraux, religieux ou philosophiques,

à des jeux littéraires (dont sortirent les *Maximes*) à la définition théorique et pratique de *l'honnêteté*... et aussi à la gastronomie ?

Malgré ce qu'ont pu dire certains critiques, on ne voit pas, dans cette vie tant de tristesse et d'amertume, tant de regrets du passé, tant d'impatience d'être réduit à l'épicurisme.

Cet épicurisme, La Rochefoucauld y est venu peu à peu. Montaigne était parti ou plutôt avait cru partir du stoïcisme pour épanouir de plus en plus son épicurisme. La Rochefoucauld part de ce mélange cornélien d'héroïsme et de stoïcisme qui fut la morale de sa jeunesse (mais dont son épicurisme latent se méfiait) pour parvenir enfin à un épicurisme parfait.

On peut suivre cette évolution. Le portrait que fit La Rochefoucauld de lui-même en 1659 en marque une étape. L'opinion qu'il y exprime sur la pitié a scandalisé et déconcerté les lecteurs qui ne l'ont pas bien comprise et qui n'ont pas reconnu en elle un lieu commun du stoïcisme. Dans ce même portrait, La Rochefoucauld affiche le mépris stoïcien de la mort dont il dénoncera plus tard dans ses *Maximes* la fausseté. Abandonnant tout stoïcisme, il arrivera, au terme de son évolution, à un épicurisme qui ne porte aucun deuil. Ne faisons pas d'erreur sur son pessimisme ; il n'a rien de romantique ; il est dans l'esprit plutôt que dans le cœur. Il s'apparente au scepticisme de Montaigne, *mol oreiller* pour une *téte bien faite* et s'allie, comme lui, non au désespoir, mais à l'épicurisme (1).

L'espérance.

Une maxime, cachée, elle aussi parmi tant d'autres, nous révélera le secret de La Rochefoucauld.

L'espérance toute trompeuse qu'elle est sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. (Maxime 168.)

N'allons pas croire, comme bien des lecteurs, que l'amer La Rochefoucauld vient ici nous confier les déceptions de ses ambitions. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il n'est pas question des divers espoirs de brillantes charges que l'ancien frondeur, tenu à l'écart par Louis XIV aurait vu successivement s'évanouir. Du reste, pourquoi ne pas croire La Rochefoucauld quand il nous dit, dès le portrait de 1659, qu'il n'a pas d'ambition ? Il n'est pas plus surprenant de le voir se contenter de la vie de salon que de voir Montaigne se retirer dans la tour d'un château de province. Ils font retraite, chacun à sa manière. Ils dédaignent, l'un et l'autre, les intrigues et les honneurs ; heureusement pour nous ils préfèrent écrire les *Essais* et les *Maximes*.

Mais, si La Rochefoucauld n'a pas d'ambition, qu'est-ce pour lui que l'espérance ? La maxime le dit assez clairement si nous savons la lire : c'est l'espérance fondamentale et instinctive qui nous alimente jusqu'à notre dernier jour en raisons de vivre, peut-être même en espoir de survivre.

Cette espérance, qui est à la fois trompeuse et utile, n'est-elle pas alors une fausseté déguisée à laquelle il est bon de se laisser prendre ? Le der-

(1) Toutefois l'idée de la mort trouble cette sérénité (cf. Maxime 504) et limite l'optimisme dont nous parlons plus bas.

nier mot de la sagesse serait donc cette naïveté voulue dont nous avons déjà parlé et le thème des faussetés déguisées dominerait toute la philosophie de La Rochefoucauld.

L'optimisme de La Rochefoucauld.

Il faudrait en conclure que sous le pessimisme de La Rochefoucauld se cache un optimisme foncier, car il y a chez lui un parti pris invincible de tirer le bien du mal, la vertu du vice et la consolation de l'illusoire espérance.

Sur le monde mauvais, il nous conseille de plaquer un monde faux mais plus beau et de vivre d'autant plus heureux que nous nous efforcerons davantage de croire à ce trompe-l'œil.

La morale de La Rochefoucauld est donc une généralisation de cette politesse que les mondains comme lui font régner dans les salons. La politesse transfigure la société parce qu'elle impose une amabilité qui donne belle apparence aux rapports des hommes entre eux. Cette courtoisie est peut-être trompeuse, mais elle embellit la vie et il faudrait être un rustre ou un sot pour douter tout haut de sa sincérité.

De même, le sage, bien que sachant les motifs égoïstes de la vertu, affectera de la croire désintéressée ; elle sera un mensonge, mais un beau et utile mensonge.

Ainsi, cet art de vivre épicurien qu'est la morale de La Rochefoucauld aboutit à ce qui a toujours été la fin de l'art : transfigurer la réalité.

LOUIS HIPPEAU.

Montherlant et le Bovarysme

(de La Rose de Sable à Port-Royal)

J'OBSERVE, dans le drame intérieur d'Henry de Montherlant, deux périodes bien distinctes qui s'articulent autour des années 1927-1929 : la « crise du voyageur traqué », la « crise de l'homme de trente ans ».

Durant tout le cours de la première, pour « qu'en son cœur il fasse jour », il fait confiance au grand effort (*le Songe*, 1922). L'occasion de fournir ce dernier lui manque-t-elle, il la suscite, il l'invente, il s'ingénie enfin à insuffler par quelque moyen que ce soit, à son goût de la grandeur, un peu de respiration artificielle. (*les Olympiques*, 1924 ; *les Bestiaires*, 1926.)

A partir de la seconde, c'est au petit effort qu'il a recours. Plus exactement, à « cette suite d'humbles et obscurs efforts que requiert, pour éclore, ce qu'on est convenu de nommer une valeur d'homme ».

Les moyens ont pu changer, le but demeure le même : ici et là, s'accomplir. « On a blasphémé le sang du Christ, estime Flaubert ; quoi qu'on fasse, il coulera toujours. Il ne s'agit pas de le tarir, mais de lui ouvrir des chemins ».

En même temps que son être intime, son œuvre elle aussi subit une mue. S'étend peu à peu son registre. Son rythme insensiblement s'amplifie, s'élargit. La mélodie se fait symphonie.

L'auteur vise moins désormais à s'affirmer qu'à s'orchestrer, à maintenir qu'à concilier (« J'embrasse l'absurde »), à exalter qu'à montrer. A vingt ans, ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était l'écart, sans cesse remis en cause, entre ce que veut l'homme et ce qu'il peut. A trente c'est le fossé, l'abîme parfois qui se creuse entre ce que croit être chacun de nous et ce qu'il est, entre le moi imaginaire et le moi réel, c'est-à-dire : l'angle bovary que, si je parle le jargon de l'école.

Au plus creux de ce fossé, de cet abîme, entre les deux côtés de cet angle, il y a le Rire. S'y dissimule, s'y blottit ce grotesque amer de l'existence qui imprègne, pour l'éternité, l'œuvre entière de Flaubert. De lyrique qu'elle était jusqu'alors, la création de Montherlant devient satirique. Tout se passe comme si, récompense secrète de l'effort que depuis quelque temps il ne cesse d'accomplir dans la solitude pour « être et paraître pleinement, à chaque minute, tout ce qu'il est », le redoutable pouvoir à lui imparti comme à chaque homme de « se juger autre », la faculté bovaryque, au lieu de demeurer à la surface de son être, ainsi

qu'il en va pour chacun de nous, avait à son insu déserté la zone de l'intelligence pure pour s'intégrer par degrés, pour s'amalgamer à la sensibilité esthétique.

Jadis simple abstraction, elle s'est faite intuition d'art. Il y a quelques années à peine, schème aride, aujourd'hui elle engendre, elle oriente et conditionne une vision, une conception nouvelle de la vie et de l'homme : vision plus pathétique, s'il est vrai que ce que chaque être offre à l'amateur d'âmes de plus exaltant, c'est sa façon de se mentir ; conception plus courageuse, car plus simple, plus directe et plus vraie. Pour la première fois, en effet, à partir de 1932, qu'il soit pouvoir ou défaillance, principe de perfectionnement, d'exhaussement, d'accomplissement, ou ferment de décadence et de déchéance, le bovarysme fait son apparition dans la création de Montherlant.

D'ores et déjà, il anime tels personnages de *la Rose de Sable* (1932) ainsi que des *Célibataires* (1934). J'en découvre des traces jusque dans son dernier drame : *Port-Royal*.

I. — *Le bovarysme dans* « *la Rose de Sable* » *et dans* « *les Célibataires* ».

Auligny, le héros de *la Rose*, et Léon de Coantré, le héros des *Célibataires*, nous offrent deux cas de bovarysme exactement inverses l'un de l'autre. Ici une image se décompose, là elle éclôt. Le fait est d'autant plus remarquable que ces deux personnages, en secret, se ressemblent : le premier préfigure le second. Le lieutenant est le premier crayon de ce descendant abâtardi d'une illustre famille, cet aristocrate au bout de sa course, ce sous-homme qu'est Léon.

D'abord, ici et là, l'état civil est le même. Le fait a son importance. Chacun ressortit à cette secte inquiétante qui est comme un État dans l'État, à cette sorte de franc-maçonnerie que constituent, en quelque pays que ce soit, les célibataires.

Ensuite et surtout, l'être intime est identique. Je distingue en Coantré, grossi parfois, outré jusqu'à en paraître caricatural, tel trait de caractère, telle façon de sentir, d'agir ou plutôt de ne pas agir, qui marquait déjà l'officier.

En chacun, cela saute aux yeux, c'est l'affectivité qui domine : tous deux sont des sentimentaux. Ils sont charitables (1), sensibles, avides d'être aimés (2), et d'autre part, aiment-ils, c'est de manière toute semblable.

L'un comme l'autre, ce qu'ils attendent de la femme, ce n'est pas la passion, mais la tendresse, une certaine forme de tendresse

(1) Précisons toutefois que la charité, qui en Auligny est essentiellement « principe d'action » (Taine), se dégrade en Coantré jusqu'à n'être plus que « pratique du nihilisme » (Nietzsche). Ici je distingue un besoin inné, réel, là une simple virtualité.

De deux filles, celle que Léon décide de suivre, c'est celle qui, devant lui, a déposé deux sous dans la sébile d'un mendiant aveugle.

(2) Le besoin d'être aimé paralyse Auligny, au point de lui retirer toute autorité sur ses hommes, sur sa petite amie Ram. Quant à Coantré, il meurt le jour que, son oncle l'ayant abandonné, il ne trouve plus personne « à qui se déclarer ».

qui « est à la passion ce que le paradis est aux limbes » : la tendresse sensuelle (1).

Au même degré timides, quoique chacun dans un ordre différent — Auligny, c'est la vérité, la réalité des corps qui le décontenance, le naturel dans les façons de sentir, les mimiques, les propos ; Coantré, c'est le peuple (face à face avec le rustre Gibout, il a le complexe de l'homme « né »). — l'un et l'autre n'en sont pas moins, au même degré, courageux, et leur courage est de nature identique : physique essentiellement. Tel Auligny dans le bled, Léon, dans le « milieu », à l'instant le plus imprévu « colle à sa colère comme le fer à l'aimant ». Il se porte au-delà lui aussi, « il passe outre ».

Enfin et surtout, semblable en cela à tout célibataire qui se respecte, chacun d'eux est égoïste, jaloux de ses aises, prêt à tout pour sauvegarder sa sacro-sainte liberté, sa sacro-sainte indépendance, et cependant cette liberté, cette indépendance (2), impuissant à la dominer, à la maîtriser assez intimement pour en faire un élément et comme une condition de son bonheur. Coantré, à cet égard encore, rend force points à Auligny. Si, en effet, le lieutenant « ne sait pas s'arranger », ainsi que l'affirment ses hommes, et Ram même, sa maîtresse, la petite Marocaine, — Léon, lui, c'est pis : il dérange tout. Ou plutôt, à peine s'il bouge, aussitôt, autour de lui, tout se dérange : traverser une rue où les voitures stationnent est pour lui un problème ; il suffit qu'il pose le pied sur la chaussée pour qu'immédiatement retentisse le signal de mise en marche. Prend-il place sur un banc, il reçoit une fiente d'oiseau sur la tête. Chacun des gestes qu'il accomplit, des ordres qu'il donne, chacune des initiatives qu'il prend, si dénuée de portée soit-elle, se retourne contre lui. Pour le mieux, elle avorte, elle fait long feu (3).

Le destin déçoit toutes ses attentes, trompe toutes ses espérances. En place du mandat que son oncle lui a promis, le facteur lui apporte, dessiné de la main même du rustre Gibout, « enragé de préséance », ce qui l'indiffère le plus : son arbre généalogique (4). D'un bout à l'autre de son existence, mais de plus en plus étroitement à mesure que cette dernière approche de son terme,

(1) C'est-à-dire, dans le cas d'Auligny, « cette sympathie vivante, que le désir soutient et anime » (*la Rose*, p. 99) et, dans celui de Coantré, cette détente qu'apporte « la compagnie d'une femme gentille », la certitude « qu'on saura où la retrouver », l'espoir « qu'elle vous contera les histoires de sa vie » (*les Célibataires*, p. 175). Bien que plus vague lorsque c'est Coantré qui le formule, et surtout moins ardent, moins pressant, car le désir des sens en ce dernier est retombé, le vœu de part et d'autre n'en demeure pas moins identique. Ici et là même appétit, même nostalgie de l'intimité.

(2) « Que d'ennuis une liaison donne ! » dit Auligny. Et Coantré : « On n'ose pas ou, si on ose, on se fourre dans des tracas. » Ici et là, même embarras. A la fois horreur de la chaîne et peur nerveuse de la solitude, telle est l'idiosyncrasie du célibataire.

(3) « Il devait six francs. Il en donna dix et dit au garçon de garder la monnaie. Or, il arriva que le garçon ne comprit pas ce que lui disait M. de Coantré et rendit la monnaie (*les Célibataires*, p. 205).

(4) Le trait est flaubertien. Coantré en arrêt devant son arbre, c'est Félicité en extase devant le bec de son perroquet, bec que l'empailleur a eu la délicate attention, avant de lui en faire retour, de dorer.

le tenaille et le traque le pire des malheurs : le ridicule dans le malheur.

Auligny est passif. Coantré est inhibé (en porte à faux, continûment, avec le réel). Sur l'événement, chaque fois, quelques métros de retard. (1) L'officier est patient, Coantré est veule. Semblable à ce « nihiliste de la décadence » dont l'image hante Nietzsche, il se complaît, il se vautre dans son marasme, dans sa déchéance.

Chez Auligny je découvre, présente dès l'adolescence, une « délicatesse très grande de sensibilité tant émotive que morale » (*La Rose*, p. 3) ; assez de spontanéité, de générosité, une sève intime suffisante en un mot pour que, Ram l'y aidant et surtout le peintre Guiscart (2), il dépouille insensiblement cette image d'Epinal que le milieu où il est né, son éducation, son instruction l'ont conduit peu à peu à se composer de soi.

Chez Coantré, ni sève intime, ni même image : rien, le vide ! Et en même temps que le levier, fait défaut en lui l'obstacle. En même temps que l'essor, manque la résistance ; les deux termes enfin de cette grandiose contradiction qui confère à tout homme digne de ce nom son caractère dramatique, son sel poignant. Sur cette déliquescence, cette dégénérescence parfaites, il semble que le mensonge lui-même ne se soit pas découvert de prise : quelque ingénieux, quelque industrieux qu'il soit, il ne parvient jamais en effet à s'y inscrire durablement, à s'y construire, à y régner.

Cette impuissance, dès les premières pages du roman, tire l'œil. Auligny, à Birbatine, sait, ou du moins croit savoir qui il est : il se prend pour « un drapeau vivant », pour « un catholique-croyant-et-pratiquant » (*la Rose*, p. 154). Coantré, à Arago, ne le sait pas et d'ailleurs ne se soucie en aucune façon de le savoir. Et lorsque, par la suite, toutes amarres rompues qui le retenaient à sa famille, la misère, la maladie s'en mêlant, il en viendra enfin à se composer une idée, si vague soit-elle, de soi-même, cette idée ne sera jamais une, mais multiple ; non pas image, veux-je dire, mais poussière d'images ; non pas feu, mais

(1) Retard que, par ailleurs, l'auteur prend à son propre compte. Précisons toutefois que, lorsque c'est ce dernier qui en est la victime, ce retard revêt une signification radicalement différente : ce n'est plus alors l'impuissance qu'il trahit, ainsi qu'il en allait dans le cas de Coantré, mais l'exceptionnelle perméabilité de Montherlant à la sensation. Ici, il est subi ; là, si naturel soit-il, si réel, il est en même temps calculé. D'une part il conditionne l'échec, de l'autre il consacre la maîtrise : « Celui-là a bien en mains, qui rend la main. » A la fois le vol et le volier, tel est le père spirituel des *Célibataires*.

(2) « Un amant qui voit son objet dédaigné par une tierce personne s'éloigne de lui ou s'en rapproche » (*la Rose*, p. 10). En méprisant l'offre que l'officier lui a faite de la petite Marocaine, Guiscart les fond, sans le savoir, l'un dans l'autre. D'un client, tout à coup, il fait un amant. De deux indifférents, deux complices (instant où sous le choc de l'humiliation « la pitié, en l'officier, se porte brusquement au centre de la virilité »). « Ce qu'on donne à l'être, on le donne au monde », dit Montherlant. Soit, mais qu'aurait donné au monde Auligny, sans Guiscart ? Rien, puisque Ram n'eût jamais commencé d'exister pour lui. Si Ram est le bateau, Guiscart, lui, est la passerelle. Le monde sera sauvé par quelques-uns.

éparpillement de lueurs falotes, incertaines, éphémères surtout, « tost allumées, tost éteintes », en quoi s'absorbera et se résorbera chaque fois plus intensément ce que j'hésite à baptiser la « substance intime » du personnage (1).

Coantré, c'est un fantoche, un ludion qui achève de se défaire.

Auligny, un fantoche, un ludion qui peu à peu devient une réalité.

II. — « *Port-Royal* » *ou le cambriolage de la Psyché.*

Le bovarysme, dans les deux romans que je viens d'analyser, était individuel. Avec *Port-Royal* il se fait collectif.

Lorsqu'on s'applique à considérer chacune des sœurs qui composent la communauté de Port-Royal, cette communauté apparaît à son égard comme une cause de bovarysme. Chez elles se rencontrent en effet nombre de nuances et de variétés : ici l'esprit de la religion prime la lettre ; là c'est l'inverse. Cependant l'idéal commun qui s'exprime dans la discipline, dans les règles, dans les rites de l'abbaye, dans ses coutumes, dans ses mœurs, idéal qu'une fois pour toutes Jansénius a codifié, se propose à elles avec un même caractère d'uniformité. La suggestion qu'il exerce a donc pour conséquence de rapprocher les uns des autres tous ces « moi » distincts, en contraignant chacun d'eux à se départir de sa particularité à un degré suffisant pour qu'il se reconnaisse en un modèle qui le dépasse ; je pense à cet esprit « considérable », à cette âme « malade » peut-être, mais « forte, triste, tendre, capable de toutes les belles agonies » (Sainte-Beuve) qu'était la sœur Angélique de Saint-Jean.

Le premier acte de *Port-Royal* — j'entends par là toute cette partie de la pièce qui précède l'instant où, l'archevêque Péréfixe entrant en scène, le drame « tourne », — le premier acte de *Port-Royal* doit à ce « fait initial de bovarysme » une bonne partie de son intérêt.

(1) A y regarder de près, ces images sont de deux sortes. Les unes, les premières, n'offrent aucune ressemblance, si vague fût-elle, avec l'individu qu'est présentement Léon. Les autres ou plutôt l'autre, la dernière, à défaut de ce qu'il est, fait penser à ce qu'il aurait pu être (si l'idée lui était venue, plus tôt, de se montrer « fier »). Ici je distingue, par rapport à son moi intime, de simples accidents et comme des étrangetés. Là, une virtualité.

Le propre de ces étrangetés est qu'elles ne sont pas perçues d'emblée de Coantré. Chacune éclôt, grandit à son insu au plus intime de son être, se repaissant de tout ce que ce dernier abrite en soi de négatif ; s'engraissant, s'engrossant de ses déceptions, de ses abdications, de ses humiliations, de son impuissance, de sa misère, jusqu'à ce qu'enfin, gorgée, ivre d'échecs, son plein fait de sang noir, elle affleure d'un seul coup à la surface de la conscience, qu'elle incendie soudain, qu'elle irradie, dont elle rompt tous les rythmes, inverse tous les signes. Dans le domaine métaphysique comme dans le domaine affectif, le baron a des « geysers ».

« En ce qui regardait les femmes de cette nuit, il était satisfait de se dire qu'il avait désiré. S'être assuré qu'il n'y avait qu'à se baisser et à prendre lui semblait suffisant. Déjà, pour lui, la nuit se transfigurait. Il avait l'impression que, s'il avait laissé échapper des femmes, c'est qu'il l'avait bien voulu » (*Les Célibataires*, p. 205).

Si maintenant, de chacune des conventuelles prise isolément, on porte son attention sur le groupe qu'elles composent, on s'aperçoit que ce groupe lui-même, considéré comme une entité distincte, n'échappe pas non plus à la possibilité, et au danger de se concevoir autre. Ce second fait de bovarysme, que le premier seul rend possible, qu'il sous-entend en quelque sorte et conditionne, se produit à partir de l'instant où, Péréfixe ayant fait son entrée sur la scène, *l'image que ce groupe se fait de soi commence à entrer en conflit avec cette autre image de soi que Péréfixe lui propose.*

L'issue de ce combat ne fait dès le début aucun doute ; la première image est fragile, essentiellement instable, essentiellement vulnérable, mal à son aise dans le succès (« Je pleure de la douleur d'avoir raison », dira sœur Françoise), vivifiée, rassurée par l'échec seul, sans cesse sujette à caution, à révision, comme cette âme qui en est à la fois la source et l'objet. Au contraire, l'immuabilité est la marque de la seconde. Elle est nette, celle-ci, précise, éclatante, invincible, telle la raison d'Eglise dont elle jaillit, raison d'Eglise qui est en même temps raison d'Etat. (« Tout ce qui cause du trouble dans l'Eglise en cause en même temps dans l'Etat ». Richelieu.)

Ici, je flaire une « convention parmi les autres ». Là, je discerne ce qui existe de plus étranger à l'esprit des sœurs et qui de ce fait les déconcerte, les délite, et parfois même, certaines d'entre elles tout au moins, les alite : une réalité, un fait brutal. Son objectivité fait sa force. Cette réalité doit à sa sécheresse (« Moi aussi j'ai raison, et je ne pleure pas ») de s'imposer aussi promptement et aussi durablement à chacune d'entre elles. « Vous ne savez pas comme c'est facile, de détruire ». Sa présence à elle seule inhibe la sœur Françoise croirait-on, la paralyse. Chaque fois, en effet, qu'elle tente de s'y dérober, c'est à soi, constate-t-elle, qu'elle se dérobe. Pour tâcher de trop près à se ressembler, elle en vient insensiblement à s'imiter. L'emphase que revêt telle de ses répliques à l'archevêque (« Notre communion, la voici ») l'étonne elle-même toute la première, l'absence d'à-propos de telle autre la désoriente, la désempare, à peine la lui a-t-elle donnée.

Du fait que les conventuelles se dérobent de la sorte peu à peu à elles-mêmes appert sans tarder cet autre fait : elles se dérobent en même temps, par degrés, à l'archevêque. J'en veux pour preuve, au fur et à mesure que progresse la scène, l'irritation grandissante de celui-ci. Voici quelques minutes à peine, à l'instant qu'il pénétrait dans l'abbaye, il n'était pas autre chose qu'un exécuteur patenté (« pressé de gagner son salaire ») des hautes œuvres ecclésiastiques. La quitte-t-il ? C'est un justicier.

Toute cette seconde partie de *Port-Royal* n'est pas sans présenter des affinités avec certaines pièces de Pirandello. Ici et là, la qualité de la satire est la même : le comique, veux-je dire, lorsque comique il y a, n'y est jamais comique de mots, de gestes

(« J'ai adouci Péréfixe », précise l'auteur) mais comique de caractère (1).

Ensuite et surtout, l'atmosphère ici et là est identique ; sur le dernier drame de Montherlant comme sur *Chacun sa vérité*, le Fantastique social règne en maître : chaque conventuelle y baigne, s'y empêtre. A l'instant le plus imprévu, sous l'impulsion de je ne sais quel Esprit Malin (2), le bizarre naît de l'intime et le magique du familier.

Devant nos yeux, dans les deux cas, une image se décompose et, dans les deux cas aussi, cette décomposition s'opère si vite que sa présence très souvent échappe. Ou du moins sa portée, son ampleur. Son rythme principalement. Peu de spectateurs, peu de lecteurs même ont l'oreille assez fine, l'œil assez perçant pour discerner au passage, affleurant à telle phrase, à tel mot, comblant tel silence, expliquant telle attitude, ralentissant tel geste, l'intensité sans cesse croissante de détresse, de doute intime qui étreint chaque sœur, son fardeau, de plus en plus lourd, de solitude.

Car voilà bien à quel résultat, sans qu'il le veuille, sans qu'il le sache même, aboutit en fin de compte l'archevêque : il écarte il sépare peu à peu les unes des autres ces sœurs jusqu'alors toutes ensemble confondues : par le seul fait qu'il inflige à chacune une souffrance, une angoisse vraie, réelle (ne pas signer, c'est pour elle se bannir à jamais de Dieu et de l'Eglise), il la contraint du même coup à prendre, pour la première fois de sa vie, à l'aide d'une autre pierre de touche que des mots, l'exacte mesure de sa foi.

Cela une fois acquis, ce personnage héroï-comique qu'est Péréfixe commence de devenir pour nous qui il est ; je veux dire moins un adversaire peut-être qu'un allié de Sœur Angélique. Rancé, du fond de sa solitude, avait entrevu ce point (3). A la sécurité, à l'immobilité, en effet, il substitue le risque. A une harmonie, une *hiérarchie*. Sa présence, à elle seule, décèle toutes les feintes, fait tomber tous les masques (je pense à cette félonne qu'était la sœur Flavie, « plus empressée à se servir qu'à servir »). « La vie prouve », dit Jules Roy, en une formule lapidaire. Cette petite phrase sublime pourrait servir d'épigraphe à *Port-Royal*.

(1) Le comique, dans ce second acte, vient de l'écart sans cesse croissant entre les registres (du prélat et des sœurs), et se précise à mesure que s'accentue ce dernier, c'est-à-dire que grandit, en chaque sœur, l'angoisse. Durant quelques minutes, par le seul fait qu'elles *diffèrent*, ces exaltées, ces passionnées, troublent, inquiètent, au point de le faire douter ou presque de sa raison, cet homme à l'esprit positif. Ces intelligentes font trembler cet homme d'action. Leur sens de la nuance, surtout, le désoriente. Car « où il y a nuance, il n'y a pas de parti » (*la Rose de Sable)*. Il le rend pareil, « parmi ces divines punaises, à un gros bourdon ébloui ».

(2) *L'Esprit Malin* est le titre d'un des contes les plus originaux de Pirandello.

(3) « Il (Rancé) me demanda le secret jusqu'à la mort et puis il me dit qu'il y avait deux partis dans l'Eglise sur la matière de la Grâce... mais que Dieu, toujours veillant au bien de son Eglise, en avait tiré sa gloire en ce que ces deux partis, semblables à deux cailloux qui s'entrechoquent sans cesse, jetteraient des étincelles à la lumière desquelles la voie mitoyenne se découvrirait entre ces deux extrémités opposées, laquelle conduirait à la vérité et au salut » (Saint-Simon. *Ecrits inédits*).

***

« C'est chose royale que faire le bien et qu'être calomnié », écrit Marc Aurèle. Les jansénistes de Port-Royal firent le bien et furent à l'envi calomniés (par les demi-saints, par les demi-intellectuels). Leur réserve fut tenue pour orgueil, leur constance pour entêtement, leur subtilité pour chicane, leur longanimité pour duplicité, leur rigueur surtout pour dureté. Une tendance à ce point systématique à « ne pas voir ce qui est », ou bien encore « à ne voir que le contraire de ce qui est », inquiète le préfacier du Théâtre de Montherlant (dans la collection de la Pléiade), Jacques de Laprade ; il y pressent un mystère : « le mystère de l'injustice ». Le mystère, à mon sens, réside ailleurs. Il tient moins dans l'image injuste que dans la qualité des réactions que cette image suscite chez les sœurs, dans cette sorte d'attirance, de fascination étrange, dans ce vertige un brin pervers sous l'emprise desquels, ainsi que je l'ai précédemment montré, elles en viennent toutes plus ou moins à modifier leur comportement à sa ressemblance.

L'instant où sœur Angélique se découvre la proie de cette attirance, de ce vertige, c'est lui qui est l'instant du destin, car il est celui de la Peur, la seule véritable, cette peur qui envahit un être lorsque commence de s'obscurcir et de s'altérer dans ses profondeurs l'idée que depuis toujours il s'est faite de soi. Elle est essentiellement l'ouvrage des Mères. Péréfixe ne l'ourdit pas ; il en est tout au plus l'occasion, le prétexte, et pour reprendre les termes mêmes de l'auteur : le catalyseur.

La teneur de certains propos, l'extrême mobilité, l'extrême fluidité du dialogue (ses interférences, ses recoupements déconcertants), tout, en ce deuxième acte, concourt à rendre sensible et comme perceptible au spectateur la présence de cette peur. « L'exagération, écrit Flaubert, est une condition de l'art ». L'exagération conditionne aussi, dans *Port-Royal* tout au moins, la vérité des personnages. En cherchant le « fort-dire », selon sa coutume, Montherlant a rencontré le « vrai-dire ». Le plus enviable privilège du créateur véritable est que, seul parmi les hommes, il échappe au bovarysme.

RAOUL ALHEINC.

Mauriac porté par ses ennemis

Il me plaît de voir Mauriac à travers la haine de ses ennemis qui lui devient un piédestal. Autant que l'extraordinaire passion dont, au seuil de la vieillesse, il continue d'être animé, elle lui confère une brûlante actualité, le rajeunit et le vivifie.

Depuis longtemps, d'ailleurs, les *bien pensants* déliraient à cause de lui. Les sombres et puissants tableaux que, depuis une quarantaine d'années, il nous offre de la bourgeoisie française, ont été considérés par eux comme des injures personnelles. Les bourgeois français, s'ils étaient vraiment chrétiens, seraient reconnaissants à Mauriac du terrible miroir qu'il leur tend. Mais, lorsqu'on fait tomber cette poudre rose d'honnêteté dont ils ont l'habitude de se maquiller, ils aperçoivent leur vrai visage, et sont malades d'épouvante. Ils ne pardonneront jamais au grand écrivain catholique les émois affreux, les coliques cruelles qu'il leur aura donnés.

Le grand mérite de ces peintures, et qui les rend d'autant plus convaincantes, est dans leur relative modération. Les bourgeois de Mauriac n'ont pas la belle exagération lyrique de ceux de Bernanos. Ils pèchent beaucoup, et vont parfois jusqu'au crime, mais toujours dans une discrète atmosphère et avec des précautions. C'est par là qu'ils sont vraisemblables et nous forcent à les reconnaître. Qui de nous n'a pas eu, parmi ses proches, un de ces héros mauriaciens habiles à feutrer leurs infamies, à parfumer d'un peu de respectabilité leurs calculs et leurs déprédations ?

La besogne qu'accomplit depuis quarante ans notre romancier est parfaitement saine. Ses livres ressemblent à de petits Jugements derniers qui arrachent les bourgeois à leurs sépulcres blanchis et les font apparaître dans leur tragique nudité. Plus encore qu'un justicier, il pourrait être, si les bourgeois savaient accepter ses avertissements, un guérisseur. Au lieu de se convertir, les bourgeois se fâchent et opposent à celui qui les déshabille l'exemple du fils pieux qui jetait sur l'ivresse nue de Noé le plus compatissant des manteaux.

Au lieu de se scandaliser, les bien pensants feraient mieux de grimper à ces petites fenêtres que le puissant romancier leur ouvre sur le ciel. Car, dans la plupart de ses œuvres, il y a, à côté des consciencieux portraits de la sordide humanité, de discrètes, de divines échappées...

A l'impeccable témoin des vices médiocres et des pauvres vertus de l'homme moyen s'est joint, depuis vingt ans, un polémiste préoccupé de l'actualité. Ce polémiste a rencontré autant d'ennemis que le romancier. Ce sont de nouveau les bien pensants qui ont rugi. Mais, cette fois, ils ne lui reprochaient plus de les peindre indiscrètement ; ils l'accusaient d'hérésies politiques.

Nous ne les suivrons pas sur un terrain qui n'est pas le nôtre. Qui peut se flatter d'avoir raison vis-à-vis des problèmes les plus embrouillés ? Nous assistons aux premières secousses d'un immense tremblement de terre et ce sont les prophètes, déjà assis sur les futures ruines, qui semblent plus près de la vérité que les politiciens affolés, que les vains chercheurs d'impossibles solutions.

Les bien pensants ont le droit de s'insurger contre les vues hardies et peut-être discutables qu'expose Mauriac dans *l'Express*. Mais ce qui est souverainement déplaisant, c'est leur ingratitude. Mauriac n'est-il pas le seul des hommes influents qui soit venu à leur secours au lendemain de la Libération, à l'heure où les autres résistants ne songeaient qu'à assouvir leurs haines et à prolonger leurs vengeances ?

Il n'a guère attendu pour commencer une généreuse campagne en faveur de l'amnistie. Et déjà, auparavant, il avait tout tenté pour arracher à la mort le plus sympathique et le plus doué de ceux qui allaient être offerts en holocauste aux dieux impitoyables de la Libération, Brasillach. Ce fut un spectacle inusité, et d'autant plus beau, de voir un grand écrivain se faire le défenseur de son ennemi de la veille, du violent écrivain par lequel il avait été si souvent attaqué et outragé. Ce jour-là, Mauriac se montra meilleur chrétien que tant de bien pensants qui l'insultent au nom du christianisme. Ce jour-là, il leur avait donné un exemple ; et c'est ce que ces braves gens, tout recuits de haine, ne lui pardonnent pas.

Comme, d'ailleurs, ces gens-là, aux formules vindicatives et courtes, manquent d'imagination ! A ceux qui en possèdent, Mauriac propose un passionnant problème humain. Car je sais peu de natures aussi riches, aussi complexes. Il serait singulièrement plus intéressant que de le maudire, de l'étudier dans ses nuances infinies et ses multiples contradictions. Ses contradictions ne sont pas seulement celles du chrétien aux sincères aspirations, mais, comme la plupart d'entre nous, mal baptisé et fils de Cybèle autant que fils du Christ. Elles sont aussi celles du poète qui se substitue au vivisecteur, au cruel expérimentateur du cœur humain. Ce que j'aime le plus en lui, c'est sa discrète magie, c'est ce don des Fées par lequel il échappe soudain à ses féroces analyses. Il oublie, alors, que sa tâche sévère est de soulever les toits bourgeois et de nous montrer tout ce qui se consomme de secrètes horreurs entre des murs corrects. Il n'est plus juge et témoin, mais abeille et papillon ; ce qu'il nous apporte, ce sont les fragiles trésors dont ses ailes sont chargées, l'immense odeur de résine des pins qui l'ont élevé et l'irrésistible parfum de ces brises dont il est le disciple, ces brises qui éteignent les souillures

humaines et se souviennent, comme son âme de poète, d'avoir passé sur les arbres et les fleurs...

André Germain.

P. S. — Je venais d'écrire cet article lorsque parut le numéro de *la Parisienne* consacré à François Mauriac. On savait que, depuis plusieurs mois, les redoutables artilleurs de *la Parisienne* préparaient contre l'illustre académicien des obus de gros calibre. Ses ennemis hennissaient de joie, ses admirateurs et ses amis tremblaient...

Le tir adouci du numéro de mai a trompé nos attentes. En fait de détonations nous n'avons entendu qu'un modeste pétard lancé par M. Brigneau. Mais les autres artilleurs, à notre grand étonnement, ne projetaient sur Mauriac... que des fleurs.

Deux contributions importantes, nous retiennent : celle de Claude Roy et celle de Jacques Laurent lui-même.

Claude Roy a étalé dans son long article une question effrayante, qui donne beaucoup à penser et peut se résumer ainsi : un catholique soucieux d'une totale probité intellectuelle n'est-il pas, vis-à-vis de son Eglise, dans la même position qu'un communiste honnête et relativement indépendant vis-à-vis de sa propre église, Moscou ?

La question va très loin, et nous laboure tous. Comment, dans le silence de la méditation et de la prière, Mauriac l'a-t-il résolu ? Nous vivons à une époque malheureuse, où le conflit de la science et de la foi est plus aigu que jamais. Il est évident que les catholiques peuvent avoir du mal à concilier leur sincérité absolue avec leur autre devoir, l'obéissance. Lorsqu'il s'agit des décrets — très rares — où l'infaillibilité pontificale est en jeu. Il y a aussi des conflits différents, ceux où il ne s'agit que de discipline et d'excommunication possible. On sait comment les sectateurs de l'*Action Française* ont résolu naguère, par la rébellion, ce cas de conscience-là. Les jansénistes leur avaient donné l'exemple. On peut espérer une époque plus heureuse, où les successeurs du Père Teilhard de Chardin trouveront enfin le moyen d'accorder ensemble les deux guides nécessaires, la science et la foi.

L'article de Jacques Laurent est non moins intelligent, et va très loin. Cet article demanderait à être psychanalysé. Les conclusions d'une telle étude, poussée à fond, seraient surprenantes.

Avec des phrases ciselées, Laurent cerne un adversaire par lequel il semble de plus en plus charmé. *Le personnage central*, dit-il, à propos des articles politiques de Mauriac, *n'a pas changé : il s'agit d'une bourgeoisie pécheresse. On ne la prend plus en flagrant délit dans les alcôves bordelaises, mais dans des conseils de cabinet ou sur des champs de bataille... Mauriac a peint la bourgeoisie et l'a peinte au bord du péché avec une amoureuse horreur...* N'est-ce pas à peu près ce que, dans un esprit différent, j'affirmais tout à l'heure ? Et, le long de ces pages qui hésitent entre le désir de blesser et celui de caresser, ne sent-on pas filtrer une intense admiration ?

L'ironie — passion trop française — ne sait ni expliquer, ni éclairer. Celle de Jacques Laurent, qui fut parfois beaucoup plus lourde lorsqu'il attaquait Mauriac avec véhémence, se traduit, cette fois, par des flèches très brillantes. Mais égratignures habilement combinées et fines plaisanteries conviennent-elles lorsqu'il s'agit, à la fois, d'un grand écrivain et d'un grave débat ? S'il avait déposé ses malices un peu faciles et son trop éblouissant scepticisme, s'il avait formulé plus dignement ses interrogations, Jacques Laurent n'aurait-il pas atteint Mauriac en plein cœur, là où chacun de nous a le devoir de s'interroger sans cesse lui-même ? Se contredire — et on sait que Mauriac l'a fait plusieurs fois — est l'indice d'une grande richesse, mais comporte aussi une grande responsabilité. Notre devoir, tant que nous vivons, est de nous réviser sans cesse nous-mêmes, de nous questionner sur toutes nos attitudes et de nous adresser souvent des reproches. Par le fait qu'il a disposé d'une audience de plus en plus vaste et dans beaucoup de milieux — surtout de milieux de jeunes — d'une véritable ferveur, la responsabilité de Mauriac s'est toujours étendue. Lorsqu'il a déposé sa cuirasse de pamphlétaire et lorsqu'il est seul avec lui-même, que pense Mauriac de ses longs préjugés de droite, des diverses gauches auxquelles il a participé, de son rôle dans les grands drames qui ont secoué l'Europe, la guerre d'Espagne, Vichy, la Libération, le drame de l'Afrique ? Dépouillé de ces petites ailes du scepticisme qui permettent à Jacques Laurent de survoler à la Morand tous les problèmes, Mauriac n'a-t-il pas de ces heures d'interrogation profonde et de réelle angoisse que connaissent tous les chrétiens, responsables devant leurs frères et responsables devant Dieu ? Bien obscurs et susceptibles d'éclairages très divers sont les problèmes ensanglantés de notre temps. Qui d'entre nous, s'il les a audacieusement interprétés selon les inspirations de son cœur ou les déductions, si imparfaites, de notre changeante raison, peut se croire innocent ?

A. G.

JULIEN GREEN : Le drame spirituel

Peu après avoir retrouvé Gide à son retour d'Amérique, Julien Green rapporte l'avertissement que jette au converti l'auteur des *Nourritures terrestres* : « *J'ai connu de ces crises ; elles ne font que nous déchirer.* » Et Green de répondre en lui-même : « Eh bien, ! tant pis. » Mieux vaut souffrir du déchirement que cultiver la quiétude et l'indifférence. Jamais la destinée humaine ne lui est apparue comme une chose bien réglée, et, quand il a envisagé le Salut, celui-ci n'a pas été le havre, la certitude où le chrétien s'installe et se repose, parce qu'une fois pour toutes, avec la pratique religieuse, il a choisi le bien, le calme du cœur et des sens que les puritains croient conquérir par un raidissement, ou la sécurité trompeuse des catholiques conformistes. La rigidité, pas plus que l'ignorance, ne met à l'abri des passions.

Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.

Si j'étais vous, *Moïra*, *Sud*, *l'Ennemi*, *le Malfaiteur* révèlent, avec la même maîtrise dans l'expression et la technique, l'explosion ou la sourde poussée des tumultes intérieurs.

Deux hommes en moi.

Le personnage principal de *Si j'étais vous*, Fabien Especel, au soir du mercredi saint s'est confessé afin de remplir la promesse faite à sa mère, et communier le lendemain ; mais l'espoir d'un rendez-vous pour la nuit le tourmente ; il se dissimule mal que, contre la tentation charnelle, il ne croit pas au recours à la prière ; d'avance la partie est perdue ; il n'a pas eu le ferme propos : mais le sait-il ? Dans quelle mesure est-il responsable ? N'est-il pas victime de cette dualité, âme et corps ? Fruges aussi, l'austère jeune homme qui hante les cabinets de lecture et se passionne à la traduction du *Cathemerinon* de Prudence ; Fruges, qui ressemble à Fabien comme un frère, au point qu'on se demande pourquoi celui-ci en a pris l'enveloppe ! Il n'y a rien gagné ; il y a retrouvé ses problèmes torturants, et sans doute si Julien Green n'a guère varié les deux personnages, c'est qu'il a exprimé en eux, comme il le dit dans le Journal, « *ses problèmes démesurément grandis* ». Quel chrétien, par moments, n'hésiterait comme lui à admettre « *cet ensemble de propositions*

invérifiables qui s'appelle la foi » ? Si Fruges avait ce don de Dieu, cette vertu surnaturelle, d'une façon absolue, il serait capable de se défendre de ces tentations de la chair dont il sent l'approche. Il les repousserait parce qu'elles font perdre le sens et le goût du divin. *Se quitter soi-même, tout est là.* Green le dit à maintes reprises dans le *Journal ;* il ne cesse d'illustrer le conflit paulinien, la lutte des deux hommes que chacun nourrit en lui. « *Comment,* se demandait Fruges, *l'âme qui était esprit pouvait-elle pécher par le corps au point de se confondre avec lui, d'éprouver sa faim et de se vautrer dans sa joie ? N'eût-on pas dit que dans le fort des passions elle cherchait à se transformer en corps, alors que dans les révoltes contre la chair, c'était le corps qui tentait de se transformer en âme ? Mais pourquoi ce mariage de deux éléments contraires, qui ne pouvait conduire qu'à des luttes terribles ou à l'anéantissement de l'un ou de l'autre, semblait-il le but à atteindre ?* » Parfois Fruges contemple sa chambre pauvrement meublée : « *C'est une chambre de saint, je veux devenir un saint.* » Et il se lamente : « *Pourquoi l'esprit est-il lié à une chair d'où lui viennent toutes ces convoitises ?* » « *Comment lui qui se classait parmi les meilleurs pouvait-il céder à des sollicitations aussi basses ?* » (1). S'il y a une différence entre Fabien et Fruges, c'est que la parfaite lucidité du second exclut l'hypocrisie et le pharisaïsme. Et puisque Julien Green accepte l'idée qu'on puisse le reconnaître dans ses romans, plus encore que dans le *Journal* — « *Mon vrai Journal est dans mes romans* » — puisqu'il nous livre complaisamment cette clef — « *Je suis un peu tous mes personnages* » — il est permis de voir dans la méditation douloureuse de Fruges, celle même de Julien Green, et cette plainte qui ne cesse de retentir au long du *Journal*, et des romans : « *La réalité charnelle et la réalité métaphysique, vais-je leur servir de champ de bataille jusqu'à la fin de mes jours ?* » (2). La vérité à laquelle il parvient après des années de lutte et de réflexion, c'est qu'il « *hait l'instinct sexuel* » tout en avouant : « *Je reconnais son importance, j'admire cette force énorme qui a produit tant d'œuvres* .» « *Je voudrais qu'il n'y eût pas de désirs charnels, et pourtant c'est cela qui fait qu'on agit, qu'on fait des enfants et qu'on fait des livres.* » Force immense, désordonnée, redoutable. Guéret, le terne et triste héros de *Leviathan*, est, par elle, transformé en furieux. Manuel, le *Visionnaire*, ne se connaît plus, et Joseph Day, que sa pudeur farouche tient éloigné des femmes, en vient à tuer Moïra, parce que, même si l'âme s'y refuse, « *rien n'est plus proche d'un énergumène qu'un homme au paroxysme du désir* ».

Cette haine de l'instinct sexuel, sous sa forme normale ou anormale, semble avoir été à la fois le tourment et le problème de Julien Green.

Le Malfaiteur prouve qu'il le demeure, puisque, commencé il y a vingt ans, il fut achevé récemment. Entre temps l'échec

(1) *Si j'étais vous,* page 109.
(2) Journal : 18 février 1946.

de Joseph Day était celui de l'angélisme. Après *Sud*, et surtout après *le Malfaiteur*, une angoisse plus profonde et plus destructrice, celle qui pesait déjà sur Denis, le héros de *l'Autre Sommeil*, menace celui, plus pitoyable encore, de ce dernier récit. Le saut tragique, hors de l'existence insupportable, de Jean, puis d'Hedwige, est sans doute la seule issue possible pour des âmes traquées.

Comme la plupart de ses personnages, il semble, que Julien Green n'ait pendant longtemps sauvegardé qu'à grand-peine son équilibre, par l'extériorisation de ses problèmes dans ses romans, ou par la recherche d'une sorte de rupture. Le salut c'était Péguy qui le lui proposait avec ses positions de génial bon sens sur l'étroite union du spirituel et du charnel.

Le corps et l'âme.

Il aimait Péguy ; il en est imprégné ; il a donné sur lui de nombreuses conférences au cours de son séjour en Amérique durant la guerre. Le spirituel ne se conçoit pas sans le charnel, sans le support de la chair. Ainsi se trouvent réconciliés le désir et l'amour.

Voici Monsieur le Corps avec sa jeune dame.
Il veut la présenter dans la vieille maison.
Elle, toujours absente et toujours en prison,
Regarde le tison, et la cendre, et la flamme.

Elle, se rappelant qu'elle est d'un autre monde...

Green avait-il présents à l'esprit ces vers de la *Suite d'Eve* quand il rédigeait dans un camp, en octobre 1942, une des plus belles pages de son Journal ? Dans la grande tourmente qui allait peut-être à son tour l'entraîner sur un champ de bataille, se sentait-il délivré, détaché, serein ? « *Le corps a chaud, le corps est las et veut dormir. Cela m'est égal, dit l'âme. L'âme est une dame mariée contre son gré à un rustre. Elle ne peut empêcher qu'il ne la mène ici et là, et les premières années de mariage ont été dures, mais elle a appris avec le temps à prendre son mal en patience, et elle se réfugie dans le dédain. Aussi le pauvre corps souffre-t-il sans bien comprendre, car à sa manière il aime sa compagne, qui est mieux née que lui. Souvent elle l'exaspère, mais il l'admire, et à certains jours il voudrait la voir assise à la même table que lui et se mêler à ses ripailles. Il est fier d'elle au fond. Il se souvient qu'elle est de haut parage, qu'elle est inaccessible aux coups de la mort, alors que lui, pauvre sire, finira un jour ou l'autre par être jeté dans un trou noir qu'on recouvrira de terre. A vrai dire, il ne sait pas bien comment lui parler à sa belle âme — Ne fais pas l'orgueilleuse, commence-t-il — Si je t'ai déplu (et à quel moment du jour ou de la nuit ne te déplais-je point ?) souviens-toi que tu n'as pas prodigué de sourires — Tu ne me proposes rien qui m'amuse ou me flatte. Mon bonheur t'horripile. Je ne me laisse jamais glisser dans un bon fauteuil que tu ne protestes aussitôt. Venons à composition l'un et l'autre.*

J'irai, si tu veux, faire un tour dans les environs de ce château spirituel dont je t'entends parler, et tu viendras dans les bonnes auberges où j'assouvis ma faim. »

Toutes les contradictions de la nature humaine finissent par s'apaiser ; elles s'expliquent d'ailleurs à la lecture de saint Paul, ou d'un grand mystique comme saint Jean de la Croix. La réflexion que suggère à Julien Green la lecture de ses œuvres en 1940, s'appliquerait aussi bien, dix ans plus tard, à lui-même et à Joseph Day, en qui il reconnaîtra quelque chose de son drame intérieur : « *Très frappé par le passage où il dit que la nature humaine aspirant à Dieu, il est inévitable que dans cette exaltation vers le bien il y ait aussi simultanément une sorte de marée montante des désirs charnels, la nature formant un tout dans lequel il est difficile de réprimer ceci pour que vive cela. Cela explique que les tentations puissent être si fortes au moment des plus grands élans vers Dieu.* » Les théologiens seront d'accord sur la liberté laissée par Dieu à Satan de s'acharner davantage sur les saints ; ils ne mériteraient pas le titre de saints s'ils n'étaient plus tentés que les tièdes. Green distingue les saints de feu et les saints de glace : mais y a-t-il vraiment des saints de glace ? La tentation est proportionnée à la vigueur de l'âme. Certes la coexistence du bien et du mal dans le monde et dans l'homme est troublante. Mais il n'y a pas une barrière qui sépare les deux royaumes ; de la parabole du bon grain et des terrains divers, Green propose une interprétation dans le temps, et non plus dans l'espace, qu'approuve un religieux : « *Tous à un moment où l'autre nous avons été les diverses espèces de terrains désignés dans la parabole.* » A une époque où il était bien éloigné de la pratique religieuse et même de la prière, Julien Green notait : « *Il me semble quelquefois que j'ai dans le cœur une sorte d'enfer, et cependant quel écho trouve en moi la moindre parole évangélique !* » (1).

Indulgence ou ascétisme.

Peut-être Julien Green aurait-il tendance à déduire de tout cela qu'il y a profit spirituel, non seulement à connaître la tentation, et à la repousser, mais à l'expérience même de la passion : « *Dieu permet que les âmes qui ont vécu dans le péché s'en évadent et demeurent ensuite plus proches de l'humanité que les âmes qui n'ont jamais perdu leur innocence.* » Ajoutons cet autre passage du *Journal* : « *J'ai connu des gens très sensuels, hommes et femmes, qui avaient le sens de l'humain beaucoup plus développé que des âmes manifestement vertueuses et innocentes.* » Ailleurs Green affirme : « *Dieu a joie à pardonner.* » Enfin, constatant que, par piété, certains biographes de saint-François d'Assise, avaient gazé ses fautes de jeunesse : « *J'aime beaucoup mieux savoir que François a commis quelques fautes. Il n'en devient que plus humain... Que saint François d'Assise soit tombé nous rend l'espoir. Le voilà tout proche et tout vivant. Vive Dieu, il*

(1) Journal : 1er novembre 1928.

a péché comme nous ! » Singulière interprétation du *felix culpa*, si du moins le pécheur risque de profiter de l'indulgence divine et de la miséricorde pour demeurer dans le péché ou y retomber avec complaisance. D'ailleurs Green aperçoit lui-même ce qu'il peut y avoir d'excessif dans cette position, au cours d'un entretien qu'il a par exemple avec le Père Couturier en Amérique.

S'il y a quelque excès dans une telle interprétation des paraboles de la Miséricorde, l'œuvre elle-même n'en est pas marquée comme celle de son presque homonyme Graham Greene, surtout si l'on considère *la Puissance et la Gloire* et *la Fin d'une liaison*.

L'homme ne trouverait-il donc son salut que dans un ascétisme constant, sans faiblesse, ni recul ? En 1945, Green se demande une fois de plus ce qu'est la vie chrétienne selon l'Evangile. « *Il ne s'agit pas du tout de vivre confortablement, et d'ajouter à cette vie agréable le luxe des aspirations mystiques. Il s'agit de se lever tous les matins et de reprendre sa croix là où on l'a laissée la veille.* » Un peu plus tard il écrit dans son *Journal :* « *Une pensée qui me vient quelquefois est que tout ce que je reçois en ce monde, le confort relatif dans lequel je vis, le plaisir par exemple que je prends à lire dans mon lit avant de m'endormir, tout cela est peut-être ma récompense dans le sens où l'entend l'Evangile, quand il annonce qu'à certains, aux favorisés de ce monde, il sera dit — Vous avez eu votre récompense.* » Déjà en Amérique, apprenant les « *saintes folies* » du P. Doyle qui se flagellait avec une discipline armée de lames de rasoir, ou prenait des bains d'eau glacée, il en était troublé et se demandait : « *S'il a raison, qui est sauvé ?* » Ici se retrouve non seulement le problème de la chair, celui de la méthode ascétique et coercitive ou du dépassement, mais l'affrontement de deux mondes : le monde païen et le monde chrétien, celui de la matière et celui de l'esprit.

Séduction d'un monde païen.

« *L'implacable réalité du monde matériel, ses pierres, ses voix, ses visages, sa grande beauté, sa pensée même, tout ce qui d'une certaine manière a raison contre l'esprit, parce que ce monde n'offre rien qui ne soit vérifiable, et presque tangible, alors que le monde de l'esprit, de la foi, demeure intérieur, mystérieux, non prouvable, comment n'arrivera-t-on pas à souffrir de cette éternelle contradiction ?* » (1) Dans un siècle technicien et matérialiste il est bien difficile de garder le dépôt de la foi chrétienne ou de le transmettre. « *Dans une société chrétienne comme celle du moyen âge, la responsabilité de l'individu semblait moins grande que la nôtre.* » Puisqu'une telle société était fondée, enracinée dans le sacré, les défaillances personnelles importaient moins, et d'ailleurs elles se produisaient moins, l'homme étant soutenu par l'Océan spirituel où il baignait ; il respirait dans une autre atmosphère et percevait les effluves du mystère. « *L'argent, la volupté, l'ambition, la réussite tuent en nous le*

(1) Journal : 12 juillet 1947.

sentiment du mystère qui nous entoure depuis notre naissance jusqu'à notre mort. » Il y a quelque chose de tragique dans la diminution du troupeau fidèle, dans son amenuisement, et de quoi porter au désespoir, si l'on ne se disait que Dieu sait ce qu'il fait et où il conduit le monde.

Ce sentiment du mystère que Julien Green a toujours mis dans ses romans, et auquel sa conversion n'a fait que donner un aliment, l'a toujours préservé du matérialisme. Malgré l'attrait du monde de la beauté païenne, il a mis dans les livres écrits à l'époque où il était le plus éloigné de l'idéal chrétien « *une inquiétude profonde qu'un homme irréligieux n'eût jamais éprouvée* » (1). Tous ses livres sont « *religieux dans leur essence. L'angoisse et la solitude des personnages se réduisent presque toujours à ce que je crois avoir appelé l'effroi d'être au monde sous toutes ses formes* ». Ils sont les livres « *d'un prisonnier qui rêve de liberté* ». C'est bien ainsi qu'il convient d'interpréter *le Voyageur sur la Terre ;* le mysticisme de ce récit n'exclut pas la séduction du monde païen, qu'exprime dans les œuvres postérieures la beauté des statues antiques ; même des moulages produisent un effet de choc étonnant. Qu'on se reporte aux impressions éprouvées par Joseph Day devant les nudités qui ornent l'entrée de la bibliothèque, et surtout à l'étonnant rêve où Denis adolescent voit les deux corps endormis et nus dont la chair lisse recueillait la lumière (2). Mais plus caractéristique encore est la découverte chez un mouleur de tout un Olympe de statues. « *Leur beauté,* raconte Denis, *me foudroyait.* » Il en éprouvait « *une sorte de joie épouvantée* ». « *Si l'on pouvait vendre son âme, j'aurais en cette minute fait bon marché d'une éternité bienheureuse pour que ce monde de plâtre s'animât tout à coup* » (3). Il s'enhardit jusqu'à toucher ces membres et les entourer de ses bras.

Cette scène admirable crée un véritable envoûtement. Déjà l'enfant effrayé que son cousin tenait suspendu au-dessus d'un parapet de la Seine fixait sa vue sur « *la blanche nudité des statues qui dominent le fleuve* », et, un peu plus tard, la vision de Claude à Chanteloup — le garçon brun aux jambes moulées, dont une luisait sur la blancheur du lit — préparait à la révélation finale de la beauté sensible et païenne. On emmène les enfants dans les musées, dit Green dans son *Journal*, et on ne se doute pas de l'impression profonde sur une jeune âme. Et pourtant, un jour qu'il médite au spectacle d'un bel enfant nu, il se dit que mépriser le corps serait « *une monstrueuse perversion de l'intelligence* » puisque « *Dieu a fait tout cela* ». Un religieux le confirme dans l'idée qu' « *un beau corps est ce qu'il y a de plus beau* ». Sur ce point encore Green converti réalisera une sorte de synthèse du païen et du chrétien : « *Nous sommes, tous tant que nous sommes, tellement imprégnés de christianisme, même*

(1) Journal : 29 octobre 1949.
(2) *L'autre Sommeil*, page 77.
(3) *L'autre Sommeil*, page 87.

les incroyants parmi nous, que le monde antique nous paraîtra toujours plus lointain et plus singulier qu'il ne fut vraiment » (1).

Vers une libération.

Il est évident qu'il y a là, en dépit de notes sombres, comme le « *je n'en pouvais plus d'exister* » de ce même Denis, une extase en présence de la beauté du monde qui n'est pas d'un pessimiste : « *On me croit pessimiste, mais ceux qui ne savent pas que je recherche avant tout le bonheur, la santé, la joie de vivre, ceux-là ne me connaissent, ni ne me comprennent pas du tout* » (2). Les mots *heureux* et *bonheur* ne cessent de revenir sous la plume de Julien Green dans le *Journal*. La quête du bonheur est constante, parce qu'elle est au fond naturelle à l'existence humaine plus que la délectation morose et le désespoir. Les lignes capitales que nous venons de citer sont le démenti le plus formel à ceux qui ont déduit de l'étude des romans une philosophie pessimiste de l'existence. Dans ses romans ce n'est pas une image de lui-même que donne Green, mais une image de ce qu'il aurait pu être, s'il n'y avait en lui le désir de libération.

La libération ? Ce n'est qu'après la conversion et dans les perspectives chrétiennes qu'il la réalisera, dans la mesure où une religion qui n'est pas de ce monde, permet de le faire. « *S'il n'y avait pas eu dans ma vie certaines difficultés, si je n'avais pas été dominé par cette ingouvernable faim, j'aurais fait une œuvre toute différente. Meilleure ? Je ne sais, mais autre. Mes livres sont des livres de prisonnier qui rêve de liberté* » ce que *le Malfaiteur* confirme avec éclat. Si le mot de libération ne cessait de s'inscrire, bien avant la conversion de 1939 dans les pages du *Journal*, c'est que Green « *spirituel-né* » comme l'a dit Ch. Moeller (3) ne saurait concevoir la vie humaine comme sans issue. *Adrienne Mesurat*, *Léviathan*, *le Visionnaire* attendaient une conclusion qui ne pouvait être que la libération chrétienne. Sans doute le fait même d'écrire est-il déjà une libération pour l'auteur. Tout ce qu'il y a de déséquilibre ou de désespoir dans le fond de son âme à certaines heures de sa vie, Green « *le fait passer dans ses livres et s'en délivre* » (4). Qui sait si la condition humaine telle qu'il la décrit ne deviendrait pas la sienne, s'il n'était pas un écrivain ? Oui, le monde de ses romans est le même que celui de Sartre, mais il n'est pas vu du même œil, et il n'est pas définitivement clos.

Sans le *Journal*, il est impossible de rien comprendre à l'ensemble de l'œuvre, à sa signification générale, à la personnalité de son auteur. C'est lui qui nous révèle ces mille bonheurs qui ne cessèrent d'illuminer l'existence de Green et qui rayonnent

(1) Journal : 7 février 1944.
(2) Journal : 14 novembre 1929.
(3) Littérature du XXe siècle et christianisme, tome I.
(4) Journal : 22 mai 1937.

si souvent entre les pages les plus noires des romans. Que de promenades en compagnie de son ami Robert de Saint-Jean, quelquefois solitaires, entre le pont d'Iéna et le pont Alexandre III ! « *Je crois n'avoir jamais été plus heureux* » (1). Ce n'est pas une fois, c'est cent fois que de telles notations s'insèrent, en une ou deux lignes fugitives, dans ce *Journal* qui tente non seulement d'approfondir les discussions intimes, mais de s'opposer à la chute des souvenirs dans le néant. Moments de bonheur où le paysage le plus banal, une cour de lycée, le mur d'en face par une journée sans soleil, une humble chambre de famille, s'illuminent en quelque sorte par l'effet d'une soudaine et rayonnante joie intérieure. En 1935, à Rome, à Naples, Green éprouve d'extraordinaires impressions de bonheur.

« *Comment dire la beauté du monde ?* » Joie de contempler dans un jardin un rameau chargé de feuilles et de fleurs, délicate merveille. Joie des promenades au bord de la Seine, plus charmantes encore sous des « *ciels brouillés* » ; joie de contempler des hauteurs de Chaillot l'océan des toitures mouillées. La nuit, la nuit surtout est la magicienne de Baudelaire et des symbolistes : « *La nuit passée, je me suis promené sur la route. En regardant le ciel étoilé j'ai éprouvé une joie si profonde que tous les mots dont je pourrais me servir la traduiraient mal... La nuit, la nuit, de tout temps j'ai senti qu'elle m'était favorable* .» Parfois, revenant sur la route déserte par un beau clair de lune, il note le divorce qui s'accomplit entre le quotidien et la vie intérieure.

Et les rêves, ces rêves innombrables, dont il nous entretient, s'il en est d'angoissants et terribles, il en est aussi de charmants. Il ne faut pas pour autant se dissimuler que l'angoisse et la mort sont présentes partout dans l'œuvre ; mais si en Virginie à vingt ans la révélation subite de la mort lui donne « *un coup dans la poitrine* », si elle marque alors sa vie au point qu'elle sera un motif déterminant de la conversion, il constate que tant qu'il fut catholique, il ne la craignait pas. Ecrivant *le Visionnaire*, publié en 1934, il note combien l'idée de la mort l'obsède. Parfois il la redoute, parfois il se rassure, la considère comme un grand réveil. « *Il y aura quelqu'un qui me dira* : *Eh bien ! Tu as vu ce que c'était... Ce n'était pas la peine d'avoir peur* » (2). Cette impression rassurante s'accentuera avec la conversion. Déjà, aux approches, Green note à propos d'un rêve : « *J'éprouvais le sentiment de liberté que doit nous donner la mort quand nous sommes désempêtrés du corps physique* » (3). « *Derrière toutes les idées que je me suis faites de la mort, il y a celle-ci qui est un reste d'enfance, c'est qu'en définitive la mort est le plus beau des pays lointains.* »

C'est, dans un registre différent, la grande idée de Bernanos qui retrouve l'enfance, au moment de la mort, par-delà les ténèbres et les contradictions d'une vie. De même que Green

(1) Journal : 25 décembre 1931.
(2) Journal : 23 février 1933.
(3) Journal : 21 février 1936.

évoque le visage de sa mère sur son lit de mort avec une grande douceur, et son air « *d'avoir reçu en dépôt un secret incommunicable, et d'avancer en glissant tout droit vers des régions inconnues* », il met dans la description des cadavres, ou des personnages de ses romans prêts à se détacher de la vie, de *Mont-Cinère* au *Visionnaire*, les traits du mystère, non ceux de la peur. « *Les morts ne font pas peur.* » Et ce que sa mère lui avait appris, ce qu'il avait lu sur sa face muette, c'était « *tout ce qu'elles avait de l'invisible, de la religion, et cela elle me l'a appris bien mieux que lorsqu'elle m'enseignait le catéchisme* » (1). Oui, pour reprendre le mot de Bernanos, « *Il y a plus de joie qu'on ne pense dans ce monde noir.* » Il y a plus de joie surtout du jour où l'on ne connaît plus la tristesse d'être séparé de toutes les Églises : « *Si l'on savait que le ciel tout entier se repose en nous, que la voix de l'univers nous parle à tout moment* » (2). « *Le royaume de Dieu est en nous. Si nous croyions cette parole nous deviendrions fous de joie* » (3). « *C'est au cœur du silence qu'habite Dieu.* » De plus en plus Green la découvre, « *La paix, la vraie paix, celle qui vient de Dieu.* » De plus en plus le touche la beauté des cérémonies catholiques ; elles lui fournissent comme une vision anticipée des splendeurs du Paradis. A Baltimore, en 1944, au séminaire sulpicien, il entend Vêpres ; le chant du *Magnificat*, et du *Jesu dulcis memoria* lui font une impression si extraordinaire qu'il se croit transporté dans la France du XVIIe siècle. De retour en France, il admire de plus en plus dans les cérémonies conventuelles « *cette vie du XIIIe siècle préservée au cœur du XXe .* » Pourtant, parmi les religieux, il ne lui arrive pas toujours d'éprouver un sentiment d'extase et de réconfort, comme à Solesmes « *grand rêve liturgique* » ou à cet office de Notre-Dame des Victoires préfigurant « *dans l'invisible des splendeurs dont nous n'avons pas idée.* » Les moines « *sont dans le vrai. C'est nous qui faisons un rêve toujours prêt à tourner au cauchemar* ». Mais hélas ! une vie si parfaite a lieu de nous décourager, nous qui l'admirons de l'extérieur, nous qui sommes incapables d'y entrer, et « *si la vie religieuse n'est pas vraie, rien n'est vrai en ce monde, et alors c'est fini, il ne me reste plus rien* ». Green alors sent monter vers lui « *un grand flot noir, il a peur, il éprouve un dégoût de toutes choses.* »

Il n'y a pas eu chez Julien Green une transformation radicale, une séparation absolue entre ses états d'âme d'avant la conversion et ceux d'après ; avant, jamais le désespoir n'a envahi toute la vie et toute l'œuvre ; après, la sérénité parfaite ne saurait être conquise. C'est que le détachement total, qui seul apporterait la paix, et qui l'apporte en effet aux moines et aux apôtres, aux missionnaires, à la sœur qui soigne les lépreux, n'est pas facile au laïque, et à un écrivain engagé, malgré tout, dans le monde. La religion aurait pu, aussi bien que

(1) Journal : 27 décembre 1946.
(2) Journal : 5 novembre 1937.
(3) Journal : 12 septembre 1938.

l'absence de Dieu, apporter un terrible bouleversement dans sa vie : Témoin Léon Bloy « *tombé entre les mains du Dieu Vivant* ». « *Sort horrible ! il est entré dans le surnaturel comme une feuille saisie dans un tourbillon de flammes* ». « *Introduire le surnaturel dans sa vie, rompre la digue qui nous protège contre l'océan, contre Dieu, c'est se vouer à une tragédie sans nom.* » Une telle peur d'aller jusqu'au bout, logiquement, quoi qu'il en coûte, n'est-ce pas l'éternel ennemi, le démon, qui l'insinue en notre âme ? « *J'ai réfléchi que le démon n'en use pas autrement envers nous que l'Allemagne avec les nations, qu'elle veut s'asservir, et à qui elle envoie d'abord des émissaires déguisés en touristes.* » En dépit des murailles, ces gens de plus en plus nombreux conquièrent la place par le dedans. Mais la ruse suprême, c'est, comme on le verra dans le drame de 1953, que *l'Ennemi*, on ne sait plus si c'est Satan, ou ce Dieu jaloux qui nous veut tout entiers, et nous arrache saignants aux liens de chair par lesquels nous tenons à la terre.

JEAN-LAURENT PRÉVOST.

Insistance de l'esprit

LE paradoxe de ce temps aura sans doute été de confier aux forces décidées à magnifier la violence, le soin de sauvegarder la spiritualité. Cette constatation s'impose à la lecture de certains ouvrages récents rapprochés par autre chose que le hasard ou qu'un choix. Ils témoignent aujourd'hui d'une maturation qui s'épanouit en raison même du raidissement des volontés qui s'y opposent.

Je veux évidemment parler des descriptions concentrationnaires qui, après avoir nécessairement pourvu le musée des horreurs, nous apportent maintenant, avec le recul du temps qui apaise et décante, une sorte de vie des saints dont les paroxysmes sont exposés désormais dans un langage sans emphase, le seul qui nous émeuve durablement. *Rue de la Liberté* (1) d'Edmond Michelet est de ceux-là. L'admirable résistance spirituelle de ceux de Dachau et d'ailleurs s'est certes appuyée sur le réflexe de santé de quelques-uns de bonne constitution. Mais elle n'a été rendue possible que parce que d'autres hommes l'avaient préparée, irréductibles à l'envahissement du rationalisme, cabrés de toute leur chair contre un impossible abandon aux forces du destin et partout présents.

Mounier et sa génération (2) vient justement de nous rappeler qu'au carrefour de la philosophie, de la littérature et de la politique s'est dressée pendant vingt ans la revue *Esprit* qui fut pour beaucoup l'Arbre moderne de la science du bien et du mal. Peu avant, Péguy avait été le tronc supportant cette ramure nouvelle, ramassant en lui les racines lointaines d'une souche indestructible.

La science elle-même a reçu de cette sève le don de ne pas s'égarer complètement dans le vertige de la connaissance. Nous avons déjà entendu les cris d'alarme jetés par Einstein, Oppenheimer et d'autres sur les perspectives de la conquête atomique. Dans le domaine moins spectaculaire, mais non moins préoccupant de la psychanalyse, en tant qu'elle peut faire de l'homme un robot, Karl Stern vient de faire resurgir avec la *Troisième Révolution* (3), l'espoir d'une réconciliation de la science et de la religion.

Sont-ils des isolés, par quel phénomène demeurés debout, buttes-témoin obstinées d'une lignée depuis longtemps couchée par l'érosion de la force aveugle ? L'expliquer, c'est retrouver le granit sur lequel

(1) Editions du Seuil.
(2) idem.
(3) idem.

il s'appuie. Il ne s'agit pas du message chrétien en tant que tel, mais de cette zone d'intransigeance qu'il a créée par mutation dans l'espèce, il y a deux mille ans, et à laquelle chacun ne manque jamais de se rapporter dans le secret pour mesurer le degré de sa déchéance et doser la quantité d'orgueil nécessaire à l'en affranchir. L'histoire de notre Occident se ramène à cette tension évoquée parfois comme un mobile, souvent comme une excuse, toujours dans une compromission finale, sauf pour quelques-uns dont nous trouvons ici les héritiers. Ce granit en a fait des bornes qui rappellent à l'humanité son chemin.

Cette hypothèse n'est que trop bien vérifiée dans l'histoire de la science. La tendance des chercheurs a toujours été de déifier l'objet de leur recherche dans la mesure où il leur échappe, et actuellement plus que jamais. Avec ceux que je citais, Pasteur, Bergson ont été, Schweitzer est encore, parmi les exceptions qui ont tenté de stopper l'extravagant espoir scientiste né d'un positivisme qui croyait avoir tout résolu et qui s'est trouvé relancé par le marxisme de la façon que l'on sait.

Karl Stern, pour sa modeste part, s'est attaché à sortir la psychanalyse de l'impasse où l'avait acculée l'école moderne, déformant paraît-il la pensée première de Freud, en donnant la primauté au vocabulaire sur le dialogue, en oubliant que le patient n'est pas un corps simple réductible à des catégories toutes identifiables, ni d'ailleurs le médecin et que, surtout, la morale doit être partie prenante. Autrement dit, sans cesser d'être objective, la science, lorsqu'elle interroge l'homme, doit se brancher sur une certaine conscience du chercheur, sinon elle s'expose à des déviations, à des simplifications, dont, pour la psychanalyse, les magazines et le cinéma nous donnent d'aberrants exemples.

Mais c'est dans l'affrontement des événements que cette honnêteté, cette modestie, pour tout dire cette simplicité, peut être le mieux révélée. Les épreuves de la dernière guerre ont projeté certains aux limites d'eux-mêmes, à cette frontière terrible où se départage la qualité et se mérite le souvenir. Dix ans après, en marge d'un documentaire sur la vie, ou plutôt la survie, à Dachau, E. Michelet élève une stèle à la mémoire de quelques ombres, célèbres ou obscures, agrandies pour l'éternité. Elles sont cernées du bref éclat d'un mot, d'un geste révélateur de l'héroïsme quotidien, monnaie courante et viatique de ceux qui ont vécu dans la familiarité de la mort vraie, je veux dire la plus anonyme qui soit, celle du charnier et du crématorium. Il s'est attaché à dépouiller tour à tour ses compagnons de leur uniforme, comme on dépose toute illusion au seuil de l'enfer. Tel avait été le chef de réseau, tel le communiste allemand, tel le Juif japonais, tel le fasciste français déserteur de la Wehrmacht. Il nous fait oublier jusqu'aux différences de langages et de mentalités, pour nous restituer des hommes égaux dans leur nudité morale, libres sous la férule, tant il est vrai que l'âme seule subsistait en eux, ou renaissait en ceux qui l'avaient étouffée. Les S. S., à coups de bottes et de mitraillettes, ont fertilisé dans autant de camps, autant de champs où n'a jamais mieux fleuri la grandeur de la race.

Ceux qui l'ont oublié reprocheront à l'auteur d'avoir mis en scène trop de héros, trop de saints, en un mot de curés, d'avoir fait de Dachau

une sorte de Lourdes abominable dont les trains pourvoyeurs étaient plus remplis de miraculés, morts ou vivants, que de pèlerins, et où une averse de coups de « gummi », un séjour au « bunker » ou un corps à corps avec le typhus, étaient autant d'occasions pour la grâce de se manifester. Mais c'était là précisément son sujet et pour peu qu'on prolonge sa pensée, qu'on lui demande le transcendant effort, ayant été partie, de devenir le juge, il dirait que ce n'est pas seulement le degré extrême de l'épreuve qui détermine la résurgence spirituelle — car elle fut notée aussi dans les stalags, les geôles prétendues dérisoires de Vichy ou du Fresnes de la collaboration — mais la « concentration » elle-même pour quelque motif, sincère, qu'elle fût encourue. Car il reste quelque chose de commun au delà de toutes les idéologies à ceux, prisonniers, déportés, forçats de l'épuration, à qui le destin français a offert, après le combat et dans la suspension de leur existence quotidienne, cette chance de souffrir physiquement assez pour se mépriser un moment et de s'abstraire spirituellement assez dans le même temps pour saisir le sens de leur mission personnelle : Mission qui n'est peut-être qu'un devoir vis-à-vis de soi, imposé au nom du sacrifice de tous.

Ce que d'autres n'ont « inventé » que grâce à l'incarcération, c'est le génie d'Emmanuel Mounier d'en avoir eu toute sa vie l'intuition, de l'avoir impatiemment imposé à son entourage puis, seulement ensuite, vérifié en prison. Emparé de cette foi qui soulève les montagnes, il aurait pu faire un dominicain sensationnel, ou un curé de campagne à la Bernanos. L'apostolat lui importait beaucoup moins que de déceler et remettre en mouvement chez tous ceux qui suivirent son action, chrétiens ou non mais hommes d'Occident, cette zone d'intransigeance, cette trace millénaire, dont il était convaincu qu'elle était la chose du monde la mieux partagée.

Il n'était pas catholique si soumis qu'il n'estimât l'Eglise fourvoyée, surtout lorsque aventurée dans la politique, elle ne pouvait devenir que complice de la politique. Ce visage de l'Eglise en effet, également millénaire, façonné par la classe nantie de l'ancien régime soucieuse de joindre l'utile à l'agréable, la richesse à la bonne conscience, le pouvoir au salut éternel, avait permis toutes les confusions et conduit tout droit aux religions de l'homme. A contre-courant, Mounier cherchait à retrouver l'homme religieux, point tellement épris de Dieu, de rituel et dégagé de la terre, qu'engagé jusqu'à la garde dans le combat contre tous les dévoiements de l'individu et de la collectivité.

Entreprise singulière à notre époque et qui eût pu prêter à sourire si réellement une *génération* n'en était sortie. Le mot doit être pris dans ses deux sens de nombre et d'élan. Une collection d'hommes marquée de l'énergie et de la rigueur de Mounier continue sans lui, chacun à sa place dans la cité, le travail profond de celui à qui l'on doit sûrement d'avoir donné à la France d'aujourd'hui qui se cherche une possibilité de se repérer sans avoir à remonter trop loin dans son histoire. On a compris qu'il ne fut pas un prophète, mais essentiellement un camarade, un philosophe sans doctrine, un propagandiste sans méthode, un homme prenant dont la vie fut plus influente que l'œuvre et pour qui les événements furent autant d'occasions d'intervenir.

Esprit naquit des années Trente, de la conscience aiguë qu'avait déjà Mounier de ce qu'elles représentaient « la table rase », la solution de continuité entre le XIXe et le XXe siècle : « *La perception, sous la crise économique récente, d'une crise totale de civilisation... la souffrance de plus en plus vive de voir le christianisme solidariser avec le désordre et la volonté de faire la rupture...* le *sentiment qu'un cycle de création française était bouclé et qu'à nous autres pianistes de vingt-cinq ans, il manque un piano* ». La revue prit son vol lourdement, comme ces grands oiseaux malhabiles qui traversent ensuite sans dévier continents et tempêtes et Mounier fit corps avec son aventure, regardant s'éloigner sans regret la carrière universitaire : « *Il ne me sera jamais demandé compte de mon agrégation, mais il me sera demandé, et sévèrement, ce que j'ai fait là où j'étais le seul à pouvoir faire quelque chose* ». En effet, il garda son cap, se résigna à voir s'éloigner des amis abîmés dans l'action politique, craignit un moment la condamnation de Rome, faillit chavirer dans les difficultés financières, lutta sans cesse à droite, à gauche, puis vinrent la guerre et l'occupation. L'oiseau *Esprit* tenta de jouer un peu avec le feu. Ce n'était pas son genre. Il s'y brûla les ailes.

Mounier se raccrocha aux institutions pour les occasions qu'elles pouvaient lui offrir de prendre le pouls de la jeunesse. Le choix politique lui importait peu pourvu que le cœur y fût : « *Il n'y a rien à dire qu'à être plus fortement que jamais les uns avec les autres* ». Aux questions il répondait par des questions, s'efforçant inlassablement de trier le vrai du faux, de dégager les convictions des attitudes, de déceler les ambiguïtés : « *Je crois que j'ai été fait pour être, dans le monde des équilibrés, de ceux qui sont là pour nouer en lisière amitié avec les non-équilibrés, dans le monde des hommes de foi (par tempérament non par vertu) avec ceux du monde de la nuit* ». Ce faisant, cherchant trop, il avait négligé de prendre parti. On le jeta en prison et on lui fit le procès de l'ambiguïté : « *Le chrétien était devenu un homme qui n'allait plus en prison... Le Christ était accusé de vouloir cette royauté charnelle qu'il venait précisément de refuser ; Socrate qui, à travers les âges enseigne aux bacheliers la vertu, périt comme corrupteur de la jeunesse ; les prêtres allemands sont exécutés comme politiciens et fornicateurs* ».

Il ne l'admet pas pour lui, veut qu'on le comprenne, adresse mémoire sur mémoire aux autorités et, désespérant de se faire juger pour un crime qu'il ne connaît pas, entreprend une grève de la faim des suites de laquelle, dix ans plus tard, il mourra. Cette révolte a paru absurde à ses meilleurs amis. Elle aurait été sa faiblesse. Il en aurait saisi l'occasion pour se venger d'avoir toujours refusé l'engagement politique, d'avoir été, presque seul de son entourage, épargné physiquement par la guerre, pour repasser si peu que ce soit dans les pas du Christ et pour manifester publiquement son refus de ce monde et de son organisation. On le juge enfin et on l'acquitte, sous bénéfice du doute, bien entendu. Mais il a compris, il va lever ce doute pour tout le monde et pour lui-même : « *Jusqu'à la fin de la guerre, j'ai l'intention, telles du moins que sont actuellement les choses, de ne me donner qu'à ma vie privée et à mes travaux personnels... Il ne s'agit pas là d'une retraite, Dieu merci, mais de faire retraite, ce qui est différent... Pour l'instant, voyant tant d'incertitude de pensée et d'inculture à la source*

de tous nos maux, je ne pense pas mieux servir qu'en travaillant obscurément et intensément. »

La Libération le trouve fidèle à sa promesse : « *La guerre n'est pas un spectacle, elle est une douleur, une énigme, un mystère. Ecoutez... Chacun demande aux heures exceptionnelles un surcroît de nourriture, mais un surcroît de sa nourriture habituelle ; les méditatifs, de la méditation, les agités, de l'agitation* ». La paix revenue, le phénix *Esprit*, offert en holocauste à l'inflexibilité, renaît de sa cendre. Mounier mesure les nouvelles coordonnées de l'époque, assigne à la revue sa nouvelle trajectoire, y installe des jeunes, et la relance avec une foi inentamée.

La mort peut le débarquer à la première escale, la revue, son « inscription » selon Péguy, infléchir demain sans lui sa ligne de vol, le personnalisme demeurer vivant seulement au cœur de ses amis, il nous restera sa vie, son témoignage devant Dieu. Rien, en effet, ne sera peut-être plus durable de Mounier que son attitude dans le plus intime de ses combats, celui qui affronta sa foi, dix ans durant, au regard vide et au silence total d'une enfant née de sa chair et qui persistait à vivre : « *Il y a quelques jours, Françoise est tombée dans un grand silence, son beau regard ouvert continuellement sur Dieu sait quel mystère, sans un geste, sans un signe de connaissance* ». Il trouve, pour transfigurer la souffrance de sa femme et la sienne, des accents sublimes : « *Du matin au soir, ne pensons pas à ce mal comme quelque chose qu'on nous enlève, mais comme quelque chose que nous donnons, afin de ne pas démériter de ce petit Christ qui est au milieu de nous, de ne pas le laisser seul travailler avec le Christ* ».

Et bientôt, quand aucun espoir de la sauver n'est plus permis, il n'y a même plus de littérature qui tienne, l'agrégé de philosophie se dépouille, l'archange est à genoux, sa sainteté à nu : « *Lourdes... avoir le cœur assez simple pour se mettre en communion avec tous ceux qui y ont cru. Je crois que je ferais une folie, que je la mènerais à Lourdes pour ne pas raisonner là-dessus, sans demander le miracle matériel, mais pour me mettre dans le rang et connaître la joie quand même de remporter mon enfant toujours malade, la joie d'avoir cru à la gratuité de la grâce de Dieu, la joie de savoir que le miracle n'est pas refusé à qui l'accueille à l'avance sous toutes ses formes, même sous ses formes invisibles, même sous ses formes crucifiantes* ».

...Parce que nous subissons l'agression quotidienne du crime, de la bassesse, de la mauvaise foi, de l'injure, nous croyons nécessaire de nous installer dans le désespoir, de nous habituer à l'idée de l'obscurcissement irréversible de l'humanité. Le monde n'est pas abandonné. De loin en loin dans notre nuit luisent les feux de ceux qui veillent. Au plus profond de l'horreur, les troupeaux des camps les ont reconnus. Au moment où nous sommes persuadés que nos laboratoires sont livrés à la seule alchimie de la destruction, des voix simples s'élèvent qui nous rassurent, à moins que ce ne soit qu'un visage, comme celui calme et souriant du professeur Esclangon révélé le jour de sa mort par le flash de l'actualité.

Les masses qui composent notre monde s'accroissent follement et l'énormité de leurs confrontations nous épouvante. Les populations, les besoins et les appétits se décuplent, la science accélère verti-

gineusement ses conquêtes. Mais l'équilibre est assuré par une croissance égale de lucidité chez certains élus dont l'intransigeance spirituelle, vécue ou pensée, balance sans effort les forces effrayantes qu'ils ont pour mission de contrôler. Ils paraissent l'exception parce que les hauts-parleurs de notre civilisation, presse, radio, littérature ne sont réglés que sur les fréquences de la médiocrité et ne laissent passer que par accident, et comme honteusement, les messages de vertu. Mais il serait inutile que la foule les acclame, de même qu'il est secondaire qu'une publicité leur soit assurée. Aux époques violentes qui sèment le désarroi et le doute, ils sont partout présents, magiquement proches de quiconque les appelle. Au temps des pauses où la violence se cherche d'autres proies, il se trouve toujours un éditeur, même un seul, attentif à les accueillir et à les conserver. Remercions celui que Mounier avait désigné pour cette tâche, et qui n'y a pas failli.

SERGE DUMARTIN.

Sur quelques lectures de vacances

Parmi les livres qui seront lus et commentés cet été sur les plages et dans les châteaux, il y aura en premier lieu les *Jeunes Proies* (1) de Roger Peyrefitte. S'il ne risque pas de choquer comme certains des précédents ont pu le faire, ce nouveau roman de l'auteur des *Clés de Saint-Pierre* ne manquera pas de déconcerter. Les uns, abusés par son titre et par les rumeurs qui précédèrent sa publication, seront déçus de n'y rien trouver de scandaleux, hormis cette apologie du scandale que sa tournure parodique rend quelque peu sacrilège : *Heureux l'homme et la femme par qui, à qui le scandale arrive.* Les autres reprocheront à ce livre édifiant, où retentissent parfois des accents à la saint Augustin, de ne raconter qu'une conversion doublement imparfaite, mitigée, puisqu'elle est et qu'elle sera sans doute éphémère. Mais nul, certes, ne contestera sa très haute qualité.

Il représente un retour à la voie dans laquelle l'écrivain s'était engagé avec *la Mort d'une mère,* ce livre que les esprits délicats tiennent pour le meilleur et le plus peyrefittien de son œuvre. Voie de la confession, c'est-à-dire du vrai courage, car il est manifeste qu'il en faut beaucoup plus pour exposer sa vie intime aux attaques de ses ennemis que pour s'attaquer aux institutions, même les plus puissantes. La marque de Peyrefitte autobiographe est d'allier la minutie dans les notations matérielles, qui est de règle chez les auteurs de documents humains, à un souci de style et à une érudition d'humaniste, plus particulièrement d'helléniste qui, d'habitude, ne sont guère leur apanage. Ainsi multiplie-t-il à la fois les précisions de dates, de lieux, de circonstances et les allusions ou les références à Pétrone, à Théognis, à Pindare, à Lucien de Samosate, comme à Saint-Simon, Voltaire et Corneille.

Le style est d'une extrême pureté, mais sans nulle froideur. Une légère pointe d'apprêt y affleure par instants, comme dans ce balancement de phrase : *Je laissai partir le prince des stylistes pour le tombeau du prince des apôtres,* ou dans les répétitions oratoires auxquelles nul, depuis Bossuet, ne s'est complu autant que lui. Un janséniste de la prose le chicanerait peut-être sur les deux calembours auxquels il s'est abandonné : *Nous avons assez fait feu autour de feu cet enfant de feu* et *Je suis pie... On ne peut attendre de moi que des œuvres pies,* de même qu'il serait fondé à le reprendre sur l'accord défectueux de *tel* dans les phrases suivantes : *Cette lecture m'avait ouvert les cieux, tel le galop d'Edwige* et *Telle une incantation, ils nous communiquaient leur quiétude.* En revanche, il faut le louer d'avoir écrit *brimbaler* et *échapper les promenades*, qui surprendront au premier abord.

Dans de nombreux passages, notamment dans le bref récit de la séduction de Bernard par l'auteur, il atteint au très grand art. Peyrefitte a une

(1) Flammarion.

façon inimitable de parler de l'amour charnel qu'il conçoit comme une réalité à la fois légère et tragique ; le trait dont il dessine des scènes dignes de l'Anthologie grecque est d'une telle limpidité, en même temps que d'une telle fermeté, qu'une description des élans du cœur chez un autre paraît, en regard, pesante ou même grossière.

Le roman comprend deux parties qui correspondent, comme le proclame la bande de l'éditeur, aux *deux amours*. La première s'ouvre sur une lettre reçue par l'écrivain au moment de la mort de sa mère et à laquelle l'ouvrage qu'il y consacra contenait d'ailleurs une allusion. Le signataire, à demi anonyme puisqu'il ne signe que de ses initiales, est un collégien de Liège qui, non seulement, a voué aux *Amitiés particulières* une admiration éperdue, mais a vécu une aventure semblable à celle des héros du livre. La lettre révèle chez cet adolescent une extraordinaire précocité : ses remarques (par exemple lorsqu'il note que Georges de Sarre *aimait ... plus le Garçon et la Beauté que le beau petit garçon*) sont d'un critique littéraire et d'un psychologue, plutôt que d'un gamin de quinze ans.

Peyrefitte est intrigué, flatté, ému par ces pages dont l'auteur a eu la coquetterie de laisser entendre qu'il était beau. Il se retrouve en Philippe comme Philippe s'était retrouvé dans ses personnages, il l'imagine sous les traits de Georges ou d'Alexandre, bref il rêve à lui et brûle de le rencontrer. Comme il ne connaît ni son adresse ni son nom, il échafaude les plans les plus fous pour retrouver sa trace. Ce cri lui échappe : *J'eusse donné ma vie pour le voir me suivre*. Et si finalement la crainte d'être éconduit, plus que la prudence, le retient de publier une annonce dans les journaux de Liège ou de guetter la sortie des collèges de la ville, il avoue que durant les séjours en Italie qui l'occupèrent les mois suivants (son) *cœur n'avait cessé de lui appartenir*.

Quatre années passèrent. La lettre demeurait sans seconde. Mais la publication de *la Mort d'une mère* allait valoir à son auteur des nouvelles de Philippe. Un compatriote et un camarade de ce dernier, Bernard, crut le retrouver dans le correspondant belge qu'évoquait un passage du livre et écrivit à Peyrefitte pour lui apprendre que l'adolescent s'était noyé dans la Meuse, peu de temps après lui avoir envoyé ce message. Au cours de la correspondance qui s'établit entre eux, il lui révèle que Philippe avait été amoureux de lui, comme un modèle peut l'être de son peintre, et passionnément désireux de le connaître. *J'écris à mon Soleil*, avait-il déclaré le jour de la lettre. Lui seul, selon Bernard, aurait pu empêcher son suicide. *Vous n'auriez eu qu'à paraître*. Il lui confesse enfin qu'il avait éprouvé une très vive jalousie à son égard, car lui aussi aimait Philippe sans être payé de retour. Peyrefitte ne tarde pas à *raffoler* d'un garçon à qui le lie leur commun amour pour le jeune mort. Quand Bernard, en partance pour le Congo, s'arrête à Paris et vient lui rendre visite, — bien qu'il aît, à ses yeux, *passé l'âge de l'amour*, — le fantôme de Philippe les unit plus intimement encore. Il se tue quelques semaines plus tard.

Ce n'est pas ce double suicide qui donne seul à ces soixante-dix pages, littérairement parfaites et consacrées à deux jeunes êtres exceptionnels, leur accent d'extrême mélancolie. Bien que Dieu soit totalement (et paradoxalement) absent de la pensée et du cœur de ces collégiens catholiques, il n'y a pas d'atmosphère apollinienne cependant dans les jeux grecs auxquels ils se livrent. Leurs passions ne sont pas de soleil, mais d'ombre, et les passages où l'auteur les commente ont véritablement le

goût de cendres que prêche l'Ecclésiaste. Le ton même, ce ton d'*amère sagesse*, sur lequel Peyrefitte parle de la pédérastie, est celui qu'aurait pu prendre saint Paul pour évoquer *ces choses* dont il recommandait aux fidèles qu'*il ne soit jamais question* entre eux. Si l'auteur des *Amitiés particulières* prononce encore l'éloge de la beauté adolescente, celui-ci est aussitôt suivi d'un réquisitoire contre l'amour des adolescents dont les termes rappellent la grande tirade de Proust sur les homosexuels. *L'homme qui est soumis à cet amour n'a pas besoin d'être menacé par les lois sociales ou religieuses : il est frappé d'une malédiction plus terrible qui est de vivre sans amour. Il sait qu'il ne sera jamais aimé et qu'il n'aimera jamais... De l'amour, il n'aura eu que des à peu près ou des contrefaçons ; sa part de volupté et de bonheur, il l'aura obtenue en jouant chaque fois son honneur et sa liberté...* Parce que la grâce de l'adolescent est fugitive et parce que son cœur est indifférent, Peyrefitte, en rappelant que des poètes grecs et un conteur japonais ont, avant lui, condamné une telle inclination, n'hésite pas à la taxer d'*impossible*. Et comme tout est relatif, il en vient à estimer enviable le sort de ces homosexuels, attirés par *l'homme ou le jeune homme*, que Proust tenait pour les plus infortunées des créatures.

La seconde partie du roman, la plus longue et la moins poétique, montre le narrateur découvrant par les soins d'une jeune fille de dix-neuf ans les délices de l'amour partagé. Comme, après le cycle grec et le cycle italien, Peyrefitte est entré dans le cycle belge, c'est à Gand que vit cette Edwige qui a pris un plaisir très vif à la lecture des *Ambassades* et de *la Fin des Ambassades* (d'autant plus vif que son père appartient à la Carrière) et qui, un jour, l'écrit à l'auteur. Celui-ci s'intéresse à sa jeune correspondante parce qu'elle est du pays de Philippe, et qu'elle peut devenir ainsi l'objet, sinon d'un transfert, du moins d'une sorte de confusion affective. Mais si au début de leurs relations épistolaires, elle devait *lui faire oublier qu'elle était une jeune fille*, bientôt ce sont *ses grâces féminines* qui l'attirent. Cette jeune fille, il est vrai, n'est pas très orthodoxe : non seulement elle a eu une liaison avec une femme, mais elle ne cache pas que, si elle avait été un garçon, elle aurait eu sans nul doute un penchant pour son propre sexe. Ainsi Peyrefitte trouve-t-il chez elle le charme de l'ambigu, de même qu'il goûte l'aventure pour son caractère insolite. Quant à Edwige, comme il est naturel à son âge, elle ne sépare pas l'admiration de l'amour.

Après plusieurs mois d'une correspondance suivie, elle vient passer quelques jours à Paris et les passe dans ses bras. Ces honnêtes voluptés, nouvelles pour lui comme pour elle, lui paraissent *l'amour sanctionné par le plaisir*. Il ne doute pas d'être aimé autant qu'il aime et s'émerveille de connaître ce double sentiment pour la première fois. Peut-être s'émerveille-t-il également que ce lui soit aussi facile d'aimer une jeune fille. Il y insiste à plusieurs reprises : il a découvert enfin *la force d'un amour sur lequel on peut s'appuyer* et où les humbles, plus sages que les raffinés, trouvent leur bonheur.

Dès lors, le livre devient l'histoire d'une liaison entre un romancier célèbre et l'une de ses jeunes admiratrices. Peyrefitte rejoint Edwige à Gand (où ils assistent au suicide de l'ancienne amie de cette dernière) puis il l'emmène en Grèce pour accomplir avec elle un pèlerinage à Athènes, *ville de la Sagesse* et à Vénus, *mère des deux amours*. C'est sur une invocation à la *déesse de tous les amours* que s'achève le livre.

Encore que Peyrefitte soit de la race des conteurs purs et qu'il n'ait

eu d'autre dessein, que de relater avec une franchise totale sa plus singulière expérience amoureuse, sans prétendre à moraliser, il est permis de dégager le sens de cet intermède féminin dans le cours d'une carrière vouée à la défense et même à l'exaltation de l'amour mâle. On sait, (au moins depuis Steckel), que la bisexualité est la chose du monde la mieux partagée. Mais d'ordinaire, ce sont les faiblesses homosexuelles d'un homme normal que les romanciers se plaisent à décrire. Pour une fois, c'est un pédéraste qui s'avoue capable de céder à une tentation hétérosexuelle. Il explique d'ailleurs avec pertinence ce retournement affectif, ou mieux, il le nie. *Je n'avais pas changé*, déclare-t-il, *j'avais trouvé ce que j'avais toujours désiré : l'amour sous les espèces de la jeunesse.* Alors que des admirateurs fanatiques de la femme peuvent parfois aimer un adolescent (ou du moins le célébrer, comme ce fut le cas de Gœthe) pour ce qu'il y a en lui de féminin, Peyrefitte, à l'inverse, a aimé Edwige pour ce qu'elle avait d'adolescent. *La femme*, écrit-il (et par là il rejoint Montherlant), *est la forme la plus durable et la plus communicable de l'enfant.* Ainsi n'y a-t-il chez lui ni conversion ni trahison : en devenant sensible aux attraits d'une jeune fille, il est resté fidèle à lui-même. L'empire que continue d'exercer sur son cœur le souvenir de Philippe, la tentation qui assaille ses sens à la vue de trois gamins flânant au pied de l'Acropole, prouvent que ses amours ne tournent pas encore complètement *dans le même sens que la terre*, selon sa ravissante expression, et qu'il n'est pas, comme Sapho à laquelle il se compare, désabusé des *amours maudites.* Il semble plutôt que la théorie à laquelle il se rallie en fin de compte soit celle de l'égalité des deux amours. Les formules qu'il cite pour l'illustrer, l'un d'un poète contemporain sur *le sexe surnaturel de la beauté*, l'autre d'un poète antique : *Où beauté est, ambidextre je suis*, attestent que la beauté est pour lui l'unique fondement de l'amour, de sorte que le sexe de l'objet qui en est revêtu devient indifférent à ses yeux. Mais Platon avait par avance répondu à une telle conception — et il est assez surprenant que Peyrefitte, à qui son œuvre est si familière, ait passé sous silence cette page essentielle du *Banquet* — lorsqu'il a énoncé la distinction fameuse entre l'Aphrodite populaire, patronne de *ceux d'entre les hommes qui n'ont point de valeur... qui n'aiment pas moins les femmes que les jeunes garçons* et *aiment le corps de ceux qu'ils aiment plus que leur âme*, et l'Aphrodite céleste, qui *ne participe pas de la femelle, mais du mâle seulement... d'où il résulte que ceux dont l'inspiration provient de cet Amour-là se tournent précisément vers le sexe mâle, chérissant le sexe qui naturellement est le plus vigoureux et a davantage d'intelligence.*

***

Avec *Jeunes Proies*, il y a deux autres livres qu'il faut emporter en vacances, parce que ce sont des ouvrages subtils qui ne se peuvent goûter que dans le loisir. *Tout l'amour du monde* (1) de Michel Déon, ressuscite le genre si français et si classique des lettres de voyage qui permet de passer avec aisance de la description d'un paysage à des réflexions sur les mœurs, d'une confidence intime à des commentaires sur une lecture, d'une anecdote vécue à la narration d'une histoire imaginaire. Des pays où il séjourne ou qu'il visite durant l'été, Italie, Espagne, Maroc, Brésil, il écrit à diverses correspondantes pour leur conter la fête de Positano qui commémore

(1) Plon.

chaque 15 août la conversion des envahisseurs sarrasins, un baiser donné à une jeune inconnue sur un débarcadère vénitien, ou une scène de transe collective dans un village nègre des environs de Rio. L'originalité de Michel Déon est d'unir le goût et le sens du pittoresque (*j'enregistre avec avidité ces débauches de couleur*, avoue-t-il quelque part) à un tempérament de moraliste, d'être un mélange de Morand et de Chardonne. C'est une combinaison assez rare qui ne s'est guère rencontrée depuis Barrès. Aussi, bien qu'il critique parfois la vision de l'auteur de *Du sang, de la volupté et de la mort* qui, à l'Escurial, a vu *de sombres passions* dans un paysage plat qui *inspire la sérénité*, n'est-il pas surprenant de trouver, dans plusieurs de ses pages, des résonances barrésiennes, telles que *Ce ne sont pas ses trésors que je suis venu chercher cet été, mais son rythme*, ou *Ce sont des senteurs douceâtres, presque un peu pourries, comme d'une civilisation qui s'éteint.*

Classique par sa culture, romantique par sa sensibilité et moderne par sa forme d'esprit, cosmopolite et provincial du VIe arrondissement, Michel Déon est le compagnon de voyage idéal. C'est aussi un remarquable épistolier dont chaque ligne est en même temps fluide et colorée, dense et plaisante. *Tout l'amour du monde* le montre en pleine possession, non seulement d'un talent, mais d'un art auquel le roman d'aventures, où il s'était d'abord exercé, n'offrait pas un champ convenable. Son style est lisse et pur, marbré d'images naturelles et inattendues. Sans doute un censeur y dénoncerait-il un *par ailleurs* et un *tout de même* dans le sens de *cependant* — mais ce sont là de ces vétilles dont Gide lui-même se rendait quotidiennement coupable.

Anne ou le garçon de verre (1), de Stephen Hecquet, est un petit ouvrage précieux, au double sens du terme ; il a en effet une qualité assez rare de pudeur dans l'audace et de complexité dans le classicisme, et son inspiration comme sa facture sont d'un raffinement délicieusement alambiqué. C'est Gide ressuscité — non le Gide des négligences grammaticales, mais celui de la virtuosité stylistique et de la sophistication amoureuse. Stephen Hecquet a poussé jusqu'à l'absurde le développement de cette définition germanique de l'amour : *Un autre en aime un autre*. Il a choisi ses deux personnages masculins bisexuels, les montre liés par un sentiment réciproque mais inégal, puis amoureux de la même jeune fille, et imagine toutes les complications auxquelles un tel imbroglio peut donner lieu. Il a tenu la gageure de boucler et de dénouer la boucle, après avoir soigneusement emmêlé tous les fils. Claude, le narrateur, qui approche de la trentaine et vit depuis plusieurs années séparé de sa femme, s'entiche d'un garçon de vingt ans, Anne, dont il obtient les faveurs. Mais Anne n'aime que soi et ne lui donne que son corps. Lorsque celui-ci s'éprend d'une jeune fille, Dominique, à la fois par vengeance et par désir de créer entre eux un lien supplémentaire, Claude la séduit. Devenue sa maîtresse, Dominique rompt avec Anne qui part pour l'Italie en compagnie d'un autre protecteur, tandis qu'à la dernière page du livre Claude se découvre attiré par une jeune fille dont il ne sait que le prénom : Anne.

Dans cette double peinture, précise et un peu sèche, de l'indifférence et de la bisexualité, (qui sont l'une et l'autre de curieux jeux de miroirs) il passe par instants des reflets de Benjamin Constant — ou du moins de M. de Duras.

JACQUES DE RICAUMONT.

(1) Plon.

La saison de « Domaine musical » au Petit Marigny.

La série de concerts organisés par Pierre Boulez, animateur de l'association *Domaine musical*, a, cette année, remporté un succès plus grand encore que les années précédentes. On ne saurait assez souligner la réussite de cette entreprise audacieuse qui triomphe de difficultés de tous ordres, à la fois sur le plan pratique et sur le plan technique, et cela grâce au talent et à la ferveur des artistes, pour la plupart jeunes, qui s'y sont consacrés sous la vigoureuse impulsion de Pierre Boulez ainsi que de la présidente de l'association, Mme Léon Tézenas.

Quatre concerts ont eu lieu, tous répétés deux fois, et devant des salles pleines où l'on a dû refuser du monde. Au cours de cette saison, on a entendu vingt œuvres que l'on n'aurait jamais eu la possibilité d'écouter par ailleurs, les autres associations de concerts s'enfermant dans les programmes les plus routiniers. Une moitié de ces œuvres peut être considérée comme des classiques de la musique vivante de notre temps : Schönberg (à qui un concert entier a été consacré), Stravinsky, Bartok, Alban Berg, Webern, et Debussy. L'autre moitié consistait en partitions toutes récentes de jeunes compositeurs, partitions données soit en première, soit en seconde audition. Ces dernières ne sont certes pas toutes des chefs-d'œuvre ; mais elles ont le mérite de nous présenter les recherches et les trouvailles les plus valables et les plus vivantes de la jeune école. Il n'existe pas actuellement en France d'autre organisme susceptible de faire un travail aussi utile, aussi intelligent, aussi nécessaire à la vie artistique de notre pays lequel, il faut bien le dire, a tendance à se contenter de la médiocrité, de la sottise, du mépris des vraies valeurs, et de l'exaltation de valeurs pompières, officielles, ou politiques. Le succès de cette saison provient, d'une part, de la fidélité d'un solide noyau de public, et, d'autre part, du fait que nombreux sont ceux qui ont pu sans peine se convaincre de ce que la musique nouvelle n'est ni une affaire hermétique, ni une affaire de spécialistes dégénérés, mais une musique comme les autres, de la musique tout simplement. Cette réussite pourrait d'ailleurs se produire sur une échelle plus grande encore si la presse musicale ainsi que l'Etat apportaient à *Domaine musical* un appui un peu plus solide et un peu plus empressé. Mais d'ores et déjà une appréciable partie du public commence vraiment à vivre avec la musique de son temps, rattrapant ainsi le retard souvent considérable qu'il avait sur le public de la peinture, de la poésie, du théâtre, ou du ballet, lequel se tient à peu près à jour vis-à-vis des acquisitions nouvelles.

Nous parlerons d'abord des nouveautés proprement dites. Le premier concert nous révélait une œuvre du jeune compositeur belge Henri Pousseur, un *Quintette « à la mémoire de Webern »* pour clarinette, clarinette basse, piano, violon, et violoncelle.

J'avais entendu cette œuvre lors de sa création, en octobre dernier, au Festival de Donaueschingen. Elle m'avait alors paru assez formelle, et touchant à un certain académisme dodécaphonique qui est né maintenant ; mais c'est surtout parce qu'elle était exécutée d'une façon assez formelle et froidement académique. Ici, elle a, semble-t-il, bénéficié d'une interprétation infiniment supérieure, plus à l'aise, plus souple, plus en place. Aussi m'a-t-elle paru beaucoup plus intéressante, plus claire, plus solidement construite. Elle reste toutefois un peu laborieusement construite, avec quelque chose de légèrement scolaire. Néanmoins, il est évident que Pousseur est un des musiciens les plus doués de la jeune école.

Le concert suivant comportait trois créations : Olivier Messiaen, Hans Werner Henze, Jean Barraqué.

C'est l'œuvre nouvelle de Messiaen que l'on attendait avec le plus de curiosité et d'impatience, œuvre composée spécialement pour *Domaine musical*, grande pièce instrumentale intitulée *Oiseaux exotiques*, pour piano solo, petit orchestre à vent, xylophone, glockenspiel, et percussion. Reprenant le même principe qui avait présidé il y a deux ans à la composition de son *Réveil des oiseaux*, Olivier Messiaen utilise pour cette œuvre des chants d'oiseaux de Chine, Inde, Malaisie, et Amériques, oiseaux dont il donnait lui-même dans le programme la liste vertigineuse et la description minutieuse. On pouvait même regretter que ce programme n'eût pas été illustré, car tout cela doit être bien joli ! Mais, au fait, en guise d'illustration, la musique de Messiaen ne suffit-elle pas ? Certes si ! On pourrait difficilement souhaiter quelque chose de plus éblouissant, de plus suggestif, de plus éclatant. Le fait d'utiliser ainsi systématiquement des chants d'oiseaux peut évidemment paraître arbitraire, mais, ce principe admis, il n'est pas contestable que la réussite du musicien est assez étonnante.

On sait combien Messiaen est attiré par les richesses jusqu'alors insoupçonnées des chants d'oiseaux, richesses de tous ordres : mélodie, mode, rythme, timbre. Une écoute attentive, une notation subtile, lui ont permis de fixer ces chants fugitifs, ces mille et un trésors constituant le vocabulaire de la gent ailée, et d'en nourrir sa propre invention, son propre système de composition. Et la leçon des oiseaux est inépuisable.

Dans cette œuvre, à l'utilisation de ces chants se superpose, pour les instruments à percussion, l'emploi de toute une série de rythmes hindous et grecs dont Olivier Messiaen est également un grand collectionneur, qu'il a restaurés, qu'il a intégrés dans la musique savante de notre temps, autre incomparable source de richesses. *Oiseaux exotiques* est une musique somptueusement décorative, tissu sonore broché avec opulence, aux mille reflets allant de la tendre lueur à l'éclat le plus brutal, et auquel l'agencement magistral des structures rythmiques donne une densité singulière. Malgré cette richesse, c'est une œuvre sobre, comme l'était il y a quelques mois le *Livre d'orgue*. L'art de Messiaen semble se décanter de façon splendide. La période d'effervescence et d'exubérance baroques — avec ses excès tour

à tour magnifiques et irritants — serait-elle terminée ? En tout cas, nous avons affaire là à une des plus belles pages, à une des plus superbement économiques de Messiaen, l'une de celles où s'affirme sans trucs, sans ficelles, sans tours de passe-passe, sans coquetteries d'esthète, un maître du timbre, un maître du rythme, le Messiaen-essentiel.

Comme la précédente, l'œuvre nouvelle du jeune, et déjà très célèbre compositeur allemand Hans Werner Henze, était écrite spécialement pour *Domaine musical*, ainsi d'ailleurs qu'en témoigne son titre : *Concerto per il Marigny*. Il s'agit d'un bref divertissement pour petit ensemble instrumental. Henze est un des artistes les plus prodigieusement doués de sa génération. On sait que le don c'est quelquefois la porte ouverte à la facilité. Henze, à qui l'on doit des partitions d'une belle fermeté et où il se montre fort exigeant avec lui-même, passe parfois par cette porte. Je crois que c'est ce qu'il a fait cette fois dans cette valse pour salon dodécaphonique et sur laquelle plane d'ailleurs curieusement l'ombre d'Alban Berg (mais il n'y a pas de mal à cela). On ne peut pas dire à proprement parler que l'écriture soit négligée — l'habileté de Henze le préserve de telles critiques —, mais il semble que la conception de la pièce soit quelque peu hâtive et superficielle. C'est l'œuvre, pas absolument indispensable, d'un homme qui connaît admirablement son métier.

Avec la composition nouvelle du jeune musicien français Jean Barraqué, c'est un peu le contraire. Il s'agit d'une cantate pour voix de femme et divers instruments où la percussion, très riche, joue un rôle extrêmement important. C'était la première fois que Barraqué voyait une de ses compositions exécutées en public et dans des conditions d'exécution normales. *Séquence* — c'est le titre de l'œuvre — attire l'attention par la façon intense dont l'auteur nous dit ce qu'il a à nous dire ; mais aussi, parfois, cette partition surprend par la façon dont ce jeune artiste, qui connaît les coins et les recoins de son métier, commet de légères gaucheries instrumentales. A la voix de femme sont confiés des poèmes de Nietzsche dont la déclamation va curieusement de l'articulation claire du texte, à la fusion — et même à la confusion — de la voix avec les instruments. Le style n'est pas toujours parfaitement homogène. Il y a quelques fléchissements dans les développements, quelques vides dans la trame, mais c'est un ouvrage qui témoigne d'une remarquable invention sonore, qui n'est pas sans une certaine parenté avec le post-romantisme schönbergien, et où s'expriment une nature et un tempérament authentiques et forts. Parlant des jeunes dodécaphonistes français, on entend toujours la même question : « Oui, nous voulons bien, mais où sont-ils ? » Eh bien ! en voilà un ; un qu'il convient d'avoir à l'œil, et très sérieusement, comme lui-même est sérieux dans sa conception et dans sa mise en œuvre.

Le dernier concert nous apportait lui aussi trois œuvres récentes, respectivement signées de Karl Heinz Stockhausen, Luigi Nono, et Pierre Boulez.

J'ai déjà eu l'occasion de parler ici même du *Kontrapunkte* du jeune compositeur allemand Stockhausen dont c'était la seconde audition à Paris, œuvre admirablement fabriquée, mais qui n'est pas sans se référer à un certain académisme formel typiquement germanique. J'ai également parlé des *Incontri* du compositeur vénitien Nono, une des meilleures pages de celui-ci, l'une des plus libérées des soucis exclusifs de langage, et porteuse d'un des messages les plus authentiques que ce musicien ait jamais délivrés.

La troisième œuvre était *le Marteau sans maître*, grand cycle instrumental et vocal composé par Pierre Boulez autour de trois poèmes de René Char. Créé au Festival de la *Société Internationale de Musique Contemporaine* à Baden-Baden en juin dernier, *le Marteau sans maître* avait été donné une première fois en France en juillet 1955 au cours d'une séance semi-publique du Festival d'Aix-en-Provence. C'était donc ici la première audition à Paris. Je crois avoir été un des seuls, à l'époque, à en avoir parlé avec enthousiasme. Après l'épreuve — souvent redoutable — d'une seconde audition, je ne change pas d'avis, et continue de penser que c'est là non seulement une des deux ou trois œuvres les plus totalement accomplies de Pierre Boulez, une de celles où la recherche technique ne se trouve plus qu'au service d'un message esthétique, mais aussi une des partitions les plus remarquables et les plus importantes des années que nous vivons.

Si cette seconde audition ne fait que confirmer certaines réserves que l'on faisait déjà la première fois au sujet de l'emploi parfois inexplicable de la voix humaine et de ses possibilités, elle met aussi en valeur de nouvelles beautés que la profusion des effets ne permettait pas toujours de distinguer au premier abord. D'abord dans la façon dont est traité le matériau sonore ; mais là-dessus je n'insisterai pas plus, la chose étant avant tout une question de virtuosité, d'invention, et d'ingéniosité dans le domaine du timbre, point de vue artisanal pur dans lequel excelle Boulez, cela, personne ne songe à le lui disputer ; et puis, les astuces de timbres sont depuis longtemps devenues la tarte-à-la-crème des compositeurs sériels. Mais ce qui frappe encore plus, c'est cette sobriété dans la richesse, cette transparence dans la somptuosité, qui font irrésistiblement penser à ce classicisme permanent, à cette économie, à cet équilibre, à cette plénitude lumineuse si typiques et si permanents de l'art français. Ce qui frappe aussi, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer, c'est la façon dont Boulez déniaise et décante ce que l'on a appelé, à propos de Debussy, l'*impressionnisme*, phénomène qui n'est pas propre à ce dernier, et qui constitue une des constantes de la sensibilité musicale française depuis des siècles. Ce qui frappe, enfin, dans cette œuvre à l'invention jaillissante, originale, raffinée, c'est un lyrisme nouveau, un lyrisme subtil et profond qui naît des structures même de l'œuvre comme des lignes et des volumes d'un monument classique.

CLAUDE ROSTAND.

Stockholm ou les miracles du Pôle

Stockholm est une des villes royales de l'Europe. Elle permet d'imaginer Léningrad, plus proche à vol d'oiseau que Paris. De ma chambre, j'observais la neige tomber sur les vaisseaux blancs qui font, en quelques douze heures, le voyage d'Helsinki. Parfois, le ciel d'ardoise s'éclairait : un timide rayon de soleil venait dorer la façade rose et la coupole bleue de Skeppsholmen ; j'attendais le coup de vent qui viendrait gonfler les invisibles voiles de la frégate blanche, sagement amarrée, depuis bientôt un siècle, au bord de l'île. En deux pas, j'avais gagné la vieille ville, dont les rues tortueuses surgissent sur le Skeppsbron, comme les escaliers d'une kasbah. Ce toit en marches d'escalier, je l'avais déjà vu à Ulm, à Tubingen ; cet autre, plus sévère, comme un écu renversé, dans ce qui reste du vieil Hambourg ; quant à cette façade festonnée, enrubannée comme une coiffe bretonne, elle venait de Vienne ou bien de Prague. Comme un adolescent retrouve ses bateaux préférés, je m'enchante de découvrir, là où je ne l'attendais pas, une église espagnole ou une demeure géorgienne. Quant aux palais, la ressemblance est frappante : ces nobles façades raisonnables, ces frontons classiques, ces œils-de-bœuf, ces conciergeries de briques, ces sages pelouses nous viennent tout droit de France, en vertu de cette Imitation du Roi-Soleil dans laquelle a dévotieusement versé, de Catherine II au plus gueux des magnats hongrois, tout le XVIIIe siècle : ce pour quoi nous retrouvons la même façade, à peine pimentée d'ingrédients locaux, à Peterhof et à Donaueschingen, à Sans-Souci comme à Schoenbrunn. Quelle absurde superstition que celle de Versailles ! L'écolier et l'étranger recueillent dans ces galeries vides qui sentent la mort, l'histoire de notre ruine alors qu'ils devraient apprendre à Fontainebleau ou au Louvre celle de notre gloire. Est-ce à l'étiquette française qu'est due la majesté triste du Palais suédois de Nicodème Tessin ? On ne se lasse pas d'imaginer, au lieu de cette façade impassible, le vieux château brûlé en 1697, sa grosse bonne femme de tour, ses frontons baroques, ses murs biscornus et mal raccordés, ses petites cours étroites, mangées de verdure. Comme je préfère le vieux palais du Gouverneur ou cette délicieuse Maison de la Noblesse où nous accueillent les pavillons des frères la Vallée et la statue de Gustave Vasa, tel que l'imagina Larchevêsque ! J'aime la Riddarsholmskyrkan, sa flèche de

fonte, ses murs de brique, au fond d'une place étroite, sa voûte semée d'étendards déchirés au-dessus des tombes, tellement plus simple, plus grave, et finalement plus digne que l'affreuse cave de notre Panthéon.

Mais j'ai tort. Aimer ces vieilles pierres, c'est très mal. Préfaçant l'excellent guide que les éditions Nagel ont consacré aux *Pays Scandinaves*, M. Jean-Paul Sartre me reprend avec sévérité : « L'économie d'abord. Une ville possède une église romane, c'est fort bien. Mais quelles sont ses industries ? Quelles sont les revendications sociales ? Y a-t-il des sources permanentes de conflits ? » On sent que ces « sources permanentes de conflits » ont un tout autre intérêt pour M. Sartre qu' « une belle ruine ». Il paraît que les écrivains-amis-des-ruines sont des ennemis de l'homme : ils mentent ; cet ancien guide ne racontait-il pas que « la population napolitaine est gaie » ? M. Sartre, lui, sait bien que « les Napolitains sont tristes, sans force, et meurent de faim ». Je vous demande bien pardon, Monsieur Sartre : j'ai logé à Naples au lendemain de la guerre, dans un dortoir à cinquante lires la nuit. Les gens faisaient leur dîner d'un bout de pain, d'une rondelle de charcuterie, les beaux jours d'une pizza, et le port était encore celui que Malaparte a décrit dans *la Peau*. Mais ils étaient gais, *aussi*.

En Suède, on ne meurt pas de faim. Mais on n'y est pas tellement gai non plus. Ainsi cette fête du 1er mai, à Upsal, dont on m'avait parlé comme d'une nuit de Walpurgis, dyonisiaque, d'un défoulement de toutes les forces comprimées pendant le long hiver... Hélas ! hélas ! on a beau conserver à l'abri dans un angle de mur au midi, dans chaque Université, l'arbuste symbolique dont l'unique bourgeon, à la différence des hirondelles, fera le printemps, les cœurs et les corps ne se délivrent pas si facilement. Il faut beaucoup manger, boire encore plus, pour être capable de se hausser au niveau du cérémonial. Certes, on crie, on chante, on descend en courant la Drottningatan, on jette ses casquettes blanches en l'air, on essaie même de se bousculer, mais dans ce désir touchant d'imiter, si peu que ce soit, les grands ancêtres Vikings, lesquels, se dit-on, devaient être de rudes gaillards, de chauds lapins, comme il entre peu de naturel, de vraie joie de vivre, d'élan ! Et si les étudiants dansent au château, c'est en frac. Sur le coup de trois heures du matin il y a moins de couples enlacés que de jeunes filles qui se détournent, sous un arbre, pour vomir.

Que manque-t-il donc à la Suède ? Il est trop facile d'incriminer, avec l'excellent Emmanuel Mounier, les maladies du bonheur. Le bonheur a bon dos. Il n'est même pas sûr que l'équilibre trouvé par la Suède se situe à un niveau médiocre. Car le mot d'*humanism* prend là-bas un tout autre sens que celui que nous lui conférons dans des rencontres plus ou moins académiques : un enseignement, élémentaire mais vraiment démocratique, des bibliothèques (plus de 8.000) ouvertes à tous, de « Hautes Ecoles Populaires » grâce auxquelles du sang neuf commence à affluer dans les cadres de la nation et même à l'Université,

et, dans chaque village de Suède, en fin d'après-midi, dans la pâtisserie, un cercle d'études en sont les vivants piliers.

Pour en revenir à Stockholm, — et répondre à une des préoccupations, justifiées cette fois, de J.-P. Sartre — ce qu'il faut admirer dans cette ville, c'est l'harmonieuse alliance de l'ancien et du moderne, l'exemple que donne une vieille cité royale qui a su se plier aux nécessités d'une capitale moderne. Le majestueux Hôtel de ville de Ragnar Ostberg en est le symbole, mais le Tennis Hall d'Alvik, les aménagements intérieurs de la Bibliothèque comme les quartiers neufs du lac Malar en sont aussi la preuve. Le XXe siècle a délivré Stockholm des petitesses du XIXe lorsque elle était encore cette cité froide, neigeuse et sale dont parle Fredrik Strom dans ses *Mémoires*. En passant de 300 à 750.000 habitants, elle n'a pas renié la nature, elle l'a, au contraire, retrouvée — comme Stuttgart et San Francisco. Si Malaparte, de tout Stockholm, n'a voulu se souvenir que de Waldemarsudde, c'est par préjugé esthétique : les propos du prince Eugène, prince charmant, d'une grande culture, et peintre mondain, symbolisent bien la fin de cet « humanisme » aristocratique qui eût au moins le mérite de s'opposer à la barbarie romantique du nazisme. Comment ne pas aimer Waldemarsudde, ses perspectives d'arbres et d'eaux, ses collections, ses paysages légers, cet art de vivre enfin que nous y respirons ? Mais Waldermarsudde appartient au passé, presque au même titre, quoique avec autrement de goût, d'intelligence, de noblesse innée, que les *folies* de Louis II de Bavière. La Suède nouvelle, ce sont les jardins de plein air, avec les sculptures surréalistes d'Egon Moller-Nielsen, parmi lesquelles les gosses jouent à cache-cache, les écoles d'Eriksdal, avec leurs verrières immenses, ou la Salle bleue de l'Hôtel de ville qui ressemble plus à la cour d'un Palais tel qu'on l'imagine au théâtre qu'à une salle de municipalité ; ce sont les salles de concert de Halsingborg et de Göteborg, le crématoire de Stockholm, l'hôpital du Sud, où l'on a même prévu de descendre les malades au sous-sol, en cas d'attaque aérienne ! Il n'y a pas de hiatus, de solution de continuité entre les vieilles maisons de la Ville des Chevaliers, et les innombrables habitations en forme d'étoiles à trois branches qui ont surgi le long du lac Malar : Drottningholm, avec son théâtre rococo, mieux conservé que l'Opéra de la reine à Versailles, n'est pas effacé par Vallingby, l'étonnante ville-champignon qui a poussé, depuis dix ans, à l'ouest de Stockholm, au bout du métro, avec ses grands immeubles aux lignes pures, ses larges avenues, et, déjà, entre deux chantiers, ses vitrines illuminées. Le malheur serait que les Vallingby règnent seuls demain, où furent la forêt suédoise et les églises de bois du Södermanland (1),

L'Amérique a l'Ouest, la Russie, l'espace sibérien ; la Suède a le *Norrland* : mille kilomètres de terre au-delà de la capitale, une immense forêt ininterrompue, les gisements de fer les plus abondants d'Europe, les seuls champs de blé qui touchent au

(1) L'uniformisation de l'habitat, du mobilier, et même des « cuites » ôte, il faut le reconnaître, à la vie suédoise, une bonne part de son pittoresque.

cercle polaire : plusieurs heures d'avion jusqu'à Luléa, une journée de chemin de fer pour remonter jusqu'à Narvik. Julien Gracq, auquel les environs de Ravenne inspirèrent naguère *le Rivage des Syrtes*, pourrait trouver ici un décor plus grandiose encore : une solitude inimaginable, l'étendue des pins et des bouleaux à perte de vue, les troncs d'arbres descendant lentement le fil de l'eau, les lacs innombrables, quatre mois de nuit par an, des chantiers à ciel ouvert où l'on travaille sous les projecteurs, et, dès le mois de mai, ce jour interminable qui baigne la terre, et qui fait croire, à trois heures du matin, que le soleil se lève au nord. Peu à peu, la forêt devient plus dense, les maisons, de bois ou d'aluminium, se font plus rares ; si l'on s'éloigne du golfe de Bothnie, toutes les traces de la civilisation disparaissent : dix mille Lapons, 200.000 rennes ne suffisent pas à rendre sensible la présence de la vie sur l'immense Lappland. C'est ici que Selma Lagerlof, semblant prévoir l'ère de l'avion, a placé les aventures de Nils Holgerson. Et pourtant, le Norrland, d'innombrables témoignages archéologiques l'attestent, fut peuplé dès la plus haute antiquité, bien des siècles avant l'ère chrétienne (depuis l'an 7.000 avant J.-C.) jusqu'au moyen âge (de bons auteurs assurent que le climat était alors plus tempéré). Aux inscriptions runiques, rehaussées de rouge sur la pierre grise, aux disques solaires, aux empreintes de mains et de pieds, que Malraux aurait pu recueillir pour son Musée imaginaire, ont succédé les colliers d'or et les casques de bronze, les pétroglyphes du Södermanland et les pierres sculptées du haut moyen âge : à la fin du XIe siècle, Odin, Thor et Frey, les dieux tristes, nous fixent encore de leurs petits yeux de hiboux, sur la Tapisserie de Skog. Les naïves figures du Christ et de la Vierge commencent à peine d'apparaître quand la France en est à l'apogée de l'art roman, et la chasuble de la cathédrale d'Upsal (fin du XVe) n'est pas si loin de la Tapisserie d'Angers. Si l'on excepte les églises de campagne, et ces fresquistes qui, en plein XIXe siècle, tendent la main aux imagiers du moyen âge, aux tapissiers de l'Abyssinie comme aux naïfs du Middle West, la renaissance de l'art suédois date de ces vingt dernières années. Après sept à huit siècles d'imitation, heureuse ou banale, de l'art occidental, des arts, dits mineurs, font aujourd'hui la loi à l'Europe, de la céramique au mobilier et du tissage à la verrerie. Je n'ai rien vu d'aussi beau en Europe que ces chasubles où le Lapon Kaupi, retrouvant une technique vieille de trente siècles, montre la voie à tout notre art sacré.

Peut-être parce qu'elle puise, sans toujours s'en rendre compte, dans une histoire plus vieille que la nôtre, la Suède a-t-elle conservé des secrets que nous avons oubliés. Ceux du corps, d'abord (1). Mais aussi ceux de l'esprit. Ici, il faudrait tout citer : cette passion pour le théâtre qui s'exprimait, à mon dernier passage, à Malmoë, Göteborg et Stockholm par *The Cocktail-Party* et *Sud*, *En Attendant Godot* et *Pour Lucrèce*, *The Living-*

(1) On a tant écrit sur ce thème, qu'on me dispensera d'insister...

Room et *Dialogue des Carmélites*, ainsi que par la création, en première mondiale, de deux pièces de Ionesco. Et le théâtre de Malmoë reste le plus moderne d'Europe.

Entre toutes les figures qui m'ont retenu ou attaché, à Stockholm, j'en citerai deux seulement. (1) Pär Lagerkvist, m'a reçu dans sa petite maison du bord de l'eau, semblable à des milliers d'autres, avec ses meubles clairs, ses livres, ses tableaux : un homme qui ne voit personne, qui a horreur qu'on parle de lui, qui aime la France et fuit Paris, auquel nous devons ces récits bouleversants que sont *le Nain* ou *Barabbas*, dont les héros ressemblent aux « saints sans la foi » de Camus, agnostiques à la recherche du divin. Herbert Tingsten, le rédacteur en chef du *Dagens Nyheter* — le plus grand journal scandinave — lui semble opposé en tout : bouillant, volubile, courant d'Afrique australe aux Etats-Unis, ce qui ne l'empêche pas d'être un des inspirateurs — très hétérodoxes — du parti libéral, et l'un des meilleurs critiques suédois. Ce qui rapproche le self-made man Lagerkvist, du grand bourgeois Tingsten (fils du généralissime), c'est un individualisme auprès duquel notre propre anarchie fait figure de conformisme : Lagerkvist, grand avocat de Valéry et de Gide auprès de l'Académie suédoise, solitaire angoissé, rappelle à ses compatriotes apparemment délivrés du divin que rien ne peut remplacer la foi qu'ils ont perdue ; Tingsten, à contre-courant comme lui, plaide en vain pour l'abandon de la neutralité et le passage de la Suède dans l'alliance atlantique. Il s'intitule fièrement athée dans un pays où ce mot même a perdu son sens, mais il a, comme Lagerkvist, l'âme religieuse. C'est à des gens comme eux que la Suède doit de n'avoir pas encore sombré dans la collectivisation des mœurs et des cerveaux. Grâce à eux, si la Suède — qui n'a encore que 7 millions d'habitants, mais est déjà une grande puissance économique — devient demain l'Amérique de l'Europe, elle peut être assurée de ne pas devenir l'Etat-robot dont on nous menace. On peut aller goûter le *Stamning* sur une plage de Gottland ou de Scanie, ou tout au fond d'une ferme du Vastmanland, et s'apercevoir qu'un fermier suédois ou qu'un petit employé d'assurances savent très bien que le vaste monde existe, et que le cœur de la Suède bat au même rythme que celui d'autres pays moins heureux.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(1) On ne se lassera pas de dénoncer notre *scandaleuse* ignorance de la littérature suédoise. Pär Lagerkvist n'est pas seulement un romancier témoin de l'absurde mais un grand poète, à mi-chemin entre la folie de Strindberg et l'esthétisme d'Ekelund. Mais pour la seule poésie il faudrait citer vingt autres noms : Lundkvist, Martinson, Ekelöf, Lindegren.,. (cf. J.-Cl. Lambert : *La Poésie Suédoise contemporaine ;* Falaire).

L'agenda de la Table Ronde

MARDI 1er MAI

Livres nouveaux. — Le cabinet des fées. — Henry Miller et Michaël Fraenkel : Hamlet

LE CABINET DES FÉES : CHOISI ET PRÉSENTÉ PAR ANDRÉ BAY.

André Bay reprend pratiquement à son compte l'un des innombrables paradoxes de Jean Paulhan, selon lequel les contes de fées seraient les romans érotiques des enfants. En 1697, trois ans après *Peau d'Ane*, paraît une comédie intitulée *: les Fées ou les contes de ma mère l'Oye*, où « la fée a pour métier de voler au secours de l'honneur des filles » : elle ne peut d'ailleurs sauver Isménie que jusqu'à l'âge de quinze ans et six minutes. Et, sans doute, le ton galant que prennent facilement *les contes de fées* reste-t-il indéniable.

Mais s'agit-il de romans pour enfants ? C'est ce qui est le moins prouvé. L'affabulation, une certaine apparence, le décalage des époques nous trompent ; il y a encore beaucoup de Céladons dans le jeu de cartes du « féisme », suite et fin de la carte du Tendre, et très souvent — comme dans *l'Adroite Princesse* faussement attribuée à Perrault — l'éducation sentimentale y découle directement de l'enseignement des Précieuses.

Les contes au parfum de fleurs des champs, aussi vieux que la terre, vont se raffiner *à mesure que le bouquet va croissant en splendeur, cherchant des fleurs de serre... Le genre va passer de l'innocence sacrée et naïve à la galanterie précieuse pour finir dans la courtisanerie...* De la tradition orale, on est tombé dans le conte écrit, et cette exploitation en prose — ou en vers — des vieux mythes et des légendes pour endormir les enfants coïncide avec le miracle d'un langage qui vient d'atteindre son règne de splendeur, un luxe, des effets, un style inégalés. Dans les châteaux baroques anticipés de ceux de Louis II, et dans les « jardins enchantés », le génie se donne un cours aussi libre que dans *la salle du palais* des tragédies raciniennes.

Robert Carlier et André Bay ont donc été merveilleusement inspirés en tirant du fameux *Cabinet des fées* en trente-sept volumes — jamais réédités depuis 1785 — vingt-cinq contes de Charles Perrault, Mme d'Aulnoy, Mlle Lhéritier, Mme de Murat, Preschac, du chevalier de Mailly, de Mme d'Auneuil et de Mlle de la Force, qui doivent être regardés comme un choix représentatif, mais aussi comme une histoire. Perrault, pour lui seul, aurait mérité une édition entière, *homme de*

goût, au cœur ouvert, et fort érudit, qui osa penser que c'est la preuve de l'étendue d'un esprit que de s'intéresser à de semblables bagatelles. *(Le monde est vieux, dit-on : je le crois*, disait La Fontaine. *Cependant il le faut amuser encor, comme un enfant...)*

Tout genre résulte de la convention dont il se réclame. Il dépend des auteurs qui en traitent que celle-ci ne soit que de pure forme (le mélodrame, le roman comique ou fantastique, les tabarinades, la poésie élégiaque, le roman noir) ; pour le conte de fées, il n'est pas assurément de genre qui sollicite davantage le cœur et le prédispose à trouver un public parmi la jeunesse, parfois même l'extrême jeunesse, de même que l'on fait réciter à celle-ci les fables de La Fontaine. Or, le français tel qu'on l'écrit en 1695, le XVII[e] siècle près de finir, les prestiges d'un style et son école, un *charme illimité*, militent bien plus encore en faveur de l'esprit que du cœur ou de la morale telle que l'entendait Marie-Jeanne Lhéritier de Villandon, appelée cependant « la bonne fée des contes », bien qu'elle ne les aimât guère et en écrivît. Mme de Maintenon là-dessus ne se trompait pas, qui — répudiant et détestant par nature le temps de féerie assimilable aux grandeurs et aux splendeurs du règne de Louis XIV — fut assez puissante pour que le rideau tombât (1700) *sur toutes ces marionnettes*... Que le « féisme » constituât un péril pour les demoiselles de Saint-Cyr : voilà qui demeure la sauvegarde la plus certaine d'une littérature trop souvent reléguée au rang des enfantillages.

Le *féisme* ou engouement pour les choses de féerie, doit être certainement regardé comme un phénomène littéraire étroitement lié au règne de Louis XIV (le Roi-Soleil) et destiné à le célébrer, de même que Versailles ou la machine de Marly représenteraient des volontés de réalisation du mythe du palais de cristal... *Histoire de l'inconscient d'une époque ?* demande André Bay. N'allons pas si loin. Les « agréables bagatelles » suffisent et La Fontaine lui-même n'a pas écrit que *les Animaux malades de la peste*. Le symbolisme et le *sens mystérieux* des contes de fées débouche un peu trop sur les théories de Freud pour convaincre facilement leur public que les carrosses des fées et les chars qui volent dans les airs sont des véhicules de l'âme, et leur attelage nos impulsions (bonnes ou mauvaises), tandis que l'étalon est porteur d'énergie amoureuse, le petit oiseau évoque la tendresse ; et les fuseaux, des emblèmes phalliques auxquels il n'est pas recommandé d'aller se blesser trop tôt *(la Belle au Bois dormant)*. Sans répudier en bloc de trop tentantes interprétations, laissons où elles se trouvent les grandes eaux de Versailles et celles du Grand Canal. Les paroles de la Belle au Bois dormant au fils du roi venu la réveiller après un sommeil de cent ans, sont les plus charmantes, les plus touchantes et les plus drôles : *Est-ce vous, mon prince ? Vous vous êtes bien fait attendre...*

A *Peau d'Ane* (1694), en vers, le premier des contes de la grande époque, aventure étonnante d'un père incestueux, succéda (1696) *la Belle au Bois dormant*, petit roman admirable, tout empreint des couleurs du sang, le premier conte en prose. On se demande aujourd'hui si Darmancour, propre fils de Charles Perrault, ne serait pas finalement le véritable auteur des contes de son père. C'est du moins ce que prétend le folkloriste Delarue. Mais tout ce *petit monde* des conteurs

reste celui d'une société de familiers, d'amis, de parents : Mlle Lhéritier était la nièce de Perrault, Mme d'Aulnoy était amie de Mme de Murat, Mme de Murat était parente de Mlle de la Force, le chevalier de Mailly se cachait dans les jupes de Mme d'Aulnoy. La vie seule de Mme d'Aulnoy est un roman — *noir* — extraordinaire ; et la psychanalyse serait — ici — bien inspirée en s'intéressant aux pompes et aux œuvres de Mlle de la Force, celle qui « de toutes nos dames, auteurs de contes de fées, avait la plus haute naissance en même temps qu'elle était l'une des plus pauvres et des moins belles ».

Le grand spectacle du *Cabinet des fées* qui — par chance — s'ouvre sur les *Contes de ma mère l'Oye*, s'est déroulé en moins de dix ans (de 1694 à 1703). Le grand feu d'artifice aurait pu s'appeler : les contes du Roi Soleil. Il reste indiscutable qu'en 1956, le *Cabinet des fées* débouche directement sur *Madame de* et sur *les Belles amours*, Mme d'Aulnoy et Mme de Murat sur Louise de Vilmorin.

(Edit. Le Club du Meilleur Livre.) JACQUES ROBICHON.

HENRY MILLER ET MICHAEL FRAENCKEL : HAMLET.

Revenu aux Etats-Unis après un long exil en France, Henry Miller publie un *Hamlet* qui soulèvera certainement moins de critiques que ses *Tropique du Cancer* et *Tropique du Capricorne*.

Hamlet déroute les lecteurs habitués à une logique, un dessin ferme, un plan. C'est un échange de lettres où, avec toute la liberté que comporte ce genre, se fixent deux attitudes, s'expriment deux personnalités.

Ce livre naquit d'une conversation, en 1939 : dans un café, Henry Miller et Michael Fraenckel discutaient, à propos d'Hamlet, de la mort et de la destinée... en buvant des fines à l'eau..

Leur conversation se poursuivit dans la correspondance qu'ils publient aujourd'hui. Aussitôt le dialogue se passionne, les personnalités de Miller et de Fraenckel s'affrontent en une controverse amicale et, jusqu'à la dernière lettre, batailleurs de tempérament, ils se soucient beaucoup plus de connaître et de projeter leur pensée que d'admettre celle du correspondant.

Pour Miller, Hamlet, suprême drame du doute, porte le poids de deux mille ans de *souffrances dégoûtantes*. Il devient le symbole de la faillite intérieure de l'homme moderne : *Le monde est devenu Hamlet*. Il faut donc apaiser ce fantôme si notre époque veut retrouver un équilibre.

Le plus grave reproche que fait Miller au monde, c'est qu'il est régi par l'*Homo sapiens*. L'idée, le primat de l'idée, nous ont conduit au désastre actuel. Le dynamisme occidental est *trop chargé de pensée ; tout bat, palpite, crève de volonté*.

Si l'Homme veut un jour devenir l'Homme, il devra s'écarter des routes de l'idée et *se contenter de croître comme une plante*, et, logicien, Fraenckel s'irrite contre cette attitude : *Voilà bien Henry Miller, le penseur assassiné par l'Amérique*.

Il reproche à Miller d'écarter délibérément une partie de l'homme vivant. En combattant la connaissance, il tue la vérité. Hamlet est, au contraire, *la clé de voûte symbolique de la civilisation occidentale, irrésistiblement dominée par la pensée.*

Mais Miller refuse de vivre cette *dernière phase du socratisme.* Il se sent plus proche du sage chinois qui ignore Dieu, l'homme et le commencement et la matière, pour vivre *le maintenant.* Fraenckel voudrait convaincre son ami de ne pas se refuser à la pensée, à la morale, à Dieu, à Jésus-Christ.

Plus insaisissable à chaque réponse, Miller s'écarte des hommes. Quand la guerre éclate, s'il en répudie le fait, c'est qu'il préfère sa liberté, car *la vie est le bien le plus précieux de l'homme et l'homme doit savoir le garder.*

La même opposition qui divise les deux amis caractérise les deux écrivains. L'expression de Fraenckel est directe, évidente ; celle de Miller met parfois l'intelligence à rude épreuve. On retrouve dans son style ce que recherche son esprit, *la divine confusion de toute chose aplanie, limée, biseautée, arrondie aux angles.* Ce livre, né sur deux terres, étend ses racines et ses branches avec une profusion qui nous permet d'approfondir ces deux écrivains d'humeur et de les aimer.

(Édit. Corréa.) MAGDELEINE JACQUES-BENOIST.

MERCREDI 2 MAI

Livres nouveaux. — Jacques Tournier : Un train d'enfer. — Serge Groussard : Une chic fille. — Maurice Toesca : Paris un jour d'avril.

JACQUES TOURNIER : UN TRAIN D'ENFER.

Un train d'enfer : le titre ne ment pas et ce qui frappe d'abord, ce qui séduit le lecteur dès les premières pages de ce roman, c'est la rapidité de son écriture et son rythme allègre. Jacques Tournier, qui fait là ses débuts de romancier, ne cède à aucune complaisance de style, refuse tout ce qui risquerait de retarder le cours de son récit et, en petites phrases incisives, drues et serrées, dévide son intrigue... à un train d'enfer !

Autre mérite : Jacques Tournier s'est voulu absent de son livre. Le narcissisme est une erreur commune à la plupart des romanciers débutants qui ne savent et ne veulent parler que d'eux-mêmes. Avec *Un train d'enfer*, rien de tel. Le personnage central est une femme d'affaires, Ginou, une étrange créature. L'époque nous a familiarisé avec ses pareilles, mais la littérature ne s'y était pas encore intéressée, que je sache. Pour un romancier, quel beau personnage pourtant : remuant, divers, imprévu, irritant et fascinant à la fois ! Et telle est bien l'impérieuse Ginou, que la passion des affaires, le besoin de s'affirmer, de régner, de réussir, fait s'intéresser aussi bien aux relations internationales qu'aux entreprises théâtrales, à la théosophie qu'à la vie privée de ceux qui l'entourent.

Jérôme, son neveu, est choisi par elle pour devenir dans son jeu

un atout essentiel à la réussite d'un de ses coups les plus audacieux : l'affaire des caoutchoucs d'Indochine. Que Jérôme épouse Zouki, et l'affaire sera dans le sac. Mais le garçon semble ne guère songer au mariage et ses préférences le portent vers les femmes plus mûres. N'importe ! Il faut vaincre ses résistances. Pour mener à bien cette manœuvre de grand style, Ginou donne donc carte blanche à sa secrétaire, Hélène : *Prenez Jérôme au lasso*, lui ordonne-t-elle, *et tirez-le doucement vers Zouki. Vous avez six mois.*

Hélène a quarante ans. Sa vie, entre les mains de Ginou, est celle d'un robot. Sa docilité est exemplaire. Mais voilà qu'en présence de Jérôme, tout va changer. Hélène s'éveille ; elle va aimer et souffrir. Elle, si grise, si effacée, nous la voyons s'affirmer davantage à chaque page du livre, et se faire craindre — involontairement. C'est à elle, non à Ginou, que nous nous attacherons le plus. Sa figure est belle, émouvante : autant Jacques Tournier a su mettre d'ironie légère dans le portrait qu'il nous donne de Ginou, autant il a mis de tendresse discrète dans celui d'Hélène.

Autour de ces deux femmes, s'agite tout un monde factice et ridicule de comédiennes, d'auteurs dramatiques, d'affairistes, de journalistes, etc. Jacques Tournier les égratigne joyeusement. Fait-il de chacun d'eux un « caractère » ? Non point. Et, pourtant ils demeurent inoubliables. C'est d'ailleurs une des qualités majeures de ce livre que son pouvoir d'évocation : nous *sommes* dans l'entresol de Ginou lorsque Jacques Tournier nous y introduit ; nous *sommes* en Afrique du Nord lorsqu'il nous y transporte sur les traces d'Hélène ; nous *sommes* dans l'étrange communauté de Fol lorsqu'il nous y enferme avec la fugitive.

Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir chargé de trop de péripéties son récit. Mais faut-il s'en plaindre quand tant de romans aujourd'hui sont stagnants et désespérément monotones ? *Un train d'enfer* a fait reconnaître en Jacques Tournier un romancier de la même famille qu'Antoine Blondin et Michel Déon. De ces meilleurs de la jeune génération. Je reconnais volontiers cette filiation : même ton, même *tempo*, même verve. Ses débuts dans le roman nous font espérer beaucoup de lui.

(Édit. la Table Ronde.) André Bourin.

SERGE GROUSSARD : UNE CHIC FILLE.

Voici sept nouvelles de Serge Groussard. Quelques-unes (Orage à Miami *et* l'Ancêtre, *notamment) étaient déjà connues. Parmi les inédites,* Une chic fille, *celle qui donne son titre au recueil, nous semble la meilleure, sans atteindre toutefois la plénitude, la manière de perfection de* Orage à Miami.

Je crois Groussard plus doué pour le roman que pour la nouvelle. Il a un sens de la vie, une vigueur, une santé générale qui exigent de l'espace et de la matière. Il ne sait pas toujours trouver de ces astuces souvent trop bien trouvées, de ces ellipses, de ces mystérieuses correspondances... Dans Une chic fille, *par exemple, qui est une excellente nouvelle, et où il file fort bien son morceau, on le sent un peu embarrassé par son sujet*

et le résultat est qu'il réussit à nous rendre trop présente une histoire qui eût sans doute gagné à demeurer dans l'indécision du cauchemar. Je le préfère dans l'ami de Boukharine, *mais ne je préfère pas* l'ami de Boukharine *à* Une chic fille. *Le sujet de* l'Ancêtre *(un vieux routier atteint par la cataracte) peut paraître un peu conventionnel — « facile » — mais ici, c'est le caractère de l'Ancêtre, infiniment désagréable, et pitoyable en proportion, qui emporte la conviction.*

L'on en revient toujours à Orage à Miami, *la très, très belle histoire d'une jeune Niortaise qui a épousé un G. I. noir ; et dire que Groussard est moins doué pour la nouvelle que pour le roman n'est pas une réserve : il suffit de voir les nouvelles qu'il fait ! Seulement, ce n'est pas lui qui accommode son talent à la nouvelle, c'est la nouvelle qui s'accommode à son talent. Il est un inventeur d'histoires. Il y en a de longues et il y en a de courtes. C'est la seule différence.*

(Édit. Fayard.) GEORGES CONCHON.

MAURICE TOESCA : PARIS, UN JOUR D'AVRIL.

Ce jour d'avril est celui de la visite du maréchal Pétain à Paris, en 1944. Jamais soleil ne fut si chaud en avril que cet avril-là. Qui ne s'en souvient ? Il est très bien que Maurice Toesca nous remette ce soleil en mémoire. Son livre en est tout baigné. Le lever du jour au carrefour Sèvres-Babylone, la traversée des Tuileries, le matin, on ne les oublie pas. Peu de temps après avoir refermé le livre, on s'aperçoit qu'ils ont pris le pas sur l'intrigue. Non que celle-ci soit languissante. Elle est, au contraire, très serrée, d'un rythme haletant, avec des rebondissements (cela grouille d'agents secrets, de S. S., il y a des pièges, il y a des bons et des méchants, des bons chez les méchants), des *suspense* qui font honneur non seulement à l'ingéniosité de Maurice Toesca, mais à son métier, certainement l'un des plus solides de ce temps. Cependant, pour qui a connu ce soleil, cet avril, qui a espéré et souffert sous eux, ils sont des personnages encore plus importants que Denise, Paul Bruch ou la sinistre Anna Muller, dont les lecteurs du *Soleil Noir* se souviennent assurément.

Paris, un jour d'avril est un roman qui respecte l'unité de temps. Toute l'action, l'histoire d'un attentat individuel contre un officier allemand dans le désordre provoqué par la visite de Pétain, s'inscrit dans un délai d'à peine vingt-quatre heures. On ne saurait dire assez combien une telle entreprise réclame de son auteur d'attention, de précision et même de minutie. Dieu merci, ces qualités-là ne font pas défaut à Maurice Toesca ; et c'est un soin presque incroyable des petits détails (d'heures, de lieux) qui assure sa réussite complète. La preuve : on ne saurait lire son roman sans un plan de Paris devant soi, moins pour vérifier — on peut être sûr de ne pas le prendre en défaut — que pour se représenter les choses.

Je sais qu'on lui a fait reproche d'avoir placé un attentat individuel en 1944. J'en suis assez d'accord. Par là, peut-être son livre manque-t-il à être exemplaire. Mais il faut observer que ses résistants sont de tout jeunes gens. Puis, de ce que le temps des attentats individuels

était passé, il serait tout de même imprudent de conclure qu'il n'y a eu aucun attentat individuel en avril 1944. Je chicanerais plutôt Maurice Toesca sur quelques concessions qu'il me paraît faire au *happy end*. Mais il est juste de dire que ce *happy end*, le lecteur le veut autant, sinon plus que lui.

Maurice Toesca est un de ces rares romanciers qu'on ne fâcherait pas du tout, je crois, en leur avouant qu'on a lu leur roman dans le train. Il sait ce que c'est qu'un roman. Il sait que c'est quelque chose de facile à lire et, par-là même, de très difficile à écrire. On lui est reconnaissant de ne pas inverser les facteurs.

(Édit. Albin Michel.) G. C.

JEUDI 3 MAI.

Livres nouveaux. — G. Guitard-Auviste : Paul Morand. — Paul Morand : La folle amoureuse.

GINETTE GUITARD-AUVISTE : PAUL MORAND.

Bernard Grasset a parlé d'émouvante manière d'un certain amour des Lettres et des écrivains qui, chez ceux qu'il habite, passe parfois avant le souci de leur œuvre personnelle, fait passer avant lui le souci de servir l'œuvre d'autrui. Grasset, ce disant, pensait à l'éditeur « idéal ». Son propos vaut aussi bien pour un petit nombre de critiques, dont on sent qu'ils voient moins dans leur office, souvent ingrat et, si j'ose dire, peu " payant ", autre chose qu'un « métier ». Ceux-là se moquent bien d'informer, de rendre compte, de se plier aux « exigences de l'actualité », dont je parle ailleurs. Ils s'attachent généralement à quelques écrivains qui, même s'ils n'ont pas attendu après ces dévoués exégètes pour connaître la notoriété ou la gloire, trouvent pourtant en eux leurs lecteurs les plus attentifs, leurs commentateurs les plus fervents.

Il y a trois ans, Ginette Guitard-Auviste a ainsi consacré à l'œuvre et à l'art de Jacques Chardonne une étude qui n'était pas loin d'être exhaustive (1). On ne l'a pas oubliée. Elle figure en bonne place dans la bibliothèque de l' « honnête homme », à côté des œuvres complètes de l'auteur de *l'Epithalame*, dont elle est un précieux commentaire, dont elle livre plus d'une clef, en même temps qu'elle esquisse, de Chardonne lui-même, un portrait à la fois nuancé et pénétrant. Il fallait le rappeler, car l'ouvrage que publie aujourd'hui Ginette Guitard-Auviste, sur Paul Morand, s'inspire d'un dessein similaire et suit le même plan. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, plus d'un trait commun entre les deux modèles de l'auteur ? Je n'entends point dire par là que leur œuvre se ressemble, ni Morand à Chardonne. Mais tous deux sont de ces quelques écrivains à la gloire peu tapageuse dont nous savons déjà, nous, leurs contemporains, que leur importance réelle et leur place dans les lettres de notre temps sont beaucoup moins discutables que celles de bon nombre de leurs « descendants » directs, même si la faveur

(1) Edit. Bernard Grasset.

provisoire de ceux-ci peut d'aventure faire illusion. Ne parlons plus de Chardonne : ce n'en est pas ici la place. Mais ce n'est pas par hasard si, à toute une école, disons plutôt : un groupe de jeunes romanciers d'aujourd'hui, certains critiques ont pu accoler l'épithète de « morandiens ». L'auteur de *Rien que la Terre* a su, avec quelque cinq ou six lustres d'avance, « fixer » — à la manière d'un catalyseur, d'un révélateur chimique — certains modes de sensibilité et d'expression qu'une longue décantation fait aujourd'hui réapparaître dans les œuvres de leurs cadets. La filiation est évidente qui va de Paul Morand à, disons, Roger Nimier, Antoine Blondin ou Félicien Marceau, par exemple. Quant à Morand lui-même, ses plus récents ouvrages — et notamment *Hécate et ses chiens* ou *la Folle Amoureuse* — nous le montrent superbement détaché de sa propre influence, si l'on ose ainsi s'exprimer — un écrivain et un homme magnifiquement *libres*. C'est assez rare..

Et c'est le portrait de cet homme et de son œuvre, considérés chacun à travers l'autre, en fonction de l'autre, que nous propose Ginette Guitard-Auviste. Comme son *Chardonne*, son *Morand* est un modèle d'analyse exhaustive. Regrettera-t-on d'y voir un peu négligée celle du rôle de Paul Morand dans la littérature d'aujourd'hui, de son influence, que nous disions plus haut ? Mais tel n'était pas le dessein de l'auteur... qui poursuit et remplit le sien avec une si attentive fidélité, avec une si pénétrante subtilité, qu'on se prendrait à douter des vertus d'une « critique comparée ». Un écrivain qui compte vraiment, ne serait-il pas toujours un solitaire ?...

CLAUDE ELSEN.

(Édit. Universitaires, Classiques du XXe siècle.)

PAUL MORAND : LA FOLLE AMOUREUSE.

Paul Morand poursuit aujourd'hui dans la Folle Amoureuse *l'investigation souterraine commencée avec* Hécate et ses chiens, *scrute les gouffres de l'âme et leurs recoins obscurs. Est-elle, au fond, si inattendue, cette évolution ? On pouvait la prévoir dès 1924, lorsqu'il disait :* Est-ce aujourd'hui où toute une psychologie nouvelle nous apprend à voir que nos plus profonds abîmes ne sont jamais révélés en surface que par des actes en apparence manqués, étranges, illogiques, inexplicables, qu'il faut faire grief aux jeunes écrivains de commencer par là ? Pour moi, l'exceptionnel est une manière d'atteindre le permanent. Je crois qu'on arrive plus vite et plus plaisamment à la sagesse par l'étude des erreurs (1). *Morand se confine aujourd'hui dans la prison humaine, une prison qui renferme l'infini avec ses merveilles et ses pauvretés, une prison dramatique qui cache, sous l'apparence visible du corps, l'insondable invisible.*

Quatre nouvelles composent la Folle Amoureuse. *Les deux plus longues* — le Dernier Jour de l'Inquisition *et* Parfaite de Saligny (2) —

(1) *Papiers d'Identité* (Grasset).

(2) Un extrait de *Parfaite de Saligny* a paru dans le nº 92 de *la Table Ronde.*

ont été publiées déjà en 1946 à petit tirage. Le livre portait alors la marque des émotions récentes, transposées dans le passé. Il reflétait l'horreur concentrationnaire — qu'elle soit née de l'Inquisition ou des désordres de 1789 — la révolte d'un individualiste devant la mainmise des collectivités organisées. Deux récits s'y ajoutent aujourd'hui, plus spécifiquement morandiens encore par la facture, qui font basculer le sens de l'ouvrage dans la direction du subconscient. Une phrase-clé en ouvre la porte. Mais dans ce domaine fantasmagorique, les portes s'ouvrent sur de vaines interrogations. Y a-t-il donc en chacun de nous un léviathan invisible qui n'apparaît que lorsqu'il est chassé hors de sa noire tanière par la peur, la fureur, la luxure ou la jalousie, qui résume tout cela ? Un reptile qui ne détend ses nœuds qu'au feu d'une seule passion, celle-là même que nous cachons à tous et à nous-mêmes ? Et quand un jour cette passion dit la vérité en se servant de nos traits pour composer notre vrai visage, personne ne nous reconnaît et ce qui devrait nous expliquer nous rend inexplicables.

Escolastica vit comme un animal, enfermée dans la démence, jusqu'au jour où l'amour la réveille. Non que le réveil soit définitif. Seule l'extase du plaisir — qui plonge l'homme normal dans l'inconscience — fait surgir en elle une étincelle de lucidité. Une force, puisée dans son partenaire libère son esprit, le transforme et l'exalte, vite retombée quand la volupté cesse.

Pour Agathe, le problème est moins complexe, quasi freudien.

Intelligente, cultivée, elle s'attarde dans l'enfance comme dans un refuge. Les poupées, sa voiture, son amie Susanita, son vocabulaire de pensionnaire, son goût du désordre et sa crainte de la mort, autant de mâts auxquels elle se ligote pour ne pas grandir. *Au fond, elle éprouve pour sa mère une passion admirative et traîne une vieille haine contre son père, haine qu'elle reporte sur l'amant de sa mère et sur tous les hommes. Sa mère morte par sa faute — un envoûtement qui s'est trompé d'objet — Agathe en prendra les manières, les manies et jusqu'à la place dans les bras de l'amant.*

L'amour possède Loup de Tincé. Aveugle à tout ce qui n'est pas Parfaite de Saligny ; il poursuivra sa chimère jusqu'à la mort.

Pour don Estèban, la partie est perdue d'avance. Une hérédité indienne couve sous l'éducation catholique. La nuit, la lie remonte à la surface ; il s'en libère par des rêves à haute voix, une voix nasale de perroquet, qui terrifie Dona Pilar, son épouse. Elle assiste muette à ce déroulement, mais elle se glace peu à peu dans les bras de don Estèban qu'un autre danger menace : la jalousie. Dona Pilar, qui croit à une sorcellerie, livre son mari aux Inquisiteurs. Vidé, par leurs soins habiles, de ses démons réels qu'il continue de ne pas soupçonner, il demeure la proie de son démon imaginaire, la jalousie, qui le conduira aux limites de la folie.

Escolastica, Agathe, Loup de Tincé, don Estèban, quatre esclaves de ce léviathan *qu'ils abritent, quatre fantômes mus par des puissances invisibles, quatre innocents fermés à autrui et incompréhensibles à eux-mêmes. Devant : une façade d'habitude, d'éducation, de sentiments. La plaque tourne et voici l'envers. Un envers monstrueux, fait de chausse-trapes ; l'homme y marche à tâtons, bourreau de soi-même ou victime du destin. Qui suis-je ? J'ignore ce qui me pousse. J'ignore même que je l'ignore. On se perdrait dans ces dédales imprévisibles si la main ferme du guide hésitait un instant. Mais elle ne tremble pas.*

Rien de plus ardu que de résumer une nouvelle de Paul Morand. Pour suivre les grandes lignes, on est contraint de négliger la toile de fond. Une prodigieuse culture lui permet de transporter ses personnages dans l'espace et dans le temps, en des lieux qu'il recompose avec les couleurs mêmes de la vérité. Qu'il s'agisse du Pérou en 1813, de Nantes en 1793, des rives américaines du Pacifique autour de 1800, de la guerre civile en Espagne ou de la société moderne, le décor est juste, d'une exactitude qui s'impose impérieusement par des moyens presque invisibles. Art de visionnaire ? *Non. Art de celui qui a vu et qui* sait faire voir. *La ligne du récit, toute droite, s'élance vers son but et seule la fantaisie des images caracolantes vient en assouplir la rigueur. Il a le don du détail exceptionnel qui peint mieux qu'un long discours. Des portraits — le Russe Menkendorf, Mme Lambert, Dona Escolastica, les émigrés d'Angleterre — surgissent çà et là avec une précision qui n'appartient qu'à lui. Pas de* petits rôles *dans l'œuvre de Morand. Le faisceau lumineux s'attache plus ou moins longuement sur tel ou tel personnage ; mais il garde pour tous une même intensité. On devine le moraliste toujours prêt à bondir, un moraliste par la bande, qui ne dédaigne pas les moyens comiques :* Les décorations... privilèges des chancelleries où crachat signifie distinction... Tout homme qui, à quarante ans, n'a pas une spécialité où il excelle, est un homme fini ; il est alors trop tard pour commencer. L'étiquette de Bruno, c'est d'être le banquier des rois. Les rois ont à l'étranger une poire pour l'abdication ; les reines aussi, à l'insu des rois, et les princesses, à l'insu des pianistes ou des maîtres nageurs... Les hommes sont seuls, les femmes jamais ! Le dialogue avec elles-mêmes leur suffit. *Et l'on pense sans cesse à cette prédiction de Léon Daudet :* Il faut savourer, chez M. Paul Morand, la conjonction d'un lyrique de belle allure aussitôt repris et comme tancé par un ironiste d'une qualité rare (1).

Il faut prendre cette ironie comme un don naturel, sans doute, mais également comme un réflexe de pudeur. Chez Morand, qui est un conteur bien élevé, elle apparaît au plus vif du récit comme une diversion — crainte d'ennuyer. Tout en lui, d'ailleurs, obéit au jeu des contrastes. Plus il s'avance dans l'audace et plus il freine son style ; plus les découvertes sont cruelles, plus il les voile de tendresse.

D'un livre aux couleurs disparates qu'un thème central unifie, convient-il de tirer une morale ou quoi que ce soit d'approchant ? Y a-t-il là une justification ou une condamnation de la psychologie, cette science incertaine, dangereuse à manier et cependant indispensable ? Tout au plus une inquiétude et le plaisir trop rare d'une histoire bien racontée. Pour Morand, là est le vrai problème, l'art suprême, la fierté. Il s'est renouvelé par l'intérieur, s'approfondissant et s'élargissant sans perdre une seule de ses qualités juvéniles de conteur à la cravache, *fidèle en sa maturité à cette idée de jeunesse :* Je me défends d'avoir des théories : les théoriciens n'en vivent pas et les créateurs risquent d'en mourir (2).

(Édit. Stock.) GINETTE GUITARD-AUVISTE.

(1) *L'Action française*, 27 mars 1922

(2) *Papiers d'Identité* (Grasset).

VENDREDI 4 MAI.

« COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT », DE PIRANDELLO (THÉATRE DE PARIS).

Cette pièce de Pirandello n'est sans doute pas à mettre au rang de ses meilleures. Elle s'inscrit par sa date (1920) entre ses deux œuvres capitales qui sont *A chacun sa vérité* (1917) et *Six personnages en quête d'auteur* (1921). Elle appartient à cette série que Pirandello appelait sa trilogie féminine et qui comprend encore *Comme tu me veux* et *Vêtir ceux qui sont nus.*

Optimiste et tragique à la fois, elle est riche de substance. Les situations en sont vigoureuses, les personnages d'un relief accusé et les uns comme les autres portent la marque de cette merveilleuse habileté qui fait de Pirandello un véritable sorcier du théâtre. Un seul grief : l'exposition — est-ce précisément par excès d'habileté, par souci d'embrouiller savamment son intrigue et d'emmêler les fils qui lient les personnages ? — l'exposition est difficile à suivre et le premier acte vous laisse quelque peu déconcerté. Le phénomène est d'autant plus curieux que le dialogue est clair. La version française de Mlle Marie-Anne Comnène paraît d'ailleurs excellente.

Le sujet peut aisément se résumer. Une jeune femme, Flora, a quitté son mari et pendant une quinzaine d'années, a mené une vie agitée. Dans un moment de dépression, elle tente de se suicider dans la petite pension de famille où elle s'est installée. Un médecin la soigne, la sauve. C'est son ancien mari qui a fait croire à tous et notamment à sa fille Livia, qui a maintenant dix-huit ans, que sa femme est morte. Les époux décident de reprendre la vie commune et le médecin fera passer Flora pour sa seconde femme. Mais elle se heurte à la haine de la jeune fille. Un enfant naît que Livia considère comme un bâtard, car pour elle, son père n'a fait qu'introduire sa maîtresse dans la maison. Flora partira une seconde fois non sans avoir crié la vérité.

Ce dénouement, que Mme Suzy Prim joue avec beaucoup de force et de pathétique, peut bien paraître un peu prévu et un peu mélodramatique. Il n'en est pas moins d'excellent théâtre direct et efficace. Mais on peut préférer aux scènes dramatiques celles où se donne cours la verve de l'auteur et qui sont d'un comique succulent. Le personnage de la tante Ernestine est, à cet égard, fort réjouissant.

Comme avant, mieux qu'avant, mis en scène par M. Jean Negroni, est bien interprété dans l'ensemble. Il faut tirer hors de pair M. Christian Alers dans le rôle difficile d'un amant éperdu.

ROGER DARDENNE.

SAMEDI 5 MAI.

EXPOSITION REBEYROLLE (MAISON DE LA PENSÉE FRANÇAISE).

Ce peintre de trente ans, Limousin comme Renoir, est en train, comme 'a écrit en 1951 Pierre Descargues, de *redécouvrir la grandeur d'un vrai métier... et se voue avec une grande force sincère, un courage d'artisan, à cette entreprise : apprivoiser le monde quotidien à la peinture.* Mais cet univers de tous les jours, vu à travers la sensibilité de l'artiste, provoque l'effet du mystérieux, les natures mortes sont traitées d'une manière inhabituelle, les animaux se mêlent à l'homme, en de troublantes « bergeries ».

Frère spirituel de Buffet, Rebeyrolle nous donne une interprétation encore plus atroce de la vie car sa vision ramène au réel. Et cependant, plus que d'une peinture sensible, il s'agit d'une peinture *significative,* où l'on retrouve, en filigrane, toutes les intentions de l'artiste. La sensualité en est pareillement absente et les couleurs sont plates, comme chez Bernard Buffet, quelquefois à peine indiquées. Tout est noué, dans un univers fermé.

Voici des pigeons, pris dans une gangue grisâtre, ou des toiles à mi-chemin de l'abstraction ; univers décomposé en lignes simples. Dans « l'Enfant et la chienne morte », le peintre traduit son angoisse avec des

teintes sourdes, éclairées par des roses et des jaunes décomposés, avec des blancs livides en larges surfaces qui accrochent une lumière pauvre. Toujours revient le thème de la mort, de l'immolation, durcissant les gestes qui deviennent insensibles. Un débile bras d'enfant se raidit ; on ne sait s'il frappe ou s'il implore. Mais c'est un élan de tendresse qui resserre la brebis malade contre la poitrine d'un autre enfant. Ailleurs, un agneau saigne dans les bras d'un jeune garçon au visage tuméfié. Tout le désespoir de la chair livrée à sa propre fatalité s'exprime ici, avec une intensité pathétique.

RENÉE WILLY.

LUNDI 7 MAI.

Livres nouveaux. — Pierre Teilhard de Chardin : Lettres de voyage. — Philippe Jullian : Gilberte retrouvée.

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN : LETTRES DE VOYAGE (1923-1939). Recueillies et présentées par Claude Aragonnès.

Mme Claude Aragonnès, la biographe de Lincoln, a joui du privilège d'une double amitié quasi fraternelle, celle de Marguerite-Marie Teilhard de Chardin, l'auteur de *l'Energie spirituelle de la souffrance,* (1) et celle de Pierre Teilhard de Chardin. Amis d'enfance et jadis compagnons de jeux, le frère et la sœur lui furent aussi chers et elle put assister à l'éclosion et à l'épanouissement de leur personnalité.

Des amis prièrent Mme Claude Aragonnès de mieux faire connaître ce que fut Pierre Teilhard de Chardin, dont elle avait reçu maintes lettres intéressantes et caractéristiques, documents précieux, par leur allure spontanée, pour ceux qui n'ont pas eu la joie de voir le Père, de s'entretenir ou de correspondre personnellement avec lui : Mme Claude Aragonnès n'hésita pas à révéler ce que furent l'esprit, et l'âme religieuse du grand disparu. Telle est l'origine de ce livre.

Il se présente essentiellement comme une série de lettres ou d'extraits de lettres habilement reliées par un commentaire biographique précis, qui soude ces citations en un tout solidement charpenté et équilibré. Une préface, d'une très discrète ferveur, met tout de suite le lecteur dans le ton de l'ouvrage. Le P. Teilhard n'a que faire d'éloges, de dithyrambes ou d'hagiographie. Il suffisait donc de témoigner en toute simplicité, et de s'effacer devant la réalité des faits et des documents. C'est ce qu'a bien compris Mme Claude Aragonnès.

Avant de souligner l'intérêt de ce choix, il importe de signaler la probité qui a présidé à la sélection des textes. Une correspondance vraiment privée, et c'est le cas pour le P. Teilhard, est à la fois un document inestimable et une chose intime, dont l'intégralité ne peut pas être brutalement jetée en pâture à un public non préparé et qui doit attendre de longues années avant de paraître. Or il suffit de comparer, comme nous l'avons fait, quelques originaux et les extraits imprimés pour se rendre compte que la vérité et le tact n'ont souffert ni l'une ni l'autre.

(1) Ed. du Seuil.

Il serait oiseux d'énumérer, dans l'abstrait, les qualités de Pierre Teilhard de Chardin, épistolier. Celui-ci déclarait à l'une de ses converties : *Je n'entends rien au style. Les idées seules m'intéressent.* Or, ce qui est étonnant, c'est le talent descriptif, l'art du pittoresque dont témoignent ces missives parfois écrites à la diable, sous une tente, dans le plus complet inconfort, et sans doute rarement relues. On pense à Chateaubriand ou plutôt à Flaubert, mais à un Flaubert naïf, spontané, ignorant de ses effets. Si nous évoquons ici le solitaire de Croisset, c'est que nous n'hésitons pas, *mutatis mutandis*, à mettre la correspondance du P. Teilhard sur le même niveau littéraire. Ici c'est une vision plastique, d'une beauté quasi hellénique. Là c'est une description où l'œil du géologue et celui de l'artiste ne font qu'un. Là enfin, ce sont d'éclatants décors tropicaux, ou de somptueuses marines, riches en couleurs.

Ce qui est frappant, chez cet homme qui ne se regardait pas écrire, c'est la variété de ton. Tantôt c'est le technicien ou le naturaliste qui parle, le savant qui, après avoir réalisé en Chine du Nord une large synthèse tectonique et archéologique, opéra des raccords avec la Chine du Sud, puis avec l'Inde et l'Indonésie. Tantôt les remarques se tempèrent d'humour. Tantôt nous avons affaire à l'observateur aigu du réveil de l'Asie. Tantôt, sans effort, c'est une effusion lyrique ou mystique. Jamais de pose ni d'attitude concertée. Quand l'homme est découragé ou qu'il sent les premières approches de la vieillesse, il l'avoue ingénûment, pour se reprendre aussitôt, car il possède d'étonnantes ressources en énergie.

Comme le suggère fort bien le choix de Mme Claude Aragonnès, si absorbé que se trouvât le Père Teilhard de Chardin par ses recherches géologiques et paléontologiques, et spécialement par les fameuses fouilles de Chou Kou Tien qui révélèrent au monde le Sinanthropus, le savant ne fait jamais oublier le prêtre, car le Père fut une synthèse vivante. Il a dirigé et redressé d'innombrables consciences, il a même conservé des prêtres à l'Eglise catholique. Ainsi que le note judicieusement la commentatrice : *Pierre Teilhard ne sait donner aux autres que ses propres raisons de croire et de vivre (...) Embraser d'autres êtres du feu qui le brûle, c'est toute son ambition.* Et c'est un jaillissement perpétuel d'essais philosophiques et religieux où il met le meilleur de lui-même. Quelle puissance de concentration et de méditation dans une existence aussi agitée !

Il y a une vie plus belle encore que celle de Lincoln, et qui appelle un biographe. Est-il besoin de préciser à qui s'adresse notre suggestion ?

(Édit. Grasset.) CLAUDE CUÉNOT.

PHILIPPE JULLIAN : GILBERTE RETROUVÉE.

Philippe Jullian nous avait donné, il y a quelque temps, en collaboration avec Bernard Minoret, un recueil de pastiches « les Morot-Chandonneur » qui ne nous avait pas convaincus. Cette fois, Ph. Jullian est seul responsable de Gilberte retrouvée. *Son livre est une merveille de drôlerie raffinée, d'élégance caricaturale. La caricature est d'ailleurs son domaine : il est*

curieux de constater l'étonnante école que constitue l'art du croquis pour un humoriste.

Avec Gilberte retrouvée, *il s'agit d'un recueil de nouvelles, rattachées les unes aux autres par le souvenir de Proust (dont Philippe Jullian illustra la traduction anglaise, nous dit-on). Or, ces nouvelles sont, elles aussi, des illustrations de l'univers proustien et de ses prolongements. Très exactement :* Du côté de chez Marcel. *La faune des salons s'y retrouve, en grand appareil, autour d'une tasse de thé, autour d'une liasse de vieilles lettres du génial ami. Documents qui font tourner les têtes ; et Mme Léonce-Lévy se découvre soudain être Gilberte, ce qui la pousse à se forger derechef une pseudo-biographie où l'auteur du* Temps perdu *occupe une place inattendue et envahissante. M. Gilbert-Jérôme, proustien zélé et fervent, dont la vie de raté prenait un sens à la seule faveur de l'intérêt que lui témoignait publiquement Marcel Proust, ignorera les jugements définitifs et cruels que le Maître portait sur lui.*

Le meilleur morceau nous semble sans conteste la nouvelle intitulée Albert. *Miss Staunfing qui* recherchait avec une efficacité alarmante tous les documents qui pourraient l'aider à établir dans le moindre détail une biographie parfaitement complète et surtout définitive de Marcel Proust, *se trouve lancée sur la piste du mystérieux Albert... Pour mettre la main sur les documents qu'il a laissés, elle finira par s'unir en justes noces avec un vieux baron remisé au fond d'un château campagnard.*

Tous les fervents de Proust entreront dans les jeux de Gilberte retrouvée. *Quant aux profanes, ceux pour qui la* Recherche du temps perdu *n'est pas une bible, ils aimeront aussi ce livre où l'on se moque d'un monde qu'ils ignorent.*

(Édit. Plon.) BERNARD DIMEY.

MERCREDI 9 MAI

Livres nouveaux. — Simone André-Maurois : Miss Howard. — Stanislas d'Otremont : Thomas Quercy et l'Amour déraisonnable.

SIMONE ANDRÉ-MAUROIS : MISS HOWARD.

Ce livre est d'un tact exquis. Mme Simone André-Maurois ne surfait pas son héroïne, ne nous cache aucune de ses faiblesses ; et pourtant elle nous la fait aimer. Anne-Elisabeth Howard, née dans un milieu médiocre, un peu salie, dans sa première jeunesse, par deux liaisons lucratives, n'en a eu que plus de mérite à devenir, du jour où elle rencontre le futur Napoléon III, une femme correcte, aimante, dévouée et très fidèle.

Avec d'heureuses inspirations, l'auteur s'échappe assez souvent de son sujet qui est intéressant, mais mince. Ce sujet ne devient palpitant que lorsqu'il s'agit de la préparation du coup d'Etat. Les millions mis par Miss Howard à la disposition du président Louis-Napoléon Bonaparte ont une importance historique, puisque sans eux cet aventureux personnage ne serait pas devenu Napoléon III. L'imprudente générosité d'une femme a changé le destin de la France et les

millions gagnés dans une couche assez innocente ont créé un empereur.

L'ironie très fine de Mme Simone André-Maurois souligne, sans y insister trop, le prodigieux événement. Et à mesure que se désespère toujours plus la pauvre héroïne, brutalement oubliée par un souverain qui passait généralement pour bon et se montra, dans les détails de la rupture, d'une parfaite muflerie — il fit crocheter les appartements ntimes de son ex-amie pour reprendre ses lettres d'amour — le récit ise fait de plus en plus ému et humain. Miss Howard devenue Mrs Trelawny et, par son propre mouvement, comtesse de Beauregard, nous touche toujours davantage. L'auteur ajoute d'ailleurs à l'histoire un peu courte de Miss Howard, celle, très pittoresque, de ses meilleurs amis, les Hartford-Wallace. Le récit commencé à Brighton finit à Bagatelle.

Le dernier chapitre qui mène Miss Howard *de l'Histoire à la légende* est ravissant. La légende, qui simplifie les traits de Miss Howard, en accuse d'autant mieux l'essentielle et touchante noblesse. C'est un vieillard de plus de quatre-vingts ans, ancien valet de chambre de la « comtesse de Beauregard », qui nous développe sa légende. Mme Simone André-Maurois écoute avec attendrissement le *père Léon* et conclut, avec une poétique indulgence : *Celle dont, quarante ans après sa mort, le bonhomme Léon parlait encore avec tant de ferveur, n'est ni la courtisane peinte par Fleury, ni l'intrigante imaginée par Viel-Castel, ni la favorite vue par Tocqueville, ni la créature que la princesse Mathilde foudroyait de son mépris... C'est une femme purifiée par la solitude, vouée au souvenir de son amour perdu...*

(Édit. Gallimard.) ANDRÉ GERMAIN.

STANISLAS D'OTREMONT : THOMAS QUERCY ET L'AMOUR DÉRAISONNABLE.

Le nom de Stanislas d'Otremont, romancier d'origine belge, inconnu du public français, fut révélé il y a trois ans par Thomas Quercy *que la critique salua comme un chef-d'œuvre. Le mot n'était pas trop fort. Emile Henriot avait raison d'écrire :* ...il rejoint les grands modèles... Oberman, René, Adolphe, Dominique.

Cette œuvre exaltante et solitaire, passionnante recherche de la vérité, obéit au grand thème de l'unité de l'esprit *cher à Charles Morgan, au romancier anglais de* « *Fontaine* » *et de* « *Sparkenbroke* ». *Ces mots affleurent avec discrétion dans une difficile approche, dans cette confrontation jamais lassante d'un homme avec lui-même et donnent son sens à la vie de Thomas Quercy. Une vie dont le héros est prodigue, sentimentalement et physiquement, d'autant plus qu'il se moque du verdict de son médecin : trois ans à vivre. Poitrinaire et refusant d'aller se soigner en sanatorium, il décide de poursuivre l'explication de sa destinée.*

Le bonheur est comme un soir de paix ; ma souffrance était certainement une aube. Quelque chose commençait, *songe-t-il. L'amour qu'il voue à une étudiante qu'il découvre être la fille de son médecin, il en prolonge le rêve, même après avoir appris les atteintes de son mal. Avec sa tendresse craintive, Isabelle se dérobe à cet amour qu'un timide baiser a ébauché. Au hasard de rencontres, d'amitiés, Thomas Quercy continue*

sa quête spirituelle. Alors, cet homme qui a perdu la foi découvre que la charité peut être l'axe d'une vie et son secours ; il comprend qu'il n'a pas le droit de désirer âprement réduire une créature infinie à devenir avant tout un objet de possession et d'enrichissement. *Pensée qui catalyse le véritable amour. Et la fidélité l'emporte. L'impossible amour a vaincu.*

Pourquoi le cœur n'aurait-il pas, comme la nature, son renouveau ? Pourquoi un corps que parcourt l'onde purifiante du bonheur ne modifierait-il pas ses cellules anémiées ? Dans le mûrissement de sa double souffrance, la maturation de Thomas Quercy est l'un des plus beaux motifs qu'il nous ait été donné d'admirer. Il faut relire ce livre pour mieux l'aimer.

Thomas Quercy n'avait pas besoin d'une suite. L'amour déraisonnable, *étude d'un autre impossible amour, mais qui réagit et se hausse pour mériter* l'honnêteté de l'esprit, *est dans la ligne exemplaire que se fixe ce connaisseur du cœur qu'est Stanislas d'Otremont.*

Un homme aime une femme, *écrivait Flaubert. Dans* l'Amour déraisonnable, *un homme est pris entre l'amour de deux femmes. Thème simple mais dont la constance ne lasse pas.*

Dans Laurence, Charles a trouvé celle qui répond à ses aspirations. Les jeunes gens se voient et s'écrivent en cachette du père de Laurence, un vieux général autoritaire qui a décidé de la marier à un homme de son choix. Ayant surpris leur correspondance, ce père empêche un rendez-vous, éloigne Laurence. Segré croit à une trahison, tandis que la jeune fille pense qu'elle a été abandonnée. Alors, sans véritable amour, Charles épouse Sylvie, une jeune campagnarde.

Si Charles Segré se prend à aimer Sylvie avec passion, c'est qu'il aime Laurence à travers elle. Jeux charnels éphémères. Amour de transfert qui peu à peu se dégrade en amour de ménage. *Le malheur, la mort d'un enfant obscurcissent leur foyer. Ces sentiments faciles à décaper ressortent d'un « cahier », une confession que son vieil ami Faubert, un peintre célèbre, lui a demandée le jour où Segré lui annonce son intention de quitter Sylvie.* Sois honnête, *lui a recommandé le peintre.*

Le cahier de Charles Segré relate des étapes décourageantes : la patience, la pitié, la simulation d'un cœur qui ne peut justifier un constant sacrilège. *Laurence réapparaît dans la vie du héros pris entre ce qu'il n'aime plus et ce qu'il recommence d'aimer. Une méprise les avait séparés. Ils sont prêts à poursuivre un amour que le destin a injustement arrêté. Ici, intervient le vieil artiste affectueusement bourru, mais impitoyablement sincère. Faubert impose à Segré un examen de conscience sous l'éclairage de* l'honnêteté de l'esprit. *Il l'oblige à juger son imposture, à comprendre qu'il fraude le réel et que l'aventure dont il rêve, l'abandon d'une femme aimante pour une déesse perdue et retrouvée est indigne de son esprit. Charles ne commettra pas cette folie. Laurence, de son côté, s'y refuse. Elle le laisse au véritable amour,* celui que l'on crée de ses mains, contre soi-même d'abord. Que l'on ne subit pas, mais que l'on fait, comme un tableau, une statue, tout au long du temps, avec effort. Comme un travail d'artiste.

(Édit. Gallimard.) PIERRE GRENAUD.

L'HOMME AU BRAS D'OR, FILM D'OTTO PREMINGER.

Otto Preminger appartient à la petite cohorte des réalisateurs « en marge » qui, à Hollywood, se complaisent à *ne pas* respecter la règle du jeu et à introduire dans le cinéma américain, chaque fois qu'ils en ont l'occasion ou le moyen, une dimension nouvelle : celle du non-conformisme. (Les autres se nomment, pour mémoire, Robert Aldrich, Joseph Mankiewicz, Alfred Hitchcok, Nicholas Ray, Elia Kazan ; j'en oublie sans doute deux ou trois ; notons en passant que la plupart sont des « immigrés ».) Avec *Laura* et *Where the sidewalk ends (Mark Dixon détective)*, Preminger a apporté un accent nouveau dans le film policier. Il est l'auteur de deux films « à scandale » : *la Lune était bleue* et *Carmen Jones*. On l'a vu, acteur, camper un étonnant officier de la Wehrmacht dans *Stalag XVII*, film également non-conformiste de son compatriote Billy Wilder. Lorsqu'il se sent gêné aux entournures par la dictature des grandes compagnies de production, Preminger — toujours comme Aldrich, Mankiewicz, Kazan et *tutti quanti* — choisit la liberté, un producteur indépendant, et de réaliser avec des moyens matériels limités les films de son goût. Ce fut le cas pour *l'Homme au bras d'or*. Le résultat est excellent.

Car il n'était pas question d'obtenir l'*imprimatur* hollywoodien pour un film où la drogue joue un rôle important, même s'il ne s'agit pas, comme on l'a dit un peu hâtivement, d'un film *sur* la drogue et les drogués. Si le héros de *l'Homme au bras d'or* est un drogué repeint, un instant repris par son « vice », le parallèle est tout de même un peu sommaire qu'on a esquissé entre ce Frankie Maclean et le protagoniste de *Lost week-end*, de Billy Wilder. L'alcoolisme était à l'origine et à la base du drame de celui-ci. Pour le Maclean de *l'Homme au bras d'or*, le recours à la drogue n'est qu'une conséquence, et lui-même ne souhaite rien tant que d'y échapper. Son véritable drame est d'un autre ordre : à la suite d'un accident de voiture dont il est responsable, Frankie Maclean a épousé la femme que, croit-il, il a rendue infirme. Cette femme, qui feint, à seule fin de le garder, une infirmité dont elle est guérie depuis longtemps, a gâché sa vie. Il se sent lié à elle par le sentiment de sa responsabilité et par une pitié un peu lâche. Lui-même n'a rien d'un « héros » : il demande au jeu sa subsistance et à la drogue une illusoire évasion. Désintoxiqué, il aspire à une existence plus normale, mais le pitoyable monstre dont il a la charge le pousse dans la même ornière. Ici, point le « mélo » : Maclean sera sauvé par l'amour d'une brave entraîneuse de boîte de nuit, et par le crime que commettra sa femme, avant de se suicider elle-même, une fois démasquée.

Il y a, bien sûr, beaucoup d'invraisemblance dans l'épisode de la désintoxication volontaire et solitaire de Maclean — rappelant assez certaines séquences de *Lost week-end*, déjà cité. Mais la chose est sauvée par l'interprétation magistrale de Frank Sinatra — ancien chanteur de charme devenu l'un des meilleurs acteurs du cinéma américain (on n'a pas oublié son interprétation de *Tant qu'il y aura des hommes* et de *Je dois tuer*). Il convient, à ce propos, de saluer en Preminger un « directeur d'acteurs » de tout premier plan (comme Clouzot en France).

Techniquement, *l'Homme au bras d'or* est une réussite accomplie. L'habitude déjà prise du cinémascope et de la couleur nous avait fait

un peu oublier — hélas ! — les ressources et les possibilités autrement précieuses de l'image noire et blanche, de format « normal ». Le film de Preminger nous les rappelle avec bonheur — et aussi que l'ampleur des moyens matériels ne conditionne en aucune manière ce genre de réussite. Tournés dans des conditions précaires, avec un budget limité, parfois hâtivement, des films tels que *la Strada, Il bidone, l'Homme au bras d'or* n'en comptent pas moins parmi les ouvrages de l'écran les plus dignes d'intérêt que nous ayons vus récemment.

C. E.

JEUDI 10 MAI (Ascension).

LA KERMESSE AUX LIVRES RELIGIEUX.

Les livres d'intérêt religieux se multiplient à une telle cadence, les collections ayant le même objet se fondent si nombreuses que le chroniqueur crie grâce, incapable, malgré de sévères filtrages, de suivre ou même de survoler les parutions. Nous sommes réduits à ne donner qu'un aperçu des plus superficiels pour ne pas faire éternellement attendre auteurs et éditeurs. C'est la seule excuse à notre chronique-digest.

Livres d'histoire religieuse.

L'histoire des religions, publiée sous la direction de René Aigrain (Bloud et Gay) vient de s'enrichir d'un troisième volume, à tous points de vue remarquable. Si nous avons été moins satisfait des deux premiers volumes de la collection, le troisième nous paraît excellent : nous ne pouvons que dire notre admiration pour la qualité des exposés, de première main, confiés à des spécialistes de compétence indiscutée. Il faut d'abord signaler l'étude sur la religion égyptienne de l'abbé Drioton, ancien directeur général du Service des Antiquités de l'Egypte, un des meilleurs égyptologues de notre temps. Il développe tour à tour les éléments dogmatiques, l'histoire de la religion, les pratiques religieuses, les croyances et coutumes funéraires, qui caractérisent l'ancienne Egypte.

Les religions préhelléniques ont été étudiées par M. Demargne, celles de la Grèce antique par le Père des Places. (Pourquoi mettre *religions* au pluriel, de part et d'autre ?) Enfin, le regretté professeur Pierre Fabre nous donne, en quelque sorte, son testament, en nous fournissant une analyse à la fois nuancée et rigoureuse de l'ancienne religion romaine. Il faut rendre ici un dernier hommage à ce savant qui a su dissimuler son vaste savoir derrière tant de modestie et de bonne grâce.

Le 9e centenaire de la douloureuse séparation entre l'Orient et l'Occident chrétiens a provoqué de nouvelles études. Nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte d'une partie des travaux parus dans la collection Irénikon, *l'Eglise et les églises* (Ed. de Chevetogne). Les têtes de chapitres du volume II permettent de se faire une idée de sa richesse : Notes sur le schisme oriental, unité et schisme sous l'angle de la théologie biblique et patristique, histoire et relations des anciennes

métropoles ecclésiastiques, Byzance et l'Orient, jusqu'à la fin du moyen âge, monachisme et spiritualité dans l'Orient byzantin, théologie et liturgie, le schisme d'Occident et la Réforme, problèmes unionistes modernes et œcuménisme.

L'Histoire de l'Église, de Daniel-Rops, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, consacrés à la Réforme, catholique et protestante (Libr. Fayard). Nous retrouvons l'art de l'auteur dans les portraits admirablement burinés, tout en regrettant les dimensions disproportionnées que prend l'entreprise : près de 1.200 pages pour la seule Réforme. La collection, plus scientifique, *Histoire de l'Eglise*, depuis les origines jusqu'à nos jours, commencée par Fliche et Martin, aujourd'hui continuée par Duroselle et Jarry, progresse lentement, trop lentement à notre gré. Le volume consacré aux *Luttes politiques et doctrinales aux XVII*e *et XVIII*e *siècles* (Bloud et Gay) a été confiée à deux travailleurs consciencieux, l'abbé Jarry et le regretté professeur Préclin, mort presque subitement, l'an dernier, à Besançon. Il faut espérer que les nouveaux directeurs feront diligence et... court.

L'histoire de la religion s'enrichit d'une étude du Père de Lubac, consacrée à *Amida* (Ed. du Seuil). C'est la première étude consacrée à l'amidisme, considéré trop facilement comme un bouddhisme de seconde zone.

Textes spirituels.

Les éditions et collections de textes spirituels se multiplient et il faut remercier tous ceux qui permettent au lecteur de puiser directement aux sources. C'est le mérite de la collection, admirablement illustrée et présentée, « Maîtres spirituels », qui s'ouvre généreusement aux auteurs non chrétiens. L'abbé Steinmann nous donne, avec un portrait de *Saint Jean-Baptiste*, des textes sur la spiritualité du désert, Claude Tresmontant une esquisse de *Saint Paul* qui est en même temps une introduction à ses épîtres, Henry van Etten, une analyse de *George Fox et des Quakers.*

Plus modeste, la collection « Eglise d'hier et d'aujourd'hui », découvre au grand public les richesses spirituelles des premiers siècles chrétiens. Après Basile le Grand, voici un *Ignace d'Antioche*, presque exclusivement consacré à nous offrir les admirables lettres du saint, que chaque chrétien se devrait de connaître (Ed. Ouvrières). Il faut souligner l'effort qui a été réalisé pour une présentation attrayante, comme pour une version accessible.

Le Père Varillon a préparé le choix des textes spirituels de *Fénelon* pour la collection *les Maîtres de la spiritualité chrétienne* (Ed. Aubier). Il nous faut dépasser les jugements de manuel sur l'évêque de Cambrai, dépasser aussi un certain lyrisme de ses prières, pour découvrir la grandeur de ce pasteur, haut en relief sur un siècle de courtisans, qui a su parler aux grands avec noblesse, aux petits avec respect, parce que son âme était libre et évangélique. L'introduction du P. Varillon comme le choix des textes le montre admirablement et nous découvre le charme de Fénelon.

Nous pouvons ajouter à ces textes un livre savoureux, publié hors-collection (cela arrive encore parfois), *la Lettre d'or*, envoyée par le cistercien Guillaume de Saint-Thierry, aux chartreux du Mont Dieu,

au milieu desquels il avait séjourné quelque temps. Devant les détractions des contemporains, le moine s'efforce de soutenir ses frères en leur solitude et de « les stimuler en leur sainte profession ». Le livre est un petit traité de la vie spirituelle.

Ceux qui veulent connaître plus amplement la spiritualité cistercienne peuvent trouver une galerie des principales figures dans le livre du P. Louis Bouyer, *la spiritualité de Cîteaux* (Portulan, Flammarion).

A la recherche de Dieu.

Qui a prétendu que notre siècle avait perdu l'inquiétude religieuse ? Si l'absence de doctrine solide a parfois caractérisé la littérature spirituelle, la production actuelle ne mérite plus ce reproche. Le Père de Lubac vient de publier une troisième édition, refondue et considérablement augmentée, de son livre sur la connaissance de Dieu, avec un titre nouveau, *Sur les chemins de Dieu* (Aubier). « Parler de Dieu est aussi dangereux que nécessaire », dit-il. Certains esprits chagrins qui ne reconnaissaient pas la langue de leur manuel théologique ont pu s'étonner de la langue moderne, parce qu'authentique, de l'éminent théologien. Ceux qui ont ressenti la faim des affamés ont trouvé et trouveront chez le Père de Lubac la pensée la plus traditionnelle, parce que vivante et vécue : elle est lumière et chaleur.

Dans son livre *Dieu et nous* (Grasset), le Père Daniélou rassemble dans une perspective d'ensemble les différentes voies d'accès à la connaissance de Dieu ; en partant de l'histoire des religions, de la philosophie, de l'Ancien Testament, de l'Evangile, de la théologie et de la mystique. Chacun de ces thèmes est une voie convergente qui permet de rencontrer le Dieu vivant, au bout de toutes les avenues tracées avec netteté.

La collection *Foi vivante* (sœur de notre collection *Credo*) vient de s'enrichir de plusieurs livres nouveaux. L'exposé d'ensemble sur la foi chrétienne intitulé *Credo* (Éd. du Cerf) du P. Lippert, expose la doctrine de Dieu, de la Trinité et de la Création. L'auteur est un jésuite allemand dont l'influence spirituelle a été considérable dans son pays, entre les deux guerres ; elle fut comparable à celle de Guardini. Le présent exposé n'est pas un cours de professeur, mais l'expérience d'un homme qui nous dévoile le mystère de Dieu, en nous apprenant sa présence et son action, au secret de notre cœur et de notre vie.

L'auteur de la version française, le P. Yves Becker, qui nous avait déjà donné une remarquable traduction du même auteur dans *Job dit à Dieu*, a su élaguer ce que le lyrisme un peu germanique avait de déroutant pour une sensibilité française, tout en respectant le sens profond du livre et le génie de Lippert.

Avec un sens non moins aigu de la sensibilité moderne et des aspirations qui se voilent de pudeurs parfois déroutantes, le Père Carré a écrit *Espérance et désespoir*. (Foi vivante, Éd. du Cerf). Nous n'avons que peu de livres sur l'espérance chrétienne ! Celui-ci lui donne sa vraie dimension, en la situant dans l'histoire du salut, tout entière tendue vers l'attente. Il met en garde contre la maladie du désespoir comme contre celle, plus commune, d'une espérance avariée.

Bien que plus spécialement rédigé pour les prêtres, le livre du

Père Hitz (*l'Annonce missionnaire de l'Evangile* (Foi vivante, éd. du Cerf) nous montre ce que doit être l'apôtre et l'apostolat, à la lumière de la Bible et de l'histoire ecclésiastique. Livre dense, qui exige réflexion. Dans le même ordre d'idées, J. Bécaud nous fournit, dans *l'Action, instrument d'évangélisation* (Éd. Ouvrières) une collection de documents sur l'action catholique, qui montrent comment celle-ci, à travers d'humbles réalités, s'efforce de susciter une solidarité entre les hommes et de les acheminer, par une éducation active vers un christianisme vécu. Le livre est un fichier. Les témoignages des militants jocistes y sont particulièrement émouvants.

Nous terminerons ce tour d'horizon avec le livre du Père Salet, *Trouver le Christ* (Éd. Mappus, Le Puy). Les études qui le composent montrent le Christ dans les réalités quotidiennes de la vie chrétienne et de l'histoire, dans la prière et l'action. Les lecteurs des *Richesses du dogme chrétien* retrouveront la même sève dans ce nouveau livre.

Quelques problèmes spirituels.

Signalons une fois de plus à ceux qui s'intéressent aux problèmes d'adaptation et de mise au point que soulèvent l'effervescence et le renouvellement spirituel de notre temps, les remarquables *Suppléments de la Vie Spirituelle* (Éd. du Cerf). Ils contiennent des études concernant l'actualité de la vie religieuse, la question de la direction spirituelle, la psychologie analytique de Freud, la psychothérapie et la confession, la renaissance de la liberté.

Le renouvellement de la vie chrétienne marche de pair avec un ressourcement liturgique. Pour vivre de sa foi, il faut vivre le mystère chrétien, dans les rites sacrés. Il suffit de se rendre, un dimanche à l'église de Saint-Séverin, en plein Quartier Latin, à Paris, pour comprendre ce que peut signifier vivre la messe comme un mystère et comme un événement. Nous retrouvons le témoignage de cette expérience et de cet enseignement dans *la Messe* (Éd. Desclée de Brouwer), rédigée en collaboration par toute l'équipe sacerdotale de Saint-Séverin.

Pour approfondir la dignité du chrétien, telle qu'elle apparaît dans la liturgie et la pensée patristique, le livre du grand liturge Odo Casel, moine bénédictin de Maria-Laach, en Rhénanie, un des meilleurs ouvriers de la renaissance liturgique, est d'une épaisseur peu commune. Dans ces conférences spirituelles, comparables à celles de dom Marmion, on trouvera l'illustration doctrinale de l'admirable parole d'Irénée, de Lyon, *Gloria Dei vivens homo*. La gloire de Dieu c'est l'homme vivant.

Il ne faut pas perdre de vue que l'Eglise a souvent intégré dans sa liturgie les valeurs religieuses des païens. Noël a été le solstice d'hiver avant d'être le solstice des âmes. Ce lien des réalités spirituelles avec les choses humbles de la nature, où le mystère est traduit par les signes de la création fait l'objet des pages que l'abbé de Julliot a consacrées aux *Mystères du temporal* (Éd. Spes).

La renaissance liturgique n'est pas le privilège des seuls catholiques. Il n'est pas difficile de discerner un éveil semblable chez les protestants, bien qu'il ne soit pas chargé d'harmoniques absolument identiques. Un des hauts lieux de cette recherche spirituelle est constitué par la communauté de Taizé, près de Cluny. Les frères de la communauté,

au delà de tout romanisme ou anti-romanisme, s'efforcent d'y entendre l'authentique parole de Dieu. Le livre qu'ils consacrent à *Mariage et célibat* (Ed. Delachaux et Niestlé) ouvre une brèche : il dévoile la valeur, l'authenticité, la légitimité, l'engagement du célibat, sa signification par rapport au mariage. Pages vraiment œcuméniques. Elles nous délivrent des discussions périmées qui ont appauvri ceux qui s'y sont attardés. Nous respirons un air nouveau.

Un autre document nous vient de l'Extrême-Orient, où l'abbé Monchanin, par fidélité à une vocation très personnelle, s'efforce de vivre, dans l'Inde dravidienne, une forme de monachisme, qui doit préparer la rencontre du christianisme et de la civilisation indienne. *De l'esthétique à la mystique* nous livre les confidences du solitaire chrétien sur l'art, le mythe, le tragique de l'Occident, le mystère, les fonctions de la conscience, l'amour, la charité et la personne, les voies spirituelles, enfin la spiritualité du désert. Ce n'est pas une synthèse, mais un carnet de route, où l'abbé de Monchanin nous apporte les réponses perçues dans le silence et le dépouillement. Son livre a valeur de témoignage.

Nous trouvons un écho d'une autre vie missionnaire dans *Splendeur de Dieu* (Ed. Delachaux et Niestlé). C'est l'épopée d'Adoniram Judson, sur le témoignage des archives consultées par l'auteur, Mme Wilsie Morrow, du missionnaire et sa femme au cœur de la Birmanie. Leur vie a été une suite d'expériences et d'épreuves, dont la plus douloureuse a été la mort de la jeune femme. Lecture captivante, relevée d'humour et de pathétique.

Sous la forme paradoxale qui exprime si heureusement sa pensée, le Père de Lubac vient de nous donner les *Nouveaux paradoxes* (Éd. du Seuil). Ce sont les notations d'un penseur pénétrant, d'un jugement soumis à l'unique vérité, qui stigmatisent les tendances et les tentations de notre temps. Ecoutez par exemple : *La foi — si tant est qu'elle ait besoin d'un appui — s'appuiera souvent mieux sur une raison qui lui résiste que sur une raison qui l'appelle.* Lisez ce que le Père de Lubac dit de la souffrance, de la théologie, vous trouverez la même veine.

Sur le problème de la souffrance, Lucien Jerphagnon vient de publier son mémoire des Hautes Etudes, consacré à *Pascal et la souffrance* (Éd. Ouvrières). Pascal est porté par un certain désenchantement qui déçoit notre volonté de vivre, mais ce qu'il écrit de la souffrance est à la fois nourri de son expérience et éclairé par sa foi.

Nous terminerons ce tour d'horizon par le livre traduit de l'anglais du docteur Schlemmer, *Renouvellement de la pensée* (Éd. Ouvrières). L'auteur diagnostique la crise de croissance de notre époque, la maladie qui mène des générations à l'abîme. Son expérience de médecin lui a permis d'explorer tous les domaines de la pensée et de la culture. Seule la méditation philosophique et religieuse lui paraît apporter une solution valable. Ses réflexions très denses méritent de retenir l'attention.

Pour qui veut y réfléchir, la littérature d'inspiration religieuse, à côté d'une productivité souvent banale, manifeste un réel souci de répondre aux questions du temps actuel.

A. HAMMAN.

VENDREDI 11 MAI

Livre nouveau. — Graham Greene : Un Américain bien tranquille.

GRAHAM GREENE : UN AMÉRICAIN BIEN TRANQUILLE.

Si l'on compare *Un Américain bien tranquille* aux précédents romans de Graham Greene, on risque d'être quelque peu surpris en ne retrouvant pas — du moins à première vue — les thèmes et les procédés caractéristiques de ce qu'on pourrait nommer une première manière. Plus d'hommes traqués par la police, ou par Dieu. Regardons-y de plus près : dès le début une mort suspecte, l'interrogatoire de Fowler par Vigot.

Quant au cadre, il n'est pas, cette fois, un étonnant Mexique, ni le climat écrasant de Sierra-Leone, mais une Indochine longuement, minutieusement connue. Graham Greene n'est pas de ceux qui se contentent d'un contact de quelques semaines en pays exotique et pensent avoir tout saisi dès l'abord.

Au-delà de la couleur locale, il pénètre les problèmes de l'homme face à lui-même et à son destin. Fidèle à la ligne qu'il s'est tracée depuis plus de dix ans, il rejoint les grands romanciers de notre temps moins soucieux de conter une histoire, celle de la Vietnamienne Phuong, et sa liaison avec l'Anglais Fowler et l'Américain Pyle, que d'insérer entre les lignes le sens de la condition humaine.

Graham Greene a toujours fui la thèse et l'engagement. Sur ce point, Fowler le reporter lui ressemble. Au lecteur est laissée l'interprétation des faits observés ; il est conduit sans s'en apercevoir, guidé d'une main sûre. Le problème religieux et moral ne s'inscrit pas en clair ni au premier plan. Et c'est souveraine habileté que de l'avoir proposé dans les saillies du cynique Fowler. Leur brutalité ou leur ironie dénoncent l'absurdité des actions humaines, déchirent les illusions. La bonne conscience, la fausse innocence sont percées à jour, avant tout, mais pas uniquement, chez Pyle et ses compatriotes : « *Je n'ai jamais connu d'homme qui eût de meilleurs motifs pour tout le mal qu'il faisait.* » Il nous plaît que l'humour britannique s'acharne sans pitié sur certains types d'Américains, idéalistes et gens à systèmes, à théories ; mais l'épigramme n'épargne pas non plus le trop jeune et trop beau colonel français qui, lors d'une conférence de presse, se refuse à chiffrer ses pertes.

La leçon prend vite une portée plus générale : « *Ne ferions-nous pas mieux, les uns et les autres, de renoncer à comprendre, d'accepter le fait qu'aucun être humain n'en comprendra jamais un autre, la femme son mari, l'amant sa maîtresse, les parents leurs enfants ? Peut-être est-ce pour cela que les hommes ont inventé Dieu... un être capable de comprendre.* »

A travers ces réflexions et cette boutade d'un sceptique, l'expérience du reporter s'épanouit dans les dons supérieurs du romancier ; le sujet se complique, dépassant le mariage malheureux de Fowler, les incompréhensions de Pyle, l'âme insaisissable de Phuong, et de l'Indochine : Par-delà les tableaux de guerre, la misère à laquelle nous ne prenons pas garde parce qu'elle est loin de nos yeux. Inoubliables, cette cour

de Cholon, ces centaines de femmes à l'encan ; les pauvres gens entassés dans la cathédrale de Phat Diem, la mère et l'enfant tués par les deux coups de feu de la patrouille, le canal plein de morts ; le raid en avion auquel participe Fowler, l'inoffensif sampan coupé en deux, parce que c'est l'ordre. Il ne faudra pas beaucoup de mots amers après cela, dans la bouche du capitaine Trouin, pour qu'avec lui nous haïssions la guerre, l'inutile cruauté de la prolonger pour les militaires qui la savent perdue ; inoubliables, les effets d'une bombe au plastic lancée dans le square de Saïgon. Chef de brigands d'opérette, mais aux yeux des naïfs de la mission américaine, espoir d'une troisième force, le général Thé se signale ainsi au prix d'un massacre de civils.

Responsabilités, combien lourdes, combien méconnues ! Avec Fowler, il nous faut à la fin prendre parti. S'il a contribué à la mort de Pyle, qu'il nomme avec une ironie cruelle *un innocent*, c'est avec le sentiment non d'avoir satisfait à une obscure jalousie, mais d'avoir préparé les voies de la Justice.

Dieu est à peine évoqué ici, moins que dans le précédent roman *la Fin d'une liaison ;* pourtant il est là, et, naturellement, avec lui, son éternel adversaire, le Mal ; il est deviné dans les hantises du policier Vigot, lecteur de Pascal, dans les propos du narrateur athée. L'art de Greene s'est élargi, comme la matière du livre ; serrant de plus près le réel, il cerne davantage les personnages dans leur vérité totale. Ajoutons que la composition, avec retours en arrière, sans que la conclusion du drame, connue dès le premier chapitre, déflore l'intérêt, affirme une maîtrise accrue. Le temps romanesque s'immobilise en instants dynamiques où présent et passé se juxtaposent. Pas une page ne paraît superflue. Il y a là un grand roman fait « *de main d'ouvrier* ».

(Édit. Laffont.) JEAN-LAURENT PRÉVOST.

SAMEDI 12 MAI

Livres nouveaux. — Machado de Assis : Quincas Borba. — Jorge Amado : Cacao.

MACHADO DE ASSIS : QUINCAS BORBA.

Les trente premiers chapitres de *Quincas Borba* — le livre en contient plus de cent — surprennent agréablement. Cet enjouement, ce plaisir de l'écriture, ces tournures soignées, comme ils sont loin de la littérature brésilienne d'aujourd'hui ! On s'attendait, sous la plume d'un romancier de couleur (écrivant en un temps où le Brésil formait, si l'on veut, sa conscience littéraire) à un art en gestation, riche de maladresses et de promesses. Erreur : nous sommes ici, d'abord, chez un auteur soucieux d'essuyer sa plume, de polir sa phrase, et dont l'humeur, pour être proche de Cervantes et de Sterne, n'arbore pas moins un brin de voltairisme.

Le début de *Quincas Borba* est un régal : on oublie que son auteur, Machado de Assis, fonctionnaire appliqué, se détournait résolument, lorsqu'il l'écrivit, de vues sociales qui auraient pu l'amener à des conclusions pénibles ou révoltées. Nous aimons cet humour, ce piquant,

éclatant en feux d'artifice de pirouettes spirituelles. L'histoire du philosophe Borba — qui porte le même nom que son chien — et celle de Rubiao, son héritier, hurluberlu et rêveur impénitent, part mieux que bien. Nous nous apercevons à peine de prime abord qu'elle pourrait se passer, aussi bien que dans le Rio impérial de 1870, dans n'importe quelle ville allemande ou italienne, avec ses intrigues sentimentales et politiques, ses bouffons de tous bords. La belle Dona Sophia, épouse prude, son mari qui est moins scrupuleux, le dandy Carlos Maria, l'avocat Camacho, le major Siqueira, sont autant de figures plaisantes, qui semblent défiler sur une musique d'Offenbach. Tout d'un coup, un ennui pernicieux vous prend : à quoi bon ce romantisme désuet, ces clairs de lune, ces bribes de dialogues et ces réflexions futiles, ce théâtre où l'on flaire un peu trop le postiche? Hélas ! nous n'étions pas chez Voltaire, ni chez un émule de Stendhal. Nous avions simplement recommencé, en compagnie de Machado de Assis, classique Brésilien, la promenade qu'Alphonse Karr fit faire à notre enfance « sous les tilleuls ». L'observation des mœurs, ici, va plus loin, mais à peine. Machado de Assis reste prudent, agréable et avisé jusque dans son pessimisme ; par rapport à un véritable chef-d'œuvre, *Quincas Borba* fait un peu l'effet d'une reconstitution de Viollet-le-Duc, et l'on déplore que l'auteur ait à ce point apprécié le genre de suffrage obtenu par un Octave Feuillet.

Le héros de *Quincas Borba* — qui n'est d'ailleurs qu'une apparence, une marionnette, — finira frappé de folie : là est sans doute le côté le plus émouvant de ce livre lent et pétillant ensemble. La déraison guettait également Machado de Assis, et on le sent tout au long de *Quincas Borba* obsédé par sa menace, le besoin de se rassurer : la folie de Rubiao restera donc plaisante, et il mourra en posant sur sa tête une imaginaire couronne d'empereur.

Plein de digressions, mais aussi de petites surprises, ce livre ne représente qu'à rebours, par son inattendu même, le pays d'où il nous vient. On n'y trouvera rien de « cette exubérance, cette densité, cette chaleur qui sont la marque des meilleurs romanciers ibéro-américains », comme le note justement Jean Blanzat. Mais on restera surpris par cette pâtisserie bien faite d'où l'auteur, comme pour oublier ses origines noires, s'est soigneusement attaché à bannir tout exotisme. Il y a là un phénomène humain troublant, qui tient un peu du snobisme raciste, et qui tout au long de *Quincas Borba* attise notre curiosité, dès qu'elle commence à battre la campagne.

(Édit. Nagel.) HENRI RODE.

JORGE AMADO : CACAO.

Dans sa préface à Cacao, *le traducteur nous avertit de l'ancienneté de ce livre d'Amado par rapport à* Terre Violente *et* la Terre aux Fruits d'or. *Il saute aux yeux en effet qu'il s'agit là d'un écrit de jeunesse composé, selon l'auteur lui-même, sans « préoccupation littéraire ». Ce réquisitoire emporté et jeté, plutôt que sévèrement conçu, touche surtout par le cri d'une conscience opprimée qu'il contient. Amado, on le sait, a vécu au*

sud de Bahia la peine et les désirs des hommes dont il nous parle avec un emportement aussi systématique que vivifiant. Il s'interroge : « Sera-t-il sorti de là un roman prolétaire ? » Une sorte de confession assez pathétique tout au plus. Dans Cacao, entre des phrases de jugement et des types de « Colonels » de plantations campés à l'emporte-pièce, se glissent des images de poète. Un petit monde misérable et paillard s'anime, avec la rue des Sept-Péchés-Mortels, ses fêtes encore barbares, la hantise sexuelle connue dès l'enfance, et le meurtre qui rampe dans les fourrés... L'art déjà significatif de Jorge Amado, ici, se débarrasse de toute phraséologie et esquisse l'esthétique littéraire de gauche dont nous trouvons paradoxalement plus d'exemples — sous la plume des romanciers d'après guerre — en Amérique centrale et en Italie qu'en Russie même.

Jorge Amado déplore les mœurs dont il a été le témoin. Alceste des Tropiques, le conteur de Cacao figure un peu « le bon jeune homme », c'est indéniable. Mais comment ne pas admettre le point de vue de l'auteur lorsqu'il s'agit d'abus odieux ? D'autre part, Cacao doit une grande part de sa valeur, de sa jeunesse à une sorte d'alacrité savoureuse et finit par suggérer cette interrogation : une fois purifiés et rendus heureux, mis à l'abri des mauvaises mœurs et de l'injustice, les peuples continueront-ils d'avoir une littérature ?

(Édit. Nagel.) H. R.

DIMITRI BEREA : ŒUVRES RÉCENTES (GALERIE BERNHEIM JEUNE).

Né en 1909 à Bacau, en Roumanie, Béréa est venu à Paris en 1938 et son art continue la tradition impressionniste, mais en alliant *aux charmes de l'Occident une poésie quasi orientale, souvenir inconscient des temps ou son pays et son peuple, de souche dacique, appartenaient au versant de l'Europe qui regarde vers les détroits.* **Avec lui, c'est un univers rajeuni, plus vibrant que nous découvrons. Certes, l'influence des grands maîtres, comme Bonnard et Dufy, n'est pas absente de cette peinture, mais l'amour qu'il leur porte n'est pas esclavage.**

La vigueur du dessin et la franchise des teintes donnent une impression d'intense vitalité, mais Béréa sait aussi rêver devant certains paysages, et sa palette s'assourdit alors, comme dans son *Hiver sur la Seine.* **Il aime les fleurs, dont il rend l'essence précieuse. Des soucis jaunes, dans un vase bleu cru, équilibrent leurs rayons incandescents, tandis que, dans un autre tableau, quelques roses composent un poème presque odorant. Il installe un bouquet luxuriant sur un lourd guéridon, puis glisse en contrepoint la somptuosité d'un tapis fleuri, et tout le printemps est soudain prisonnier dans la pièce close.**

Prisonnier des magies d'un Bonnard lorsqu'il peint une jeune femme en blanc, Béréa nous propose une jeune fille en fleur, dont la chair semble emplie de toutes les promesses de vie. Et là se retrouve cet incessant balancement entre la vitalité et le morbide qui traduit le drame intérieur de l'artiste. Par les ressources d'une sensibilité très libre, il sait traduire la désolation d'une plage du Nord, ou bien un paysage méridional au ciel extraordinairement limpide.

Mais la vitalité de l'artiste éclate librement dans la symphonie barbare d'un port qui chante et qui bouge, ou encore dans la somptueuse évocation d'une *ballerine bleue.*

R W.

LUNDI 14 MAI

Livre nouveau. — Hans Reichenbach : L'avènement de la Philosophie scientifique.

HANS REICHENBACH : L'AVÈNEMENT DE LA PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE.

Livre intéressant pour deux raisons différentes, sans contradiction. D'abord, il révèle un esprit savant et subtil, qui, sans toujours bien poser les questions, n'aime pas qu'on *lui en conte* et sait le dire avec une rondeur, une décision qui charment le lecteur. Quelques pages, à propos de la démocratie, d'une grande noblesse intellectuelle et morale, attirent et retiennent plus que de la sympathie : professeur à Berlin jusqu'en 1933, il s'est exilé à Istamboul, jusqu'en 1938, et aux Etats-Unis jusqu'à sa mort, en 1953. Il était personnellement connu en France par sa participation au congrès Descartes de 1937, et par des conférences données avant la guerre, et plus récemment à l'Institut Henri Poincaré, en 1951. La Société française de Philosophie lui avait consacré en 1935, une séance sur le Déterminisme et la Probabilité.

D'autre part, ce livre est un bon exemple de ce que peut dire d'incomplet en philosophie, un savant qui n'est que savant, et qui a cru parvenir à la Critique Philosophique en se tenant uniquement aux résultats expérimentaux. Devant lui, le Critique philosophe hésite : ou bien il acquiesce à des propositions qu'il sait fausses, et il ne fait pas son métier, entraîné par la mode, l'approbation commune, la notoriété de l'auteur, la crainte d'un scandale même mineur, et apaisé par l'idée que ce n'est qu'un livre de plus qui remet au jour de vieilles erreurs. Ou bien, il proteste contre cette soumission de la réflexion philosophique à l'empirisme industriel qui noie les pensées depuis un siècle : alors il essaye de rappeler que les problèmes philosophiques sont d'un domaine qui n'est pas celui de la science. Pourquoi adopter ici cette seconde attitude ? Question d'opportunité ? Non. Presque tout le monde accepte cette suprématie, réclamée par les savants. On affecte de croire que la Philosophie se réduit à l'histoire des Sciences. A l'origine, dit-on, elle était tout le savoir, et dans son sac dormaient les sciences futures, qui se sont peu à peu dégagées, délivrées, et qui ont pris leur essor : mathématiques, astronomie, etc, se délivrant de l'obscurité originelle. Aujourd'hui, où toutes sont en chantier, chacune pour son compte, la philosophie n'est plus qu'un sac vide, qu'il convient de rejeter. Mépris qui provoque cette inévitable riposte : c'est justement cette *vacuité* qui intéresse le philosophe, parce qu'elle ne l'empêche pas d'être un sac. D'autant plus — je prolonge la métaphore — que chaque science en s'en échappant lui a sans doute emprunté quelque notion, sans laquelle justement elle n'aurait pu se constituer. Reichenbach n'est pas — philosophiquement — la seule victime de cette « atmosphère » scientiste qui colore depuis deux ou trois générations la pensée philosophique, mais il l'est avec tant de naturel et de candeur que l'occasion est bonne de signaler une fois de plus la question.

Et d'abord l'aspect moral de cette philosophie. Je répète que la règle « pratique » qu'il nous donne est toute de noblesse. Il est démocrate, et partisan de la liberté individuelle. Cela seul suffit à donner au livre cette hauteur morale que je me plais à signaler. Seulement, il est

beaucoup moins sûr que le raisonnement par lequel il légitime sa position morale soit, du biais logique, aussi solide que sa bonne volonté.

L'examen de la Philosophie Scientifique de Reichenbach amène à une Critique parallèle. Aussi pouvons-nous aller d'un coup à l'objection fondamentale : le relatif n'a pas de signification sans l'idée d'absolu, et dire que « *tout est relatif* », c'est se contredire. Cela se manifeste, dans la Philosophie dite scientifique, par l'impossibilité de rendre compte jusqu'au bout des moindres démarches de la pensée, même celle du savant. Ce qui peut tromper, c'est que cette notion d'absolu revêt l'habit que lui présente le sensible dans chaque occasion ; et les novateurs n'ont pas de mal à montrer la relativité du vêtement, en oubliant le principal. On a beaucoup parlé de *convention*, et c'est devenu la *tarte à la crème* de tous ceux qui rêvent d'une solution facile des problèmes fondamentaux. On oublie de répondre à deux autres questions : d'abord, qui convient ? Celui qui convient est-il objet de convention ? S'arrêtera-t-on ? Et d'autre part, d'où celui qui convient tire-t-il la matière de ce qui est convenu ? et comment l'érige-t-il en convention ? Or, très curieusement, ces questions remettent en évidence et en valeur la notion même d'absolu. On proclame que l'exactitude de la mesure est impossible, et que l'observation ne nous la fera jamais atteindre. C'est trop vrai et personne n'a jamais pu dire le contraire. Mais alors, d'où tenons-nous cette idée, cette notion ? Cela ne m'intéresse pas, dit le savant, qui cette fois, ne veut plus être philosophe. Soit, mais il faudrait songer que l'erreur (dans la mesure, par exemple) n'a de signification que par rapport à cette notion d'exactitude, et la soif de succès industriels ne peut le faire oublier. L'absolu ne serait-il pas cette notion, qu'arrache au sac originel, toute science qui se constitue, et qui ne peut se constituer sans lui ? Pour comprendre le changement, il faut admettre (n'importe quoi, d'ailleurs) qui ne change pas. Et cela délimite bien le domaine du savant et celui du philosophe. Reichenbach rêvait de substituer au Principe de déterminisme (Principe des lois) un système de Probabilité relative et mesurée. Comment n'a-t-il pas vu que la Probabilité, loin de s'opposer au déterminisme et de le détruire, le supposait au contraire, et ne prenait sa signification que par lui ? La notion même de probabilité ne porte jamais que sur le contenu, sur la formule expérimentale de la loi, mais ne peut pas entamer la notion de loi elle-même, sans laquelle la science est impossible. Ce qui change, et qui n'est que provisoire, même si ce provisoire doit durer longtemps, c'est la relation matérielle entre les différents objets ou qualités observés, mesurés, mais non l'idée même qu'il y a une formule à trouver. C'est dire que la Logique de Reichenbach peut intéresser les savants, mais doit rester ignorée du Philosophe (sauf pour dire ce qui est dit ici). D'un mot, comment caractériser cette erreur de l'empirisme industriel moderne : il traite, et sans le soupçonner, le connaissant comme du connu.

Allons ! Le connu est de mieux en mieux connu, et particulièrement le connu physique. Mais pour ce qui est du connaissant, c'est-à-dire de la Critique de la connaissance, il faudra repartir de zéro ou à peu près.

GEORGES BÉNÉZÉ.

(Édit. Flammarion. Collect. Bibliothèque de Philosophie scientifique.)

MARDI 15 MAI

Livres nouveaux. — Audiberti : les Enfants naturels. — André Dhôtel : l'Ile aux oiseaux de fer. — Paul Guth : le Naïf locataire.

AUDIBERTI : LES ENFANTS NATURELS.

Ce qui émeut chez Audiberti, c'est cette fièvre du trait, ces fulgurances, la volonté de remanier le cosmos, de tordre et faire saigner tous « mots de la tribu ». N'y a-t-il pas chez lui ce goût torturant d'un ordre géant qui se construirait à même le vieux désordre élémentaire ? Il impose un baroque qui ne saurait se satisfaire de l'échelle humaine et fait allégrement justice d'un prétendu sérieux propre à trop de nos augures, qui fort bien se regardent sans rire. Aussi le corps à corps d'Audiberti avec notre langue française, nos idées recuites, nos vieux songes, demeure-t-il réconfortant. Certes, tout peut lui être prétexte et en l'espèce, les notions juridiques et dynastiques de légitimité et de non légitimité. Il en sort une galerie de portraits qui tient du palmarès grand format comme du jeu de massacre. Les propositions émises, si elles manquent de leur justification cartésienne, sont, somme toute, pesées à des balances héroïques. Imperturbablement, mais superbement, Audiberti écrit : *Valéry paraît être né, tout cuit, de Mallarmé qui eût fait l'amour avec la charmante Racine.* Et quant à Maurras : *Nous discernons en lui, n'est-ce pas ? mêlé à l'harmonie de Frédéric Mistral le rognon têtu d'Agrippa d'Aubigné. Dans Jean Giono,* prononce-t-il, *il y a George Sand et Stendhal noyés aux rafales d'oiseaux et aux raz de marées de cadavres de l'immense Hussard sur le Toit, mais reparaissant accrochés aux commérages des livres qui vinrent après.* Ainsi, traitant des personnages de la littérature et aussi ailleurs de ceux de l'histoire, Audiberti leur prodigue des ascendants, brasse des contraires, rend chacun tributaire de l'autre pour le meilleur et le pire. Loyal porteur du démesuré, du forcené, s'étalant parfois en de soudaines accalmies, il prodigue à son lecteur je ne sais quel goût d'alacrité sombre née des tréfonds d'une communion désespérée, mais toujours renouvelée avec les incidences du monde.

(Édit. Fasquelle, Collection « Libelles ».) JEAN FOLLAIN.

ANDRÉ DHOTEL : L'ILE AUX OISEAUX DE FER.

Ce libelle s'apparente, si l'on veut, aux contes philosophiques ; il apparaît, en tout cas, en liaison avec le fantastique social de notre temps, bien loin d'ailleurs de ces récits de science-fiction avec lesquels il serait malséant de le confondre. La société de l'Ile aux Oiseaux de Fer est le résultat de la passion idéologique qui a construit ses monuments et ses fausses merveilles. Les robots y fonctionnent dans leur perfection glacée. Les Oiseaux de Fer en cause y constituent une gendarmerie imperturbable et de la plus inconsciente férocité. Toute âme y semble bien morte. Un naufragé qui y aborde

— c'est le héros du livre — va-t-il subir les lois de l'État? Heureusement, il y a encore parmi ces sinistres îliens une jeune fille encore sensible aux injonctions du cœur et puis, dans un coin du pays subsiste un hameau ancien et ses habitants non déshumanisés, et que le gouvernement conserve au titre d'objets de musée. Et voilà qu'avec la connivence d'un vieux pêcheur parmi ces survivants, un couple hors-la-loi va, par miracle, échapper à l'emprise de l'île implacable et à la poursuite des oiseaux robots. Tout finit donc dans un paysage d'accalmie pourvu d'une maison avec son banc dehors, son massif de tulipes et de primevères et sa tarte aux cerises villageoise. On est enchanté de retrouver, transporté jusque dans la pure fiction, le ton irremplaçable des récits d'André Dhôtel, son cheminement sans précipitation, sa trouvaille du détail modeste qui survient à de certains détours, s'accordant à la vision, l'agrandissant, l'irisant tout en la gardant à l'humaine mesure.

(Édit. Fasquelle. Collection « Libelles ») J. F.

PAUL GUTH : LE NAIF LOCATAIRE.

Familier des hautes sphères sociales avec autant de désinvolture et d'observation amusée qu'il sait se mêler au courant populaire, Paul Guth continue de promener, à travers des îlots d'humour, son « Naïf » aux yeux émerveillés. Du passage sous les drapeaux à la vie piégée d'un immeuble, après le relais d'une classe de quarante élèves, l'ancien professeur ouvre un cours de gaieté qui fait front au pessimisme littéraire à la mode.

Jeune professeur nommé à Paris et de surcroît heureux et inconscient célibataire, le Naïf entreprend de se loger. Le rez-de-chaussée d'un immeuble de la catégorie « B » sera son point de chute. Il y entre à pas feutrés. Servi par ses complexes et une créature monumentale, chef d'œuvre de la monstruosité que sa concierge lui impose comme femme de charge..., car *un homme seul, ce n'est pas bon à grand-chose*, le héros s'installe timidement.

Le monde fermé des servitudes immobilières lui ouvre ses arcanes. Entre le chat de sa concierge, le chien Whisky d'un locataire, mâtin hurleur, il est la proie de la faune domestique. Le rat d'un appartement supérieur bientôt hantera ses nuits. Sa charité prend en remorque sa curiosité. Grâce à la complicité amoureuse de son amie Gilberte, secrétaire du terrible gérant de l'immeuble, le voici au centre de la place. Avec sa *commère*, le Naïf peut réaliser son rêve de concordat : la bonne entente dans un immeuble qu'il découvre avec vue sur cour bien plus que vue sur rue.

Une tragédienne qui ne fait grâce à personne du problème du souffle, l'ancienne tenancière d'un établissement hospitalier avec son cri de paon, un étranger au nom baroque, collectionneur de pendules, un ménage qu'il surnomme *Pomme de terre* en raison de son teint, un dessinateur, un médecin allopathe, des enfants faisant geindre l'ascenseur sous le poids de leur vitalité, quel microcosme idéal pour un professeur descendu des douceurs de Virgile et rêvant de psychanalyser des occupants dont le leit-motiv est : *C'est la faute de l'immeuble !*

Elu par eux président de leur groupement de défense et chargé de lutter contre la tyrannie de la Gérance, le héros de Paul Guth va se battre contre les poubelles, le gaz, l'ascenseur et la chaudière. Trop pur pour être compris, trop innocent pour ne pas être vaincu par la conjuration des femmes, des artisans, des animaux nuisibles et par les hargnes concentrées d'une vie communautaire, ce président soliveau est amené à résilier ses fonctions, après avoir estimé l'ingratitude des hommes. Les voisins de palier, c'est l'allergie du locataire. La solitude en est le seul remède. Aussi, reprenant le chemin de son hôtel, il conclut : *L'homme libre est l'homme sans meubles.*

Petit témoin de la gigantesque cité, victime de la surface corrigée, portant les traces d'une douloureuse hérédité locative, le héros échoue en face des injustices et des compromissions ménagères. Qu'importe ! Ouvrant les vannes de l'ironie, Paul Guth isole sur un continent de bêtise noire une réserve de bonne humeur sans baux ni lois pour les Robinsons du rêve.

(Édit. Albin Michel.) P. G.

MERCREDI 16 MAI

Livre nouveau. — Pierre Reverdy : En vrac.

PIERRE REVERDY : EN VRAC.

Un homme de Vérité.

Un poète cherche patiemment à se connaître, à définir la poésie comme moyen d'expression, il porte des jugements sur ses contemporains, mais exempts de rivalité et de mesquinerie. Il ne faut pas lire entre les lignes, mais dans la ligne. On admet alors cette poésie terrienne, en symbiose avec la nature et les hommes, en accord avec la ronde éternelle et immuable du cosmos. Il est certain que Pierre Reverdy n'est pas un penseur, un philosophe. Nous sommes loin de Char et de Michaux. Il est certain aussi que Reverdy n'est pas un jongleur, mais je crois qu'il n'est pas d'autre poète qui explore la condition humaine dans sa vérité la plus dépouillée. Reverdy se méfie du rêve et du délire, il dénonce de même la parade du tour de foire. Quand on a lu tout ce que dans ce livre il donne « en vrac », que l'on a assimilé cette richesse, cette raison et souvent ce dénuement, on comprend alors pourquoi ce temps de snobisme et de vanité ne lui a pas fait sa place. Mais il retire de cette situation de solitude un puissant réconfort.

A côté de ceux qui peuvent souffrir de n'avoir pas obtenu le succès qu'ils méritent, il y a, bien plus à plaindre, ceux qui saignent de n'avoir obtenu qu'un succès autre que celui qu'ils auraient voulu mériter.

Il n'est rien devant quoi les hommes soient inégaux qu'au regard de la mort. Il y a d'abord ceux qu'elle emporte tout simplement dans l'oubli. Il y a ceux qu'elle rapetisse et, enfin, ceux qu'elle grandit.

Un grand parleur a surtout besoin de rencontrer de grandes oreilles — pour ce qui est des fines, les gens silencieux suffisent à les contenter.

Que l'art résulte d'une inadaptation au monde, Reverdy ne songe pas à en disconvenir, mais le poète doit dominer cette inadaptation, la diriger, s'en rendre maître, il ne doit livrer sa sensation ni à l'état brut, ni dans un état trop élaboré qui prive la pensée de sa chaleur en la glaçant. Pour Reverdy le poète en conservant à sa phrase la couleur de son émotion doit rendre sa pensée vivante et fraternelle. *Capable de noircir du papier, bien ou mal, ça pullule — ce qui importe n'est pas de noircir, mais d'éclairer le papier.*

La poésie n'est pas un jeu gratuit, elle doit apporter au lecteur la vision du poète, elle doit l'enrichir, le laisser meilleur.

Et l'on peut bien penser, même avant la fatigue du soir, à ce que fut cette immense et merveilleuse courbe — d'être venu au monde sur la paille, pour lui apprendre à vivre dans l'espérance folle d'un inconcevable bonheur éternel.

PAUL MARS.

Les pensées d'un poète.

Les pages d'*En Vrac* ne sont pas des poèmes, ce sont des pensées. Mais, quelque sujet qu'elles abordent, les pensées d'un poète.

Un des pires lieux communs de notre époque consiste à traiter la poésie d'*évasion*, si elle se refuse à l'engagement ou à la servitude. Mais il fallut un garde-chiourme pour inventer de prendre en mauvaise part le mot d'évasion.

Dira-t-on que seule la main peut secouer des barreaux ? Encore faut-il que, d'abord, l'esprit veuille la liberté et en invente les moyens.

Ouvrez les pages d'*En Vrac*. Voyez comment le poète descelle les premiers de tous les barreaux, les plus subtils, les plus implacables, ceux qui tiennent la pensée captive.

Devant l'œil du poète, ce ne sont pas les nuages qui sont rassemblés, mais le monde tout entier, ce grand tumulte où s'affrontent en vrac l'amour, le bonheur, la poésie, la science, l'art, la vieillesse, la politique, l'argent, la mort, la religion.

L'usage veut que le poète soit candide, naïf, confiant, comme les enfants et les amoureux. Avec Reverdy, en tout cas, il s'en faut de beaucoup. Il sait trop bien le poids de l'âge et de l'expérience. Ses jugements sont d'une âpre dureté. Il va si loin, souvent, dans la négation, qu'on croirait entendre le plus amer des moralistes, un nouveau nihiliste. Les illusions chères aux amoureux, aux bons paroissiens, aux bons vivants volent en éclats. Mais cette dureté n'est pas unilatérale. Le poète n'épargne pas davantage les croyants de la science et les croisés du futur, les apôtres des nouvelles servitudes, du dérèglement des sciences et de l'éminente dignité du robot. On croirait même qu'il va sacrifier la poésie, lorsqu'il déclare :

La poésie est dans ce qui n'est pas.

Mais à cet instant où tout paraît s'écrouler, tout demeure. C'est un poète qui parle, c'est en lui que la poésie noue absence avec présence. En lui et en tout homme qui n'a pas étouffé les singuliers pouvoirs de l'imagination.

Pour impalpable qu'elle soit, la poésie est la grande animatrice des

images et des signes qui donnent pouvoir sur le monde au plus nu des animaux et qui donneraient un sens au monde, même s'il n'en avait pas.

La beauté de la poésie ne fait pas de progrès. Celles des fleurs, des étoiles, de l'amour, pas davantage. Elles ne démontrent rien non plus, ni l'une ni les autres. Elles montrent, simplement, ce qui est plus modeste, mais irrécusable.

La pensée de Reverdy ne nous apporte aucun système. C'est un fanal qui éclaire la rose des vents.

(Édit. du Rocher.) MICHEL CARROUGES.

FESTIVAL D'ART DRAMATIQUE 1956 (THÉATRE SARAH-BERNHARDT).

Une fois de plus Paris est, pendant quelques semaines, le rendez-vous du théâtre international. Vingt pays ont délégué 1.200 acteurs à ce Festival d'art dramatique qui naquit en 1954 et qui paraît maintenant inscrit de façon définitive dans le calendrier de la vie parisienne. La tentative qu'on pouvait, au départ, juger hasardeuse, s'est affirmée vivace. Les colonies étrangères dont quelques-unes sont nombreuses à Paris, les touristes heureux de retrouver pour un soir des artistes fameux chez eux forment un public qui ne garantit pas toujours cependant des salles combles à toutes les troupes qui se succèdent. Les amateurs de théâtre français, les curieux de « ce qui se fait ailleurs » s'y ajoutent. Et l'on ne constate pas sans plaisir qu'il en existe dans toutes les classes sociales et qu'il ne manque pas de jeunes dans le nombre. Un certain snobisme vient parfois aider à la réussite d'un spectacle. Le snobisme peut avoir du bon et les engouements de Marie Chantal ne tombent pas toujours à faux. Tant mieux donc quand il porte aux nues, comme l'an passé, l'Opéra de Pékin.

Aux professionnels appelés à rendre compte de ses diverses manifestations, le Festival pose d'assez épineux problèmes. On ne saurait raisonnablement leur demander d'être polyglottes. Au point surtout d'entendre les multiples langues parlées successivement sur la scène de Sarah-Bernhardt. Heureux ceux qui possèdent suffisamment l'une d'entre elles pour pouvoir suivre sans trop de peine. Encore est-il qu'une connaissance usuelle ne suffit pas pour saisir, à l'audition, toutes les nuances d'un texte, ses beautés comme ses faiblesses. En fait, le langage élève souvent en la circonstance une barrière à peu près infranchissable. De sorte que pour beaucoup de spectateurs français sans doute — et non point pour les seuls critiques qu'il serait trop facile de taxer d'ignorance — ce Festival se ramène à un concours d'interprétation, j'allais dire de pantomime. Ici vraiment l'acteur est roi. Le mot interprète se charge de sens puisque c'est uniquement par le truchement du visage, des gestes, des attitudes de l'acteur que nous pouvons espérer approcher de l'œuvre.

L'épreuve, il est vrai, est allégée dans une certaine mesure par le choix des pièces. Assez souvent nous sont proposées des œuvres célèbres françaises ou étrangères. Il est plus facile de les suivre. Mais il ne faut pas se dissimuler que même dans ce cas il est assez pénible d'écouter, deux heures durant, des sonorités incompréhensibles. Et si la pièce vous est extrêmement familière, la chose est peut-être plus rude encore. Certes on doit se réjouir que les auteurs français soient traduits. Mais écouter un classique que vous savez par cœur et n'identifier que par un jeu de scène tel vers, telle tirade fameuse dont votre oreille ne reconnaît plus la musique familière est décevant. Je me souviens d'un *Cid* en danois, l'an passé, je crois, plein de mérites en un sens, mais qui ne laissait pas de déconcerter.

Acceptons le léger agacement né de notre incompréhension. Nous abstenant de formuler des jugements de valeur sur des œuvres que nous n'avons pu pénétrer suffisamment ou que nous ignorons totalement (ce sont cependant quelquefois par leur caractère celles qui suscitent le plus vif intérêt), reportons notre attention sur les comédiens et sur la mise en scène. Dans ce domaine, des confrontations fort utiles se sont produites, et quelques heureuses révélations.

Les premiers spectacles nous ont permis d'apprécier une solide troupe suédoise dans *Père* de Strindberg et dans *Oncle Vania* de Tchékov, dont elle a rendu avec bonheur l'atmosphère. Les Belges présentaient le *Barabbas* de Ghelderode. Et c'est le même auteur que les Néerlandais avaient placé au centre de leur programme. *Escurial*, où l'on n'avait pas oublié la création de Michel Vitold, a permis d'applaudir deux comédiens robustes, MM. Van Dalsum et Stenbergen. La pièce de Ghelderode était encadrée d'une fantaisie un peu longuette, semble-t-il, de Rattigan et de *l'Ecole des Pères*, d'Anouilh, où Mlle Myra Ward se montra tout à fait fine mouche. Quant aux *Fourberies de Scapin* adaptées par le Théâtre marocain, c'est une preuve éclatante que Molière résiste à tout et triomphe partout.

R. D.

JEUDI 17 MAI

Livres nouveaux. — Professeur Leriche : Souvenirs de ma vie morte. — Henri Mondor : Maurice Barrès avant le quartier Latin.

PROFESSEUR LERICHE : SOUVENIRS DE MA VIE MORTE.

Nombre de panégyriques ont paru depuis la disparition brutale du professeur Leriche. Aucun cependant ne révèle mieux cette grande figure que ses « Souvenirs » : toute une existence si pleine, décrite d'un premier jet, sans qu'il ait eu la possibilité de faire la correction de son texte, nous apporte un récit vibrant d'une vie tendue jusqu'à la fin vers une activité que renouvelaient sans cesse une curiosité insatiable, un refus du conformisme cristallisé et surtout un amour de l'humain dépourvu de toute ostentation, mais sans cesse en éveil.

Ce dernier trait de son caractère est ce qui frappe le plus le lecteur de ce livre qui apparaît presque comme un aide-mémoire rédigé au propre usage de l'auteur plutôt que comme un ouvrage destiné à être publié. On y trouvera, certes, une énumération de ses travaux et découvertes qui ont apporté à la chirurgie moderne une contribution considérable et de grande valeur dont le lecteur profane pourra peut-être mal apprécier l'intérêt, mais parsemée d'anecdotes pittoresques qui rendent cette lecture très attrayante, où se révèle souvent, sans que visiblement l'auteur l'ait cherché, la grandeur de l'homme avec son sens intense de la justice, allant jusqu'à l'oubli total de son intérêt personnel, sa bonté naturelle qui le poussa à se charger de tâches multiples et difficiles dépassant son rôle de chirurgien : organisation d'ambulances sur le front de guerre, de secours aux médecins réfugiés, présidence de l'Ordre des Médecins qu'il défendit sous l'occupation — tout ce qu'il appelait ses *devoirs samaritains.*

Ces occupations si variées n'empêchaient pas une constante recherche intellectuelle, une volonté permanente de renouvellement toute orientée non seulement vers l'art de guérir, mais aussi de soulager la souffrance, rôle essentiel, pensait-il, du médecin. Sa vie, de son propre aveu, fut une réussite totale et lui donna, dit-il, le maximum de satisfactions que l'homme puisse espérer.

Aucun souvenir amer ne vient ternir son récit et des traits touchants parsèment le livre : à chaque anniversaire de sa naissance, il offrait à sa mère un civet de lièvre parce que, ce jour-là, elle en avait été privée. Il se félicitait d'être né de jour *pour ne gêner personne*. Il avait, pour son épouse, une admiration et une affection profondes, ainsi que pour ses premiers maîtres, ses amis innombrables du monde entier.

Il eut l'occasion d'approcher plusieurs célébrités de ces trente dernières années et il en rapporte des traits et des confidences curieuses et inédites sur Joffre, Jules Cambon, Clemenceau, Gosset, Franchet d'Esperey, Millerand, Pétain.

La relation de cette belle vie si pleine d'un humanisme et d'un dévouement infatigables, mérite l'hommage admiratif qu'a apporté au Professeur Leriche le monde entier.

(Édit. Grasset.) J. VALETTE.

HENRI MONDOR : MAURICE BARRÈS AVANT LE QUARTIER LATIN.

Dans son dernier livre M. Mondor a voulu enfermer entre peu de pages beaucoup de choses, les faits précis de l'adolescence barrésienne et des considérations sur la formation d'un futur génie. Cette contention est très consciencieuse ; mais le parfum que nous cherchions, le parfum d'une adolescence exceptionnellement chargée de rêves et de richesses s'est envolé. Où sont les cygnes, les libellules et les mirabelliers ? Le cher abbé Mugnier, ivre d'une ivresse sacrée qui manque à ce docte ouvrage, nous suggérait bien mieux Barrès à quinze ans lorsqu'il s'écriait : Il y a dans toute son œuvre l'odeur des mirabelles de son enfance.

Eternellement occupé de nos plus grands poètes, et capable d'écrire sur eux les livres les plus savoureux, M. Mondor manque pourtant d'élan et de frénésie. Il n'a pas sucé le lait des Bacchantes, on le sent bien ; un peu d'heureuse folie eût aidé son livre. Son âme n'est pas voisine des divins ensorceleurs, mais plutôt des professeurs et des découpeurs de chairs qui lui ont enseigné leurs exactes disciplines, plus près aussi de ces laboureurs de Champagne et de Lorraine *que salue sa charrue fraternelle...*

Les faits, tout à coup, prennent le pas sur les considérations. M. Mondor nous cite des lettres « inédites jusqu'ici » du Barrès d'avant vingt ans, et nous montre ses premières admirations littéraires, assez imprévues. Car il commence par écrire sur Vacquerie et sur Mme Ackermann. Passons sur Vacquerie. Nous sommes frappés de voir Barrès, voué à admirer plus tard d'ardentes poètesses, offrir son premier encens à cette républicaine mélancolique, cette Muse austère, la veuve Ackermann qui vieillit sur une colline, au-dessus de Nice, en niant Dieu et en regrettant un mari trop aimé. Il est amusant de l'entendre parler, à vingt ans, de ceux qui seront plus tard doublement ses confrères, par l'Académie et la bonne pensée.

Il est déjà « le grand admirateur » de Bourget. A l'endroit de Coppée, le très jeune écrivain, qui semble pressentir ses futures destinées, se montre extraordinairement diplomate. Faisant allusion à un dangereux article qu'il vient de composer — et que nous ne connaissons pas — il écrit : « Surtout ne le montrez point à F. Coppée. Il y est assez malmené et j'espère trop en lui pour ne pas l'admirer un peu. » Vingt-cinq ans plus tard,

siégeant sur les mêmes Olympes que Coppée, il m'interrogera à son sujet, avec un affectueux dédain : Que fait-il toute la journée ? Récite-t-il des chapelets ? »

Le charme du livre de M. Mondor est, surtout, dans son agréable incohérence. Au dernier chapitre, le voilà qui s'efforce de soulever le mystère des premières amours de Barrès. A propos de ses nostalgies il évoque Astiné Aravian, la princesse Marina et même le jeune empereur Héliogabale. Il ne nous révèle rien. Notre bénéfice est plutôt dans une de ces phrases prodigieusement mondoriennes où se révèle un art de vivre pesant, habile et heureux : « Il y a parfois, chez des hommes d'exceptionnelle intelligence, une aptitude aussi frappante à lire facilement les manœuvres féminines, sans y chercher ou y trouver, d'ailleurs, mieux que d'autres, une immunité protectrice. »

Le voluptueux auteur qu'est M. Mondor et qui a paru si raisonnablement se calmer termine, assez étrangement, ce délicat chapitre en se penchant sur la gorge fraîche et rougissante des filles et entre leurs seins faiblement haletants. L'Académie est un peu gênée...

Ce volume en présage quelques autres au sujet de la jeunesse de Barrès. Nous nous réjouissons beaucoup, et parce que nous adorons Barrès et parce que nous savons qu'une biographie mondorienne ne peut être qu'érudite, évocatrice et très agréable à lire.

(Édit. Ventadour.) A. G.

« SOLEDAD », DE COLETTE AUDRY. (THÉATRE DE POCHE.)

La pièce de Mme Colette Audry, sa première, est un heureux début. Et l'on n'a pas souvent, hélas ! l'occasion de signaler un début vraiment intéressant. L'argument dont s'est servi l'auteur a déjà été utilisé plus d'une fois dans ces dernières années et non pas toujours avec d'excellents résultats. Aussi pouvait-on éprouver quelques craintes en voyant Mme Colette Audry s'attaquer à un de ces drames que la Résistance nous a rendus familiers. (Ici l'action semble plutôt inspirée par la guerre civile espagnole, mais le climat est le même.) Eh bien ! Mme Colette Audry a su se dégager des préoccupations idéologiques, se garder de faire s'opposer en s'étalant des théories. Elle a su camper des personnages bien vivants, qui suivent leur destin propre. Et c'est à des conflits individuels qu'elle nous intéresse.

La pièce se passe au sein d'un groupe clandestin en lutte contre un régime de dictature fasciste. Une des militantes est arrêtée, puis relâchée au bout d'une douzaine d'heures. Pourquoi ? A-t-elle trahi ? Comment pourra-t-elle persuader ses amis qu'elle n'a livré aucun secret ? Quel rôle a joué en l'occurrence sa sœur, qui, pourtant, n'appartient pas au groupe ?

A tous ces problèmes, chacun des personnages s'efforce de donner une réponse. Il la cherche selon son tempérament, en accord avec ses réactions personnelles. Les circonstances exceptionnelles où se trouvent placés ces personnages ajoutent au pathétique de la pièce. Mais c'est la peinture de ces êtres, de leur vie individuelle au milieu de ces circonstances qui donne son prix à la pièce.

Celle-ci est habilement construite, quelquefois même avec une habileté un peu voyante. Le dialogue est clair, vigoureux, un peu trop écrit et soucieux de formules, çà et là. Dans l'ensemble, une œuvre qui intéresse et dont on se souvient. Très intelligemment mise en scène par François Perrot dans un sobre décor de Marc Doelnitz, elle est jouée avec une précoce autorité par M. Jean Balo et avec fougue par Mlle Evelyne Rey, que ses moyens trahissent parfois.

R. D.

VENDREDI 18 MAI

Livre nouveau. — Geneviève Gennari : Le plus triste plaisir.

GENEVIÈVE GENNARI : LE PLUS TRISTE PLAISIR.

Le temps des vacances excelle à susciter, en marge des sociétés plus ou moins hiérarchisées et organisées en lesquelles habituellement nous vivons, des îlots communautaires, des sociétés restreintes où presque tout est imposé par les lois du hasard, — ou d'autres, plus secrètes et plus impérieuses. Mlle Geneviève Gennari, attentive à ce fait, s'est plu à narrer, sans chercher d'ailleurs à en dégager quelque conclusion que ce soit, une croisière de vingt jours, en Méditerranée orientale. Elle nous apporte ainsi la preuve que si, selon Mme de Staël (dont elle raconta naguère, en historienne des lettres, le premier voyage en Italie), « voyager est un des plus tristes plaisirs de la vie », écrire, en certains cas et pour certains esprits, peut constituer un plaisir d'ordre supérieur et communicatif. Tout, dans son roman, en dépit de la gravité tragique de telles situations, respire l'agrément de composer, de mettre en formules aisées les mouvances et les péripéties des existences.

Le récit s'ouvre sur l'euphorie d'un départ et la lumière des promesses, des projets et des espérances. Il s'achève par un bilan déficitaire pour les uns, à peine équilibré pour d'autres. Mais qui sait ? Les événements les plus décevants peuvent comporter des enrichissements à longue échéance. Nulle étape de la vie n'est vraiment inutile. Le *Tirinthe*, à bord duquel eut lieu la croisière, essuie des avaries. Le personnel, qui s'est mutiné, a dû être changé. La mort d'un passager cardiaque assombrit plus particulièrement les derniers jours, encore qu'elle libère sa femme, menacée du divorce, et une autre femme qui n'a encore osé avouer à cet homme qu'elle se refusait à refaire avec lui sa vie. Aucun des destins sur lesquels l'auteur lève le mystère n'est négligeable. Il en est de médiocres. Le plus pathétique est peut-être celui de Nancy, cette étudiante en médecine, inconsolable de la mort accidentelle de son fiancé et qui appelle l'enfant plus encore que l'amour. Il semble pour elle que cet amour brisé renaîtra cependant sous des traits nouveaux. L'illusion tombe. Mais Nancy est armée d'une philosophie secourable : j'ai été sauvée, dit-elle, le jour où j'ai compris le fin mot de toutes les religions et de toutes les philosophies « le bonheur, c'est parvenir à être heureux sans le bonheur ».

Tout est fait, en ce livre, de notations justes, vraies, piquantes sans insistance, ordonnées avec une surveillance et un goût qui ont évité les enchevêtrements et les complications. L'évocation de « jeux » qui engagent la vie sans en avoir l'air, et de tragédies qui, parfois encore, ne sont que des comédies déguisées a lieu, sous la plume de Mlle Gennari, de telle sorte que l'ouvrage garde un poids léger, un mouvement comparable à celui d'un voilier en haute mer calme. Il contient ce que seul le roman féminin peut apporter quand il ne s'embarrasse pas de bibelots et de colifichets. Il se révèle ennemi de la démesure, hostile au vain lyrisme, rebelle à toute emphase. Les sites et les paysages rencontrés interviennent non pas à l'arrière-plan, mais mêlés aux démarches

et aux soucis des voyageurs et leur procurant ce qu'ils sont capables d'en recevoir ou ce qu'ils reflètent d'eux-mêmes.

Geneviève Gennari avait déjà publié quatre romans dont chacun fut très remarqué : *les Cousines Muller, la Fontaine Scellée, J'éveillerai l'aurore, l'Etoile Napoléon*. Ecrit comme en marge de son œuvre essentielle, ce récit de croisière romancé vaut plus que le divertissement qu'elle crut sans doute ainsi s'offrir. Sans rappeler autrement l'écrivain britannique, elle s'est engagée dans une voie qui la désigne comme une sorte de Rosamond Lehmann française, moins désabusée certes; éclairée, au contraire, par des certitudes intérieures discrètement transparentes, mais, tout autant que sa consœur exigeante lorsqu'il s'agit d'un accomplissement d'art harmonisant l'ascèse et la joie créatrices.

(Édit. la Palatine, Paris-Genève.) LOUIS CHAIGNE.

MONSIEUR MASURE », DE CLAUDE MAGNIER (COMÉDIE WAGRAM).

La comédie de M. Claude Magnier, fils de l'acteur réputé Pierre Magnier, est un exemple de ce qu'un comédien de valeur peut ajouter à une pièce. Non certes que celle de M. Claude Magnier, qui obtint le grand prix au Concours d'art dramatique d'Enghien, soit sans mérite. Elle met en présence et s'en contente — ce petit nombre de personnages devrait lui valoir la tendresse des directeurs — le trio classique : le mari, la femme et l'autre. Sans offenser l'auteur, on peut bien dire que la psychologie de ses personnages n'est pas très fouillée ni même peut-être absolument cohérente. Le propos de M Claude Magnier était ailleurs. La profondeur et même la vérité des sentiments n'était pas son objet. Il a, utilisant un point de départ fort ingénieux — c'est sa trouvaille — composé cinq tableaux amusants, au dialogue vif et qui, d'une manière à peu près continue, distraient et font rire. Un moment, au troisième tableau, l'intérêt fléchit et on conçoit quelque inquiétude pour la suite. Mais l'auteur se reprend vite et termine brillamment avec un excellent dernier acte.

Or il se trouve que le personnage fort conventionnel du mari prend, grâce à l'interprète, un relief inattendu. M. Guy Tréjan le tire du vaudeville. Il en agrandit les dimensions, il lui donne de l'épaisseur, de la consistance, une humanité qui touche et qui émeut. Le temps de quelques scènes nous sommes dans la vérité. On savait, pour l'avoir vu jouer déjà, *la Fleur à la bouche* de Pirandello, que M. Guy Tréjan atteignait par le naturel, l'autorité, le choix des moyens, à la maîtrise. Il se confirme ici grand comédien et il faut espérer le revoir souvent.

Il a pour partenaires Mlle Larue qui est charmante et Gérard Séty, qui joue avec brio un personnage de séducteur bluffeur, mystificateur qui aurait mérité d'être creusé.

La mise en scène de Claude Barma, le décor de Gisèle Tanalias servent au mieux cette aimable pièce dont on souhaite qu'elle ne termine pas la liste de celles que M. Maxime Fabert a, jusqu'ici, montées.

D.

SAMEDI 19 MAI

HOMMAGE A BONNARD (GALERIE BERNHEIM JEUNE).

L'hommage à Bonnard, que présente la Galerie Bernheim Jeune, réunit 58 toiles et aquarelles d'un artiste dont le rayonnement ne cesse de croître, parce qu'en lui *nous découvrons toujours des subtilités nouvelles, des rapports — nous devrions dire des joies — que l'on ne pouvait imaginer tout d'abord* (préface au catalogue : Jean et Henry Dauberville).

Bonnard est essentiellement le peintre de la joie. Il possède ce rare équilibre qui a pour fruit la sérénité de vision et, à travers des œuvres qui s'échelonnent de 1890 à 1954, nous retrouvons les mêmes constantes. Aux différentes époques de sa création, il conserve une fidélité profonde aux thèmes essentiels de son inspiration.

Voici ses *Jeux d'eau*, d'un orientalisme, d'une sauvagerie dans les teintes sourdes qui le rapprochent de Gauguin. Des villes fabuleuses surgissent, au-delà d'un décor ramené au réel au moins par ses personnages. D'ailleurs, la plupart du temps l'artiste demeure lié aux thèmes de la vie de tous les jours, et sa *Marchande de fleurs* est un tableau de la vie parisienne. Autre paysage urbain, sa *Place Blanche*, étrange fête nocturne noire et dorée, avec le seul contrepoint d'une tache pourpre. Car il a aimé ce Montmartre de tous les rêves, et sa *Femme au chien* appartient au même univers, qui a inspiré Toulouse-Lautrec.

Bonnard, amoureux de la vie dans ses formes les plus pures, a su poétiser la femme, la diviniser presque, dans la fluidité d'un dessin où elle semble sortir des plantes qu'il enlace autour d'elle. Cette femme, il la silhouette, toute jeune encore, sur une tenture fleurie, évoquant, avec une économie de moyens admirable, la gracilité d'un buste, la courbe d'une hanche. Et ses nus se nimbent de tous les bleus de rêve, formes courbées aux chairs tendres et pulpeuses. Sa *Dame en rouge* est vêtue d'un tissu presque vivant, aux plis somptueux, et sa *Femme accoudée* nous propose l'énigme de son visage triangulaire, tandis que *la Sieste* livre l'abandon d'un profil presque enfantin, dont la pureté répond à la blancheur des courbes qui l'entourent.

La lumière rouge qui brille dans le fond de *la Loge* équilibre le noir luisant d'une robe de femme et la nacre de sa carnation. *Le Déjeuner* rend presque palpable la sérénité d'un paysage éclairé par un invisible soleil, à l'heure méridienne. Le regard d'un chien, la main posée sur la nappe mauve, matérialisent une émotion fugitive. Et les *Enfants dans le parc* ont le même pouvoir d'incantation, traduisant l'univers de pureté toujours présent au cœur de l'artiste.

Partout, dans ses grands parcs verdoyants comme dans ses fruits savoureux, nous sentons la présence pulpeuse d'une nature qui semble à la portée de notre main. Il compose d'inimitables bouquets champêtres, avec la douceur pressentie de leurs pétales. Il nous offre des bouquets d'arbres brûlés par un soleil dont nous sentons l'incandescence sur notre peau. Peintre de la sensation, il nous emmène sur la terrasse des midis heureux, devant un paysage plat, écrasé de lumière, dans la gamme des roses, des rouilles et des verts. Il peint un Midi presque exotique, mais il sait aussi suggérer la mélancolie fine d'une plage normande, ou la douceur heureuse de la Seine à Vernon. Dans sa *Symphonie Pastorale* il fait se heurter des teintes crues, qui s'accordent au thème charnel. Sans porter en son sang les harmonies violentes des couleurs, sous la lumière méridionale, il sait les traduire avec passion, tout en demeurant fidèle aux paysages plus tendres, dont il garde la nostalgie. Tous ses tableaux sont habités par une présence et nous font aimer celui qui, à la fin de sa vie, se déclarait humblement *un élève de la nature, un élève qui n'en est encore qu'à ses balbutiements*.

R. W.

LUNDI 12 MAI

Livres nouveaux. — René de Obaldia : Fugue à Waterloo. — Eric Jourdan : La Détresse et la violence.

RENÉ DE OBALDIA : FUGUE A WATERLOO.

Ls style de René de Obaldia est plein de raffinement et d'ironie. Le thème de chacun de ses récits est simple comme les thèmes littéraires du grand siècle. René de Obaldia prend à écrire un plaisir, une dilection extrême : rien de plus évident !

Son dernier livre contient deux récits. Tous deux empruntent leur sujet à la vie quotidienne. Dans *Fugue à Waterloo*, ce sont deux amants en voyage d'amour dont la mémoire est déjà si chargée qu'ils se souviennent et vivent ensemble, dans le feu cruel de la passion, les nuits d'une histoire vieille de cent années : la trompettante commémoration de la bataille de Waterloo. Cette insertion des fantômes dans le quotidien (la seconde nouvelle est l'histoire d'un père hanté par une vieille image de bande d'actualité : *le Graf Zeppelin* en feu), René de Obaldia la provoque avec la plus étonnante maîtrise : c'est là le vrai mérite de cet écrivain. Et lorsque, beaucoup plus tard, le rêve rapprochera les anciens amants, ce sera autour des fanfares de Waterloo que se cristalliseront leurs pensées, beaucoup plus qu'autour des gestes frénétiques et oubliés de leur amour lointain.

Pour réussir une telle entreprise, il fallait à René de Obaldia beaucoup de mesure. Ce qui restait de gratuité dans son *Tamerlan des Cœurs* a complètement disparu dans *Fugue à Waterloo*. Et cet écrivain prend rang désormais parmi ceux, trop rares, pour qui notre monde, ineffablement et sans efforts, trouve d'*autres* dimensions, les dimensions d'une sorte de surréalité épique.

(Édit. Julliard.) JEAN-JACQUES KIM.

ERIC JOURDAN : LA DÉTRESSE ET LA VIOLENCE.

On n'a pas assez remarqué, il me semble, les qualités d'écriture et la splendeur sensuelle du premier roman de M. Eric Jourdan. Sans doute les critiques craignaient-ils les censeurs qui n'eussent vu, dans les Mauvais Anges *(éd. de la Pensée Moderne) qu'un récit agressivement homosexuel ressortissant à la littérature scandaleuse. Or, outre ses qualités formelles,* les Mauvais Anges *manifestaient une vision violente, charnelle et volontairement* naturelle *de l'amour, vision assez exceptionnelle pour que l'on osât prononcer à propos de ce livre le nom de la grande Colette.*

La Détresse et la violence *rappelle aujourd'hui plus irrésistiblement l'auteur du* Blé en herbe, *bien qu'il ne me semble pas que M. Eric Jourdan fasse de Colette son auteur de chevet. A dire vrai, cet écrivain est avant tout lui-même puisqu'on retrouve dans* la Détresse et la Violence *la même démesure que dans* les Mauvais Anges, *la même perversité, la même conception d'un* amour-combat, *surtout, combat dénué de toute sentimentalité, de toute courtoisie. L'amour se fait brutal comme le désir et pourtant il ne se confond pas absolument avec lui. Il est non pas une passion entre d'autres, mais la mortelle passion qui transfigure sans jamais avilir : il est une sorte de sainteté, de défi insensé à l'habitude, il porte en soi sa propre fin. Passion qui se confond encore moins avec le plaisir : à la fin du roman, sur le point d'entendre l'éternelle question* (Qu'as-tu fait de toi-même ?), *le jeune héros,* Fraîcheur, *dresse ce sombre bilan :* J'étais un beau jouet... et il s'en voulait d'avoir cédé aux caprices (de Clémence), mais il se savait sans volonté devant la jouissance et trop veule pour refuser au plaisir ses couronnes éphémères et les richesses inconsistantes d'une nuit d'amour *(p. 233). C'est pourquoi, de la première*

à la dernière page, cette histoire d'amour sent la mort ; et c'est pourquoi, sans doute, elle s'achève sur une triple mort.

Curieux couple! Un garçon de vingt ans, bouclé et capricieux comme une fille, qui échoue un jour dans la maison d'une sage-femme de quarante ans, divorcée et mondaine. Couple moitié fille par l'insouciance du jeune homme, moitié homme par la volonté de cette femme... *(p. 26). Couple maudit qui ne joue que sur la chair et le sang. (On le perçoit si bien qu'à partir d'un certain moment les descriptions érotiques deviendraient inutiles si elles n'avaient qu'une simple signification psychologique.) Couple maudit, totalement androgyne, dont la description, en postures d'amour, évoque plus souvent deux êtres bisexués qu'un homme et une femme.*

Sans aucun doute, le personnage de Fraîcheur, *symbole de toutes les forces obscures qui habitent l'adolescence, est mieux vu par l'auteur que celui de la femme : car de* Fraîcheur *il a esquissé une sorte de psychologie héraldique (*il se conduisait comme une putain... *(p. 86), à* Fraîcheur *il a donné un passé, des amis pour lesquels il représentait l'espérance et la joie. Et sans doute le monologue de* Fraîcheur *aux prises avec la mort, qui clôt le roman, est-il aussi beau que certaines pages du* Miracle de la Rose *de Jean Genet. Plus haut j'évoquais Colette, mais, à la réflexion, il me semble que le sensualisme d'Eric Jourdan n'est que dans son écriture ? Sa véritable originalité, dans* la Détresse et la Violence, *est plutôt de retrouver d'instinct le mysticisme érotique et désespéré de Jean Genet. Mais pourquoi chercher des parrains à cet écrivain qui, par deux coups de maître, vient de se révéler, déjà, un très grand romancier ?*

(Édit. Plon.) J.-J. K.

Numéro spécial de LA TOUR SAINT-JACQUES consacré à L'ASTROLOGIE.
(Nº 4, mai-juin 1956.)

Il ne faut pas se méprendre : *l'astrologie*, pour avoir été le domaine de prédilection des pythagoriciens, des mythographes plus ou moins fantaisistes, et des rêveurs démoniaques du moyen âge, n'en reste pas moins une chose très sérieuse dans la mesure où elle touche au destin intérieur de l'homme et se propose de l'éclairer, si malhabilement que ce soit. Aussi n'était-il pas inutile que Robert Amadou y consacrât un copieux numéro spécial de la très passionnante revue qu'il dirige.

Il fallait d'abord écarter les utilisations charlatanesques de l'astrologie-prédiction et faire apparaître la véritable astrologie comme une vision du monde (ou une science) qui a *joué son rôle dans bien des aventures de l'esprit :* à cette tâche s'emploient les deux premières parties de ce copieux numéro. Sont successivement évoqués *le XX*e *siècle* (par M.-M. Davy), *Saint Thomas d'Aquin* (R.-P. Omez), *les Kabbalistes* (F. Secret), *Copernic* (W. Knappich), *Kepler* (F. Warrain, S. Hutin J. Bergier). Un extrait illustré du *Kalendrier des Bergers*, almanach populaire de 1493, et une étude sur *le Reflet de l'astrologie dans l'art* (G.-F. Hartlaub) complètent ce panorama historique.

Dans une troisième partie. MM. Porte et Cauquelin discutent,

sur le plan scientifique de la statistique, les croyances de l'astrologie traditionnelle, Bien que cette enquête ne soit pas probante, il faut louer M. Gauquelin de mettre tant de soin à administrer les preuves.

Enfin Serge Hutin rappelle l'importance que le psychologue Jung accorde à l'astrologie, et l'abbé Blanchard apporte le point de vue d'un catholique qui voit dans les symboles astrologiques un *message permanent du Créateur* que le chrétien est en droit de déchiffrer. Et Robert Amadou tire les conclusions de ce vaste panorama. Confrontant les tentatives d'astrologie scientifique et les conceptions de l'astrologie traditionnelle, il arrive à cette conclusion que *la loi astrologique n'est peut-être pas scientifiquement démontrable.* Et l'auteur de citer Plotin comme exemple de conception compréhensive de l'astrologie : *il faut saisir d'une vue générale toutes les actions et les passions qui se produisent dans l'univers.*

Le numéro est complété par les habituelles chroniques et notes, et par le *Bulletin de Parapsychologie.* Le n° 4 de *la Tour Saint-Jacques* est désormais un instrument indispensable pour qui veut réfléchir sur les problèmes de l'astrologie.

J.-J. K.

MARDI 22 MAI

Dans cette note, nous avons groupé un ensemble de livres publiés cette année et où, au seuil des vacances, nous pouvons déjà mettre les pas dans ceux des voyageurs, des archéologues, des critiques d'art, dont le talent littéraire permet aux lecteurs de rassembler les éléments matériels d'un paysage qu'ils n'ont pas vu. Aucun ordre dans ces notes qui cherchent seulement la variété, les contrastes et glissent sur le monde parce que le voyageur redoute précisément l'ennui prochain dans toute position stable.

JEAN PROAL ET DENYS COLOMB DE DAUNANT : CAMARGUE.

Voici le troisième album sur la Camargue qui paraît dans l'espace de deux ans. Le nom de Denys Colomb de Daunant se retrouve dans les trois, comme auteur de scenari ou comme photographe (et un quatrième est annoncé).

Cet album est de loin le mieux présenté et le plus remarquable : la jaquette, une reliure en pleine toile, une carte imagée dessinée par un artiste de grand talent : Georges Item, une typographie soignée (à laquelle nous ne reprocherons qu'un mélange de caractères), le tirage des photos et leur cadrage.

Jean Proal, auteur d'un des plus beaux romans sur la Camargue : *De sel et de cendre* (Julliard, éditeur), a écrit dans une langue admirable une douzaine de textes, un mélange de méditations expérimentales et de tableautins, une synthèse en fin de compte, une synthèse à la fois précise et poétique, profonde et sensible, d'un pays où, dès le premier abord, il fut saisi par une sorte de grâce.

Les 94 photographies de Denys Colomb de Daunant résument la vie camarguaise et son atmosphère. Le propriétaire de Cacharel — qui a épousé la petite-fille de Folco de Baroncelli — nous montre des taureaux en liberté, des chevaux (quelques-uns avec des raccourcis prodigieux), des paysages (trop habilement pris parfois), et des scènes saisies sur le vif : abrivades et bandides, ferrades, courses de cocardes qui les montrent plus dangereuses qu'on ne le croit).

Le seul inconvénient que peut présenter cet album — le meilleur qui existe sur la Camargue authentique, — c'est qu'il risque de donner l'envie à trop de gens d'y aller voir... comme si ce pays incroyable n'était pas suffisamment envahi par les touristes.

(Édit. Larguerat-Lausanne.) JEAN DE BEUCKEN.

MAURICE PEZET : LES ALPILLES. (1)

ROBERT SERROU ET PIERRE VALS : AU « DÉSERT » DE CHARTREUSE. (2)

Deux livres parus en même temps, illustrés tous les deux et de format presque identique : est-ce une raison de les réunir dans une note de lecture ? Evidemment pas, et rien ne semble d'abord les désigner pour être examinés ensemble. Lisez-les cependant, si vous ne l'avez pas encore fait — ils en valent la peine — contemplez les très belles photographies qui éclairent les textes, dans l'un comme dans l'autre, et vous verrez qu'il existe entre leurs sujets une parenté profonde. Une parenté dans le dépouillement, la secrète nudité des âmes ou des paysages et des pierres.

Au Désert de Chartreuse, *Robert Serrou et Pierre Vals — un journaliste et un photographe — ont pénétré par autorisation spéciale, et le reportage qu'ils en offrent est à la fois vivant, alerte et des plus précisément informés. Grâce à eux, nous savons non seulement comment vivent, solitaires, les fils de Saint-Bruno (suivant le sous-titre) comment ils vivent chaque jour, au cours de chaque année et durant toute leur existance, mais aussi pourquoi ils vivent ainsi, ce qui le leur permet, ce qui les anime de l'intérieur et que l'on connaît ordinairement si mal. Car on s'imagine qu'ils fuient le monde, et ce n'est là que l'aspect négatif de leur quête véritable. Cela, Robert Serrou et Pierre Vals l'ont fort bien saisi et montré. Sans jamais être didactique — et c'est tant mieux — leur ouvrage est complet, plein de renseignements intéressants, mais aussi d'enseignements profonds et salutaires sur cette merveilleuse aventure spirituelle qu'est celle des Chartreux.*

Et maintenant : « Au Désert des Alpilles ! » pourrait-on dire également. Dans des pages qui ne sont pas toujours sans complaisances — c'est leur seul petit défaut — Maurice Pezet commente d'admirables photographies d'Eygalières, d'Eyguières, de Lamanon et de Mouriès, à côté de celles des lieux plus connus : Saint-Rémy, les Baux et Montmajour. Et là aussi nous découvrons cette pauvreté, ce dénuement, ces ruines, mais surtout ces terres chargées de soleil, que l'on sent pétries du parfum des aromates, et au-dessous, en filigrane et dans la texture des choses, cette richesse intérieure à la fois sereine et éclatante, concentrée sur l'essentiel, tout ce que les Alpilles contiennent d'enseignements profonds et salutaires, pour reprendre les mêmes termes, mais dont les hommes trop souvent savent mal voir la splendeur. Et il faut remercier Maurice Pezet de la signaler avec tout l'appareil d'une documentation que l'on ne saurait prendre en défaut, et un amour un peu exalté, mais si sympathique, de son pays, l'un des joyaux, certes ! de notre Provence brûlante et brûlée.

CHRISTIAN CAPRIER.

(1) Edit. des Horizons de France.
(2) Edit. Pierre Horay.

PIERRE DEFFONTAINES ET MARIEL JEAN-BRUNHES DELAMARRE : ATLAS AÉRIEN. Tome I : Alpes, Vallée du Rhône, Provence, Corse.

La tentative est passionnante. On s'étonnerait presque qu'aucun éditeur n'y ait songé plus tôt (sauf pour des essais partiels). Puis on s'aperçoit, à feuilleter ce premier tome, des difficultés qu'il fallait surmonter, et dont beaucoup l'ont été admirablement, quelques-unes moins bien.

Que la photographie aérienne permette une nouvelle vision de la terre, c'est aujourd'hui évident. Même dans la montagne, des sommets et devant les étendues qui se découvrent, il reste toujours un obstacle à la vue complète, semble-t-il, et l'on voudrait monter plus haut, pour saisir de plus vastes espaces. Grâce à l'avion, l'on peut se placer où l'on veut — et on le pourra beaucoup mieux encore grâce à l'hélicoptère, car on possède là le moyen d'étudier un paysage du dessus, avant de le photographier sous « l'oblique » décidément la meilleure et à l'heure la plus propice au bon éclairage et aux ombres portées.

« Un atlas précurseur », disent les auteurs dans la préface. Il faut souligner que la présentation en est très heureuse — je veux dire d'abord les textes qui présentent chacune des quatre « unités de paysage » survolées et les cartes si utiles où sont situées par leur numérotage et avec l'indication de leur orientation et de leur champ, toutes les photographies de l'album. Les commentaires qui les accompagnent ensuite, une à une, contribuent à donner de ces quatre régions une connaissance « en profondeur » où la nouveauté le dispute à la précision et où se détachent, comme en mouvement, les épisodes de la « bataille de l'homme et de la nature ». Car l'aspect humain de cette géographie aérienne est indubitable. On peut affirmer que c'est seulement à partir d'elle que nous apprécions à sa juste valeur le labeur des hommes sur la terre.

Quant aux photographies elles-mêmes, celles qui ont été prises à haute altitude, qu'elles soient verticales ou obliques, les vues à champ large des Grandes Alpes, du Rhône ou de la Côte provençale sont en général remarquables. Leur intérêt géographique est de premier plan et plusieurs d'entre elles, d'autre part, sont d'une beauté surprenante. Je songe à « la Meije en hiver », au « barrage de Castillon », à « Castellane », au « phare de Faraman ». Je ne ferai de réserves que sur deux points. Parmi les photographies d'un intérêt plutôt touristique, si l'on peut dire, quelques-unes n'ont pas bénéficié du meilleur éclairage, dans des régions pourtant des plus lumineuses — il s'agit des Baux, de la Sainte-Victoire par exemple — et restent plates, décevantes. Et je regrette aussi que des « paysages » aient été négligés, qui auraient pu donner lieu à des photographies d'une valeur certaine : je citerai, pour m'en tenir à la Provence, que je connais tout particulièrement, le massif et la forêt de la Sainte-Baume, le Canjuers — les vues du Verdon sont étriquées, banales, sans le grand Plan où la faille s'est creusée — un complexe Daluis-Cians, et vers l'ouest le Lubéron ou Lure. La Provence moyenne, de façon générale — que l'on consulte la carte — me semble avoir été assez peu ou trop peu utilisée.

Malgré ces deux réserves — et elles sont peut-être secondaires — ce premier tome n'en demeure pas moins une réussite, surtout d'un

point de vue géographique, et il entre fort pertinemment ainsi dans le programme des études de géographie humaine que poursuit à la N.R.F. M. Deffontaines.

(Édit. Gallimard.) CH. C.

C. OURSEL : L'ART DE BOURGOGNE.

L'art de Bourgogne donne à cette province ce que ni son histoire, ni sa langue, ni ses paysages ne peuvent lui apporter : son unité. Les caractères essentiels de l'art bourguignon, vitalité sans démesure, santé sans excès, précisions sans fioritures, se retrouvent à plusieurs siècles de distance, et sont également circonscrits dans l'espace : ces qualités d'élégance et de goût se retrouvent à Vézelay comme à Autun, dans les œuvres de Claus Sluter comme dans les vitraux de Semur-en-Auxois. On doit donc parler d'un art bourguignon, et le premier mérite de M. Oursel est d'avoir parfaitement saisi cette unité et reconnu ces caractères.

Ajoutons que, vieux promeneur des routes de Bourgogne, spécialiste de cette histoire locale sans laquelle il n'est pas de synthèse possible et qui, en l'occurence, possède une importance exceptionnelle, l'auteur de ce magnifique ouvrage a dégagé avec maîtrise les principales étapes de l'évolution de cet art, et défini les raisons de son apogée, au XVe siècle, sous la tutelle des ducs de Bourgogne. L'ouvrage est excellent, abondamment et luxueusement illustré. Il doit intéresser un grand nombre d'amateurs.

(Édit. Arthaud.) J.-C. C.

CLAUDE ARTHAUD, F.-H. STEVENS : ANDES, TOIT DE L'AMÉRIQUE.

Andes, Toit de l'Amérique nous raconte comment vingt millions d'Indiens vivent actuellement sur de hauts plateaux désolés à quatre ou cinq mille mètres d'altitude et perpétuent des traditions, danses et mythes vieux de 2000 et 3000 ans. Les 125 documents photographiques nous plongent dans l'histoire, le drame, d'une civilisation égale à celle de l'Egypte ou de l'Inde.

Cette population, qui vit dans des conditions aussi dures que celles de nos paysans du Moyen-Age, sous un climat qui n'atteint pas dix degrés, s'est établie à un point d'équilibre entre la flore tropicale et le désert ; la polyculture en étage a déterminé ses mœurs : par exemple, la solidarité qu'exige irrigation et soutènement a entraîné l'absence totale du sens de la propriété privée. L'Andin vaincu par l'Inca, l'Espagnol et les grandes républiques qui réclament de la main-d'œuvre pour ses villes côtières, reste envers et contre tout attaché à son mode de vie ancestral, où se mêlent mythes incas et chrétiens, fêtes et danses. L'album d'images s'ouvre sur une porte de forteresse à laquelle fait face un admirable poème andin.

Guerriers des Andes, écoutez :

Le Cusco en masse va envahir le sein de notre montagne. Avec le dessein

de nous tuer et d'incendier nos demeures, Convoquez tous les montagnards.
Munissez Tambo de remparts.
Et pilez dans le mortier...

Avec les photos de paysages, ou de cités antiques, d'aylu (communauté paysanne) ou de village flottant du lac Titicaca, de la vie coutumière — le marché, la récolte — ou des costumes exceptionnels, et masques somptueux, nous entrons dans l'aventure de ces peuplades.

Des textes annonçant les ensembles de clichés groupés autour d'un même thème nous dévoilent la mentalité indigène. Certains de ces textes, autour de la vie et de ses rites, atteignent une puissance descriptive qui frôle la grande poésie. On croit y percevoir un reflet des rythmes de la poésie incantatoire inca. C'est dire que leurs auteurs, Claude Arthaud et François Hébert-Stevens, ont su pénétrer l'esprit des lieux qu'ils ont traversés.

Un regret cependant, en fermant ce magnifique ouvrage : le manque de cartes : le trop joli et indéchiffrable graphisme bleuté de la fin est nettement insuffisant. Quand les auteurs de récit de voyages — même s'il s'agit de livres d'art — comprendront-ils que rien n'est abstrait et fatigant comme une énumération de sites et de pays ? On voudrait suivre, et l'histoire de ces peuples primitifs (cartes indiquant leurs déplacements, les villes anciennes, etc.), et le trajet de nos modernes explorateurs. Mais cette carence est une vieille habitude : il y a cent ans, la traduction du Popol Vuh et son énorme commentaire historique et géographique paraissait dans les mêmes conditions.

(Édit. Arthaud.) NADINE LEFEBURE.

JEAN DORESSE : L'ÉTHIOPIE ANCIENNE ET MODERNE.

Dans ce livre, remarquable par la nouveauté du contenu, Jean Doresse a tenté de « faire apparaître, avant tout, les progrès historiques qui firent la grandeur même du pays ». Si l'Ethiopie a traversé bien des vicissitudes, du moins n'a-t-elle jamais perdu son indépendance et ses traditions, passionnant exemple d'une culture chrétienne totalement isolée de l'Occident pendant des siècles, et demeurée vivace.

Vingt-cinq siècles d'existence, depuis que venue d'Arabie une civilisation s'établit sur les hauts-plateaux éthiopiens. Descendants, comme ils aimaient à le prétendre, de Salomon et de la reine de Saba, les princes éthiopiens connurent avant notre ère une éclatante prospérité. Jean Doresse fut membre de la section archéologique d'Addis-Abeba, le premier organisme officiel s'intéressant à l'antiquité de ce pays. Une étude précise des fouilles d'Axoum, que nous trouvons ici, vient à peine de ressusciter ces temps éloignés.

Au quatrième siècle l'Ethiopie devient chrétienne et le restera. Tout au long du moyen âge, l'Occident soupçonnera l'existence d'un fastueux royaume chrétien, soumis au légendaire Prêtre Jean, et des croisés aventureux le rechercheront jusque dans l'Asie centrale et dans l'Inde. L'Ethiopie passait pour une contrée inaccessible, lambeau de l'ancien paradis, et dont les habitants, s'ils l'eussent voulu, auraient pu détourner l'eau du Nil et désoler l'Egypte. Guerres constantes

avec l'Islam, obscurité, renaissance au seizième siècle au contact des aventuriers portugais qui tentèrent, selon les plans d'Albuquerque, de rallier les Ethiopiens pour une croisade contre La Mecque.

Epoque moderne enfin, éclat puis décadence, assassinats de palais, guerres civiles, désordres parfois troués d'un grand nom, Yasou, Theodoros. Vient ensuite, après le règne victorieux de Ménélik II, l'Ethiopie contemporaine, celle d'Haïlé-Selassié, pays toujours original et libre.

L'ouvrage de Jean Doresse ne se présente pas avec la sécheresse d'un manuel. L'art, la pensée du peuple éthiopien « nourri dans un esprit biblique plus exactement que chrétien », sont toujours présents. Les genres de vie, les coutumes, la place de la femme dans la vie comme dans l'histoire sont excellement mis en lumière. Photographies, nombreuses cartes anciennes et récentes, illustrent ce travail en tout point digne d'éloges. Je signale que l'auteur ne s'arrêtera pas en si bon chemin, et que d'autres études nous révéleront les divers pays du Nil.

(Édit. Albert Guillot.) J.-C. C.

JOSEPH ROVAN : ALLEMAGNE.

Voici le septième volume de cette collection, où sont déjà parus tant d'aperçus intéressants sur divers pays d'Europe. Celui-ci débute par un excellent raccourci de l'histoire politique et sociale de l'Allemagne, avant de nous faire connaître divers aspects de la psychologie et de la politique du peuple allemand. On y retrouvera mille indications utiles à connaître pour comprendre la situation actuelle, et dites avec un humour alerte et enjoué.

L'Allemagne n'a pas de centre (on espère que nos lecteurs se sont enfin décidés à nous croire sur ce point, sinon prière de recommencer la lecture). L'Allemagne s'étend d'une frontière à l'autre sans jamais donner au voyageur l'impression d'être enfin « au cœur » ou de n'être encore que « sur les bords » de sa vraie vérité. Elle a partout la même densité spécifique. Elle est toujours en route, et comme elle, le voyageur n'a nulle part le sentiment que c'est arrivé. Lorsqu'on voyage en Allemagne, on comprend très vite que l'Allemagne nous permet simplement de faire route avec elle.

Le chapitre sur « l'Allemagne numéro deux » est peut-être le plus intéressant. Mais l'éloge, s'il laisse croire que le reste ne l'est pas, est injuste.

Les photos sont nombreuses, fort bien choisies et disposées.

(Édit. du Seuil. Collect. Petite Planète.) G. B.

LES ALBUMS DES GUIDES BLEUS.

Chacun connaît les *Guides bleus* qui ont rendu tant de services à des générations de voyageurs. Ce sont des classiques de la littérature

touristique. Les voici maintenant complétés, renforcés par une collection qui se couvre de leur parrainage et se nomme *les Albums des Guides bleus.*

Ils ne nous apportent pas seulement des textes et des illustrations de haute qualité sur les diverses régions de France, mais aussi sur les pays étrangers, les continents lointains. Car il s'agit d'un vaste ensemble de monographies qui conduisent le lecteur non seulement à travers nos provinces, de la Bretagne au Béarn, de l'Alsace à la Provence, mais encore en Turquie, à Jérusalem, plus loin encore, au Japon ou vers Tahiti. L'ensemble formera comme une sorte de Journal du Tour du Monde qu'on pourra reprendre et feuilleter à tout moment, quant on voudra raviver des souvenirs ou déclencher des rêveries. La planète, il est vrai, s'est comme rétrécie à notre époque ; la terre parcourue à des vitesses sans cesse accélérées nous paraît bien petite et ne recelant plus guère de secrets. Pourtant, l'univers demeure vaste pour qui se penche sur les photos, ces modernes estampes. Aux yeux surtout de ceux, si nombreux, qui n'ont pas, en dépit des facilités accrues, les possibilités de parcourir le monde en tous sens et qui effectueront encore bien des voyages, « à la clarté des lampes », explorateurs immobiles et attentifs. Et puis, les brèves randonnées, les voyages organisés, les survols, n'épuisent pas la saveur du voyage. Et ce sont les détails qui, bien souvent, en font le prix, que fixent des livres comme ceux dont nous parlons. De ces détails, de ces particularités qui échappent au passant se compose la physionomie véritable d'une contrée, miroir d'une terre, d'une race.

Il fallait évidemment, pour cette série d'albums, trouver des écrivains connaissant les pays qu'on leur demandait de présenter, non point de manière à s'acquitter de cette tâche avec une élégance superficielle et « passe-partout », mais assez profondément pour en exprimer, sans érudition sèche, le caractère authentique.

Les choix ont été fort heureux. Et sans doute contient-il d'en féliciter le directeur de la publication, M. Francis Ambrière. Pour ne prendre que quelques exemples, Emile Henriot a écrit sur l'Ile-de-France quelques pages d'une délicatesse nervalienne, André Maurois nous introduit avec la plus élégante finesse en Périgord et nous initie à ses beautés naturelles et architecturales, sans omettre de rendre au passage l'hommage dû à une cuisine riche et fameuse. André Chamson nous promène à travers les sites et les types du Languedoc méditerranéen, tandis que le duc de Lévis-Mirepoix décrit la région de Toulouse et d'Albi, cette terre si chargée d'histoire, Et si vous ne redoutez pas les itinéraires lointains, Louise Weiss vous emmènera au Cachemire. Claude Aveline fera surgir sous vos yeux l'Egypte d'Osiris et des Pharaons et la grouillante Alexandrie ; avec René Boulanger vous découvrirez l'Iran et Bernard Villaret vous pilotera en Océanie.

Des photographies admirablement évocatrices accompagnent ces textes. De brèves notices dissipent vos inquiétudes historiques ou archéologiques. Et le tout constitue une charmante Invitation au Voyage... fût-ce dans un fauteuil.

(Édit. Hachette.) R. D.

JEUDI 24 MAI

« OMÉGA » DE DANIEL MAUROC. (THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER.)

Si le théâtre d'avant-guerre se meurt, ce n'est certainement pas faute de talents qui se mettent à son service. Il faut en voir plutôt la cause dans le manque d'audace des auteurs et des acteurs qui n'osent aller jusqu'au bout de leurs œuvres par crainte d'un public trop routinier dont ils attendent (tout de même !) une consécration. C'est précisément cette mésaventure qui est arrivée à Daniel Mauroc et aux trois actes d'*Oméga* qui fut présenté deux fois en mai au théâtre du Vieux-Colombier. A peu près la même qui empêcha Claude Autant-Lara de réaliser un chef-d'œuvre avec son film *Marguerite de la Nuit.*

Néanmoins *Oméga* vaut qu'on félicite la direction du Vieux-Colombier d'oser, auprès de son public, pareille tentative. *Oméga* vaut également, après ces deux premières représentations, que l'auteur y apporte les modifications qui en feront la pièce solide pressentie au cours de la seconde partie : à mon sens, il faudrait assez peu de chose, et ce qu'Autant-Lara ne peut plus faire pour son film, Daniel Mauroc le peut encore pour sa pièce.

La mise en scène et les décors-machines sont parfaits. Un peu mieux coulés dans le rôle difficile, les acteurs trouveront le ton juste. Et cette tragédie d'amour qui se déroule sous l'œil glacé d'une société entièrement mécanique (issue tout droit des *science-fiction* américains) deviendra sans difficulté l'évident symbole épico-lyrique de l'amour impossible. La langue théâtrale de Daniel Mauroc (bien qu'un peu difficile parfois) est de marbre frémissant, comme il convient.

Que l'on me permette, à ce propos, une dernière remarque qui déborde *Oméga :* la pièce que nous venons de voir au Vieux-Colombier ressemble aux autres pièces de Daniel Mauroc, à ses poèmes, à ses récits (je pense surtout à *Suicide-Party* qui vient de paraître au « Soleil Noir ») ; cette parenté administre avec résultat positif la preuve que Daniel Mauroc est un créateur qui possède son univers, son style, et qui doit nous donner une œuvre originale et cohérente : une œuvre qui créera *son* public au lieu de flatter *un* public.

J.-J. K.

SAMEDI 26 MAI

Livre nouveau. — Paul Arnold : Histoire des Rose-Croix.

PAUL ARNOLD : HISTOIRE DES ROSE-CROIX.

Il est peu d'ouvrages qui nous fassent revivre avec autant de couleurs, de précisions historiques, de textes introuvables, le brasier de passions, d'actions et d'idées des XVIe et XVIIe siècles, que les deux livres de Paul Arnold. Traitant de sujets, où il serait facile de se perdre dans le détail des faits ou de se laisser emporter par les extravagances, Paul Arnold sait gouverner sa curiosité avec une perspicacité d'historien qui mène son enquête patiemment jusqu'aux trouvailles les plus décisives — tout cela joint à un don de narrateur qui allège le récit, y met de l'impondérable, de l'ouverture et pour tout dire de la vie.

Je tiens à dire aussi que ces deux livres sont des études d'âmes, des analyses d'esprits dans une époque où s'agitent par brassées des personnalités puissantes : le monde des *alchimistes* qui sont *réalistes* et croient à la *matière*, mais avec un tel fanatisme qu'ils voient en elle

une chose impalpable, mystérieuse et immatérielle ; les *mystiques*, disciples de Maître Eckhart et de Ruysbrock, travaillés par un zèle pour Dieu au point de désirer une seule chose : mourir au monde et en même temps cacher le Dieu devant lequel ils s'anéantissent pour mieux l'éprouver dans la promptitude et l'éclat d'une vision — (toute leur méthode consistant à disposer un rideau sur le monde sensible et à le tirer subitement pour voir au-delà les réalités universelles) ; citons encore les disciples de Paracelse, pour qui la création est tout entière sous le signe des essences astrales issues de Dieu, par émanation, d'où le pouvoir divin d'irradiation des principes, qui peut sans cesse rétablir le monde selon l'ordre des rapports de perfection ; citons aussi, les premières *sociétés maçonniques* dont le pôle d'action était à Londres et qui, de là, se sont répandues dans le monde entier jusqu'aux Indes pour prêcher l'idéal pacifique de la religion naturelle et du rigorisme moral ; les *cabbalistes* préconisant l'avènement d'un spiritualisme qui aboutirait au règne de Dieu ; enfin les *philosophes* Bacon, Descartes, Spinoza, Leibnitz, qui croyaient assez dans leur génie pour ne pas être tentés de se mettre dans le champ de ces forces mystiques de persuasion et de rayonnement qui leur auraient lancé le soleil de Dieu sur la tête, mais, néanmoins, prirent à la doctrine rosi-crucienne, l'idée d'une participation à l'*Unité* même, puisque tous ces philosophes essayèrent de lier les enseignements positifs de la réalité avec le verbe increé qui consacre l'intelligibilité des rapports entre les choses.

Aux prises avec cette multitude de doctrines et de penseurs, engagé dans le cycle tourbillonnant des actions et des idées qui s'affrontent, il fallait que notre auteur fasse surgir les traits caractéristiques de cette époque passionnée pour les plus hauts secrets de sagesse, en même temps qu'elle voulait la maîtrise de l'homme sur le monde et la matière ; il fallait qu'il évoque une civilisation en quête d'unité, au moment où le schisme du protestantisme a brisé la paix chrétienne de l'Occident — époque saisie, on peut bien le dire, par l'angoisse de l'unité à retrouver et allant pour la reconquérir jusqu'au bout de ses efforts, de l'absolu don de soi, de la mort en Dieu et des perspectives apocalyptiques, avec le rêve de naissance du nouvel homme et des temps de l'espérance : *Heureux qui naîtra*, écrit Paracelse, cité par Paul Arnold, *dans cette ère de sommeil — qui marque l'état d'ignorance ou de vide de l'illuminé — Il n'aura point connu le mal puisque il aura été purifié au prix de grands efforts et de grandes souffrances durant ces jours.* Et ailleurs : *il adviendra une rénovation et une transformation qui nous rendra comme les enfants qui ne savent rien de la ruse et de l'astuce des vieillards... Il vivra dans le bonheur celui qui sera paisible comme l'enfant, car le savoir humain n'engendre que l'inquiétude et que la peine.*

Sur tous ces hommes : panthéistes ou rationalistes, huguenots ou papistes ou Juifs, alchimistes ou mystiques, sur tous ces hommes a rayonné la lumière de l'absolu, ou au moins le goût des sciences transcendantes — et par-là, malgré leurs divisions, ensemble, ils sont pareils à l'être aux milliers de bras des divinités indoues, avec une langue de flamme sur leur tête dont l'embrasement forme comme un chapelet d'étoiles.

Mais s'il faut rassembler pour dégager à grands traits le tableau d'époque, il faut aussi dissocier, car ces groupes furent hostiles, voire

divisés contre eux-mêmes. Etudiant les origines des groupes Rose-Croix dont les fins messianiques se répercutent jusqu'à nous puisqu'il existe de nos jours, en Californie, une internationale rose-crucienne qui entend lever selon la lettre de son programme le mystère du monde, pratiquer l'alchimie mentale et *transformer les principes élémentaires en manifestations dorées*, prétend avoir trouvé la *clé de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, de l'échec et du succès, du pouvoir et de la maîtrise*, Paul Arnold a montré dans son livre que le mouvement s'est développé aux XVIe et XVIIe siècles parallèlement avec les doctrines de l'Église catholique ou réformée, voire en accord avec elles pour créer un nouveau prophétisme appuyé sur les doctrines occultes qui concernent le salut spirituel. Ce mouvement rose-crucien n'avait pas alors d'étiquette pour la raison qu'il s'agrégeait à toutes les sociétés cultivées d'Europe et aux Églises qui ne trouvaient pas d'incompatibilité entre ces recherches et les idées du temps. C'est au XVIIe siècle qu'un groupe de théologiens allemands codifia toutes ces doctrines et, pour les unifier en une personne, ils les attribuèrent à un personnage mythique, Christian Rosencreutz, qui aurait vécu au XVe siècle. Dès lors la situation du mouvement Rose-Croix devint trop patente, il ne dure que quatre ou cinq ans et prend l'allure d'une secte dont la libre pensée inquiète l'Église et le monde cultivé. L'alchimie et la magie deviennent ces *illusions* dénoncées par Descartes, la philosophie prend le chemin de l'*évidence*, des *chaînes de raison* et répugne à se servir de doctrines ésotériques ; ainsi l'occultisme abandonné par les savants et les philosophes devient la maison du vide, celle qui n'est plus fréquentée que par des penseurs isolés, clandestins, et quelques loges maçonniques. De là le secret dans lequel ont été tenus ces courants mystiques, *terra incognita* jusqu'à nos jours, puisqu'on trouverait, même chez un philosophe ouvert comme Bergson, des textes dénonçant le recours chez le mystique et le philosophe en quête de *l'intuition d'unité*, à cette *expérience d'en bas* qui est *extraordinaire*, nous dit Bergson, *par une imposture et surnaturelle par violation des pouvoirs de l'homme*. C'est tout ce mysticisme que Paul Arnold a pourtant reconstitué en envisageant ses sources médiévales et antiques et ses répercussions sur le monde des lettres.

(Édit. du Mercure de France.) PIERRE SIPRIOT.

Lettre à Albert Camus
sur l'imposture et sur la discorde

1er juin 56.

(prudemment, je date cette lettre : les choses vont vite, en effet).

Mon cher Camus,

Chaque journal que j'ouvre me fait, bon gré mal gré, penser à vous ; cette côte d'Oran, si bleue et parfumée dans votre « Eté », voici que rougeoient sur elle les sinistres reflets des grandes tragédies ; les paradis de votre enfance croulent, vos compagnons sont menacés de mort. Tous les Français souffrent aujourd'hui de la France, mais les Français d'Algérie, deux fois.

Je suis bien persuadé, d'ailleurs, que la « question d'Algérie », c'est d'abord, la question de France.

Beaucoup de personnes se le cachent, voudraient nous le cacher ; insistent sur les données particulières du problème algérien : islamisme, natalité, chômage, insuffisance des salaires ou des irrigations. Tout cela est sans doute vrai. Mais, quand on a fini de les entendre gloser, on se demande plus simplement : pourquoi parviendrions-nous à résoudre les problèmes algériens, puisque, depuis belle lurette, nous ne résolvons aucun des problèmes qui se posent à nous ?

On me dit qu'il faut mater les féodalités algériennes. Soit. Mais les féodalités françaises ? Même la petite féodalité qui empêche de déplacer les Halles comme l'exigent l'intérêt, la santé, la circulation de Paris, qui la mate ? On répète que les propriétaires des vignobles algériens sont abusifs. C'est probable. Mais nos marchands de « vin viné » ? Et les féodaux de l'apéritif ? On nous adjure de réformer le gouvernement général, d'épurer l'administration algérienne. Mais ne faudrait-il pas aussi épurer notre — ou plutôt, nos polices ? Assurément, il est regrettable que le Maghreb manque d'eau ; mais autour de la petite maison que j'habite dans l'Oise, plusieurs communes manquent d'eau. Il est vrai que des travaux d'adduction sont décidés, étudiés ; mais ils ne sont pas entrepris, et je vois des paysans charrier l'eau nécessaire pour abreuver leurs vaches, sur des tombereaux hippo ou automobiles ; un de mes voisins fait même porter par son âne le peu d'eau que son ménage exige — évoquant ainsi l'Afrique du Nord, à cinquante kilomètres de Paris.

C'est pourquoi je pense ne tomber ni dans la sentimentalité ni dans la rhétorique en vous disant que nous devrions être tous, auprès de vous, autour de vous ; le fait nous y met, les réticences mêmes des cœurs n'y changeraient rien. Quel que doive être le destin de l'Algérie, il exprime et il préfigure celui de la France.

Jamais sans doute il n'a été plus nécessaire que les Français « confèrent » entre eux, laissant là les suspicions, les rivalités, les rancœurs, les arrière-pensées de méfiance et de ruse.

Malheureusement, les mêmes causes qui rendent ce colloque urgent, le rendent difficile.

On bute aussitôt contre l'imposture. Elle règne chez nous, depuis trop longtemps ; chaque mot a été pollué, son sens faussé, et d'ailleurs il semble qu'on préfère toujours celui qui est le plus vague. Avant la guerre déjà, on disait : « le communiqué du Foreign Office » au lieu de dire : le communiqué de sir Vansittart, de lord Halifax. Le mot de : collaboration a permis de confondre l'innocence avec le crime... Le mot : fuites s'est substitué au mot : trahison — et d'ailleurs on nous a expliqué qu'il peut bien y avoir trahison sans aucun traître qui trahisse.

Nous nous battons en Algérie, nous mobilisons des classes, nous tuons des musulmans, nous faisons tuer des Français, nous engageons des milliards ; mais depuis deux ans, nous renâclons devant le mot : guerre. Je déteste la guerre. Personne, je pense, ne la déteste plus que moi. Mais à quoi sert de la débaptiser ? La paix, certes, vaut mieux qu'elle. Faut-il en déduire que le mensonge vaut mieux que la vérité ? A la guerre d'Algérie, il fallait, il faut trouver une issue, non pas des synonymes. Elle aurait dû inspirer des idées neuves à nos chefs militaires et civils ; on a concentré ses efforts sur le vocabulaire : « hors-la-loi, rebelles, forces de l'ordre », que sais-je ? Chacune de ces expressions me semble impropre et funeste ; dans ce monde appauvri, c'est avec le sang que le mensonge se paie.

Il y a la guerre. Et la guerre ne comporte d'autre alternative que la défaite ou la victoire.

Malgré ma sympathie pour la personne, l'évidente bonne volonté de M. Guy Mollet, j'ai été consterné de l'entendre dire que « s'il voulait être victorieux, il le pourrait facilement, qu'il ne lui faudrait ni beaucoup de temps ni beaucoup d'hommes, mais qu'il ne le voulait pas, parce qu'il lui fallait mieux : une communauté franco-musulmane rassemblée et bien vivante, bien prospère. » Sans doute ! Mais il faut d'abord être victorieux, sans quoi il n'y a plus de communauté, ni prospère, ni misérable. Ces phrases paraissent généreuses quand on les entend, plus généreuses encore, je suppose, quand on les profère, mais elles ne sont pas exactes. Le manque de rigueur est un premier recul. S'il est vrai que nous ne puissions vaincre en Algérie sans de gros effectifs, pourquoi dire le contraire ? Et s'il est vrai que nous le puissions, pourquoi les grossir ? Il n'est pas vrai qu'on réconciliera d'autant mieux les musulmans et les Français qu'on enverra plus de soldats en Algérie. Le contraire semble, hélas ! probable. Plus il y aura, sur le sol algérien, de soldats, et des soldats non aguerris, plus il y aura d'attentats. Les attentats engendreront les représailles. Il est impossible d'empêcher longtemps une troupe de venger ses morts, surtout quand elle voit qu'on a mutilé leurs cadavres et pressent qu'on les a torturés. Des unités restreintes, mobiles, bien commandées, bien équi-

pées exciteraient moins de haine, parce qu'on les verrait moins, et parce qu'elles agiraient plus vite ; elles en éprouveraient moins parce qu'elles seraient plus actives et moins exposées. Les victoires rapides sont celles qui laissent le moins d'amertume dans le cœur des vaincus, et le moins de furie dans celui des vainqueurs.

Car on parle toujours de l'opinion musulmane, qu'il faudrait ménager et comprendre. Mais il y a aussi l'opinion française. Elle ne peut rester insensible au massacre des Français. La barbarie arabe n'a pas été moindre à Palestro, que la barbarie nazie à Oradour... En vérité, si le gouvernement peut remporter une victoire prompte, il aurait bien tort de tergiverser. Certes, la violence est détestable, mais le temps qui passe l'augmente plus que la bonne volonté ne l'atténue. Quand on fait la guerre, c'est qu'on a un ennemi. Où est le nôtre ? Nous avons dit que les fellagha n'exprimaient pas le peuple algérien. Je suis disposé à le croire ; vu que l'histoire ne connaît pas de peuple algérien. Nous avons dit que les fellagha constituaient une organisation terroriste qui cherchait à s'imposer par la violence aux populations algériennes, que d'ailleurs ils déciment. Mais alors pourquoi les avoir ménagés ? Quand, après les avoir pris, convaincus de crime, condamnés à mort, nous omettons de les exécuter et qu'ils s'évadent, ce ne sont pas seulement des vies françaises, mais des vies musulmanes qu'exposent nos geôliers négligents.

Cette organisation terroriste, M. Soustelle affirme qu'elle est montée par une bande d'aventuriers dont le siège se trouve en Egypte et dont les chefs gravitent autour de M. Nasser. Il est étrange que nous n'ayons tiré aucune conséquence de ces faits qui ne sont guère contestés. La violence, la tyrannie, le fascisme, l'impérialisme, le racisme, l'antisémitisme restent également odieux, qu'ils soient pratiqués par les complices de Nasser ou par ceux de Hitler. Ce ne sont pas des négociateurs qu'il faut leur envoyer. « A ses ennemis, disait Saint-Just, la République n'envoie que des boulets. »

Sans doute, le retour à la paix suppose qu'on diminue la volonté de guerre chez l'ennemi ; on la diminue à la fois par la force qu'on manifeste et par la modération qui la compense. De ce point de vue, il faut toujours négocier — fût-ce pendant les batailles. Mais avec qui ? Avec la Ligue Arabe ? L'Algérie n'est pas le seul objectif qu'elle vise. Avec les musulmans d'Algérie ? Nos promesses, à supposer qu'ils y croient, quelle valeur ont-elles pour eux, s'ils ont lieu de penser qu'ils seront exterminés par les agents de Nasser, dans la mesure même où ils y croiraient. Il est puéril de chercher des « interlocuteurs valables », si on ne peut d'abord leur assurer la vie sauve. C'est ainsi que, plus nous camouflons, contestons la guerre, plus nous rendons la paix difficile. D'autre part, sans un ennemi qu'elle déteste, sans un objectif qui, une fois atteint, signifie pour elle la victoire et la libération, toute armée s'affaiblit. Il y a quelques années, j'entendais un jeune Français qui craignait de partir pour l'Indochine, soupirer : « Oui ! et si je suis tué, on dira que j'ai manqué de tact ! » Le premier besoin de nos soldats, c'est la certitude que la Ligue Arabe est réellement notre ennemie, et les fellagha nos agresseurs et que nous n'abandonnerons pas l'Algérie, après leur avoir demandé tant de sacrifices pour la conserver.

A cette thèse, bien entendu, on peut opposer une antithèse. On peut dire qu'il n'y avait pas, jadis, de peuple algérien, mais qu'il en existe un,

aujourd'hui, qu'il supporte mal la souveraineté et même la présence françaises, que les fellagha expriment ses aspirations, comme naguère les maquisards exprimaient les nôtres, que la Ligue Arabe profite de sa révolte, mais ne l'a pas suscitée, que d'ailleurs tous les pays musulmans sont émancipés, y compris la Tunisie et le Maroc, dont l'Algérie se distingue mal. Car nous avons beau la diviser en un nombre, contesté, de départements, elle n'en reste pas moins, du point de vue de l'histoire, de la géographie, de la religion, une partie de Maghreb. Ici encore le verbalisme de nos arguments affaiblit la position même qu'ils cherchent à défendre. Bien sûr, les peuples ont toujours eu, ou revendiqué le droit de se régir comme il leur plaît. Mais il est difficile d'opposer aux tiers la constitution qu'on se donne, à plus forte raison, celle qu'on leur a donnée. L'Angleterre n'a pas compris que la France veuille lui faire appliquer la loi salique, qu'elle ne reconnaissait pas ; l'Eglise n'a pas compris que le gallicanisme pût exempter du droit commun le clergé français ; l'Allemagne n'a pas compris que la France prétende gagner sur elle des territoires quand elle était victorieuse, et n'en pas perdre quand elle était battue, vu que la France s'était proclamée indivisible et l'Allemagne non. Pour nous, il n'y a pas de rapport entre la Tunisie qui était une Régence, le Maroc, qui était un protectorat, et l'Algérie qui est une portion du territoire national. Mais cette distinction, décisive dans nos assemblées, perd de sa force dès qu'on sort de leurs enceintes.

On comprendrait donc que la France abdiquât sa souveraineté en Algérie plutôt que de la sauvegarder par une guerre qui lui coûte non seulement beaucoup de sang et d'argent, mais de scrupules. A cette abdication, de nombreux Français inclinent, il est vain de le nier, et peu honnête de l'imputer aux seuls communistes.

Mais, quand on pense : « L'Algérie est aux Algériens et les Algériens ne veulent plus de nous », pourquoi ne pas le dire franchement et clairement ? Ici encore, les mots cachent les choses, et ils les cachent mal. Admettre qu'on devra partir, chuchoter en même temps qu'on pourra quand même rester, prétendre compenser l'abdication par les investissements, c'est imposture. On se fait la vie par trop facile en feignant qu'il soit possible de donner tout le pouvoir aux musulmans, sans exposer les biens, les vies des non-musulmans, qu'ils soient Français ou Européens, qu'ils soient catholiques ou israélites. A ceux qui le soutiennent, il suffit de répondre : « Qu'est-ce que vous en savez ? »

Une seule chose, ici, paraît sûre : la France ne peut pas abdiquer sa souveraineté en Algérie sans faire droit à ceux qui y sont venus à raison même de cette souveraineté, sur la foi de la France.

Ces Français, on les critique beaucoup, trop, à mon estime. J'ignore dans quelle mesure ils méritent les reproches qu'on leur fait : mais les Français de la métropole ne sont pas tous des saints. « Le sang qui a coulé était-il donc si pur ? » a paru une des plus odieuses phrases qui aient été prononcées à la tribune française. Mieux vaut ne pas la répéter. Que les Français d'Algérie se soient conduits bien ou mal, qu'ils veuillent le cas échéant, rester en Algérie ou qu'ils veuillent la quitter, la France, elle, si elle ne maintient pas leur statut actuel, est obligée à les rapatrier, à les indemniser, et à les reclasser. On les trouve irritables; sans doute le seraient-ils moins si on leur avait tenu des discours raisonnables, sincères et cohérents. Pour interdire qu'on les disqualifie, il suffit, cher Camus,

de rappeler que vous êtes l'un d'eux. Il est honteux de les injurier et de les menacer, pour cacher le coût réel de la politique qu'on choisit. Tenir l'Algérie est difficile, on a raison de le montrer : quitter l'Algérie est également difficile. C'est en vain qu'on cherche à le dissimuler.

Le mensonge est donc partout ! On finit par douter s'il est encore possible de parler sans ajouter à l'imposture ni d'agir sans ajouter aux discordes.

J'entendais, l'autre jour, à la Télévision, des hommes graves, M. de Moro Giafferi, s'il vous plaît, parler de la réforme constitutionnelle : sur beaucoup de points, ils disputaient. Mais ils étaient d'accord pour désirer surtout « la stabilité gouvernementale ». Je pensais : ce mot-là aussi est impropre. C'est d'efficacité gouvernementale que nous avons besoin d'abord. Sans doute, on ne peut rien faire sans un minimum de temps, et donc de « stabilité ». Mais nous savons aussi qu'un gouvernement peut être d'autant plus stable qu'il se résigne mieux à être inefficace, et d'autant plus instable qu'il se révèle plus agissant. Le gouvernement de Fleury, celui de Guizot, étonnèrent par leur stabilité. Le comité de salut public, au contraire, gouverna dans l'instabilité ; il gagna quand même la bataille de Fleurus. Durer est une chose, agir en est une autre, pourquoi nos réformateurs semblent-ils l'oublier ?

Mais à peine l'ai-je écrit, que je me demande : ai-je raison de le dire ? Ne suis-je pas en train de travailler contre une réforme que, moi aussi, je tiens pour désirable ?

Voilà le pis, mon cher Camus. Le mensonge nous étouffe et la vérité nous effraie, parce que nous ne savons pas quelles conséquences elle comporte.

J'entends, comme chacun, les communistes répéter: « Ce que vous nous reprochiez de soutenir, nous le condamnons; si donc vous ne nous donnez pas aujourd'hui l'acquiescement que vous nous refusiez hier, il faut que vous soyez de bien mauvaise foi. » Sans prétendre à une grande subtilité, je n'ai pas eu trop de peine à voir que ce raisonnement ressemblait à celui de Jobelin, dans Labiche : « Malingear, homme excellent, homme admirable, nous t'avons trompé; mais je n'ai pas de remords, parce que je me repens ». Hélas ! Dans « le plus heureux des trois », s'il y a un cocu, il n'y a pas de cadavre ! Péguy, Bernanos objecteraient aux communistes, que réhabiliter un mort n'équivaut pas à le ressusciter. Je n'ai certes pas leur éloquence, mais quand je l'aurais, je crois que je ne m'en servirais pas. J'aurais peur de rompte les amarres — fussent-elles de fil blanc — que les communistes lancent vers nous. Résolu à ne pas crier : feu ! sur Aragon, je voudrais, autant qu'il est en moi, coexister pacifiquement avec lui. Même dans mon for intérieur, je n'ose plus reprocher aux communistes de chercher hors de France ce que la France ne leur fournit plus. Je me sens tellement las, tellement seul et inquiet, dans une conjoncture tellement lourde, qu'un ventricule de mon cœur m'incline à dire : *amica veritas sed magis amicus Plato.*

J'ai pensé, l'an dernier, que les amis de M. Mendès-France se montraient trop agressifs. J'ai trouvé que M. Mendès-France poussait l'injustice jusqu'à l'absurdité, en voulant disqualifier toute la majorité de l'ancienne Chambre qui l'avait lui-même investi !

Mais à présent, il me semble qu'on est trop injuste envers lui. Quand il se vantait d'avoir terminé la guerre d'Indochine, on lui disait : nous

l'aurions fait comme vous. Après quoi, on prétend qu'on n'eût pas négocié, comme lui, à Tunis. Pourquoi donc ? Le maréchal Juin l'y accompagnait. Le gouvernement de M. Faure a mené, à Aix, une négociation toute semblable; M. Mendès-France n'était pas à Aix. M. Pinay, oui. Je crois même qu'on a été à Aix parce que M. Pinay y faisait sa cure. On disait : « Mendès ou Pinay », « Mendès et Pinay » semble plus exact. Je n'y vois pas de mal. Mais pourquoi donc partisans et adversaires de M. Mendès-France s'obstinent-ils à croire qu'on peut rétablir, à coups de disputes et d'exclusives, la fraternité française ?

Sa restauration est le premier besoin de la France. C'est faute d'amitié que le drame africain s'est envenimé. Ceux qui disent qu'un peu de bonté et de fermeté eussent sans doute empêché l'incendie du Maghreb, ont sans doute raison. Mais, par un jeu étrange de compensation, ceux-là mêmes qui prêchaient le plus la bienveillance en Afrique, se montraient, dans Paris, les plus malveillants. Saint-François d'Assise au-delà de la Méditerranée, Torquemada en-deça.

C'est que chacun voulait, veut encore avoir raison — et le veut d'ailleurs dans l'espérance d'évincer ses concurrents ou ses adversaires, alors que, en fait, tout le monde a eu tort, comme l'événement fait assez voir. On s'obstine donc à disputer au sujet d'une action, soit pacifique soit guerrière, quoiqu'elle soit condamnée à rester inefficace, tant qu'on dispute.

L'essentiel est, certainement, de maintenir le minimum de concorde au-dessous duquel il n'y a plus rien — qu'un grouillement d'appétits rivaux. Toute politique qui ne part pas de cette donnée-là, est vaine, tout gouvernement qui la méconnaît ne peut qu'être néfaste s'il cesse d'être inefficace. Il n'est sans doute pas pour la France de problème — le problème algérien compris — que l'amitié ne puisse résoudre, il n'en est pas qui puisse être résolu sans elle.

Pour ma part, j'ai toujours peur d'exaspérer les passions que je voudrais calmer. Mais vous, cher Camus, qui n'avez pas eu les bras cassés par la guerre de 14, vous qui avez conscience de votre charme, comme le héros de « la Chute » a conscience du sien, vous qui avez tout de suite suscité tant de sympathies, et dont vos adversaires même ne peuvent se résoudre à déclarer qu'ils ne vous aiment pas, qui mieux que vous peut rendre un sentiment communautaire aux Français d'Algérie ou de France, marxistes ou non-marxistes ? Je crains souvent, je ne peux quand même pas croire qu'il soit impossible de trouver une ou deux phrases que tous les Français contresignent. Je ne sais pas lesquelles, mais elles doivent exister.

Je prévoyais que cette lettre serait un appel. Je déplore qu'elle ne soit rien de plus. Il est triste de voir sa main vide, au moment qu'on veut la tendre. Mais le temps présent n'est pas celui de l'orgueil.

EMMANUEL BERL.

De Paris à Babel

ON ne saurait trop féliciter la Chambre de Commerce de Paris d'avoir formé un dessein qui fut accompli en mai et juin dernier et qui semblait intéresser plutôt le commerce des idées. C'est dans la bibliothèque de la Chambre, rue de Chateaubriand, que se tint en effet une Exposition de la Presse de langue française telle qu'elle est dans tous les pays du monde, sur les cinq continents. Après avoir rendu hommage au principe, il sera bien permis de méditer avec mélancolie sur son application. Cette recension des journaux, revues et périodiques divers qui représentent sur la planète notre idiome, notre culture, aboutit à prouver une décadence, qui n'est peut-être pas irrémédiable, mais qu'il faut reconnaître si l'on veut la ralentir, l'arrêter ou même la réparer.

En effet on ne doit pas être dupe des belles apparences que donnent des titres ou même des chiffres : flatus vocis, *s'il en fut jamais. Vous pourriez par exemple vous délecter à l'idée qu'il existe des feuilles de langue française aux îles Seychelles, en Papouasie, en Corée, en Uruguay : mais regardez de plus près, vous avez affaire là à un bulletin diocésain (dont l'enseigne est d'ailleurs en anglais), là à un humble prospectus de mission, ici à deux ou trois pages imprimées au beau milieu d'un volume en caractères chinois, ici à un simple livret de la Chambre de Commerce : il en va de même pour le Venezuela, et d'autres pays romans où une petite brochure de la vaillante Alliance française* (Reflets) *vient soutenir cet opuscule qui d'ailleurs est rédigé aux trois quarts en espagnol. En Colombie, la brochure provient des services de l'ambassade et c'est bien le moins qu'elle soit écrite en notre langue ! Item au Japon, au Chili, en Thaïlande, en Ethiopie où la prétendue presse française est bilingue, où parfois de pauvres feuilles ronéotypées font figure de journaux aux yeux de la métropole naïve. On a cru devoir convoquer pour cette parade la principauté de Monaco, qui est à peine étrangère, et celle de Liechtenstein qui pratiquement relève de la Suisse alémanique : celle-là est donc représentée par le recueil des Archives diplomatiques et consulaires qui, par tradition, est encore publié dans la langue maternelle de M. de Talleyrand... ou la langue courante du prince de Metternich.*

Nous savons bien que la diffusion d'un idiome en terre étrangère ne se mesure pas uniquement aux journaux qu'on y imprime. Il faudrait aussi faire état des journaux ou revues que d'ici nous y exportons. Et de plus, la propagande ne s'exerce pas forcément dans le sens que l'on imagine d'abord. La Chine publie en français un superbe magazine aux illustrations luxueuses ; mais c'est uniquement pour répandre chez nous le prestige de sa République populaire ; de même la Tchécoslovaquie et la Hongrie de

*1956, où l'on ne trouve plus rien d'analogue à l'*Europe Centrale *et à la* Nouvelle Revue de Hongrie *qui parurent jusqu'en 1939 et même jusqu'en 1941. D'autre part, si le Brésil ne peut offrir qu'une petite gazette bimensuelle, les pays du Levant de pauvres canards imprimés avec des clous sur papier à chandelles, il ne s'ensuit pas que notre clientèle y soit réduite aux lecteurs de ces feuilles-là. Le Val d'Aoste publie encore deux journaux de quinzaine pour la « défense de la minorité ethnique et linguistique », le* Peuple valdotain *et l'*Agriculteur *où d'ailleurs la langue de* si *occupe les deux tiers, et un tiers la langue d'*oui. *Cela n'empêche pas les anciens sujets du duc de Savoie d'être quasi tous bilingues, ni surtout les deux idiomes de cohabiter fraternellement, pour mille raisons pratiques, dont l'émigration et le travail, sur les deux faces de la frontière, sont les plus simples, les plus fortes ; et d'ailleurs ne serait-il pas sacrilège pour les Français de persécuter l'italien, les Italiens de persécuter le français (comme ils le firent hélas ! sous le régime fasciste) ?*

A Jersey, il n'existe plus qu'une triste feuille d'avis, bourrée naturellement d'anglicismes. En Australie un tout petit hebdomadaire, le Courrier, *défend bravement notre langue chez des immigrés qui en très grande partie ne sont pas des Français, aussi bien des gens d'Europe centrale ou orientale. Aux Etats-Unis, où le gentil* Bayou *demeure un organe purement littéraire, mais le journal d'une toute petite élite de professeurs et d'étudiants, les seules gazettes françaises demeurent celles de Lowell et de Fallriver, qui en fait sont destinées aux Canadiens passés dans les Etats comme ils disent. Celle de San Francisco était absente de l'exposition.*

En Allemagne même, qu'est-ce que la presse française ? Une Revue des périodiques, qui sert aux écoliers: une anthologie périodique des articles édités à Paris et pourvue d'un lexique ; et puis la Douce France, *destinée aussi à la jeunesse des gymnases ; sans parler du Bulletin officiel de la République de Bonn qui n'est que la version à notre usage de l'organe d'information et de propagande ; admirablement rédigée, il faut le dire, mais elle est envoyée chez nous et non pas lue au-delà du Rhin. La Hollande ne figurait dans l'exposition que par quelques revues scientifiques de titre anglais et de teneur polyglotte, où certains articles sont français. On se tromperait donc grossièrement en mesurant le domaine de notre langue d'après ces indices. De même on envoie du Congo belge des gazettes imprimées à Kalanga ou à Elisabethville où des articles français voisinent non pas avec du flamand, mais avec du bantou soudanais à moins que ce ne soit du soudano-bantou. N'oublions pas qu'il faut, dans ces rassemblements de pièces exotiques, flatter le goût du public pour le pittoresque ; c'est pourquoi la presse égyptienne de langue française présentait, outre les grands quotidiens que tout le monde connaît au moins de réputation, des feuilles menues, attendrissantes, comme la* Rose de Lisieux *qui sert de bulletin paroissial aux catholiques de Choubrah.*

Mais c'est dans ce qui fut censé l'Empire français ou l'Union française que l'on remarque les symptômes les plus inquiétants. Bien entendu, la Tunisie et le Maroc conservent encore toute leur presse francophone — qui n'est pas toujours francophile, on le sait. Au Liban, deux quotidiens ou hebdomadaires (le Matin, le Commerce) *maintiennent leurs positions, sans refléter l'importance de leur clientèle véritable, musulmane ou maronite. Au Laos, le Bulletin officiel du royaume paraît encore en français, tout au moins de façon provisoire : les exemplaires exhibés datent, hélas !*

de 1942. Espérons que la langue Khmère n'y règne pas encore seule, ni au Cambodge. Au Viet-Nam, le Journal d'Extrême-Orient *et la* Gazette de Saigon *ne sont pas morts, mais réduits à une matière et à une forme misérables. Quant à l'*Horizon, *il paraît déjà à moitié en anglais. On peut se demander quelle évolution subira cette presse quand sa chalandise aura diminué jusqu'à menacer de disparaître et surtout quand la concurrence américaine jouera pleinement contre elle.*

Nous n'aurons garde de confondre le public des journaux avec le public des livres, celui que l'on est convenu de nommer le public littéraire. Mais, si l'on étendait l'enquête, les résultats en demeureraient à peu près les mêmes. Il faut d'abord citer des statistiques austères pour mesurer les conséquences de la seconde guerre mondiale sur l'expansion de notre culture. A la veille du conflit, l'exportation de nos imprimés se divisait ainsi (en centièmes) :

Belgique, 14 ; Roumanie, 9,7 ; Amérique latine, 9,7 ; Colonies françaises, 7,5 ; Suisse, 7,1 ; Italie, 7 ; Pologne, 5 ; Etats-Unis, 4,5 ; Europe centrale, 4,5 ; Espagne, 4,25 ; Portugal, 4,25 ; Canada, 3,75 ; Union soviétique, 2,5 ; Pays-Bas, 2,4 ; Pays balkaniques, 2,5 ; îles Britanniques, 2,5 ; Egypte, 2,5 ; Japon, 2,5 ; Pays scandinaves, 1 ; Chine, 1.

Le total de ces pourcentages n'arrive pas au chiffre rond, mais à 99,6, ce qui suppose encore quelques infimes exportations moins bien contrôlées. On remarquera cependant que notre « empire » ou le Canada tenaient dans ce tableau une place bien inférieure aux estimations vulgaires, mais la production locale suppléait aux envois de Paris : il existe dans la province de Québec plusieurs éditeurs prospères et des magazines qui touchent 140.000 familles, donc un million de lecteurs au moins (la Ferme), *et dont certains ont quatre-vingts ans d'existence* (le Samedi). *Nos possessions d'outremer ne dépendaient pas non plus étroitement de la métropole, sauf pour la littérature, malgré une production locale qu'il ne faut pas négliger.*

Maintenant, il est permis de souligner que, si le Japon et les Etats-Unis ont plutôt accru leur demande, si l'Egypte l'a pour le moment maintenue, toute l'Europe centrale et orientale a échappé à notre influence linguistique. La perte de la Roumanie à cet égard constitue pour nous une catastrophe sans précédent ; dans vingt ans, elle sera irréparable. La somme des clientèles qui se groupaient au-delà du futur rideau de fer, c'était le quart de notre marché global. Les pays du Nord, en y comprenant la Hollande, ont, eux aussi, vu baisser le nombre des usagers du français, et la progression lente, fatale, de l'anglais nous y fait perdre des positions traditionnelles : l'Allemagne elle-même, on le sait, par l'effet de circonstances diverses, se britannise au lieu de se franciser, alors que depuis trois siècles elle avait été, malgré toutes les guerres et tous les remous politiques, un des pays les plus ouverts à notre influence. L'Espagne et le Portugal ne semblent pas avoir diminué ni accru, quoi qu'on dise, leur appétit de langue et de lettres françaises. Le Brésil certes a subi une si forte pression des Etats-Unis que l'anglais y dépossède peu à peu le français, sauf dans une élite raffinée ou bourgeoise. L'Argentine résiste mieux ; à noter qu'il y paraît encore deux quotidiens en notre idiome, dont l'un porte le titre anglicisé de France Journal *(mais pour les anglicismes nous aurions tort de nous scandaliser facilement). Le Pérou, le Chili, l'Uruguay ont conservé leur proportion constante d'amis de la France ou de curieux de la France.*

En Europe, c'est l'Italie qui nous reste le plus fidèle, à cause d'un échange

constant de travailleurs et de voyageurs. La Suisse et la Belgique, pour des raisons politiques, ne peuvent ni progresser ni régresser sur la voie qui nous intéresse ici. Simplement, il faut rappeler que l'extension des organismes internationaux, les appellât-on demain européens, favorise partout la diffusion de l'anglais comme langue seconde, exactement comme elle eût favorisé celle du français si elle eût débuté au début de ce siècle maudit. On raconte que de 1915 à 1918 les officiers allemands commandaient en français le tir de leurs alliés turcs ou bulgares contre nos positions. Il va de soi que dans une guerre éventuelle, l'armée européenne parlerait américain.

Nous n'élargirons pas le débat, car les chiffres ont plus d'éloquence que toutes les idées générales. Chacun sait que, si notre langue a déchu de son ancienne royauté, c'est d'abord parce que la montée des pays anglo-saxons vers la richesse économique et vers la puissance militaire a été fatale à notre valeur relative, sinon à notre valeur absolue. Que serait-il advenu, ou qu'adviendrait-il si d'autres puissances, l'Allemagne hier, la Russie demain, la Chine après-demain, étaient parvenues ou devaient parvenir à dominer le monde ? Laissons ces rêveries aux prophètes ou aux amateurs d'uchronie. Il va de soi que la France maintiendra malgré tout ses positions actuelles si elle en est digne et si elle y travaille jalousement. Il ne s'agit pas, croyez-le, de simple littérature. L'activité commerciale, l'expansion industrielle, ont ici autant d'importance que le génie, le talent de nos écrivains, que leur faculté de séduire, d'étonner, d'instruire ou de scandaliser les lecteurs au-delà de nos frontières. Quant aux facilités accrues de locomotion, à l'aviation, qui ont fort rétréci les dimensions de ce pauvre globe, elles n'ont pas rapproché les nations, (Victor Hugo doit en rougir dans sa tombe) : on ne peut encore décider si elles aideront à l'unité de langue dans le monde ou si elles accroîtront la confusion de Babel. Au milieu du vingtième siècle, on peut encore circuler avec l'allemand seul de Strasbourg à Vladivostock, avec l'espagnol seul de Mexico au Cap Horn et de Cerbère à Valparaiso, avec l'anglais dans tous les ports, sur toutes les côtes du monde ; avec le russe seul, une énorme masse continentale semble se constituer en Asie, mais jusqu'au Danube et à la Moldavie. Et ne parlons pas des idiomes chinois et hindous qui n'ont pas d'unité réelle, mais rassemblent des centaines de millions de sujets parlants. Dans cette situation, il serait audacieux de prétendre que le monde marche vers l'unité. Tout au plus il présente de plus grosses concentrations que jadis.

C'est pourquoi la cause de notre langage n'est pas entièrement perdue si, au lieu de prétendre offrir aux multitudes de partout un outil pratique, elle tente de se maintenir comme langue auxiliaire de civilisation. Mais que sera la civilisation de demain ? Notre hégémonie littéraire n'a duré qu'avec celle d'une aristocratie. C'est une classe oisive, riche, vraiment cosmopolite qui embauchait nos précepteurs, passait des commandes à nos artistes, fréquentait nos salons, achetait nos livres. Depuis cent cinquante ans elle tend à disparaître. Demain elle ne sera plus qu'un souvenir, peut-être un remords. Si la société démocratique, rongée par les nationalismes, peut la relayer on verra bien. Mais pour l'instant, il n'y paraît pas. Impavidum ferient ruinæ !

André Thérive.

L'Administrateur : Maurice Bourdel.

PARIS. — IMPRIMERIE E. PIGELET, 189, BD VOLTAIRE. — 1956. N° 717.